

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'évangile du billet vert

Beinhart, Larry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LARRY BEINHART

**L'évangile
du billet vert**

SÉRIE NOIRE
Gallimard

LARRY BEINHART

L'évangile du billet vert

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR SAMUEL TODD

Nrf

GALLIMARD

Titre original :

SALVATION BOULEVARD

© *Larry Beinhart, 2008.*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

*À ma famille : mon père et ma mère, qui m'ont guidé,
ma femme, source d'inspiration et d'exigence,
mes enfants grâce auxquels j'ai découvert des perspectives autres.*

1

Ahmad avait franchement mauvaise mine.

Mais aussi la bouille d'un gosse de vingt ans. Propre et sapé comme un gamin de son âge, dans les couloirs du lycée de ma fille, je lui en aurais donné seize ou dix-sept.

Voilà précisément ce que Manny voulait que je constate. Il avait une cause à plaider. Et pour une raison lambda, il voulait que je m'y rallie. Pourquoi ? Un mystère inutile. Si on me rémunère, je fais mon boulot. Et puis chacun sait que défendre une cause – qui plus est idéologique –, c'est un sport à haut risque.

Le même portait une combinaison orange. Poignets et chevilles menottés, une chaîne reliant ses membres à sa taille. Aux pieds, les savates fournies par l'administration pénitentiaire. Ce gosse était terrifié ; première fois que je voyais un type dans une telle détresse. Tabassé et le profil droit bleu-noir, il se déplaçait péniblement. Lorsque Manny tendit le bras pour serrer sa main menottée, Ahmad tressaillit.

— Relax, mon gars, dis-je doucement et en articulant. Relax.

Je lui parlai presque normalement, comme quand on essaie d'amadouer une bête sauvage. Il me regarda, l'œil sombre et humide, nuit noire et pluvieuse. Craquage : il se mit à pleurer. C'est systématique, quand on vous a bien cogné : aux premiers mots doux, les larmes jaillissent.

— Venez, déclarai-je, en le guidant vers une chaise en plastique jaune.

Ils en avaient installé trois, mais pas de table. Ils avaient aussi débarrassé Manny de ses stylos et lui avaient donné un feutre pour prendre des notes. Trop dangereux, les stylos. Étrange. D'habitude la table est de rigueur, et on vous laisse vos stylos, enregistreur et bloc-notes.

Le maton qui l'avait amené s'appelait Leander Peale. Pour beaucoup c'était Lee, parfois Leap ou Leapy. Il escortait souvent les prisonniers ; Manny le connaissait, moi aussi. Un évangéliste. Sauvé d'une existence dissolue avant d'y avoir laissé toutes ses ratiches. Toujours motard, il portait encore un *Born to Lose* tatoué sous son

uniforme. Il avait aussi eu un diabolotin au pénis démesuré avec la mention *Dard de Satan.*, mais il avait dépensé des fortunes en laser pour le faire enlever. Un type bien. Pas un connard. Il savait qu'on est tous condamnés à vivre et travailler ensemble.

En plus de Lee en uniforme de maton, deux mecs en costard. Qui ne s'étaient pas présentés.

— Qui êtes-vous ? demanda Manny.

Le plus vieux, un type sans charme, au visage constellé de cratères – vestiges d'une acné vieille de vingt ans – et aux cheveux filasse, grommela à contrecœur entre ses fines lèvres un « Sécurité intérieure ». Allez savoir ce que ça signifie. Quand j'ai posé ma main sur le bras d'Ahmad, lui et son jeune coéquipier, un adepte de la muscu au torse puissant, se sont tous deux recroquevillés, comme prêts à bondir si le gosse pétait les plombs ou que j'essayais de me jeter sur lui.

— Reculez, lâcha Manny avec dédain.

Ahmad s'agenouilla, accroché à ma jambe. Il pleurnichait.

— Sauvez-moi, je vous en supplie, sauvez-moi de ces gens.

C'en était trop pour les types de la Sécurité intérieure. Pas de pleurs, pas de contacts, pas d'accusations. Ils ont donc fait mine de bouger pour lui tomber dessus. Manny s'est interposé entre nous et eux. Il leur a lancé un regard autoritaire, celui d'un homme qui, pour gagner sa vie, traîne les gens en justice, et l'emporte.

— Ils me frappent, dit Ahmad les deux mains sur ma cuisse, agrippé à elle comme à un canot de sauvetage et en me regardant comme si j'avais la clé du paradis. Ils m'enfoncent des trucs dans le cul. Je suis innocent. Appelez ma mère, s'il vous plaît, prévenez-la. Je suis innocent. Je vous en supplie, ne les laissez plus me cogner.

Manny regarda Lee.

— C'est pas moi, protesta ce dernier.

Explication de texte. Il n'avait pas démenti. Il n'avait même pas lâché un « S'rebellait », comme il l'aurait fait si d'autres matons avaient fait preuve d'excès de zèle. Vu les circonstances, ça revenait à mettre les pieds dans le plat en pointant un doigt accusateur pour crier : « Oui, je confirme, c'est bien eux ! »

— Allez, basta, déclara le plus vieux.

Manny dégaina son téléphone portable et le prit en photo. Puis son collègue, et Ahmad, sanglotant comme un gosse qui vient de se faire violer.

— Il ment, continua le même. Il ment. Ils sont entraînés à dire ce genre de trucs. À geindre et pleurnicher aussi.

— Il fallait l'interroger. Et s'il avait prévu de commettre d'autres meurtres ? Si ce n'était qu'une partie du complot ? Vous en faites quoi de ça ?

— Vos noms ? demanda Manny, qui possède un large éventail d'intonations. — Celle-ci rappelait George Patton un jour sans. — Je veux vos noms et matricules. Donnez-moi vos numéros de badge.

— On n'a aucun compte à vous rendre.

— Les gars, et si on se calmait tous ? Proposa Lee.

— On se calmera rien du tout, lança Manny. Je veux discuter avec mon client. Je veux l'intimité que la loi nous accorde. Et je veux votre garantie que cette pièce n'est pas sur écoutes. Croyez-moi, s'il le faut, je veillerai à vous le redemander sous serment. Maintenant, laissez-moi parler à mon client.

— Allez, dis-je, essayant de redresser le gamin qui ne lâchait pas prise. Allez, asseyez-vous et racontez-nous ce qui s'est passé.

2

Les combattants islamiques meurent en martyrs pour tuer des infidèles.

Le chrétien évangéliste qui gouverne le monde occidental dit tenir ses ordres de Dieu, et il est en croisade. On pourrait tout aussi bien être au XII^e siècle.

Le cadavre de ce livre devrait être Dieu.

Mais Il est vivant.

Ces mots étaient ceux du mort. Nathaniel MacLeod. Professeur de philosophie à l'université du Sud-Ouest, l'établissement d'enseignement supérieur le plus important de l'État, d'ailleurs le plus grand situé entre le Texas et la Californie.

Une balle lui avait traversé le crâne. Entrée par la tempe droite, elle était ressortie à gauche, à la jonction des os temporaux, pariétaux et frontaux.

Ces mots, les derniers qu'il ait écrits, semble-t-il, noircissaient la page ouverte d'un manuscrit calé entre l'écran de son ordinateur et le clavier.

C'est un grand mystère.

Contrairement à la croyance populaire, il est relativement facile de réfuter l'existence de Dieu. Ou du moins d'un Dieu tout-puissant et bienfaisant.

De plus, au cours des dernières décennies, nous avons accumulé assez de connaissances sur l'univers, et plus particulièrement sur nous-mêmes, pour expliquer la foi. Et pourquoi elle est si importante, en tout cas suffisamment pour nous entre-tuer.

Un flingue avait été découvert par terre à côté de la chaise, là où il serait naturellement tombé de sa main droite s'il s'était donné la mort. Une arme plutôt rare et insolite qui avait appartenu à MacLeod. À en croire les brûlures et les marques de poudre autour de la blessure, le canon était tout contre sa tête quand le coup était parti.

En résumé, tout laissait penser que la blessure était volontaire ; la police avait d'abord conclu à un suicide.

Un Blanc mort n'est pas aussi excitant qu'une gamine blanche

disparue, mais quand même. Surtout un Blanc cultivé de la haute, et pas une espèce d'ordure de blanc-bec refroidie lors d'une descente contre un labo clandestin de méthamphétamine. Grosse couverture médiatique, locale et régionale. Émissions d'actualités à grand renfort d'experts pour gonfler l'affaire : psychologues, spécialistes du suicide, conseillers d'éducation, porte-parole de l'Université. Vue sous le prisme de l'athéisme opposé à Dieu, l'affaire méritait l'exégèse de dignitaires religieux. Le pasteur Paul Plowright, à la tête de la congrégation reine de l'État, avait eu droit au plus grand temps de parole.

« Qui peut s'étonner, avait lancé Plowright au présentateur du 20 heures de WSVX, qu'un athée se suicide ? Pour un croyant, le désespoir d'un athée est inconcevable. Ce vide, cette vacuité intime. Sans compter que ces gens-là n'ont pas la moindre once de valeur morale. Pour eux, tout est relatif, tout est permis, alors pourquoi ne pas se suicider ? Ils ne comprennent pas que la vie est sacrée. Leur culture est celle de la mort ; la nôtre celle de la vie.

— Et que pensez-vous de son affirmation ? L'idée qu'il est facile de réfuter l'existence de Dieu ? » avait demandé le présentateur.

Le pasteur Plowright avait souri gentiment. On voyait bien qu'il réfrénait son mépris par respect pour le défunt. « Les non-croyants le prétendent depuis des siècles. Ils n'ont convaincu personne.

— Et concernant ce livre ?

— Bob, comment peut-on réfuter ce qui existe effectivement ? »

Plowright se retenait nettement moins lors de ses sermons du dimanche et de ses propres émissions télé et radio. Selon lui, le manuscrit était la preuve qu'une guerre était menée contre le christianisme. Une lutte dont les fronts se situaient dans les soi-disant grandes universités. Avec les élites académiques dans le rôle des troupes d'assaut de Satan.

D'après le journal étudiant *L'Appel du clairon de l'USO*, MacLeod jouissait d'une grande popularité parmi ses élèves. Il avait été très actif sur le plan politique, impliqué dans la recherche d'une solution de paix au Moyen-Orient et, plus récemment, dans le combat contre la privatisation de l'Université et pour le maintien de la dotation par l'État de 5,3 milliards de dollars.

Le canard publiait également la fin de la première page du manuscrit de MacLeod, où l'on pouvait lire ceci :

La morale est toujours le drapeau rouge des croyants. Sans Dieu, prétendent-ils, tous se vautrent dans une monstrueuse orgie de drogues, d'excès, de crime, et le monde court à sa perte.

À première vue, ce n'est pas vrai.

Il y a eu quantité de sociétés à travers les âges – dont certaines perdurent – sans un Dieu monothéiste, voire sans la moindre trace de Dieu. Ces sociétés n'en sont pas moins morales et disciplinées que les États juifs, chrétiens ou musulmans. Et aucune corrélation n'existe entre la ferveur de la foi et la conduite morale dans une société donnée.

De fait, si l'on porte un regard lucide sur la morale, on s'aperçoit que c'est le meilleur argument contre l'idée de Dieu.

On aurait dit qu'un vivant et un mort débattaient.

Les intéressés ne l'auraient pas qualifié de débat, mais de lutte pour le salut des âmes.

On a toutes les raisons de penser que l'avantage revient au type qui est vivant. Ce n'est plus le cas depuis l'invention de l'écriture. Nathaniel MacLeod n'avait pas vraiment épargné la Bible, un ouvrage bien antérieur au sien, et dont les auteurs étaient morts depuis un bail. Comment le pasteur Paul Plowright allait-il se débrouiller face aux pages du professeur MacLeod ?

Sans conteste, le premier round était à mettre au crédit de Plowright.

Puis la police annonça que la mort de MacLeod n'était pas un suicide. Mais un meurtre. Et un suspect avait été écroué.

Manny était le Goldfarb de Grantham, Glume, Wattly & Goldfarb, l'un des trois plus gros cabinets juridiques de la ville. Le plus important dépendait d'une société basée à New York, avec antennes à Los Angeles, Houston, et Washington, DC. GGW & G était, paraît-il, le plus rentable. Les heures facturées défilaient avec la régularité d'un compteur électrique ; droit des affaires, pour l'essentiel. Manny, lui, faisait dans le pénal. Par goût.

— Bon, il s'agit de qui ? Demandai-je.

— Ahmad Nazami.

— Manny, d'habitude tu n'es pas le saint patron des causes perdues.

— Ça te pose un problème de travailler là-dessus ?

— Pourquoi, ça devrait ?

— Je sais que tu es membre de la paroisse de Plowright qui s'en est donné à cœur joie. Et parfois, lorsque la religion et Dieu sont en jeu, les gens peuvent réagir bizarrement, expliqua-t-il.

— Manny, mes dimanches sont à Dieu, mes samedis à ma femme, et cinq jours par semaine, je trime pour le billet vert.

— Voilà ce que je voulais entendre.

— C'est vrai ce qu'ils ont dit aux infos ?

— Tu crois encore ce qu'on raconte aux infos ? Allez, ça fait dix ans que tu roupilles. Qu'est-ce que tu entends par « C'est vrai ce qu'ils ont dit aux infos ? ».

— Bah, que c'est du tout cuit pour l'accusation, le suspect a avoué. J'ai aussi entendu dire que le gosse était étranger et sans le sou, une espèce d'islamiste. Que ça relève du terrorisme et que ça ne va même pas aller devant un jury pour des raisons de sécurité nationale et compagnie. Qu'il va disparaître dans un de leurs tribunaux...

Manny tapa du poing sur son bureau. Il portait une chemise à 300-350 dollars. Cravate à 150, large et droite, tendance customisation du cou. La veste de son costume à 2 400 dollars pendait au dos de son fauteuil. La vue sur la ville faisait de sa baie vitrée un must immobilier. Manny aimait l'argent, et de l'argent il en gagnait.

Mais là, il avait tapé du poing sur la table, faisant décoller sa tasse de café, qui était retombée dans un claquement.

— Bordel, pas si je peux faire quelque chose !

À son regard, j'ai eu peur qu'il me demande de revoir mes tarifs à la baisse, ou même de bosser à l'œil. Grantham, Glume, Wattly & Goldfarb était un lieu dans lequel je pénétrais toujours avec joie parce que c'était l'un des rares cabinets où, pardonnez-moi l'expression, ils ne se la jouaient jamais youpin.

— C'est pas un truc genre bénévolat ? hasardai-je.

Le problème c'était que si Manny me demandait une ristourne ou même de travailler gratis, je le ferais. C'était un bon client, et les bons clients méritent des cadeaux. Comme la cantine qui vous ressert le matin du café à volonté. Mais avant tout, parce que nous étions amis.

— Tu sais quoi, Cari ? Ça ne te ferait pas de mal de bosser pour la bonne cause une fois de temps en temps. À moi non plus, d'ailleurs.

— À l'œil, Manny ? dis-je, incrédule.

Il me tourna le dos et boita jusqu'à la fenêtre. Il essaie de le masquer avec ses vêtements et une semelle, mais sa jambe gauche est tordue, maigre, marquée de cicatrices et plus courte que la droite. Il observa au loin le fleuve et la ville qui s'étendait sur les deux rives, chaque année un peu plus vaste et prospère.

Je ne sais pas ce qu'il observait, mais il déclara :

— Il faut croire en quelque chose.

— Oui, répondis-je sur un ton neutre. Allait-il me sortir un argument, genre rendre à son prochain ? La dîme, version laïque ?

— Un homme a le *droit* d'affronter ses accusateurs, poursuivit-il sur un ton féroce, tel un avocat perdant face à un juge adepte de la potence. Il a le *droit* de savoir de quoi il est inculpé. Il a *droit* à un procès. *Droit* à une défense.

— C'est un terroriste, affirmai-je avec dédain. Un terroriste musulman. Il a flingué un type.

— Dégage d'ici, beugla-t-il.

— Très bien, lâchai-je en me levant.

— Attends.

— Qu'est-ce qui se passe, Manny ?

— Tu penses encore que ça ne peut pas arriver ici, c'est ça ? Très bien, peut-être en Afghanistan ou en Irak : une rafle, ils ramassent Ali et Abdul et ils les balancent à Abou Ghraïb. Ou à la frontière ils

mettent la main sur un type à moustache, avec un drôle de nom, et ils l'embarquent dans un avion pour la Syrie. Ce gosse est américain. Au moins autant que l'étaient mon père et ma mère, bordel. Ses parents l'ont envoyé ici il y a neuf ou dix ans, pour fuir les ayatollahs et les Pasdaran. Il est seul, et il trime. Il a appris l'anglais et il le parle comme s'il était né ici. Il a fait une demande de citoyenneté et l'a obtenue il y a quelques mois. Il est à l'université avec une bourse. Et il travaille, en plus. C'est un bon étudiant. Donc c'est quoi le truc, là ? Tribunaux ? Procès secrets ? Allez, Cari, est-ce que tu crois en quelque chose ?

— Oui, Manny, il y a des choses en lesquelles je crois. Je crois en Dieu Tout-Puissant, que Jésus-Christ est mon sauveur, et en la vérité, la justice et la société américaines. T'es pas très clair sur ce que tu fais et ce que tu veux, et ça ne te ressemble pas. Tu es avocat, maître Goldfarb, l'un des meilleurs, et d'habitude tu excelles dans l'art de dire le fond de ta pensée.

— Très bien, Cari. D'abord, il y a de l'argent.

— Suffisait de le dire.

— Secundo, continua-t-il en levant la main pour me faire signe de patienter, il y a la pression. Tu as raison, ils veulent enlever ce gosse et le faire disparaître. L'amener à Guantanamo, le faire plier ou un truc dans ce goût-là. La pression est colossale. Donc, il faut que je te pose la question : es-tu prêt à monter au front ?

Il pointa un doigt accusateur vers moi et hurla :

— « Faire libérer des terroristes ! », « Travailler contre l'Amérique ! » Bref, tout ce qu'ils vont bien pouvoir dire. Ils pourraient même te servir du « traître ! ».

— Tant qu'ils ne me traitent pas de gauchiste, déclarai-je en essayant de détendre l'atmosphère.

— Eh bien, c'est pas impossible. Ils pourraient même faire pire.

— À t'entendre, ça n'a rien d'un bon plan.

— Je te promets au moins une chose : si on t'inculpe de quoi que ce soit, ce cabinet te défendra. Gracieusement. Là-dessus, tu as ma parole.

— Maintenant tu me fais flipper. C'est peut-être pas une bonne idée.

— Attends, Cari.

— Quoi ?

— Vois le gosse. Parle avec lui. Dis-moi ce que tu en penses. Tu

ferais ça pour moi ?

— Ouais, d'accord. Quand ?

— Tout de suite. Viens à la prison avec moi.

J'acquiesçai.

Il enfila sa luxueuse veste de costard. Splendide étoffe, du surmesure.

— J'ai une question à te poser, Manny.

Ce bon gros crime, cet Arabe qui tue un Américain, c'est du tout cuit. L'addition de la défense risque d'être corsée.

— Qui va raquer ?

— Tu sais quoi, Cari ? dit-il en me dépassant en trombe de sa drôle de démarche, swinguant en direction du long couloir moqueté. On va se marrer sur cette affaire. Ils vont donner tout ce qu'ils ont. Ça va être un vrai combat de chiens. Il y aura des conférences de presse, des manifestations et des menaces de mort. Ça va vraiment chauffer.

4

Pénitencier de l'État. J'avais rassuré Ahmad, suffisamment pour qu'il s'exprime de façon cohérente et que Manny puisse l'interroger.

— Oui, oui, bien sûr, je connaissais le professeur MacLeod. J'ai suivi un de ses cours, dit Ahmad. Nate était un type bien.

— Nate ? Vous étiez si intimes ?

— Oui, je l'étais, nous l'étions. On l'est tous avec la plupart des profs, sauf pendant les cours d'amphi.

— Vous étiez très proche de lui ?

— C'était un prof, déclara Ahmad, tâchant de ne rien laisser paraître. Il aimait discuter avec ses élèves. C'était un type accessible.

— Vous est-il jamais arrivé de le voir en privé ?

— Je ne sais pas, peut-être une fois ou deux. Dans son bureau.

— À propos de quoi ?

— Des cours. De sa matière.

— Qu'est-ce qu'il enseignait ?

— Philosophie et religion, le cours 342.

— Vous a-t-il dit des choses qui vous ont énervé ?

— Je ne l'ai pas tué, c'est pas moi, c'est pas moi !

Il se remit à pleurer. Des sanglots qui n'autorisaient aucune conversation. Juste le goût amer des larmes sur ses lèvres. Des sanglots qui se transforment parfois en éclats de rire. Larmes de désespoir, celles d'un cauchemar sans raison ni espoir.

— Non, bien sûr, repris-je à la suite de Manny, qui parut soulagé.

Je répétais « bien sûr que non », encore plus chaleureusement.

— Vous me croyez ? demanda le gosse sans cet air particulier du mec qui essaie de vous faire gober une histoire, avant de vous observer sournoisement.

Apanage de certains prévenus. La question m'était posée : en filigrane, il voulait savoir s'il avait une raison d'espérer.

J'ai une réponse type : peu importe ma conviction. Je suis un

professionnel et, dans un cas comme dans l'autre, je fais de mon mieux. Je m'épargne ainsi le tracas du dilemme culpabilité ou innocence. Personne ne veut libérer un coupable ou faire frire un innocent. Ça évite aussi de mentir, de se faire une opinion et de découvrir qu'on est à côté de la plaque. De plus, rares sont les véritables innocents. Cette fois, ma réponse type est passée à la trappe. J'ai simplement lâché un « Je vous crois ». Je n'en étais pas sûr, mais j'ai senti que si on voulait avancer, peu importe la direction, c'était ce qu'il fallait dire.

— Ce n'est pas moi.

— Je sais, répondis-je, m'enfonçant un peu plus. Je sais. Mais il faut qu'on parle de vos aveux.

— Je n'avais pas le choix. Ils m'ont forcé.

— Comment vous ont-ils forcé ?

— Ils ont dit... qu'ils allaient m'envoyer en Égypte et que personne n'entendrait plus jamais parler de moi. Que je ne reverrais jamais ma famille, que je ne reviendrais jamais, et qu'ils allaient me tor... tor... torturer.

— En Égypte ? Pourquoi en Égypte ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas égyptien. Je ne suis même pas arabe ; je suis persan.

— Je pensais iranien.

— Oui, l'Iran, la Perse, c'est la même chose. Ma famille préfère dire la Perse. Ils sont fiers d'être persans. Pour l'Iran, ils le sont moins.

— Qui vous a forcé ?

— Je ne sais pas. Je veux dire, je ne connais pas leurs noms.

— Vous pourriez les reconnaître ?

— Non, déclara-t-il.

Lee nous interrompit par un « Hé », comme s'il frappait pour demander la permission d'être à portée de micros, un gobelet en carton dans la main pour que le gosse se désaltère. J'ai dit : « Ouais, merci, Lee, apporte-le. » Les deux costards rôdaient, tapis dans l'ombre.

Ahmad s'est ratatiné tandis que le maton approchait :

— Tout va bien, le rassurai-je, il vous apporte juste à boire. Puis, à Lee : Je m'en charge.

Et le gardien m'a donné le gobelet. Un liquide sombre, Coca ou Pepsi, bref une espèce de cola. Je l'ai passé à Ahmad. Enchaînées, ses

maines étaient cantonnées à 15 centimètres maximum de sa taille. Pour boire, il a dû se pencher, plié en deux.

Manny se leva et remercia Lee chaleureusement, mains tendues. Le maton les lui serra, et le billet passa de la paume de Manny à celle de Lee :

— Je ne veux plus qu'il lui arrive de merde.

— Pas quand je serai de service, affirma Lee.

Et ce serait peut-être le cas. Un silence suivit. Il signifiait qu'il ne pouvait répondre des seize autres heures de la journée. Ou des quarts d'heure de ses pauses-café.

Très compliqué pour Ahmad de boire avec ses chaînes. Pas de bon angle. Peu importe qu'on tienne le gobelet du bout des doigts, plié en deux, cou recourbé comme une oie et tête penchée vers le bas, impossible d'avaler.

— Laissez-moi vous aider, proposai-je avant de lui prendre le gobelet.

Il hocha la tête, reconnaissant, et se redressa sur sa chaise. Je portai le verre à ses lèvres et le laissai boire à petites gorgées.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Manny à Lee.

— C'est un homme dangereux, un terroriste, déclara le maton avant de se détourner pour nous laisser seuls.

— Bon, racontez-moi cette histoire, en commençant par le début, dis-je à Ahmad.

Entre minuit et l'aube – à 3 ou 4 heures du matin –, ils étaient venus l'alpaguer. Ahmad louait une chambre chez l'habitant en dehors du campus. Il dormait profondément.

Une claque sur la tête avant d'ouvrir les yeux, une lampe torche braquée sur son visage. Si éblouissante qu'il avait cligné des paupières et tourné la tête. Là, il avait aperçu une arme. Ahmad avait essayé de lever ses mains.

— Mets-les derrière toi, derrière toi.

Aveuglé, il ne pouvait distinguer le type qui le braquait.

Il ne comprenait pas et demanda :

— Quoi ? Hein ? Quoi ?

— Tes mains, fous tes putains de mains dans le dos !

L'autre type – ils étaient au moins deux – le frappa sur l'avant-bras avec un flingue. Un coup net et précis, mal de chien garanti. Manny immortalisa l'ecchymose avec son portable.

— Fous tes putains de mains dans le dos ! Des paroles à peine chuchotées, mais autoritaires, impératives, définitives.

Il s'était exécuté, se redressant pour s'asseoir, les mains dans le dos.

— Tourne-toi. Lève-toi et tourne-toi. Garde tes mains derrière toi !

Toujours aveuglé par le faisceau, il s'était levé. Il aurait voulu se protéger de ses mains, mais n'avait pas osé. Une fois debout et de dos, on lui avait passé des bracelets en plastique aux poignets. Le bruit d'un truc qu'on déchire et un instant pour comprendre qu'il s'agit de ruban adhésif. Illico collé en travers de la bouche. Craignant de ne plus pouvoir respirer, il avait paniqué et tenté de se débattre. Un truc méchamment dur avait heurté l'arrière de son crâne, et il s'était écroulé sur le lit, terrassé par la douleur. Deux types l'avaient rattrapé pour le relever aussi sec. Une fois debout, le premier l'avait lâché pour que le second lui passe un sac sur la caboche, le noir total. Même menotté et bâillonné, il ne s'était pas senti aussi impuissant et désemparé que lorsqu'il avait été encapuchonné.

Ahmad dormait en sous-vêtements ; ils l'avaient embarqué en boxer

et marcel, sans prononcer le moindre mot. Ils s'étaient contentés de le pousser, et lui n'avait eu d'autre choix que d'obtempérer. Aveuglé, il pouvait se cogner, faire un faux pas. Ce n'était pas seulement une histoire de contrainte. Il devait être guidé ; il dépendait d'eux.

Un véhicule les attendait, un 4x4 immense à en juger par sa hauteur quand ils l'avaient poussé dedans. Tout ça sans un mot.

Puis ils avaient démarré et roulé. Combien de temps ? Il l'ignorait ; une demi-heure, quarante-cinq minutes, une centaine d'heures ? Dès que la panique le reprenait, il essayait de se calmer en respirant par le nez. Tout ça sans un mot, à l'exception du moment où il avait tenté, malgré le ruban adhésif, de lâcher un son. En guise de réponse, une mandale et l'ordre de la fermer.

Embarqué à bord d'un avion, prétendait-il.

Ils l'avaient fait descendre de voiture pour fouler un bitume gras, qu'il sentit sous ses pieds nus, puis grimper une volée de marches métalliques et étroites. Ils l'avaient installé dans un siège d'avion en prenant soin de lui boucler sa ceinture de sécurité, ses mains meurtries toujours bien attachées dans le dos, et ses épaules douloureuses à cause des liens. Un siège froid, en plastique.

Il avait entendu le bruit des réacteurs et senti l'avion rouler avant de s'immobiliser, vibrant sur place. Puis une forte poussée, et l'avion avait décollé, le clouant au dossier, un peu plus perplexe et terrifié.

Une fois l'avion stabilisé, des pognes rugueuses avaient tenté de lui arracher ses sous-vêtements. Qui pouvait avoir une idée pareille ? Lui infliger des sévices sexuels ? Qu'est-ce qui se passait ? Il avait essayé de se débattre. De les tenir à distance. Un coup sur la tête. Puis, surprise, un méchant direct dans le ventre. Choc et douleur. Il crut qu'il allait vomir.

Le coup de poing avait eu raison de ses velléités de résistance, et il se laissa déshabiller. On lui avait touché les parties génitales. C'était bien la première fois qu'un étranger – un inconnu invisible – lui palpaient pénis et testicules. Un homme, il le savait. Ni l'heure ni le lieu pour une femme. Ahmad n'était pas une brebis afghane affolée à l'idée qu'une dame le voie nu, mais un Américain, bien dans ses baskets, son corps et sa sexualité d'hétéro, ne voyant aucune objection à ce que tout le monde fasse la bête à deux dos. Mais cet homme, c'était une intrusion grave, une humiliation.

Pas question de sexe pour les types à la manœuvre. Non. Il sentit le contact d'un truc dur et froid, un pincement en bas. Des clips.

Puis la douleur.

Intense, étrange, déchirante, une douleur échappée de son pénis,

provoquant spasmes et explosions de souffrance.

Une. Deux. Trois fois.

Puis un sursis. Une main avait glissé sous le sac et arraché le bâillon de ses lèvres. Il avait essayé de respirer entre deux sanglots, mais le sac s'était collé à sa bouche. Il l'avait recraché.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que vous faites ?

La réponse avait fusé :

— Pourquoi tu l'as tué ?

— Qui ? Qui ça ? Je n'ai tué personne.

Ils avaient rebranché les fils électriques, et encore cette douleur.

En pleurs, à bout de souffle et plié en deux, il avait demandé :

— Pourquoi ? Pourquoi ? S'il vous plaît, je vous en prie, arrêtez.

Même réponse :

— Pourquoi ? Dis-nous pourquoi tu l'as tué.

Il avait nié et les avait suppliés de lui expliquer de quoi ils parlaient. Il avait alors eu droit à une autre salve de douleur.

Ça avait duré un moment, puis ils lui avaient glissé les réponses qu'ils attendaient : qu'il avait tué le professeur Nathaniel MacLeod.

Pourquoi ? Pourquoi l'aurait-il tué ?

Ils avaient répondu à ça aussi, et petit à petit il avait acquiescé – n'importe quoi pour faire cesser les décharges électriques dans sa verge. À un moment, il avait pissé sur sa chaise et réalisé qu'elle était protégée par un film en plastique. La mémoire est une chose étrange. Pas un classeur où les faits seraient triés chronologiquement. Un souvenir en appelle un autre, et parfois la mémoire s'embrouille. Peut-être ne s'était-il rendu compte de ce détail que plus tard, en pissant, quand cette flaque chaude et humide avait refroidi sous lui. Elle puait et le démangeait.

— D'accord, d'accord, vous voulez que je vous dise que je l'ai tué. OK. D'accord. Je l'ai tué. Je l'ai tué... Pourquoi ? Au fait, pourquoi ?

— C'était un putain d'athée, voilà pourquoi.

— D'accord, je l'ai tué parce que...

— Non, espèce de crétin, déclara une autre voix. Apostat, il était apostat.

— Apostat, athée, qu'est-ce qu'on s'en fout !

— Ce n'est pas la même chose.

— D'accord, parce que c'était un apostat athée, reprit le premier,

pas content de se faire rembarrer. OK.

— Ouais, c'est bon.

— Voilà pourquoi, évidemment, dit Ahmad. S'il vous plaît, arrêtez.

— Très bien, poursuit l'interrogateur. Il va falloir que tu le mettes sur papier et que tu signes.

— Mais ce n'est pas vrai.

— Écoute-moi.

Le deuxième type, celui qui avait dit que c'était « apostat », pas « athée », avait un ton amical, voire gentil, celui du bon flic.

— Écoute-moi Ahmad. On vole vers l'est. On peut continuer, et t'amener en Égypte. Te refiler aux services secrets égyptiens. Comparés à eux, on est des Bisounours. On est comme père et mère pour toi. Tu comprends ? Une fois qu'on t'aura livré à eux, tu disparaîtras. Tes parents n'auront plus jamais de nouvelles de toi, ils ne sauront jamais où tu es parti. Écris-le, signe, et l'avion fait demi-tour pour te ramener à la maison. La maison, Ahmad. Il te suffit de l'écrire et de signer.

Il avait donc signé.

6

Manny et moi : deux vraies carpes jusqu'à l'air libre. Loin de ce parloir, du bâtiment principal de la prison, de son mirador central et de ses cinq blocs de cellules en étoile. Libérés de ces remparts massifs, frontière balisée de caméras ubiquistes, funèbres chouettes regardant, observant, scrutant. Elles ornaient chaque mur, tous fleuris de barbelés ciselés.

De concert et derrière nous, les portes du pénitencier se refermèrent. Au chaud dans la Mercedes Benz S 600 de Manny – douze cylindres, sellerie cuir de Nappa, le tout taquinant les 140 000 dollars –, on s'éloigna de ce funeste lieu avant de l'ouvrir.

— Il a l'air crédible, dis-je.

— Oui, il a l'air, répondit un Manny catégorique, qui y croyait.

— Ça me fait penser à une autre affaire.

— Vrai ?

— Une bonne femme qui prétendait avoir été kidnappée par une bande de Martiens.

— Allez...

— Très crédible, lâchai-je. Sincère à souhait. Exactement le même topo qu'Ahmad.

— Et toi dans tout ça, t'étais censé faire quoi ?

— Trouver des preuves, pour son mari.

— Pour le convaincre ?

— Elle avait disparu quatre jours et il était persuadé qu'elle s'était barrée avec un mec. Elle niait, affirmant avoir été enlevée dans une soucoupe volante.

— Et t'as fait quoi ?

— J'ai écouté en détail où elle avait été enlevée, puis abandonnée. J'ai vérifié le relevé de ses cartes de crédit. Appris où elle avait fait le plein d'essence et trois courses. J'y suis allé pour me rencarder, poser quelques questions. M'informer si personne n'avait aperçu de soucoupe volante, ou elle, photo à l'appui. À tout hasard j'ai demandé si on ne l'avait pas vue récemment. Négatif pour la soucoupe volante, mais

elle, affirmatif. Avec un type. J'ai retrouvé le motel, dans le désert : de charmants bungalows privés avec piscine. Et, cerise sur le gâteau, une femme de chambre m'a confessé les avoir entendus s'en donner à cœur joie.

— Et donc ?

— J'ai tout noté. Je l'ai laissée s'installer et je lui ai fait mon rapport.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a hurlé. M'a traité de menteur, accusé d'être de la conspiration et de vouloir étouffer l'affaire.

— Le truc, c'est qu'elle mentait ?

— Je ne sais pas. Elle ne m'a pas persuadé qu'elle s'était envoyée en l'air avec des aliens plutôt qu'avec un ferrailleur. En revanche, elle m'a convaincu qu'elle y croyait réellement.

On était sur l'autoroute. Manny accéléra pour atteindre les 135 km/h et enclencher le régulateur de vitesse. Je me sentais bien plus à l'aise et en sécurité que dans une voiture normale roulant à 90. Ah, l'oseille et ses vertus !

— Je le crois, déclara Manny.

— D'accord.

— Il va falloir qu'on se prépare au procès.

— Tu ne penses pas que s'il plaide coupable, ils accepteront une peine négociée ?

— *Je* ne plaiderai pas coupable, dit-il sur un ton catégorique et définitif.

— Ils ont des aveux. Et que sais-je encore.

— Des aveux obtenus sous la contrainte.

— C'est ce qu'il prétend.

— Ils vont s'arranger pour qu'il se fasse descendre en prison. En marge de la procédure.

En magasin dans nos pénitenciers, comme dans le reste de l'Ouest et du Sud-Ouest, nous avons les gangs suivants : la Nuestra Familia, les Black Guérillas, la Mafia mexicaine, la Fraternité aryenne et les Nazis Low Riders. Adhésion impossible pour les Américains d'origine iranienne. Il allait être réduit en esclavage, transformé en gonzesse. Et puis, un beau jour, un quidam le refroidirait au nom de leur patriotisme à tous.

— Quand tu négocieras, tu pourrais demander qu'il bénéficie de la

sécurité maximale, suggérai-je.

Le nouveau programme sécurité maximale offre des cellules individuelles avec façade en Plexiglas et caméras braquées vers l'intérieur où les prisonniers passent vingt-trois heures sur vingt-quatre. Pour leur sécurité ou pour une tout autre raison, ils peuvent rester bouclés en permanence.

— Quelqu'un réussira à l'avoir, me rétorqua Manny.

Affirmatif. L'occasion se présenterait forcément. Une excursion à l'infirmerie. À la bibliothèque. Sur le chemin du parloir pour voir sa famille ou son avocat.

— T'as besoin d'essence ? demandai-je.

— Quand c'est le cas, le truc me prévient. Il dit : « Manny », puis il ajoute : « J'ai besoin d'essence, s'il vous plaît. »

— Sérieusement ?

— Avec un accent allemand. Une voix mi-commerciale mi-Terminator.

— Bon, allons boire un café.

— Tu veux vraiment un café ?

— Il y a un Barnes & Noble à la prochaine sortie. Ils ont des lattés et compagnie. Ça te tente ?

— Un latté ? Tu vas vraiment boire un latté ?

— Il y a parfois des trucs qu'on distingue mal, tu vois ce que je veux dire ?

— Non, répliqua Manny.

— Par exemple, savoir si l'on est suivis sur une autoroute. Interminable ligne droite avec tous ces moteurs qui ronronnent, régulateurs de vitesse calés sur 135 km/h. Comme le mec derrière nous et quelques douzaines d'autres bagnoles.

— On est suivis ? demanda-t-il.

— Ça vaut bien un café, pour en avoir le cœur net.

— La prochaine sortie ?

— Ouais.

— Elle est loin ?

— Environ deux bornes.

Manny sourit et appuya sur le champignon. Je n'entendis rien et ne sentis pas la moindre vibration tandis que le compteur atteignait les 225 km/h.

— Les terroristes envoient des messages, dit-il pensif, en agitant la main droite, comme si rouler à 225 km/h était la chose la plus naturelle au monde. Le 11-Septembre était un message. Derrière les attentats-suicides aussi il y a des messages. Si notre affaire relève du terrorisme, où est le message ?

— Peut-être le manuscrit.

— Comment ?

— Le manuscrit qu'ils ont trouvé sur son bureau n'était sans doute pas là par hasard. Peut-être un avertissement pour ceux qui affirment que « Dieu est mort ». Ils l'ont descendu parce qu'il était athée.

— Apostat, me reprit Manny.

— C'est quoi la différence ?

— Athée, c'est quand tu ne crois pas en Dieu. Un apostat, c'est quelqu'un qui abandonne sa religion, qui abjure.

Une Ford Explorer s'était extraite du flot et essayait de s'accrocher. J'espérais qu'ils serraient les dents et que le mec au volant avait les mains moites. On était presque sur la rampe de sortie.

— Pour l'islam, une fois que tu l'as adopté, si tu l'abandonnes, c'est la peine de mort.

Manny quitta la file de gauche vers celle du milieu, puis la plus lente à droite et enfin sur la rampe de sortie, tout en parlant. Il décéléra pour atteindre 130 km/h, peut-être 120. Le feu au bout de la rampe était orange. Le temps qu'on y soit, il avait viré au rouge. Manny accéléra pour le griller avant de tourner à gauche. C'est un fait, il est de ces êtres qui pensent que la vie leur a accordé l'immunité.

— Tu veux vraiment un café ? s'enquit-il.

— Évidemment.

Il se gara sur le parking en face d'une grande librairie.

— C'est ma tournée.

— Merci.

— Enfin, c'est facturé au client.

— Bien sûr, dis-je en sortant de la voiture.

Je claquai la portière. Un bruit doux et feutré. Quand on débourse 140 briques, c'est aussi pour ce chuintement délicat. Manny sortit à son tour et je lui demandai par-dessus le toit :

— Et à propos ? Je veux dire, qui paie ?

— Le Hezbollah, répondit-il.

— Arrête, même pour plaisanter.

— Tu penses qu'en plus de nous filer ils nous écoutent ?

— À un certain degré, ouais.

— C'est soi-disant la famille qui raque. Difficile pour eux de faire sortir de l'argent de leur pays. Je crois qu'une association irano-américaine les aide. Une partie de la diaspora est pleine aux as et ne veut pas attirer l'attention sur elle. Au fait, qui nous suivait ?

— Manny, par les temps qui courent, plaisanter sur le terrorisme, c'est comme se pointer à la douane avec un pistolet à eau dans son sac.

— Allez, arrête.

— Si on s'apprête à batailler avec ces types, insistai-je, pas de blague. Ils se feraient une joie de te faire écouter les enregistrements à la première occasion.

J'aperçus la Ford qui roulait au pas, comme si ses occupants cherchaient un truc.

— Les voilà.

Manny jeta un œil à l'Explorer bleue. Tous les signes extérieurs d'un véhicule fourni par le gouvernement. Ce que nous avait raconté Ahmad était tout simplement impossible. Impossible. Donc, pourquoi étions-nous suivis ?

— Le type se fait tuer dans son bureau sur le campus, énonça Manny. Quelqu'un découvre le corps. Ils appellent la sécurité de l'université. Ou le 911. Et là, qui reçoit le coup de fil ? La police ou les flics du campus ?

La Ford nous dépassa.

— Donc, les agents du campus sont les premiers sur la scène du crime, continua Manny. Ils rédigent un rapport. Puis les flics se pointent et en rédigent un autre. Déniche-les-moi tous les deux.

— Pourquoi tu ne demandes pas simplement qu'on te communique les pièces du dossier ?

— Parce qu'ils vont me répondre : « terrorisme », « sécurité nationale », et avec un juge qui fait dans son froc depuis le 11-Septembre, ou qui déteste les avocats, ou qui voue un culte à la partie « ordre » de « loi et ordre » et que la partie « loi » dérange. Crois-moi, j'en connais plus d'un, et ces rapports de police pourraient rester enterrés à jamais. Même avec un juge honnête, ils vont essayer de nous la jouer comme ça. Notre procureur n'est pas Jack McCoy. En fac de droit, il pensait que l'UV d'éthique était facultative. En revanche, il

était assidu au cours intitulé « Notoriété, médias, et gueule d'ange ».

Seigneur, je te salue. Jésus, je te salue. Comme c'est bon de vous retrouver.

Vous êtes toujours à mes côtés, c'est entendu. Mais, il faut aussi se réserver des moments privilégiés.

La Cathédrale du Troisième Millénaire inspire respect et crainte. Son toit, qui semble flotter, est si haut qu'il évoque la canopée des cieux, la voûte du paradis lui-même. Mille deux cent cinquante petits quartz réfractant la lumière brillent telles des pierres précieuses. Pas des couleurs criardes, ambiance guirlande de Noël, mais des teintes voilées de blanc, furtives, à l'image des étoiles et des questions que l'on se pose en les fixant : est-ce une bleue ? Est-ce une rouge ?

Qu'il est bon de partager avec Toi ce moment privilégié en ce lieu particulier.

J'ai été élevé méthodiste mou. Mère nous envoyait à l'église. Mon père, mon demi-frère et moi, on portait vestes, cravates, pantalons à pli et chaussures cirées, et on essayait de ne pas s'endormir. À défaut, on tâchait de ne pas ronfler.

À l'époque, voilà à peu près tout ce que ça représentait pour moi.

J'ai commencé à partir en vrille à la fin de mon adolescence. Adulte, c'est allé crescendo. J'ai perdu ma première femme et la famille que j'avais fondée avec elle, sans trouver la pédale de frein. J'ai alors complètement dévissé, j'ai perdu ma seconde épouse et j'étais sur le point de me perdre moi-même, assis dans le caniveau au fond du trou, le goût de l'échec aux lèvres, tel celui de la bile avant la gerbe, une saveur que je ne connaissais que trop. Un collègue flic – je faisais alors encore partie de la Maison, quoique suspendu et attendant de passer devant une commission avant d'être probablement viré –, Alan Stephens, m'avait proposé de l'accompagner à la messe. Pour je ne sais quelle raison, je l'avais suivi à la Cathédrale du Troisième Millénaire et je m'étais retrouvé à chialer de vraies larmes. J'avais descendu l'allée centrale, et le pasteur Paul Plowright avait posé ses mains sur mon épaule et mon front. J'avais tressailli sous le choc et m'étais donné à Jésus.

Fin de la chute. J'avais trouvé un équilibre. De l'ordre. J'étais

capable de me sortir de l'alcool, des putes, des accidents de bagnoles et d'une ribambelle d'autres excès : bref, de toutes ces anecdotes glauques déclamées en chœur à travers le pays lors des réunions des Alcooliques Anonymes. J'étais sauvé, les autorités supérieures en avaient eu vent et m'avaient accordé un moratoire.

C'était il y a six ans. Quatre ans plus tard, ici à la CTM j'ai rencontré ma femme Gwen, la troisième, l'actuelle et la dernière.

Elle est courageuse et tenace. Mes deux premières épouses trouveraient que sa conception de l'existence – et particulièrement son idée du mariage et de la place des femmes – revient à enfiler tchador ou burka. Notre foyer est un havre de paix. Nos vies sont parfaitement réglées. Confortables. Le foyer idéal pour élever un enfant. J'ai obtenu la garde d'Angie, fruit de mon second mariage, lorsque sa mère est partie en prison ; c'était vraiment ce qu'il pouvait arriver de mieux à notre fille. Sans Jésus-Christ, l'église qui m'a conduit à Lui et la femme qu'il m'a envoyée, il n'en aurait pas été ainsi.

Aller à l'église, c'est comme rentrer chez soi, ou comme pique-niquer avec des vieux potes. Ou encore être embrassé et aimé. C'est aussi constater qu'une multitude de gens partagent les mêmes tracas et ont trouvé la même solution : Jésus-Christ. Une équipe soudée.

Et lorsque l'église fait le plein, nous sommes plus de six mille quatre cents.

Transportées par les chants, nos âmes ont toutes les chances de s'élever, à grand renfort de pleurs et de cris pour les plus démonstratifs. Ne vous y trompez pas : c'est une montée, qui ne vous laisse pas redescendre et vous écraser, un goût amer aux coins des lèvres, la honte maculant ces souvenirs que les lueurs de l'aube ne parviennent pas à effacer. Une montée pérenne, source d'équilibre et de bien-être.

Notre congrégation compte de nombreux militaires et membres des forces de l'ordre. On les devine au premier coup d'œil.

Les gens de l'active – pour l'essentiel issus de la base de l'armée de l'air située à une douzaine de kilomètres – sont affûtés, se tiennent droit et ont les cheveux courts. Les membres de la police de l'État leur ressemblent, mais leur coupe est encore plus stricte, et eux ont l'air plus en colère. En ce qui concerne les flics de la ville et des localités environnantes, on jurerait que s'ils ont un jour pris leur boulot à cœur, ils ne se bougent plus désormais qu'une ou deux fois par semaine, uniquement pour bouffer des donuts. Quant aux matons, c'est comme s'ils avaient été destinés à passer leur vie derrière les barreaux, mais que, pour une raison mystérieuse, ils avaient bifurqué à temps et faisaient maintenant tout leur possible pour ressembler à des flics.

Leander Peale était là, avec sa femme et d'autres matons évangélistes. Nous avons échangé un regard et un sourire. Je vis Jeremiah Hobson, mon supérieur quand je faisais partie de la Maison et que j'étais dévoué corps et âme à la ville. Il s'occupe aujourd'hui de la sécurité de la CTM qui, plus qu'une simple congrégation, est un empire constitué d'un tas de sociétés. Costume luxueux et coupé pour cacher ses kilos en trop. J'ai serré Alan Stephens dans mes bras. Lui qui m'avait amené ici la première fois et à qui je devais la vie.

Ce genre de relations est essentiel pour mon boulot. C'est une des raisons pour lesquelles je suis bon dans ma partie et que je peux en vivre confortablement.

« Il y a 1,2 milliard de musulmans », disait Paul Plowright, notre pasteur, debout devant ses milliers de fidèles. Micros et caméras braqués sur lui, il était aussi à l'aise qu'un voisin sirotant son thé glacé pendant un barbecue de quartier.

Il parlait en homme de raison ; il parlait de faits.

« Et la grande majorité d'entre eux, j'en suis sûr, j'en suis même persuadé, sont des gens bien. Oui, d'honnêtes gens.

« Seule une infime minorité croit au djihad, au sanguinaire djihad.

« Cette saleté de minorité.

« Cette minorité, je ne sais pas ce qu'elle représente. Certains prétendent qu'elle n'excède pas dix pour cent. D'autres cinq. Voire seulement un pour cent. Juste un petit pour cent.

« Juste un pour cent, réfléchit le pasteur Plowright. Certains veulent vous faire croire que vous ne devez pas vous en soucier. Juste un pour cent. Certains voudraient vous faire croire qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Juste un pour cent.

« Étonnant, n'est-ce pas, quand l'équation est si simple. Pourquoi ne font-ils pas le calcul ? Pourquoi ? Un pour cent de 1,2 milliard ? Ça fait combien ?

« Pourquoi ? Parce que ça fait douze millions.

« Ah ! Quel soulagement ! Juste douze millions de djihadistes. »

La réponse de la salle – emmenée par les militaires et leurs familles – fut à la hauteur. Enfin quelqu'un qui reconnaissait le pouvoir et l'ampleur de l'ennemi, qui comprenait leur boulot et ce contre quoi ils se dressaient. Ils riaient et disaient : « Mais ouais ! Mais ouais ! » Ils applaudissaient, sifflaient et chantaient « Ouh ah ! Ouh ah ! ».

« C'est tout. Une broutille, une peccadille », dit Plowright, provoquant rires et applaudissements.

« Enthousiastes à l'idée de détourner des avions pour les envoyer dans des bâtiments pleins de civils », continua-t-il. Abandonnant le ton de la rigolade, il entama son prêche : « Douze millions prêts à s'attacher de la dynamite autour de la taille et à grimper dans un bus, un bus municipal de la ville sainte de Jérusalem, terre de la Bible, un bus rempli de femmes allant au marché, et à appuyer sur le détonateur en cette belle journée, dans la ville sainte de Jérusalem.

« Certains vous diront : un pour cent, alors pourquoi s'en inquiéter ?

« Certains vous diront que l'immense majorité d'entre eux est là-bas, que le département de la Sécurité intérieure veille, que le niveau d'alerte est au maximum et que notre armée est la plus puissante au monde... Alléluia... »

Et le chœur – dit des Anges, auquel Gwen avait appartenu – était dans l'ombre du pasteur, de telle façon qu'on oubliait la présence de ces voix célestes qui, derrière lui, entonnaient maintenant un « Alléluia ». Ces voix douces étaient amplifiées par des enceintes et emplissaient tout l'espace de la Cathédrale du Troisième Millénaire. En apesanteur dans les nuages, ces voix vous auraient transportés encore un peu plus haut.

Mais Plowright n'avait pas besoin de ses Anges pour chauffer l'assistance. Les fidèles s'agitaient, applaudissaient, criaient « Alléluia ».

« Et nous allons au-devant de l'ennemi. Alléluia. »

« Alléluia », chantaient les Anges tandis que grondait la congrégation, six mille voix ou plus, louant cette croisade pour nous défendre tous.

« Mais..., dit Plowright, sonnante la trêve du tohu-bohu, ils ne sont pas juste là-bas. Oh non. Oh que non.

« Une fois de plus, nous réalisons qu'ils sont là. Qu'ils sont parmi nous. Ils sont un milliard deux cents millions – et il y a ce petit pour cent – douze millions, et parmi eux il y en a un qui est ici !

« Un djihadiste fou, un certain Ahmad Nazami, qui se prétend réfugié et jouit de l'hospitalité américaine, d'une Amérique bien trop généreuse. Et qui a profité de cette hospitalité pour prendre une arme et assassiner un homme parce qu'il ne partageait pas son idée – démente – de la religion.

« Combien étaient-ils sur sa liste ?

« Combien étaient-ils sur la liste d'Ahmad Nazami ? Qui était le prochain ?

« Moi non plus, je ne partage pas sa religion, dit le pasteur Plowright. Est-ce que ça signifie que je suis la prochaine cible sur la liste des djihadistes ?

« Vous ne partagez pas sa religion », nous lança-t-il.

Acquiescement général. « Jésus, crièrent nombre d'entre nous. Nous appartenons à Jésus. »

« La Bible est la parole de Dieu. J'ai lu ce Livre de la première à la dernière page maintes et maintes fois. Comme la plupart d'entre vous. Et si un truc m'a échappé, ne vous gênez pas pour me le dire. Mais, autant que je m'en souviennne, nulle part Jésus n'affirme : “Au fait, bien que je sois le fils de Dieu, je n'ai pas bien compris mes Évangiles.”

« Donc patientez un peu, disons six siècles et des brouettes, et un Arabe analphabète va surgir du désert pour les *réécrire*. Un Arabe qui, soit dit en passant, a épousé une femme assez vieille pour être sa mère, et tout ça pour son argent.

« Il en a ensuite épousé au moins une quinzaine de plus.

« L'une d'elles avait six ans. Le mariage a été consommé quand la fillette en a eu neuf. Neuf ans.

« Franchement, croyez-vous que Dieu enverrait un satyre – un pédophile de première – pour réviser les Écritures ? Mais quel genre de religion peut donc vouer un culte à un pédophile ?

« Il n'y aurait que la Ligue des droits de l'homme pour chérir un prophète comme Mahomet. »

Rires, applaudissements, amen !

« Laissez-moi vous raconter la parole de Jésus. Il a dit : “Je suis le chemin et la vérité.” » Litanie d'amens. « Pas *un* chemin et *une* vérité. *Le* chemin et *la* vérité, le seul et unique chemin et la seule et unique vérité. »

« Alléluia », chanta le chœur.

« Donc, suis-je le prochain sur sa liste ? demanda-t-il avant de nous pointer du doigt, nous, l'assemblée. Et qu'en est-il de toi ? Et toi ? Et toi ? » Puis, face à la caméra, effet garanti chez vous dans le canapé, il vous désignait à travers votre poste de télé : « Et toi ?

« Nous sommes en *guerre*. Notre ennemi n'hésite pas à tuer. Il est sans pitié. Notre ennemi est barbare et violent. Ce n'est pas une guerre *entre* civilisations. C'est une guerre *pour* la civilisation.

« J'en appelle à vous tous pour défendre la foi par les armes. Cette guerre, nous devons la gagner !

« Pas de terrain d'entente possible. Transiger c'est concilier, et la

conciliation est une mort. Aider et assister l'ennemi, c'est trahir. »

Il ne me montra pas du doigt, pas plus qu'il ne prononça mon nom. Mais j'avais l'impression qu'il s'adressait à moi en particulier.

L'impression qu'il parlait *de moi*.

Plus tard, en quittant la cathédrale, je sentis tous les regards braqués sur moi.

Un tout petit monde, le business de la justice pénale. Et tous ses affiliés savaient qui était Manny Goldfarb. S'il n'avait pas gagné tant de pognon, il aurait été haï au moins autant que la LDH elle-même. Mais au pays de l'argent roi, aucun problème. Je ne peux pas vraiment expliquer le pourquoi du comment, mais c'est ainsi.

Agir par conviction est louche et tordu, voire subversif et démoniaque. C'est faire partie du complot contre l'Amérique et de la Guerre contre le christianisme.

Beaucoup savaient que Manny défendait Nazami ; et un bon nombre d'entre eux n'ignoraient pas que j'étais le privé préféré de Manny, un truc dont je suis normalement fier, parce qu'il s'occupe d'affaires délicates et a de gros moyens.

Mais là, c'était comme si Plowright m'avait attaché un A cramoisé autour du cou, le A d'ACLU(1), d'Ahmad, d'apostat et d'athée, pote de l'Antéchrist.

Jeremiah Hobson me lança un de ses regards froids, estampillé *déconne pas*. Regard dont il se servait beaucoup aux Stups quand il commandait mon unité.

Alan me tapota l'épaule. Il ne dit rien – en fait, personne ne me dit rien. J'étais peut-être parano. L'expression d'Alan valait un *Bonne chance. Fais ce que t'as à faire*.

Manny était mon plus gros client privé. Mais le groupe que représentait la communauté chrétienne rattachée à la Cathédrale du Troisième Millénaire me rapportait plus que lui. J'essayai donc de trouver un moyen pour que tout le monde garde le sourire, un moyen d'abandonner l'affaire sans froisser Manny.

Je vis approcher Leander Peale, le maton qui nous avait amené Nazami. Il me gratifia d'un sourire dur, celui d'un type qui en a vu des vertes et des pas mûres. Un râtelier bon marché dissimulait la perte de trois dents, en haut à droite. Selon sa conception de la discrétion, il se colla à moi, sentant fort le tabac, âcre odeur de cendrier, et dit :

— Tu dois faire quelque chose pour ce gosse.

— Je dois ?

— Si ce gamin a tué aut'chose qu'une mouche, je te tire du lait des mamelles d'un taureau.

— T'en es sûr ?

— Cari, ça fait sept ans que je surveille le C – il parlait de la zone C, pas la pire, mais déjà bien assez coton. Je bosse à l'heure des comptines, de minuit au petit matin, quand les chouettes se mettent à hululer. Tu sais qu'ils chiaient. Ils t'appellent, grincement de barreaux et histoires murmurées. Le trois et le couloir deux je les connais comme ma poche – il parlait du bloc principal et du couloir de la mort. J'ai entendu toutes sortes de conneries, tous les escrocs, trimards, prieurs, convertis, évangélistes, la Nation de l'Islam, les Black israélites... Eh ben, quand t'as vu ce que j'ai vu, Cari, tu sais jauger un individu. Ce gosse qui vient de Perse, il a pas pu commettre ce crime. Et tu sais qu'il ne tiendra pas le coup. Ah, pis aut'chose : ces types de la Sécurité intérieure, y'a quequ'chose qui colle pas. Je ne sais pas quoi, mais ils m'ont fait une drôle d'impression, comme si un type m'avait pissé sur la jambe avant de me dire que c'était la pluie.

— C'est qui ? demandai-je. Tu connais leurs noms ?

— Bizarrement, ils n'en ont pas.

Alan Stephens faisait toujours partie de la Maison. Un contact de confiance à qui je pouvais demander une faveur. Il m'avait sauvé et l'on aurait donc pu croire que je lui en devais une belle ; mais il ne m'avait jamais rien demandé, et continuait de me tendre la main.

Mieux valait ne pas passer le voir au commissariat du centre-ville. Je l'ai retrouvé dans le local de la catéchèse qu'il enseigne aux membres masculins des forces de l'ordre. Il est question d'en faire un groupe mixte, pour toutes les forces de l'ordre. Mais la tendance du moment est de laisser les forces féminines fonder leur propre groupe, un truc distinct-mais-égal.

« En tant que membres des forces de l'ordre, dit Alan en introduction, on peut tout à fait se retrouver dans la terrible situation où l'on doit ôter la vie à un tiers. En cas de légitime défense ou pour protéger quelqu'un. Parfois, on peut être conduits à tuer accidentellement. On a tous connu des poursuites en voiture qui se sont mal terminées – pour l'un des nôtres, un fuyard, ou pire que tout, un passant innocent.

« Chrétiens, nous avons la chance d'avoir la parole de Dieu, le Livre saint pour nous guider. La Bible est très claire – ne vous y trompez pas –, tuer n'est pas mal. Surtout si vous tuez pour défendre le Bien. Alors vous accomplissez l'œuvre de Dieu, ce qui est juste.

« Venons-en au fait. Nous connaissons tous le sixième commandement, je cite : *Tu ne tueras point*.

« Faux. La traduction n'est pas exacte. En réalité... Ça devrait être – et je vous le montrerai en hébreu avec les meilleurs dictionnaires et dans certaines bibles vous le trouverez correctement traduit – ça devrait être : *Tu n'assassineras point*. C'est ce que Dieu, de Son doigt divin, a gravé dans la pierre, et c'est ce qu'il voulait dire.

« L'assassinat, c'est prendre la vie de façon intentionnelle et injustifiée.

« L'assassinat est mal. Dieu ordonne la peine de mort pour les assassins, donc prendre une vie peut être juste. Dieu l'approuve, et même il l'ordonne.

« Pourquoi Dieu est-il pour la peine de mort ? Exactement pour les

mêmes raisons que nous. Deutéronome 19,20 : *Et ceux qui resteront entendront et craindront, et l'on ne commettra plus d'acte aussi criminel parmi vous.*

« La chose étrange, l'élément qui pourrait en déranger beaucoup parmi nous, membres des forces de l'ordre, c'est qu'à chaque exécution, effective ou envisagée, des pasteurs se dressent contre la peine capitale pour sauver l'assassin.

« Réfléchissez à ça : que veut Satan ? Persuader les gens que leurs actes n'ont pas de conséquences pour qu'ils se sentent *libres* – libres d'assassiner, de forniquer, de commettre l'adultère. Libres de faire n'importe quoi, parce que des conséquences, il n'y en a point. Selon la loi divine, il y a des conséquences et un châtiment. Y compris pour le peuple élu, si ses membres fautent.

« Alors, pourquoi un prétendu révérend se chargerait-il du travail de Satan ? Le Malin utilise sa faiblesse, ses bonnes intentions, pour le convaincre d'essayer à son tour de nous séduire.

« Comment est-ce possible ? me direz-vous. Manque d'étude de la Bible. Même de la part des prédicateurs et des pasteurs, et assurément des prêtres – à vrai dire, les catholiques ne lisent pas la Bible. Mais vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

« Quoi qu'il en soit, dit Alan, revenant à ses moutons, Dieu *veut* des juges, une police et des soldats, ici sur terre. Pour maintenir l'ordre, Son ordre, pour protéger l'innocent, Ses nations et Ses disciples bien-aimés ; et Il n'est pas bête, et Jésus-Christ non plus ne l'était pas. Ils comprennent que nous vivons dans le monde réel, avec des problèmes concrets, et voilà pourquoi ils nous ont laissé le Livre et ses solutions concrètes.

« Si par hasard vous croisez un enragé en plein délire au coin d'une rue, et qu'il représente un quelconque danger, s'il le faut, ne craignez pas de lui ôter la vie sur-le-champ. Vous accomplirez l'œuvre de Dieu. Inutile ensuite de vous torturer avec un sentiment de culpabilité. Vous aurez accompli la volonté divine.

« Si un terroriste s'apprête à poser une bombe à l'université parce que l'islam le lui commande, n'hésitez pas à utiliser tous les moyens en votre pouvoir pour l'arrêter. Et ainsi sauver la vie d'innocents.

« Notre tâche aujourd'hui consiste à comprendre ce que les Écritures nous disent. Le sujet est grave, ôter une vie n'a rien de trivial et il est fondamental de savoir que nous sommes du bon côté. »

Les trois quarts d'heure suivants ont été consacrés aux passages 35,17-19, qui ordonnent la peine de mort ; à Matthieu 5,17-18, et Luc 16,187(2), Jésus y est on ne peut plus clair : il est là

pour faire respecter l'ancienne loi ; à l'Exode 2,11-12, dans lequel Moïse tue un Égyptien qui frappait un Hébreu, le genre de truc qui peut arriver à un flic ; et au Premier Livre de Samuel 17,1-51, l'histoire de David et Goliath. Avec l'aide et la bénédiction de Dieu, David terrassa celui qui menaçait le peuple de Dieu.

Pendant la pause-café, tandis que la plupart des gars se sauvaient pour aller bosser, je me suis retrouvé en tête à tête avec Alan.

— J'suis coincé, commençai-je. GGW &G sont mes meilleurs clients. J'ai dit que j'acceptais le boulot, et je n'aime pas revenir sur ma parole.

Alan acquiesça. C'est un truc qu'il comprenait, et même approuvait. On ne donne pas sa parole à la légère.

— Et puis, je ne suis pas censé juger les clients à leur place. « Contactez-moi uniquement si l'affaire ne me cause aucun souci » : si je leur dis ça, ils ne m'appelleront plus jamais.

— Tu vas perdre beaucoup d'amis.

— Ça ne m'a pas échappé.

— Et beaucoup d'affaires.

— J'ai un plan. Peut-être pas un plan d'enfer, mais pour l'instant je n'ai pas trouvé mieux. Je vais essayer de dégouter de bonnes pistes à Goldfarb, qu'il ait de quoi faire. Qu'il en ait assez pour que je puisse me retirer, et que ça ne pose problème à aucun de nous deux.

— T'as besoin de quoi ?

— Des rapports de police.

— Je te préviens tout de suite, je ne peux rien te donner sur Nazami. Le dossier est mieux protégé qu'une centrale nucléaire.

— Je te parle du rapport original, quand ils pensaient que c'était un suicide.

— Je pourrais peut-être te trouver ça.

— Et celui des agents de la fac. Ils ont aussi dû en pondre un.

— Tu penses que ça te tirera d'affaire ?

— Ça, plus interroger quelques témoins, peut-être trouver d'autres suspects que Goldfarb puisse balancer au jury.

— Je vais voir ce que je peux faire, m'assura-t-il.

— Merci.

Teresa, la veuve de Nathaniel MacLeod, me dit :

— Vous devriez parler à sa petite amie.

Son ton était plus gai qu'attendu de la part d'une femme évoquant la petite copine de son défunt mari. J'aurais parié que cette mer d'huile n'en était pas une.

— Sa petite amie ? Vous savez comment elle s'appelle ?

— Heu, Emma ? Emmy ? C'est un diminutif... Désolée, mais je ne suis pas bien sûre. Il l'appelait « mon petit ange ».

Teresa était mince, la quarantaine. Pas de maquillage, ou trop subtil pour moi. Des cheveux courts, soigneusement en bataille. De minuscules ridules au coin des yeux. On devinait les rides à venir de la lèvre supérieure.

D'après les listings de l'Université, elle s'appelait Teresa Mansfield-Pellita. Ça devait être son nom de jeune fille. Docteur, elle enseignait la géographie urbaine, la géographie des affaires et environnementale, ainsi qu'une introduction à la géographie du féminisme.

Petite maison, construite et aménagée dans le goût du Sud-Ouest. Les meubles de style colonial – ou un truc dans le genre – étaient recouverts d'objets en bois. Petits tapis aux teintes sableuses et désertiques.

— Voilà, lâcha-t-elle, je ne vois pas ce que je peux vous raconter de plus.

Une pointe de dédain marquant la fin de notre conversation, défenses en place. Mais son intonation laissait entendre le contraire, que des portes dérobées restaient à découvrir.

Quelques tirages photos et deux petits tableaux étaient accrochés au mur. Pour sauver la conversation, mais aussi pour entrebâiller l'une de ces portes secrètes, je me suis approché du cliché le plus saisissant. Un paysage désolé, des pierres noires luisant au premier plan et qui menaient vers un champ de sable, gris foncé mêlé de brun, et, au centre, une traînée orangée, flamboyante, serpentant vers l'horizon.

— C'est un volcan ? hasardai-je. Une coulée de lave ?

— Non. C'est une rivière.

— Ah, le photographe a trafiqué les couleurs ?

— C'est la couleur naturelle. Des eaux usées. L'écoulement d'une mine de nickel. Voilà le résultat sur la rivière et la terre.

Sur le mur opposé, une série de cinq photographies dans un cadre unique. Toutes prises sous le même angle, en plongée sur un restaurant McDonald's. « Je peux ? » demandai-je avant de m'en approcher. Les vues s'étaient étalées de l'aube à la nuit. Temps de pause de chaque cliché, quinze minutes. Diaphragme étudié pour que la combinaison des photos fasse du restaurant un objet solide et brillant, en gros ce à quoi ressemble toujours un McDonald's. Les silhouettes des passants, très peu exposées, évoquaient de vagues spectres translucides. Les photos prises au crépuscule et de nuit étaient encore plus spectaculaires ; les phares des voitures avaient laissé des traînées sur le bâtiment et illuminaient certaines silhouettes, fantômes flashés comme au cinéma.

Elle me suivit, et dans mon dos chuchota :

— C'est tiré de mes travaux.

— Vous les avez prises vous-même ?

— Non, je les ai fait faire. Actuellement, le sujet brûlant en géographie et qui bénéficie de subventions, ce sont les modèles de circulation commerciale. Les photos se sont révélées esthétiques.

Je me suis retourné vers elle tandis qu'elle parlait en me fixant. Contact visuel.

Un sifflement s'échappait de la cuisine.

— Une tasse de thé ? Thé vert ou autre ? De l'eau ? Un truc plus fort ?

— Du thé. Parfait. Je prendrai le même que vous.

— Thé vert. Ça purifie le sang.

— Vous y croyez vraiment ? Demandai-je alors qu'elle s'éloignait vers la cuisine.

— Selon une étude, dit-elle, un pêcheur japonais qui consomme six tasses par jour vit plus vieux qu'un pêcheur à une tasse quotidienne.

Je la suivis et l'observai s'activer depuis l'encadrement de la porte. Elle sortit un service à thé japonais couleur fer, théière à pans droits et tasses sans anses. Minutieuse et concentrée, ses gestes étaient nets et précis.

Tous ces efforts déployés pour garder son sang-froid, faire preuve de désinvolture et de naturel.

Que de concentration requise ! D'abord avec la théière, puis pour trouver la boîte à thé et l'ouvrir. Elle en avait oublié que c'était le sifflement de la bouilloire qui l'avait attirée dans la cuisine. Il continua crescendo pour atteindre des sommets et les limites de son self-control. C'est alors qu'elle cria « Merde ! Bordel de merde ! », avant de lâcher l'ensemble à thé sur le carrelage, où il se brisa.

Elle attrapa la poignée de la bouilloire et la posa sur le côté. J'eus peur qu'elle ne se brûle sur la flamme ou qu'elle s'ébouillante. Je tendis le bras pour éteindre le gaz.

— Merde, merde et merde ! Et putain de bordel de merde, hurla-t-elle en balançant des coups de pied dans les débris des tasses et de la théière à terre.

Puis elle s'immobilisa devant moi, les bras le long du corps, l'air perdu et désespéré. Lèvres pincées, elle retenait ses larmes.

— Je suis navré, dis-je, en faisant machinalement un pas vers elle.

— Vraiment ?

— Oui, je suis désolé pour votre... peine.

Cinquante petits centimètres nous séparaient. Les yeux levés vers moi, elle me regardait fixement, elle perdait ses appuis.

Le lien s'était fait.

Là, ça devenait délicat. Mon métier d'enquêteur, comme à l'époque où j'étais flic, m'amène à entrer et sortir de la vie des gens. Je rencontre des femmes rendues vulnérables. Souvent, elles ne se maîtrisent plus tout à fait, émotions et pulsions ne tiennent plus en place. Si je suis à l'écoute, le courant passe. Dans le temps, je sombrais dans ces eaux, chopant l'excuse facile du « c'est pour le job », abusant parfois, causant aussi des dégâts. Cette époque est révolue, mais j'ai toujours besoin de renseignements. Je laisse donc les portes s'ouvrir. Je frappe doucement. Si c'est la porte de la chambre à coucher, je n'oublie pas que je suis juste là pour regarder depuis le seuil, et non pour entrer et participer.

Malgré moi, j'ai posé une main rassurante sur son épaule.

À son contact, une décharge est remontée dans mon bras, avant de redescendre. Elle se détendit légèrement et lâcha un soupir. Presque imperceptiblement, elle se radoucit et se rapprocha de moi.

J'enlevai ma main. Les implications de ce geste dépassaient mes intentions, et je me figeai, gêné. Teresa me fixait et ses émotions étaient aussi transparentes que des traînées de nuages : certaines lointaines, d'autres si proches qu'elles se chevauchaient.

Qui fit le premier pas ? Je ne pourrais le dire avec certitude. Peut-

être même avait-on bougé en chœur. Toujours est-il qu'on se retrouva collés. Nos lèvres se sont alors effleurées. À peine.

— Je suis marié, bégayai-je en reculant.

À l'instant précis où je prononçais ces mots, j'eus peur de m'être fait des idées. Ces nuages que je croyais avoir vu à la dérive n'étaient peut-être que les murmures du Malin à mon oreille. Je sais qu'il traîne toujours dans le coin, impatient que je fasse mon grand retour.

— J'ai vu votre alliance, déclara-t-elle calmement.

La porte se refermait et ses sentiments regagnaient leur planque, derrière la façade de mise.

— Je ne voulais pas insinuer que...

Elle secoua la tête : pas offensée, elle admettait sans doute que j'avais une raison d'être sur la défensive.

— Je... je suis dans un état..., soupira-t-elle, perdue dans ses pensées... Suis fragile. Je ne voulais pas vous gêner.

— Votre mari vient de mourir.

Nous n'avions pas bougé. Toujours si près l'un de l'autre qu'au moindre mouvement on risquait de se mélanger, de s'enlacer. Ses mains et les miennes semblaient en apesanteur le long de nos corps, comme si elles savaient où aller mais sans en connaître le chemin.

— On ferait mieux..., dis-je en reculant, euh... de passer un coup de balai. Je vais vous aider.

Je me suis baissé et j'ai commencé à ramasser les plus gros morceaux. J'avais encore des questions à lui poser. J'ai jeté les bouts de céramique dans la poubelle et j'ai battu en retraite dans le salon. Je me suis assis et j'ai consulté mes notes qui ne disaient rien de la façon dont elle avait plongé ses yeux dans les miens, ni de ses lèvres pulpeuses et offertes.

Teresa et Nate étaient mariés depuis cinq ans ; premières noces pour elle, secondes pour lui. Séparés depuis six mois. D'un commun accord, affirmait-elle. Son attitude était celle d'une femme de son temps, au fait de ce genre de trucs. Celle d'une femme qui allait s'en tirer.

Je n'avais vu que des photos du cadavre de Nathaniel MacLeod.

Il n'avait pas l'air heureux dans la mort. Dans la vie, c'était tout le contraire. Resplendissant devant l'objectif. Souriant, exubérant, faisant le pitre. Parlant, affairé autour de barbecues, en randonnée. Démonstratif et causant avec ses mains sur les photos, il avait souvent les bras autour des épaules de deux, trois ou quatre personnes. Cet

homme costaud avait conservé l'essentiel de ses cheveux, une moustache et une bedaine honnêtes.

— Il était toujours de bonne humeur ? demandai-je.

— Personne ne l'est, déclara-t-elle, calme et posée, avant d'ajouter plus fébrile : mais il était vivant.

— Dernièrement, avec cette séparation et tout, il était heureux ?

— Si vous saviez ! plus que jamais.

— Ah ?

— Écoutez, j'ai rencontré Nate il y a dix-huit ans. On a eu une brève histoire. C'était sympa, mais on est passés à autre chose. Sans rancune. Puis je suis arrivée ici. Le département de géographie était en pleine expansion. Le Sud-Ouest fourmille de sujets d'études : un développement rapide, des banlieues qui s'étalent, les problèmes liés à l'eau et la frontière. Nate était déjà en poste ici. On s'est recroisés, et on s'est retrouvés dans le même lit. C'était fabuleux. Bien mieux que des années plus tôt. Dans l'intervalle, j'avais appris beaucoup, *beaucoup* de choses... bref, c'était super.

Tout cela déballé d'une traite sur un mode purement informatif, une simple description de leur relation. Si libre et libérée fût-elle, ce n'était pas le genre de choses qu'une femme confie à un homme, sauf pour faire état de sa sensualité.

— Et on s'aimait. L'un des deux a dû parler mariage, je ne sais plus lequel, et ça a été comme... comme Kinky Friedman dans la course au poste de gouverneur du Texas : « Est-ce que c'est si terrible » et « Et bordel pourquoi pas ? ». C'était bien, dit-elle, mais vous savez, peut-être que « bien » ne suffit pas. Ce n'était pas... juste. Et nous n'avons pas eu d'enfant. Honnêtement, sans enfant, il est bien compliqué de faire la différence entre mariage, concubinage et vie commune. C'est plus une espèce de pacte. Mais pour quoi faire ? s'interrogea-t-elle.

Elle avait sorti une autre théière vert pastel, plus classique et à la mode de chez nous. Les feuilles avaient infusé tandis qu'on discutait. Le moment était venu de nous servir, ce qu'elle fit.

— Si on avait eu des enfants, poursuivit-elle... Mais non. À trop se chauffer, on finit par se brûler. Même avec jeux et jouets... À explorer certaines frontières, comme tout le monde de nos jours. Et puis les détails sans importance en prennent une. J'aime jouer au tennis. Lui affectionnait la randonnée et les interminables balades à vélo. Il aimait aussi débattre dans les dîners, était très fin et très vif, et il lui arrivait de broyer intellectuellement ses hôtes. Ce qui me gênait. J'étais dans le vague. Quand je couchais avec quelqu'un, était-ce par désir ou par défi ? Si j'y mettais des sentiments ? Si lui en mettait ? Et

tout le toutim.

Je sirotai le thé chaud. Évidemment, le mariage avait capoté. J'avais le sermon en tête : c'était ça l'athéisme, ce à quoi menait l'humanisme laïque. Et le sacré alors ? Sans lui, il n'y a rien. Elle m'expliquait tout ça de façon plutôt claire, mais elle semblait incapable d'y réfléchir.

— Et donc, fin de l'histoire, acheva-t-elle.

— Il est parti ?

— Oui, il s'est trouvé un appartement.

— Écoutez, j'ai divorcé. Deux fois. Et ça n'a pas été une partie de plaisir. Colère et dépression. Je me sentais perdu.

— Ce n'est pas pareil. On ne se raccrochait pas à notre mariage comme à une bouée de sauvetage. Enfin, j'ai déjeuné avec lui deux jours avant sa mort. Il était aux anges. Il venait de terminer son bouquin et ça l'excitait beaucoup. Il affirmait qu'avec les djihadistes d'un côté, et le Parti républicain dans le rôle du Dieu chrétien de l'autre, le monde était enfin prêt à entendre ce qui pouvait expliquer cette folie. Les gens étaient mûrs pour l'écouter. Il pensait même pouvoir trouver un éditeur grand public, pas une collection universitaire. Je vais veiller à ce qu'il soit publié, dit-elle. Je veux le faire pour lui. Ses idées ne manquent pas d'intérêt et méritent d'être entendues.

— Peut-être que son manuscrit a déjà été refusé et qu'il n'arrivait pas à trouver d'éditeur ?

— Non, c'était trop tôt. Je crois qu'il ne l'avait même pas encore envoyé. Et il venait de rencontrer cette fille. Il prenait du bon temps et n'était *pas* suicidaire. Mais alors, pas du tout. Voilà pourquoi j'ai fait tout ce raffut et réclamé une enquête indépendante. L'université a même accepté de commanditer un expert, un technicien de scène de crime indépendant. Un TSC, comme à la télé. C'était juste pour que je me calme, mais ça allait être fait. Il n'était pas suicidaire.

Un homme libre, libéré et heureux.

Je n'ai pas marché. Mes ex ne m'avaient jamais parlé de leur nouveau coquin, à moins de vouloir me blesser. Ou de déclencher une querelle, ce qui revient au même. Pas plus que je n'avais trouvé une ex heureuse d'apprendre – une fois nos draps refroidis – que j'avais trouvé de quoi leur redonner un peu de chaleur, de fraîcheur, de vie quoi. Ça expliquait sans doute pourquoi elle me draguait outrageusement. Pour se retrouver un peu et se prouver qu'elle était toujours dans la course, même sur un campus bondé de jeunes menaces s'en donnant à cœur joie loin de papa-maman.

— Alors, il vous a vraiment annoncé qu'il avait une nouvelle petite amie ?

— En fait, il ne me l'a pas dit comme ça.

— Ah ?

— Il parlait d'une étudiante de l'un de ses cours. Son petit ange, si « brillante », qui comprenait vraiment « la différence que peut faire la philosophie dans l'existence ». Bref, tous ces beaux discours sur la compréhension mutuelle. Le partage des *idées*. Le brame des intellos.

10

— Tu ne devrais pas travailler pour un terroriste, lâcha ma femme.

Gwen n'avait pas crié, mais elle avait sorti sa phrase comme si elle l'avait couvée toute la journée, voire depuis des jours, et qu'arrivée à terme, à coups de bec dans la coquille, la tête était sortie en couinant.

— C'est mon boulot, répondis-je.

— Pas de travailler pour des terroristes.

Cui-cui.

— Non, mon boulot consiste à enquêter pour des avocats ou d'autres personnes. Parfois pour des salauds. Très souvent même, mais ce n'est pas mon problème. Mon problème, c'est de faire le boulot, trouver des faits, et laisser d'autres agir ensuite.

— Cette fois-ci, ce n'est pas bien car on est tous exposés.

— Écoute, commençai-je jovial, du moins je l'espère, moi je suis le chasseur-cueilleur, toi la gardienne de la grotte. C'est ainsi que Dieu a organisé les choses. Donc, ne me dis pas de ne pas chasser le grand bison, et je ne te dirai pas comment tenir la maison. Chacun à la place qui lui est réservée, qu'il connaît et qui est un gage de bonheur.

C'était pratiquement mot pour mot ce que le conseiller conjugal du ministère du Troisième Millénaire nous avait expliqué avant notre mariage – entendu et répété au fil de centaines de sermons et ateliers pour les couples chrétiens. Et ça avait marché. Gwen y croyait et j'avais appris à le croire. Ça roulait. Nous étions heureux.

— Ça nous dépasse, affirma-t-elle. Ce n'est pas juste un clash des civilisations. C'est une guerre pour la civilisation.

Ça m'a foutu en rogne. Le bavard qui sommeille en moi était sur le point de lui balancer : « Oh, tu ferais mieux de ne pas commencer avec ces conneries. Une femme à l'autre bout de la ville qui veut me chevaucher comme tu n'en as pas idée, m'ébranler et me secouer toute la nuit. Alors, épargne-moi ces conneries. » Là, j'ai réalisé que le Malin me parlait. Il sentait la brèche – colère, insatisfaction, luxure, toute faiblesse est bonne à prendre.

— Dieu a fait de l'homme le chef de famille.

— Il n'a pas dit que tu ne devais pas m'écouter, me coupa-t-elle d'un ton brusque.

— T'écouter ?

Entendait-elle « lui obéir » ?

— Je voulais dire te soucier de ce que je pense.

— Il faut croire que non, mais par pitié pas maintenant, d'accord ?

— Quand, Cari ?

— Quand ? Je ne sais pas. J'ai bossé toute la journée et elle a été longue. Douze ou treize heures, sans compter les bouchons... Je n'ai pas à m'excuser. Pas envie. C'est mon affaire, et je ne veux pas parler de ça.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est mes oignons et, au risque de me répéter, *je mène la barque*.

Toute la sainte journée dehors, à faire de son mieux, à s'interroger : Est-ce que j'ai bien fait ? Aussi bien que possible. Et les questions des clients : Pourriez-vous en trouver encore plus ? Et pourquoi tous ces frais ? Et tous ces gens que vous devez interroger et qui ne veulent pas répondre, qui mettent en doute votre légitimité. Les dossiers restent enfouis et ils vous racontent des histoires à dormir debout. Donc, une fois à la maison, ras le bol des questions. Luxe, calme et volupté. Ou à défaut, paix, réconfort et soutien moral. Et faire autant pour l'autre.

Gwen était blessée et furieuse. De glace. Je me demandais si elle allait prendre son flingue ou se mettre à pleurer. Elle a levé les yeux au ciel.

Et ça m'a échauffé. Arme féminine. J'aurais dû me sentir coupable de ce que j'avais dit, de ce que nous dicte la Bible, à savoir que je mène la barque ? J'étais censé me sentir mal parce que je ne voulais pas discuter quand elle le voulait ? La colère – un tour du Malin. La colère peut parfois être justifiée. Mais au sein d'un couple, c'est un outil du Malin pour contrarier le dessein du Seigneur.

J'ai respiré un bon coup avant de calmer le jeu :

— Prions ensemble.

— Oui, bien sûr.

— Je vais prier pour maîtriser ma colère.

— Je vais prier pour réussir à... te parler sans te provoquer.

Le truc avec la prière, c'est qu'une fois la décision prise, la moitié du chemin est déjà fait.

11

— Quelle jolie plante ! s'exclama Esther Rabinowitz, la secrétaire du département de philosophie.

— Je suis content qu'elle vous plaise.

— Et que me vaut l'honneur ?

Elle avait l'âge de la retraite, et même un peu plus, mais elle restait vive et alerte.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis passé hier, mais vous étiez sortie. J'ai jeté un rapide coup d'œil et je me suis dit qu'il manquait une plante dans ce bureau.

— Vous avez raison. J'en avais une, mais elle est morte.

— Ça leur arrive.

— Comme aux gens, dit-elle.

— Oui, comme aux gens.

— C'est le genre de trucs qu'on entend dans les couloirs du département de philosophie. Même la secrétaire le pense. Vous dire si on est profonds.

— Je pense que vous l'êtes.

— Et vous voulez quelque chose, n'est-ce pas ?

— Vrai, aussi.

— Voilà toute l'histoire de l'UFR de philo : la vérité !

— C'est la devise du département ?

— Non, mais ça devrait l'être, n'est-ce pas ? L'UFR devrait avoir une devise, et peut-être aussi recruter de nouvelles troupes. La philosophie, un business en voie d'extinction.

— Je n'étais pas au courant.

— Donc, qu'est-ce que vous voulez, jeune homme ?

— Vous inviter à déjeuner.

— Moi ? J'ai largement un quart de siècle de plus que vous. Je sais que de nos jours tout arrive, mais là, ça me dépasse.

— Madame Rabinowitz, je ne sais pas si je pourrais vous suivre.

— Je parie que si. En attendant, que voulez-vous vraiment ?

— Vous inviter à déjeuner.

— Mmm...

— Pour parler de l'UFR.

— Vous voulez dire de ce pauvre Nathaniel ?

— Oui.

— Vous êtes journaliste ?

— Non, je ne suis pas journaliste.

— Alors, vous êtes quoi ?

— Je suis enquêteur. Je travaille pour la défense d'Ahmad Nazami.

— Prouvez-le. Vous avez une pièce d'identité ?

— Oui, j'en ai une, répondis-je avant de lui montrer ma carte de détective privé.

— D'accord. Comment vous vous appelez déjà ? Cari ?

— Oui.

— Vous pouvez m'emmener déjeuner, et m'appeler Esther. Une délicate attention que de m'avoir apporté cette plante. Nathaniel, lui, c'étaient plutôt des chocolats. Pour mon anniversaire. Toujours en se trompant de date, mais il m'en offrait systématiquement. De très bons, d'excellents chocolats. Je prenais deux kilos rien qu'en tenant la boîte.

— Nate était mon chouchou, dit-elle au-dessus d'un bol de soupe aux pois cassés.

— Pourquoi ?

— Au moins, lui, on le comprenait. Les autres... Écoutez, vous connaissez la philosophie ? demanda-t-elle, en ramassant avec sa cuillère les bouts de jambon qui flottaient à la surface de sa soupe.

— Vous mangez casher ?

— Non, je suis végétarienne.

— Ah.

— Mais c'est pas une religion. Ça ne me pose pas de problème d'avaler un truc qui a été en contact avec de la viande et en a pris le goût. Thomas Jefferson aussi était comme ça. C'est pour rester en bonne santé. Je veux vivre à jamais. J'ai des petits-enfants. Vous voulez voir les photos ?

— Bien sûr.

Elle sortit un paquet de son sac.

— Ma belle-fille est un ange et elle m'envoie des clichés par mail tous les jours.

J'attrapai les photos de bon cœur, et lâchai les roucoulements de mise, admiratif.

— Je les imprime moi-même, m'expliqua-t-elle. Parfois je les retouche avec Photoshop pour les améliorer un peu.

— Trop mignon. Et si vous me parliez de Nate ?

— Ah, pauvre Nathaniel ! Quel homme charmant. Si drôle. On riait beaucoup. Qui aurait bien pu vouloir la mort d'un homme de cette trempe ? Hmm ! Comme si je ne le savais pas.

— Et qui alors ?

— Voyons, Cari, un peu de patience, Monsieur le Privé. C'était juste une façon de parler. Vu les circonstances, je n'aurais pas dû.

— Et Ahmad ?

— Ahmad, tuer quelqu'un ? Pourquoi croyez-vous que je suis assise en face de vous ? Si je pensais que c'était Ahmad, je vous aurais dit de déguerpir. De me laisser tranquille. Qu'ils tiennent le coupable.

— Donc, ce n'est pas Ahmad ?

— Non. Lui et Nate étaient amis. Bon, ils se disputaient bien un peu de temps en temps.

— Mais vous venez de me dire qu'ils étaient amis.

— Ah, vous les goys ! Vous êtes quoi, irlandais ?

— Non.

— Mon regretté mari était irlandais. Un type bien. Mais pour lui, une dispute, ça se réglait aux poings. Quand je parle de dispute, je veux dire au sens où l'entendent les philosophes. Pour une majorité, c'est un peu comme les plaisirs de la chair. Mais certains se sentent si concernés... De vraies factions, pire que les trotskistes contre les maos. Vous n'y connaissez rien en philo, pas vrai ?

— Non.

— Comme tout le monde. Laissez-moi vous faire un bref résumé. Le point de vue de la secrétaire de l'UFR, mais aussi celui d'une grand-mère étudiante au City College de New York, du temps où c'était une des meilleures facs du pays, presque aussi difficile à intégrer que les facs de l'Ivy League. Et sans frais de scolarité. Tout le monde pense qu'on a fait énormément de progrès, mais de mon temps, l'éducation, suivre des cours dans une bonne université, eh bien, c'était gratuit.

Bref, il existe deux grands courants. Ils se définissent eux-mêmes comme continentaux et analytiques. Z'êtes prêt ? Feriez peut-être mieux de prendre des notes. L'interro portera là-dessus. Les philosophes analytiques ne veulent parler que de ce qu'ils peuvent prouver logiquement, que ce dont ils sont absolument sûrs. Résultat : il ne leur reste presque plus rien à dire. En tout cas, rien de fondamental. Les continentaux, au contraire, ne sont pas contraints par la logique, la science, le sens commun, ou même l'expérience. Pour les néophytes, leurs travaux paraissent absurdes. Parce qu'ils le sont. Dixit Nathaniel. Voyez-vous, les gens qui se prennent au sérieux – et pourquoi ne se prendraient-ils pas au sérieux, il en va de leur gagne-pain –, il avait l'art de les mettre très, très en colère.

— Et ils étaient vraiment en rogne ?

— Oh que oui !

— Qui en particulier ?

— Vous voulez des noms ?

— Eh bien...

— Pas de noms... Mais si vous demandez à tous les membres du département s'ils aimaient Nathaniel et qu'ils vous répondent tous : « Oui, nous l'aimions, nous l'adorions, c'était mon meilleur ami », eh bien, ils vous mentiraient, sauf peut-être deux d'entre eux. Allez, trois. Et si j'étais vous, je commencerais par le haut.

— Le haut ?

— Le président. Et s'il fait le gentil, tâchez de glisser dans la conversation la petite définition que je vous ai donnée. Ah, mon garçon !

— Celle sur...

J'essayai de lire mes notes.

— La philosophie analytique... qui ne peut parler de rien.

— Et ses étudiants ? Il en était proche ? Avait-il des problèmes avec l'un en particulier ?

— Proche, assurément. Une vraie bande. Discuter, discuter, discuter. Pour ceux qui voulaient se débarrasser de Dieu, Nathaniel était l'homme providentiel.

— Pourquoi voudrait-on se débarrasser de Dieu ?

À mon ton, elle en apprit plus que je ne l'aurais voulu.

— Vous êtes chrétien ? demanda-t-elle.

— Ça vous poserait un problème ? Dans ce pays, la plupart des

gens sont chrétiens.

— Vous voyez ce que je veux dire. Êtes-vous membre de l'une de ces méga-églises ? Un chrétien évangéliste ? Vous voyez, le genre « Sauvons les fœtus ! À mort les étrangers ! ».

— Hélas oui, j'ai bien peur d'en être.

— Aïe, j'ai mis les pieds dans le plat.

— Écoutez, je suis un chrétien qui bosse pour un avocat juif qui œuvre pour un gosse musulman, dans le but de découvrir qui a réellement tué l'athée. L'Amérique, non ?

— Oui, c'est l'Amérique. L'Amérique comme elle devrait être. Seigneur, faites que ça continue comme ça.

Je lui demandai le nom d'étudiants proches d'Ahmad, de Nathaniel, ou des deux. Elle m'en a lâché quelques-uns en rafale. Je les notai. Puis je l'interrogeai pour savoir si Nate avait été plus intime avec une étudiante en particulier.

— Seulement avec des étudiantes de troisième cycle, répondit-elle. Avant, c'est contraire au règlement.

Elle le déclara le plus naturellement du monde, comme si cela faisait de lui un citoyen irréprochable au sein de la communauté universitaire.

— Et sa femme s'en fichait ?

— Ah, celle-là, grogna-t-elle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Trop intello et féministe pour reconnaître sa jalousie. Du moins, c'est ce que je pense. Donc elle a essayé de faire encore plus fort que lui, s'attaquant à ses amis et tous ceux qui l'entouraient.

— Hommes et femmes ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas vu de mes propres yeux.

Je parcourus mes notes et la liste des étudiants proches de Nate.

— J'ai entendu dire qu'une certaine Emma ou Emily, quelqu'un avec un prénom commençant par « Em », faisait partie de la bande. Mais je ne la trouve pas dans la liste des noms que vous m'avez donnée.

— Non.

— Ah ?

— Attendez. Pas « Em ». C'est N.

— C'est un nom ?

— Une initiale, *N*.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas.

— Elle n'est pas inscrite à ses cours ou sur une liste ?

— Je crois qu'elle assistait au cours.

— Il ne devrait pas y avoir une trace de son nom quelque part ?

— Si, bien sûr, il devrait. Et elle aurait aussi dû payer. Mais je ne crois pas qu'elle le faisait. Elle était là officieusement. Et si un professeur accepte de façon officieuse un auditeur officieux, on ferme les yeux.

— Donc, il y avait une certaine « *N* », dont on ne connaît ni le nom ni le prénom, qui suivait son cours, l'un de ses cours ?

— Oui, je crois. Juste un, le cours 342 : Philosophie et religion.

— Le même qu'*Ahmad* ?

— Oui.

— Alors, il doit la connaître ?

— À mon avis, plus que la connaître, dit Esther. Les rares fois où je les ai vus ensemble, il fallait voir comment il la regardait...

— Alors, il l'aimait bien, mais elle avait un faible pour Nate, c'est ça ?

— Ah, très cher, ne me faites pas dire...

Les soldats étaient alignés devant le palais de justice. Ils portaient casques et boucliers, expression guerrière. La municipalité avait déployé les Forces spéciales, plus de simples agents pour garder les abords du bâtiment, et dispersé d'autres en civil dans la foule. Trois équipes de télévision locales progouvernementales, plus deux de l'opposition étaient présentes. Ainsi que CNN, Fox News et Al-Jazeera.

Les soldats essayaient de s'interposer entre les manifestants des deux camps. D'un côté, on voulait un procès normal et public, au tribunal de l'État. La plupart étaient visiblement de gauche, universitaires, membres de l'Église unitaire et tutti quanti. En une autre occasion, ils auraient fait la queue pour aller voir le dernier film de Michael Moore ou se seraient mobilisés pour sauver un magasin bio en faillite. Sur leurs pancartes, on pouvait lire *Non à la torture, Pas de Gitmos ici, Luttons contre le fascisme*.

On a des musulmans dans le coin et je m'attendais à en voir au moins quelques-uns dans les parages, mais que nenni. Profil bas.

L'autre camp était surtout composé de gens propres sur eux, ceux qui manifestent aussi contre l'avortement, plus quelques amateurs de country, patriotes et chevelus. Leurs pancartes : *Sauvons la civilisation ! Envoyons-le à Guantanamo /, Stop à l'islamo-fascisme,*

Une guerre que nous devons gagner, et Commençons par descendre tous les avocats.

Des noms d'oiseaux fusaient.

Premier incident : une charge contre les membres de l'équipe d'Al-Jazeera. Un groupe les attaqua et s'empara de la caméra pour la jeter à terre. Puis, s'acharnant sur le cameraman, un type tenta de lui faire avaler des bouts de sa caméra en beuglant : « Bouffe ça, espèce de tête de nœud de clébard. Bouffe ! » Bilan : commotion, lèvre fendue et dent cassée. Plus une moitié d'oreille arrachée. Par morsure ? Ils ont aussi choppé un journaliste par la cravate et il a eu beaucoup de chance. Sa cravate à clip a lâché tout de suite. Le reporter s'est libéré de sa veste avant de se réfugier sur le trottoir derrière les forces de l'ordre.

Les choses s'étaient calmées quand Manny et moi sommes arrivés

dans sa Mercedes. Mais, soudain, des trucs volèrent, lancés depuis la foule, fruits, pierres et j'en passe – bim, bam, boum sur la carrosserie.

— Les enculés ! Ma voiture, ma supervoiture !

Cling. Splash. Boum. Œufs, pommes et tomates, en plus des pierres. Notre ville est moderne. Nos rues bitumées. Il n'y a pas de pavés qui traînent dans River Street entre la Quatrième et la Cinquième Avenue. Pas plus qu'il n'y a d'épiceries. La foule était venue avec ses munitions. Une opération minutieusement préparée.

La police ne bougeait pas. Boum, flop, crack !

— Et ces enculés de flics qui ne font rien ! gueula Manny.

Dans la voiture, on se sentait en sécurité. Mais je n'aurais pas voulu être à la place de celui qui allait recevoir la note du carrossier. Des impacts presque partout. Une facture à cinq chiffres. Et malgré tout le savoir-faire du carrossier, le bébé de Manny ne serait plus jamais vierge. Souillé. Manny en pleurait presque.

— C'est qu'une bagnole, dis-je bêtement.

— Qu'une bagnole ? Qu'une bagnole ? T'as besoin d'un mémo sur la technologie allemande ? Sur ce à quoi ressemble cette bagnole à 140 000 dollars quand elle est neuve et immaculée ? Tu veux ? Vraiment ?

Crrrouic ! Un œuf atterrit sur la vitre avant de dégouliner.

— Allez, Manny, barrons-nous d'ici et faisons le tour par-derrrière.

— Non, non et non ! Je les emmerde ! hurla-t-il en tirant le frein à main. Je les emmerde, qu'ils aillent tous se faire foutre !

— Manny, arrête. Le coin est dangereux.

Il ne m'écoutait pas. Brusquement, il ouvrit sa portière et sauta de la voiture pour faire face à la foule, comme si les pierres n'étaient qu'un crachin. Il leur souriait. Une pomme et une tomate ont sifflé à ses oreilles, puis une pierre a brisé une des vitres, mais il ne broncha pas. Manny faisait partie de ces types qui pensent que la vie leur a garanti une immunité.

Je ne pouvais pas rester planqué à l'intérieur. Maudit soit-il. Je suis donc sorti en trombe et j'ai fait le tour en courant pour le protéger des lanceurs de pavés.

— Allez, lui dis-je en essayant de le traîner vers le tribunal.

Il m'a repoussé puis a tenté de grimper sur le capot de sa Mercedes. Sa jambe ne suivait pas.

— Aide-moi ! cria-t-il.

— Tirons-nous d'ici avant d'être blessés.

— Cari, hisse-moi !

Un jour, j'avais vu sa jambe. Je devais lui apporter des papiers, et je l'avais retrouvé alors qu'il se changeait dans les vestiaires de son club de golf.

Blessé au Vietnam. Des cicatrices depuis le milieu de la cuisse jusqu'à la cheville. Son genou faisait un angle un chouïa trop lâche et les parties supérieure et inférieure de sa jambe n'étaient pas bien alignées. Il m'avait vu l'observer :

— Foutre, j'ai eu de la chance qu'ils ne m'amputent pas. Ils voulaient, mais je leur ai dit que j'étais avocat et que s'ils coupaient, je les poursuivrais en justice.

On avait l'impression qu'elle lui faisait encore mal, et qu'elle allait lâcher dix ans avant tout le reste.

Je le hissai sur le toit et il prit appui sur ma tête et mes épaules pour se redresser.

Une fois debout, il lança à la foule :

— Je suis là devant vous... Puis il se tourna vers les caméras : Je suis là devant vous, non pas pour défendre un terroriste. Je suis là pour vous défendre, vous.

Quelques pierres et autres fruits ont encore volé. Il les regardait arriver en se protégeant de ses bras, mais ils le rataient. Stoïque.

— Nous sommes en Amérique. Dans un État islamo-fasciste, je ne pourrais pas être ici devant vous. Dans l'Europe nazie, non plus. Si ces terres étaient encore une colonie du roi George, pareil. Mais nous sommes en Amérique, et je me dois d'être ici, devant vous.

Les projectiles avaient cessé de voler, et la foule se calmait même un peu.

— Si les avocats ne se pointaient plus pour défendre même l'indéfendable, alors ce pays ne serait plus l'Amérique, dit-il. Ça ne me dérange pas que vous soyez là. Merci, merci à tous d'être là pour témoigner du fait que, de la même façon que personne n'est au-dessus des lois, personne n'est au-dessous.

Il en avait fini. Il me tendit la main en disant :

— Aide-moi.

Il est descendu, et on est passés devant les flics de choc. Une partie de la foule l'a applaudi. L'autre, celle qui lui avait jeté des pierres, était silencieuse. Il grimpa les marches du palais de justice sourire aux lèvres. En haut, je me suis retourné : j'avais une vue imprenable sur

tous les visages en contrebass. Et en particulier, celui de Gwen dans le camp des lanceurs de projectiles.

Je franchis les portes du tribunal à la suite de Manny. Il abandonna son sourire comme il aurait balancé une canette vide dans une poubelle :

— Bordel de merde !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu te souviens du 30 septembre 2006, Cari ? Tu t'en souviens ?

— Je dois avouer que non.

— C'est le jour où notre président a signé la loi sur les commissions militaires, un projet bafouant la Constitution. Qui la déshabille de la tête aux pieds. Tu prends n'importe qui en affirmant que c'est un terroriste, même un citoyen américain, comme Ahmad Nazami, et selon la loi, tu peux l'alpaguer dans la rue ou dans son lit – comme l'a été Ahmad – et le mettre au secret. Ça marche aussi avec les types qui n'ont pas un nom à consonance arabe. Des types comme toi – il m'enfonça le doigt dans la poitrine – avec ton blaze de Batave et vos « on-était-là-avant-même-les-Anglais ». À moi, ils ne vont pas me la faire. Et au nom de cette même putain de loi, on n'aurait pas le droit de venir dans ce tribunal pour discuter. Tu ne peux même pas dire « Hé, vous vous trompez de type. Vous étiez censés arrêter Manfred Goldfarb, pas Emmanuel Goldfarb ». Sans parler d'un procès et qu'ils prouvent que j'ai effectivement fait quelque chose.

— Donc, allons-y mon ami.

Il passa un bras autour de mes épaules :

— Tâchons de faire de notre mieux, au cas où la Démocratie vivrait ses derniers jours.

La lecture d'un acte d'accusation relève d'un rituel simple.

Le juge lit les charges au prévenu et lui demande s'il a un avocat. Au cas où il ne pourrait se l'offrir, il lui en assigne un. Puis le juge lui demande s'il plaide coupable ou non coupable. L'avocat répond soit l'un, soit l'autre ; et très rarement *nolo contendere*, « Je ne souhaite pas contester ».

Le juge fixe alors une date pour la sentence si le prévenu plaide coupable ; dans le cas contraire pour un procès.

Dans notre État, les affectations judiciaires le sont souvent *ad vitam*. Dans sa grande sagesse, le doyen de nos juges, l'Honorable Darren Spoon, se sert de cette chambre des mises en accusation pour placarder des magistrats comme Frederick Olsen Watkins, alcoolique notoire.

Watkins, bien sûr, ne se voit pas en poivrot, ni même comme un type qui picole un peu trop : il ne boit jamais avant midi. Il existe deux Watkins : celui du matin et celui de l'après-midi. Le premier est grincheux et irascible. Il exige que les avocats parlent doucement et très clairement, et pas question que les choses traînent. Lui-même s'exprime d'une voix cotonneuse et passe son temps à siroter un verre d'eau qui, de fait, le matin est bien rempli d'eau. On le sait parce que au fil des années les paris sont allés bon train et que la carafe est régulièrement embarquée pendant la pause de midi pour être dûment analysée devant témoins.

Après le déjeuner, c'est une tout autre histoire, totalement imprévisible. La légende du tribunal le dit affable et amical à deux verres ; un brin émotif à trois. S'il revient avec quatre godets dans le gosier, il peut tomber dans le lyrisme. Au-delà de cinq verres, à 15 heures il dort.

Cet après-midi-là, Watkins était de service.

Tout comme Danny DeStefano, le plus tenace sinon le meilleur des assistants du procureur. Tout en muscles et bien remonté, il trépignait tandis qu'inlassablement il essayait de convaincre les jurés qu'il bossait dur, très dur, foutrement dur pour se charger personnellement de débarrasser les rues des criminels, et ainsi protéger la société. Et plus vite les jurés se décideraient à coffrer cette ordure, plus vite il passerait au suivant ; mesdames et messieurs du jury, mademoiselle la porte-parole, merci.

Danny avait de la compagnie : un avocat qui m'était vaguement familier. Si ma mémoire est bonne, il avait officié dans le privé, sans talent particulier. J'aurais bien parié que c'était une nouvelle recrue du bureau du procureur, mais il avait l'air trop vieux et bien trop arrogant.

Les détenus sont presque toujours transportés enchaînés. C'est plus sûr. On leur enlève leurs chaînes avant qu'ils ne soient présentés au juge.

Ahmad n'avait pas eu droit à tant d'égards. Il pénétra dans la salle d'audience avec toutes ses chaînes. Contraint de traîner les pieds, il avançait péniblement de trente centimètres à chaque pas. Le cliquetis des chaînes rythmait chacun de ses gestes.

En prime, on lui avait réservé un traitement inédit : ils l'avaient affublé de lunettes de protection totale. Il ne voyait donc rien.

Watkins leva les yeux et ce qu'il vit le stupéfia. Il n'était pas le seul.

— Qui est-ce ? interrogea-t-il perplexe.

C'était bizarre car tous les habitants de l'État savaient qui devait se

retrouver devant ce tribunal en cet après-midi.

DeStefano se leva et dit :

— C'est Ahmad Nazami.

Le type à ses côtés se leva à son tour :

— Je dépends du ministère de la Justice.

Watkins tourna la tête vers la table du procureur. Il prit alors une pose solennelle, comme si ses épais cheveux gris tirés en arrière pesaient le poids d'un casque de centurion et demanda :

— Agent fédéral ?

— Oui, monsieur. Je représente le département de la Sécurité intérieure.

— Ici, c'est une cour d'État, claqua le juge.

— Oui, monsieur, je suis au courant.

— Alors, asseyez-vous, rétorqua Watkins.

— Votre Honneur, dit DeStefano.

— Oui, monsieur DeStefano. Ça fait toujours plaisir de *vous* voir. Qu'est-ce qui vous amène dans notre tribunal aujourd'hui ?

— Ce prisonnier, Ahmad Nazami. Nous voudrions le renvoyer devant une cour fédérale.

Manny était debout :

— Objection !

— Voyez-vous ça. Emmanuel Goldfarb *et* l'adjoint du procureur Daniel DeStefano ensemble à mon audience. Ça promet du spectacle. Dites-moi, maître Goldfarb, qu'objectez-vous ?

— Mon client...

— Cet homme ?

Il regarda Ahmad qui bougeait la tête comme un aveugle. Il avait la morve au nez, mais ne pouvait s'essuyer, et il faisait du bruit en reniflant.

— Oui, monsieur.

— Nous n'avons pas été présentés.

— Il est accusé d'un crime ordinaire qui relève de la justice de l'État. Il est à sa place dans ce tribunal et il devrait être jugé par cette juridiction. Je cite...

— Ne citez pas.

Le juge se retourna vers son greffier :

— Il est accusé de quoi ?

Son greffier indiqua d'un signe aussi subtil que le permettaient les circonstances que Watkins avait la liste des prévenus et des chefs d'accusation sous le nez.

— Ah... meurtre. Qui n'est pas un crime fédéral. On s'occupe de ça, ici, à la Maison. Si, si, je vous assure.

— Votre Honneur, intervint DeStefano.

— Oui ?

— C'était un acte terroriste.

— Oh ! laissa échapper Ahmad, entre sanglot et gémissement.

Watkins le regarda comme s'il le voyait pour la première fois.

— Qu'est-ce qu'il a sur la tête ? Il a un problème aux yeux ?

— Votre Honneur, commença DeStefano.

— Pourquoi cet homme est-il enchaîné ? Dans ma salle d'audience !

— C'est un terroriste, un homme dangereux, Votre Honneur, dit DeStefano.

Les gardes bombèrent le torse, l'air plus vigilant, le fusil bien en main, prêts à passer à l'action.

— Il pleure, constata Watkins.

— Il fait semblant. Ils sont entraînés.

— Détachez cet homme. Et enlevez-lui ce truc des yeux.

— Il est dangereux, avertit DeStefano.

— C'est une cour pénale ici, rétorqua le juge. On passe notre temps avec des gens dangereux. C'est notre quotidien. Est-ce qu'on a peur ? Pas du tout. Désentrez cet homme. Et enlevez-lui ce truc sur le visage. Et vous autres avec vos armes – le juge les balaya du revers de ses deux mains –, reculez, reculez. Qu'on puisse respirer un peu.

— Merci, dit Ahmad, en tournant la tête pour deviner où était le juge. Merci, monsieur. Merci.

— Ne m'appellez pas monsieur. Appelez-moi Votre Honneur.

— Oui, monsieur, Votre Honneur.

— Et retirez-lui ce gadget des yeux.

L'un des gardes exécuta les ordres du juge et, une fois Ahmad débarrassé des lunettes, on comprit à quel point elles l'avaient désorienté. Conséquence de cet aveuglement forcé : il était sur le fil du rasoir, là où une vie sans histoires peut basculer dans le chaos.

Dès qu'il put se repérer géographiquement dans la pièce – distinguer le juge, Manny, moi, ses gardes, et l'ensemble de la salle d'audience –, il changea de posture et d'attitude. Même son visage gagna en contenance, il redevenait un peu lui-même.

Le garde qui avait enlevé au gosse ses lunettes les rangea, puis il s'agenouilla et détacha les chaînes autour de ses chevilles. Normalement, tout prisonnier prend un certain plaisir à ce bref renversement de situation – du moins physique : avoir les forces de l'ordre docilement à ses pieds. Mais pas Ahmad, qui était poli et reconnaissant. Il savait qu'en l'exprimant avec des mots il pourrait craquer ; il hocha donc la tête en guise de merci.

— Vous n'allez pas vous déchaîner et agresser la cour, n'est-ce pas mon garçon ?

— Non, monsieur, répondit-il au juge en essayant de ne pas craquer.

— Votre...

— Monsieur, je veux dire, Votre Honneur, non.

— Vous avez entendu, monsieur DeStefano ?

Désentravé, Ahmad s'essuya le nez. L'un des gardes s'émut de le voir se moucher du dos de la main, et avec la mine renfrognée d'un père, sortit un Kleenex. Une seconde, on pensa qu'il allait moucher Ahmad, mais réalisant que désormais le gosse avait les mains libres, il se contenta de le lui tendre. On crut aussi que, transporté par cette attention, Ahmad allait baiser la main du garde. La clé d'un interrogatoire était là tout entière. Pas dans les coups ou la torture, mais dans les moments de bonté. S'ils avaient eu le bon sens de partir de là, et si Nazami était bien un terroriste, ce type avec le mouchoir aurait pu tirer de lui n'importe quoi. Mais le garde ne pouvait supporter tant de gratitude et dit :

— Mouche-toi, gamin. Mouche-toi.

Watkins se tourna vers le prévenu.

— Bon, monsieur Nazami, ça va ? Bien. – Continuant, sans attendre la réponse :– Jetons un œil aux charges retenues contre vous.

— Votre Honneur, commença DeStefano, nous souhaiterions la requalification des charges et que le prévenu soit confié à une juridiction fédérale.

— Vous voulez abandonner les charges ? Vous avez un meurtre, là. – Puis il ajouta, presque en aparté : – Monsieur Nazami, vous êtes accusé de meurtre au second degré.

— C'est un ennemi combattant.

— Objection, dit Manny.

— Vraiment, lâcha Watkins à DeStefano. Vous l'avez ramassé dans la province d'Adwar, c'est ça ?

— Non, il a commis son crime ici.

— On a été envahis ?

— Oui, Votre Honneur, c'est ça. J'imagine que Votre Honneur se souvient du 11-Septembre ?

— Il a été impliqué là-dedans ? demanda le juge, sincère.

— Non, Votre Honneur.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a abattu un professeur de philosophie à l'université.

— Ça n'a sûrement pas terrorisé grand monde !

— Il l'a fait parce que les croyances du professeur n'étaient pas de son goût. Parce que c'est un islamo-fasciste persuadé que les apostats doivent mourir !

— Objection, intervint Manny.

— Nous avons des aveux, continua DeStefano. Il a avoué.

— Objection, répéta Manny. Les aveux ne sont pas des preuves. Ils ont été obtenus sous la contrainte. Les aveux...

— Épargnez-moi..., soupira le juge. C'est une simple mise en accusation. Voulez-vous abandonner les charges, monsieur DeStefano ? Si c'est le cas, je relâcherai le prévenu.

— Je proteste, lança Manny.

— La défense proteste ?

— Oui.

— Pour que les charges soient abandonnées ?

— Contre un renvoi devant une juridiction fédérale. C'est un crime qui dépend de la justice de l'État. Si le prévenu est accusé devant un tribunal d'État, il sera jugé avec les garanties de protection que la Constitution accorde à tout citoyen. Si vous le relâchez, ils vont l'embarquer et il ne pourra pas choisir son avocat. Il ne sera pas en mesure de se défendre face à ses accusateurs. Sa déposition pourra être obtenue par la force.

— Objection, dit DeStefano. C'est un ennemi combattant.

— Monsieur DeStefano, vous me faites mal à la tête. Si j'ai bien suivi, la défense me supplie de poursuivre le prévenu pour meurtre, et le bureau du procureur veut que j'abandonne les charges ?

— Pas abandonner, juste renvoyer.

— On est dans une simple chambre de mise en accusation, déclara Watkins en renonçant. Que plaide votre client, monsieur Goldfarb ?

— Non coupable, Votre Honneur.

— Bien, fixons une date pour le procès, conclut le juge.

Ce soir-là, le dîner fut étrange.

Quand je suis rentré à la maison, notre fille, Angie, était tout excitée.

— Papa, papa, tu passes à la télé !

Elle avait enregistré les infos et, bien évidemment, il y avait la Mercedes bombardée d'œufs, de fruits et de caillasses. Puis j'apparaissais. J'aidais Manny à grimper sur le capot, debout devant lui tel son garde du corps, puis je l'aidais à redescendre et pénétrais dans le tribunal à sa suite.

Gwen était silencieuse. Je ne révélai pas que je l'avais vue dans la foule. Comme si la joie d'Angie avait eu raison de nos clivages. Le bien-être de notre famille passait avant des considérations d'ordre politique.

Le lendemain soir, Angie rentra à la maison affolée. L'école avait appelé. Pour la première fois, ma fille s'était battue. Et c'était aussi la première fois que le collège se plaignait d'elle. J'étais le point de discorde. Les gamins lui avaient affirmé que j'étais un traître qui aidait des terroristes, et que j'œuvrais contre les États-Unis et Dieu. Elle s'était mise en colère et une bagarre avait éclaté. Fait rare depuis qu'on était mariés, Gwen afficha une mine signifiant : « Je t'avais prévenu. » Pire, elle le fit en silence.

Ce fut l'un des spectacles les plus beaux et les plus tristes que j'aie vus de ma vie. Je rejoignis Manny en fin de journée dans la salle polyvalente de l'école élémentaire Julian-Irvine.

— Désolé, murmura-t-il, tandis que je m'asseyais à côté de lui. Ça se termine toujours tard.

Un garçon de sept ans était sur scène derrière une batterie. Une musique passait en play-back, et il tonnait à son rythme. Il était bon et tenait parfaitement le rythme, un professeur à ses côtés. Susan, la femme de Manny – éducatrice spécialisée –, était aussi sur scène.

Comme je l'ai dit, le gosse était bon ; mais quand la musique en play-back s'est arrêtée, lui a continué de jouer avec ferveur, concentré. La femme lui toucha gentiment le bras pour qu'il s'arrête. Il fallut qu'elle lui enlève les baguettes des mains. Elle le conduisit ensuite vers Susan, qui annonça à l'assistance qu'il avait obtenu le titre de meilleur musicien de sa classe et lui donna une statuette de trompettiste.

Dans la salle, les autres gosses et les parents ont applaudi. On devait aider certains gamins pour qu'ils applaudissent et en contenir d'autres. Tous handicapés : aveugles, attardés, autistes ou en fauteuil roulant pour cause de sclérose en plaques. Et l'assistance au grand complet – à part moi qui ne faisais que passer – se serrait les coudes et s'entraidait pour préparer ces gosses à affronter des existences semées d'humiliations et de souffrances.

Manny se pencha vers moi :

— J'ai fait ce que j'ai pu, mais je n'ai pas réussi à trouver de batterie plus petite.

— Il a l'air ravi.

— Viens, allons discuter dans le hall. Pour l'instant, personne n'a besoin de moi ici.

Nous sommes sortis et quand les portes se sont refermées, j'ai dit :

— Donc, tu t'occupes des récompenses ?

— Ouais. On travaille beaucoup à la récompense avec ces gosses. Le moindre progrès est salué. Susan s'investit énormément. Pas moi. Je n'ai pas la patience. Ou l'amour. Elle si, et j'essaie de la soutenir. Alors,

qu'est-ce que t'as trouvé ?

— Il n'y a que trois mosquées dans le coin, plus une à la fac. J'ai fait le tour. Ahmad fréquentait celle de Wolvern Row. Dans le quartier, les Pakistanais et les Bengali poussent les Mexicains vers la sortie.

J'ai discuté avec l'imam qui m'a affirmé qu'Ahmad était rarement venu. Loin d'être un djihadiste fanatique, notre garçon était considéré comme large d'esprit et gravement atteint. Il avait raconté un truc à propos de raisins blancs à l'imam, qui était furax. J'ai vainement essayé qu'il m'explique, mais il était trop occupé à continuer de péter les plombs.

— Ah, les raisins blancs ! s'exclama Manny.

— Tu les connais ? C'est quoi, des rappeurs irakiens ?

— Tu veux que je t'explique ?

— Oui, s'il te plaît. Il n'a pas voulu le faire, ou pas pu.

— Les musulmans croient que Dieu a envoyé l'archange Gabriel parler à Mahomet. Puis, parce qu'il était l'« homme parfait », il a parfaitement compris, et il est rentré chez lui pour réciter ce qu'il avait entendu à ses disciples, qui ont parfaitement retenu, qui l'ont eux-mêmes récité aux scribes, qui l'ont écrit parfaitement. Dieu, Gabriel, Mahomet, les premiers disciples, les scribes, le Coran. C'est pourquoi on étudie l'arabe pour étudier le Coran, comme ça pas d'erreurs de traduction, parce que c'est parfaitement conforme à l'original. Problème : ce n'est certainement pas vrai.

— Évidemment que ce n'est pas vrai. La Bible est la parole de Dieu.

Manny me lança un regard noir.

— Ouais, enfin, c'est comme ça, dis-je.

— Tu m'écoutes ?

— Bien sûr.

— Il y a un autre hic. Du temps de Mahomet, l'alphabet arabe ne comptait que dix-sept lettres, uniquement des consonnes, dont certaines avaient deux sens. Et pas une voyelle. Imagine ça pour nous. Tu veux écrire « chat » avec seulement un *c*, un *h* et un *t*. Aux lecteurs de deviner d'après le contexte s'il s'agit de chat, chah, choit, chut ou chute. Plus tard, d'autres lettres ont fait leur apparition et elles ont été intégrées dans le Coran. Mais il est toujours considéré comme la parole directe, celle de Dieu au Coran, via Gabriel et Mahomet. La question est si grave que, selon l'islam, il est interdit d'étudier le Coran de façon critique, de s'interroger sur la date de sa rédaction et par qui, ainsi que de le confronter à d'autres informations historiques ou de

prétendre que les lettres originales, dont certaines ont de multiples usages, pourraient avoir une autre signification.

— Qu'est-ce tu veux dire par « c'est interdit » ?

— Je veux dire que tu peux être condamné à la peine de mort si tu t'y risques.

— Tu es sérieux ?

— Oui. Et tu sais que les auteurs d'attentats-suicides pensent que, comme martyrs, ils iront directement au paradis ?

— Où les attendent une douzaine de vierges.

— Soixante-douze, corrigea Manny.

— Ça en fait des vierges !

— Tu as l'éternité pour t'en occuper. Quoi qu'il en soit, un érudit a affirmé que dans le texte original il ne s'agissait pas de « vierges ». En effet, en changeant les voyelles, qui d'ailleurs ne sont pas dans le texte, on lit « raisins blancs ». Selon cet Arabe lettré, voilà le sens original.

— Raisins blancs ?

— L'Arabie était une terre désertique. Leur idée du paradis, c'est un jardin avec de l'eau et des arbres fruitiers. Les raisins blancs étaient un mets de choix.

— Pas autant que les vierges.

Les portes se sont ouvertes et les gamins ont commencé à sortir en compagnie de leurs parents et des profs. Ils avaient tous un trophée dans les mains ou une grosse médaille autour du cou. Ils les brandissaient et les examinaient.

— Parfait, me dit Manny. Tout ça montre bien qu'Ahmad est loin d'être un fanatique, précisément la raison pour laquelle il aurait tué MacLeod.

— En fait, cet imam du centre islamique de Capital City m'a soutenu qu'Ahmad avait un prof mécréant et que cet enseignant l'incitait à poser des questions diaboliques. Il était vraiment en rogne.

— Excellent. On peut le faire témoigner ?

— Je ne pense pas que ça pose de problème.

— Au passage, j'ai un chèque pour toi, lâcha-t-il en le sortant de sa poche. Tiens-nous au jus de tes frais.

— Ça va vite, répondis-je.

Susan apparut. Elle me prit la main et m'embrassa sur les deux joues. Si elle n'avait pas été la femme de Manny et moi marié à Gwen,

j'aurais fondu sur place.

— Heureux de te voir, lui dis-je.

— Je voulais te remercier d'avoir accepté cette affaire avec Manny. Il ne te l'avouera peut-être pas, mais il pense vraiment le plus grand bien de toi et de ton travail. Mais moi je te le dis, et je suis très heureuse qu'il t'ait sur ce coup-là.

Les forces de l'ordre se rassemblaient dans les ténèbres. Une opération conjointe. Police de la ville et celle de l'État. Le plan : être en place avant l'aube. À cause d'un pneu crevé sur un véhicule de déminage et de la ponctualité douteuse d'une équipe de télé, ils se mirent en branle avec un léger retard. Ils se déployèrent quand même autour de la mosquée de Geronimo Street juste avant l'aube, en silence – ou aussi silencieusement qu'il est possible quand vous arrivez avec une armée de voitures, talkies-walkies, matraques, fusils, caméras, cordes, baudriers et autres béliers.

Les tireurs d'élite montèrent sur les toits pour couvrir les trois façades du bâtiment qui présentaient des sorties. La plupart des hommes se planquèrent sur Julia Street, au sud de Geronimo Street, pour attendre le signal. Un groupe plus compact contourna Wolvern Row. Il était prévu qu'ils fassent irruption par-derrière avec le bélier, pendant que les assiégés seraient occupés à l'avant avec le gros des troupes.

Tandis qu'ils se mettaient en position avec dix minutes de retard, un énorme soleil rougeâtre se leva, irradiant les plaines à l'est. Un soleil gras, annonciateur d'une belle journée, semblait inviter l'humanité à contempler sa majesté.

À cet instant précis, une voix hurla en arabe.

La police y vit un signal, le branle-bas de combat. Sans attendre une éventuelle attaque, ou que les défenseurs ne se barricadent et préparent leurs armes, les flics passèrent à l'action. L'escouade embusquée dans Wolvern Street enfonça la porte de derrière à coups de bélier. Au même moment, quinze voitures remplies de flics foncèrent vers l'entrée principale, avant de freiner et de déraper en laissant des traces de gomme. Les agents, vêtus de leurs gilets pare-balles et armes au poing, bondirent pour se mettre à couvert derrière leurs véhicules.

Dans la mosquée, ça continuait de crier.

Un commandant hurla dans un mégaphone :

— Sortez les mains en l'air ! Jetez vos armes ! Sortez les mains en l'air !

La voix dans la mosquée répondit, sur un ton qui sembla vindicatif.

Puis un bruit retentit derrière. Un tir. On aurait dit un coup de feu. Puis d'autres tirs. L'armada devant le bâtiment commença aussi à canarder.

Rien à faire, les cris continuaient de plus belle.

La voix qui hurlait depuis la mosquée, et cela confirmé plus tard par les bandes-son des reporters, avait commencé ainsi : *allāhu ākbar, allāhu ākbar, āš'hadu ānna lā ilaha illā-l-lāh, āš'hadu ānna lā ilaha illā-l-lāh*, avant de poursuivre par *āš'hadu ānna mūhammad ār-rasūlu-l-lāh, āš'hadu ānna māhammad ār-rasūlu-l-lāh*.

Traduction : *Allah est le plus grand. Allah est le plus grand. J'atteste qu'il n'y a de vraie divinité hormis Allah. J'atteste qu'il n'y a de vraie divinité hormis Allah*, puis *J'atteste que Mahomet est le messager d'Allah*, lui aussi répété deux fois. *Venez à la prière. Venez à la félicité. Allah est le plus grand*. Puis une phrase finale, prononcée une seule fois, *Il n'y a de vraie divinité hormis Allah*.

Il s'agissait de l'*adhan*, l'appel à la prière, chanté cinq fois par jour depuis le minaret par le muezzin. Si un individu s'en était chargé ce jour-là, il se serait sans doute interrompu. Mais comme beaucoup d'autres, cette mosquée diffusait un enregistrement qui n'a donc pas cessé pendant l'assaut, tandis que le commandant beuglait dans son mégaphone sous un déluge de feu.

Sur les quinze personnes présentes à l'intérieur de la mosquée, cinq furent blessées. Un garçon de douze ans fut évacué en urgence à l'hôpital. L'imam fut tué. Deux blessés parmi les forces de l'ordre, l'un frôlé par une balle, l'autre avait eu la cheville cassée en jaillissant de sa voiture.

Dans la mosquée, ils trouvèrent deux armes, détenues en toute légalité et dûment enregistrées. Plus diverses publications, essentiellement en arabe. Certaines contenaient des textes qualifiés d'islamo-fascistes par la police, même si personne parmi les forces de l'ordre présentes ne savait lire l'arabe. Si cela avait été le cas, ils auraient reconnu le chant du muezzin dire en arabe l'une des phrases les plus connues au monde, *Allah Akbar, Dieu est le plus grand*.

Autre trouvaille, un exemplaire du *Livre de recettes de l'anarchiste*, une édition américaine de 1970, et le *Manuel de l'anarchiste*, publié en 1985. Deux ouvrages sur l'art et la manière de fabriquer bombes et armes artisanales. L'un des suspects déclara que c'était la police qui les avait introduits là.

Le gouverneur, le maire, le chef de la police et celui des flics en civil, le directeur de la police de l'État et les pontes de la division

antiterroriste, tous se devaient d'être à la conférence de presse. Ces raouts font toujours l'objet de querelles pour savoir où ils vont se dérouler. En règle générale, la conférence a lieu sur la place municipale, terrain neutre s'il en est, à mi-distance du parlement de l'État et de l'hôtel de ville.

Le centre islamique de Capital City, apprit-on, était une mosquée radicale, rattachée à la branche sunnite. Les détails de l'enquête ayant mené à la descente devaient rester secrets, car dévoiler méthodes et techniques pouvait nuire à d'autres affaires en cours. Et donc compromettre notre sécurité à tous.

On apprit également qu'Ahmad Nazami en avait été membre.

L'imam, qui aurait pu témoigner que Nazami était le petit malin de la fac posant des questions embarrassantes sur la foi, et non un fanatique islamique, était mort.

— Comment peux-tu défendre cet homme ? me demanda ma fille pendant le dîner, que l'on veille à partager en famille – ce qui contribue à son harmonie.

— Je ne le défends pas vraiment. J'enquête. Je rassemble des faits, bons ou mauvais, que je transmets à Manny Goldfarb. C'est lui l'avocat de la défense. Il présente ces faits devant un tribunal, puis un juge et un jury décident qui est coupable et qui ne l'est pas.

— Mais parfois, certains coupables s'en tirent, non ?

— Oui.

— On n'aurait pas tout plein de règles bizarres, créées par des juges de gauche et la Ligue des droits de l'homme, pour que des sales types échappent à la prison et qu'il soit presque impossible pour la police de faire son boulot ?

— Certains l'affirment. Où t'as entendu tout ça ?

— À l'école aujourd'hui. On a eu un cours spécial. On nous a dit de ne pas avoir peur et de ne pas être en colère.

— À quel sujet ?

— Bah, s'ils découvrent des cellules terroristes ici, avec des explosifs et tout ce qu'il faut pour faire des bombes.

— Ils n'ont pas vraiment découvert de cellule terroriste.

— Si, si. Ils nous ont passé les nouvelles. Je les ai vues. Il y a eu une grosse descente. Les terroristes islamo-fascistes, dit-elle en récitant visiblement ce qu'on lui avait raconté à l'école, ont riposté et la police a dû tirer pour entrer. L'un d'eux a même visé un policier ! Et ils en ont arrêté un paquet. Mais on ne sait pas si on les a tous eus. Et même

ceux qu'on a, qui sait s'ils seront punis ou bouclés. Si la Ligue des droits de l'homme s'en occupe, ils vont tous passer par la case *liberté-sans-condition*. Et libres, ils pourront recommencer.

— Tu t'emballas pas un peu ? demandai-je.

— C'est parfaitement vrai, affirma Gwen. Je l'ai aussi vu à la télé.

— Ils ont fait une descente dans une mosquée, un lieu de culte musulman, dis-je.

— Papa, je le sais. Évidemment.

— Oui, tout le monde le sait, embraya ma femme.

— On ne sait pas si ça s'est passé comme la police le dit ou si c'est un autre Waco. Voilà tout ce que j'essaie de vous expliquer.

J'avais fait chou blanc. Angie était trop jeune pour se souvenir de Waco.

Avant que je puisse en placer une, Gwen demanda :

— Pourquoi la police mentirait-elle ? On n'est pas au Nicaragua.

À vingt ans, elle avait passé une année dans une mission de la Cathédrale du Troisième Millénaire à Puerto Cabazas, entre prosélytisme et mission humanitaire. Violence et corruption étaient omniprésentes. Elle s'en était bien tirée et sans broncher, sûre que Jésus, tel un talisman, et son passeport bleu, tel un bouclier, la protégeraient.

— On est en Amérique. Ils n'ont aucune raison de nous mentir.

La réponse cinglante – bien sûr qu'ils mentent, et pour toutes sortes de raisons – me restait en travers de la gorge, pilule amère sur le point d'être recrachée.

Je regardai Angie, puis Gwen, ma femme fermement convaincue et ma fille qui buvait ses paroles, et je me suis demandé si je devais tout déballer. Bienvenue dans le monde réel.

Quand je faisais encore partie de la Maison, on n'avait rien trouvé pour serrer un type dont on savait qu'il avait les mains sales ; ça ne faisait aucun doute. Mais incapables de l'alpaguer les mains dans le cambouis, on s'était arrangés pour lui coller le goudron et les plumes.

Si quelqu'un nous avait posé la question : « Et si ce n'était pas le bon gars ? », bien que personne ne nous ait jamais rien demandé, on aurait répondu, un sur mille peut-être, mais cela ne valait-il pas le coup pour se débarrasser de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fripouilles ? Qui plus est, parmi cette faune que l'on traquait, si on coinçait des types pour des trucs dont ils n'étaient pas coupables, pas grave, ils avaient sûrement autre chose à se reprocher. Justice était

rendue. Affaire classée. Ils avaient tort et nous raison.

Voilà en partie pourquoi je suis le privé préféré de Manny Goldfarb. Je sais quand les flics bidouillent, inventent des dépositions et des mouchards, et manipulent ou fabriquent des preuves. Je décrypte parce que les méthodes sont ancestrales. Ça se passe toujours à l'ancienne.

Et puis, j'ai encore des amis.

Et je sais où gisent de nombreux cadavres. Après tout, j'étais aux Stups.

Je ne peux que remercier Jésus. Je sais qu'il veillait sur moi et Il s'est manifesté juste à temps. Pour être en règle avec le Seigneur et l'existence, j'en étais conscient, il fallait que je quitte les Stups.

Ce que j'ai fait l'année où ils ont instauré le système des primes.

Au nom du programme *Guerre à la drogue*, le gouvernement laissait la bride sur le cou aux forces de l'ordre locales. La municipalité devait fournir les fonds en conséquence, soit vingt-cinq pour cent, et les Fédéraux soixante-quinze. Cependant, pas question pour la ville d'augmenter les impôts ou de rogner sur d'autres budgets. Décision fut prise de se lancer dans le business de la confiscation en saisissant les biens des dealers. Une espèce de manne gratuite et inépuisable. Chaque dollar, les Fédéraux le multipliaient par quatre. Le maire, le conseil municipal, les contribuables, tout le monde était ravi.

Plus d'argent signifiait plus de saisies.

Pour augmenter celles-ci, ils s'inspirèrent d'un autre programme fédéral, qui permettait de refiler dix pour cent de tout ce qui était confisqué aux informateurs.

La confiscation est en marge de la loi, mais elle a résolu bien des soucis. Elle a aussi contribué à l'apparition d'un nouveau genre d'indics. Pas de ceux qui exigent un mandat, récusés ensuite par un avocat droit-de-l'homme, et conduisent un juge laxiste à laisser tomber. En d'autres termes, ces indics n'étaient plus à classer dans la catégorie des criminels, escrocs et autres crapules.

L'informateur pouvait être un quidam intrigué par les allées et venues chez un voisin. Un concessionnaire ayant vendu une BMW achetée en liquide. Un employé de banque tiquant à des transactions suspectes. S'ils balançaient et que ça menait à une saisie de stups, la municipalité faisait main basse sur l'argent et les biens, et l'indic touchait ses dix pour cent. Même si les charges ne tenaient pas, en général ce qui était saisi le restait.

Pour obtenir un mandat, il faut des raisons valables. Le plus simple

c'est de trouver un mec affirmant qu'il a « vu », « entendu » ou qu'il « sait » qu'il se trame un truc pas net. Rien de plus facile que d'inventer un indic bidon.

La première fois qu'un mouchard fictif a croisé notre programme de gracieuse donation, je crois que c'était un accident.

Xavier Garcia, un garagiste de Division Street, entre la 64^e Rue et Santiago Boulevard, dealait pour arrondir ses fins de mois. On n'avait pas de quoi obtenir un mandat, on s'est donc inventé un indic. On a trouvé une once de cocaïne lors de la descente. Le procureur, belliqueux, n'a épargné aucun des biens de Garcia : boutique et terrain attenant, machines et voiture personnelle ; sans oublier la maison. Le tout estimé à 328 000 dollars. Donc 32 800 dollars pour l'indic.

Le hic, c'est que ce mouchard était fictif. Le chèque était prêt et impossible de dire qu'on avait tout baratiné, menti sous serment et qu'on s'était allègrement parjurés. On aurait pu prétendre que le type était mort ou parti pour le Mexique, bref qu'il avait disparu. Sauf qu'on était tous d'accord : quel dommage de gaspiller tant de pognon !

On a contacté un de nos mouchards pour qu'il vienne récupérer le chèque, et on lui a lâché quelques centaines de dollars.

Tout ça ne me posait aucun problème. Ça aurait dû être le contraire. Mais je courais la gueuse, ma seconde femme se défonçait au speed, je picolais, et nous étions infoutus de nous occuper de notre fille. La violence devenait ordinaire. Et ça, en revanche, ça me travaillait. Ça m'effrayait même. Un jour que je vidais mon sac à Alan Stephens pendant le déjeuner, l'esprit embué par la bière et le bourbon dès le matin, il m'offrit de l'accompagner et me traîna jusqu'à sa voiture. Puis il sortit de la ville et roula en direction d'une gigantesque cathédrale, une construction ultramoderne, sise sur une corniche dominant l'horizon. Des trombes d'eau dévalaient les pentes des montagnes, murs noirs et compacts troués d'éclairs. Arrivés à la cathédrale, il me sortit de la bagnole. Avec une allumette, on aurait pu mettre le feu aux volutes de mon haleine au parfum de vomi. Alan me conduisit le long de l'immense allée centrale au bout de laquelle le pasteur Paul Plowright prêchait devant un chœur qui chantait. C'est à cet instant, toutes lumières scintillantes, qu'il appela les fidèles à s'abandonner à Jésus pour être sauvés. Mon corps semblait savoir ce que mon esprit ignorait encore et je fonçai droit sur le pasteur, mes effluves précédant mon arrivée. Il avait souri à cet alcoololo dépravé qui titubait en début d'après-midi. Un regard bienveillant sans la moindre trace de jugement, pas même de dégoût. Me souhaitant la bienvenue du bout des lèvres, il avait posé ses mains sur moi. J'avais alors senti la présence de Jésus avant de tomber à la renverse. J'étais sauvé.

Quelques jours plus tard, je demandai ma mutation des Stups. Je n'étais pas présent lors de la distribution du pactole. Jésus veillait sur moi. Il avait envoyé Alan pour me récupérer à temps.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Ce n'était qu'un début pour l'équipe que j'avais quittée. Si vous lancez un seau dans un puits et qu'il remonte rempli d'or, vous y retournez. Et puis Noël arrivait. Votre femme veut refaire la cuisine. Votre fils rêve d'un VTT de compétition à 2 800 dollars. Savez-vous qu'avec ses 403 chevaux et son couple de 417, une Cadillac Escalade est une « zone de pouvoir personnelle » ? Votre petite amie veut aller au Costa Rica, vous à Aspen. Il fallait juste une petite saisie, en arrêtant, sans aucun doute possible, un méchant. Un tout petit mensonge, un gros chèque, et vos rêves devenaient réalité.

Les arrestations se multipliaient. La ville se faisait de l'argent, ainsi que le service qui continuait donc à toucher les subventions fédérales. La fine équipe – sous speed – menait grand train. Tout le monde était content.

Je le sais parce que mon ancien coéquipier, Rafe Halderson, a tenté de me faire revenir. Pour que je profite moi aussi du filon. À l'époque, Rafe conduisait une Corvette flambant neuve. Il plaçait son pognon dans des pierres turquoises. « Je pourrais même me payer un divorce », disait-il.

Mais l'effet secondaire des saisies – appelons-le bénéfice collatéral – fut que le travail légitime de police était devenu un moyen, et l'argent une fin.

Ils ont abusé et mouillé trop de gens. Un des faux indics s'est fait serrer par les Fédéraux avec pas mal de dope. Il leur proposa de dénoncer un flic de la ville, en échange d'une remise de peine.

Rafe Halderson.

Rafe m'a appelé en panique. Il voulait rendre tout le fric et qu'on lui file une seconde chance. Il n'avait jamais pensé à mal. Les Fédéraux voulaient qu'il balance tous ses potes. Je n'étais pas inquiet parce que je m'étais tiré avant de palper le moindre dollar.

— Je n'ai pas d'autre réponse que Jésus-Christ, déclarai-je. Peut-être est-il temps pour toi de te tourner vers le Seigneur. Tu pourras toujours compter sur Lui, et sur personne d'autre.

Il me demanda :

— Je ne pourrai pas compter sur *Toi* ?

— Comment ? Comment peux-tu compter sur moi ? Je ne serai pas avec toi sur le banc des accusés. Si tu vas en taule, je ne pourrai pas

être avec toi dans ta cellule la nuit, rongé par les regrets et la trouille. Mais Lui le peut. Partout et tout le temps, Il sera à tes côtés.

— Je ne sais pas, Cari. Je ne sais plus.

— Donne-toi à Lui. Il te prendra par la main et marchera à tes côtés. Ensemble, vous traverserez ces épreuves. Et un jour viendra où tout cela ne sera plus que de l'histoire ancienne. Tu auras payé le prix et tu pourras Le remercier : « Merci, Seigneur, de m'avoir guidé en ces heures sombres à travers la vallée des ombres. »

C'est ce que je lui ai conseillé. Que dire d'autre ?

Quand il a raccroché, Rafe s'est foutu son flingue dans la bouche.

C'était égoïste et plutôt détestable, mais j'ai remercié Jésus d'être venu et de m'avoir secouru. Ç'aurait pu être moi. Peu de temps après, j'ai quitté la police.

J'intériorisais tout ça. Il aurait suffi que je desserre les dents pour déglutir, tels les vers d'un cadavre, les preuves de la corruption ambiante, à ma femme et à ma fille adorée.

Nous voulons qu'Angie grandisse dans de bonnes conditions. En sécurité. Pour ça, il faut qu'elle respecte l'autorité. Qu'elle pense que parents, pasteur, professeurs et dirigeants sont tous des gens bien. Qui font pour le mieux et veillent sur nos intérêts. Ainsi, elle obéira et sera une gentille fille.

Si je lui racontais ces trucs, à quoi pourrait-elle alors se raccrocher ?

Le silence qui suivit mon hésitation entérina le verdict de Gwen

— donc la version officielle – comme parole d'Évangile. On passa à autre chose.

— J'ai une question, dit ma fille. L'avocat pour lequel tu travailles est juif, pas vrai ?

— Oui.

— Pourquoi les juifs aident toujours la Ligue des droits de l'homme à sortir de prison des gens comme ça ? C'est bizarre, avec Israël qui se bat contre les Arabes et tout le reste.

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'un verre. Que je n'ai bien sûr pas bu.

Pour moi, Ahmad Nazami n'était rien d'autre qu'un boulot.

Un prof de fac adultère était mort. Un homme qui, apparemment, couchait avec ses étudiantes. Certes, des adultes, mais quand même. Un non-croyant. Je n'arrivais toujours pas à comprendre comment c'était possible. Même complètement paumé, je croyais encore en un Dieu quelque part. Simplement, je ne savais pas comment Le laisser

pénétrer mon âme et ainsi m'aider.

Une fois couché, je me suis rapproché de Gwen pour l'embrasser.

— Je ne voulais pas te le dire devant Angie, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Mais quelqu'un a appelé aujourd'hui.

— Qui ?

— Je ne sais pas, un type. Il m'a demandé de te dire de ne pas travailler pour des terroristes, sinon tu allais y avoir droit, toi aussi.

— Avoir droit à quoi ?

— Tu sais... Je veux dire...

— Quoi ?

— C'était une menace. De mort.

— Il ne t'a pas menacée ? Si ?

— Non, pas moi. Mais toi, oui.

— Écoute, à chaque fois qu'un truc passe à la télé, ça excite les foules. Des types surgissent de nulle part. Gwen, du temps où j'étais flic et où je chopais des gens, les menaces étaient monnaie courante. C'est que du bruit et du bluff.

— Il a appelé ici.

— Je suis dans le Bottin. Il a vu ma tronche dans le poste. Ça te rassurerait qu'on change de numéro ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— Réfléchis. On ne va pas bouleverser notre existence parce qu'un crétin veut nous dicter notre conduite. Si un inconnu te passait un coup de fil en te disant que si tu continues d'aller à la messe, les musulmans auront ta peau, tu l'écouterais ?

— C'est pas pareil. Il s'agit de ma foi.

— D'accord. Si quelqu'un te passait un coup de fil et disait « Ne portez plus de robes bleues. Nous traquons les femmes en robes bleues » ?

— On n'est pas en train de parler chiffons.

— Viens là que je t'embrasse. Tout va bien se passer. Je ne risque rien.

On s'est embrassés, mais elle n'y était pas. J'ai essayé de la chauffer. Excitée, Gwen peut être très, très enthousiaste. Là, elle se contenta de donner suite à mes caresses, en épouse dévouée. Je pensais que ça allait marcher, que la réconciliation sur l'oreiller

accomplirait son miracle. Mais non.

Faire l'amour à une femme qui n'en a pas vraiment ou qu'à moitié envie, ou envie pour des raisons autres que sexuelles, est une chose étrange. Les hommes fonctionnent différemment. Le pénis a ses exigences et il donne le ton ; une fois dressé et en action, dur de se retirer en se disant « si j'allais plutôt dans le garage réparer ci ou ça ». Le phallus prend les choses à son compte, dicte sa loi au corps et à l'esprit, incitant à jouer avec les seins et les fesses d'une femme dont l'avis ne compte plus parce que *c'est bon*. Et si elle ne répond pas comme voulu, ce même phallus, le mien en l'occurrence, songe « et cette Teresa, au fait ? ». Je parie qu'elle en serait. Chaude et en chaleur, avec tous ces trucs appris au cours des années, qui en faisaient une femme fabuleuse ; impatiente de jouer malgré son prénom de sainte. Elle me susurrerait des mots salaces, genre « comme tu es dur et bon ».

Bas les pattes, Teresa. Du balai. Je sais à quoi vous jouez en semant des graines dans ce jardin où les orchidées sont faites de chair.

Je ne vais pas foutre en l'air mon mariage, ma fille et ma vie pour vous, Teresa.

Et s'il faut oublier Teresa, me disait ma conscience érectile, pourquoi ne pas penser à une autre, du temps où j'étais un jeune tombeur ? À ce moment, les prénoms me sont revenus.

J'ai éjaculé pour évacuer le problème.

Je fis défiler la liste des appels téléphoniques et tombai sur un numéro inconnu ; je notai l'heure. Je retournai ensuite dans la chambre et demandai à Gwen quand elle avait reçu le mystérieux coup de fil. Ça collait.

Je rentrai le numéro dans un moteur de recherche et un nom apparut, Tod Timley, ainsi qu'une adresse. Mappy m'indiqua alors le plus court chemin jusqu'à sa maison. J'examinai le quartier à l'aide de Google Earth, la géographie de nos vies en un clic. Tellement pratique. Rares sont les endroits où l'on peut encore se cacher. Je revins dans la chambre et m'habillai.

Gwen me demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais m'assurer qu'il ne rappellera plus jamais.

Tod possédait une Chevrolet Malibu bordeaux vieille de dix ans, et occupait une petite maison de plain-pied, dans un lotissement de Castle Creek.

Une baraque de célibataire ou de couple sans enfant. À en juger par la lumière des réverbères et le clair de lune, elle semblait bien tenue et fraîchement repeinte ; murs blanc cassé, porte bleue. Pelouse et haies impeccablement taillées. Aucune trace d'arbuste insolite ou de plante du désert. Tod aimait l'ordre, mais n'avait pas beaucoup d'imagination. Selon les informations glanées sur le Net, il était divorcé et vivait seul. J'ignorais un tas de trucs : s'il avait un système d'alarme et une arme, si c'était un as des arts martiaux, s'il passait ses nuits assis dans un rocking-chair, un fusil de chasse sur les genoux en les attendant.

Je me garai devant la maison. Je portais une veste beige, une chemise blanche, une cravate à motifs et un chapeau de cow-boy. Je ressemblais à un flic. J'avais aussi une lampe torche massive, qui accentuait l'effet et pouvait me servir d'arme. Je me dirigeai calmement jusqu'à sa porte et frappai avec le heurtoir, un poing en fer forgé. Voyant alors la sonnette, je pressai aussi le bouton. Comme si, à minuit passé, j'étais dans mon bon droit et faisais mon devoir en tambourinant à la porte d'un étranger.

J'attendis. Une lumière créa soudain un halo autour des fenêtres. Je sonnai à nouveau.

— Eh là, calmos, dit-il.

En peignoir, il regarda à travers le judas. J'imaginai qu'il m'avait vu à la télé, et j'avais donc mon chapeau bien enfoncé sur la tête pour cacher au mieux mon visage. Mon portefeuille déplié sur une espèce de carte officielle dans la main gauche, j'avais dans la droite la torche, le faisceau braqué sur lui.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Bureau du shérif, répondis-je. On nous a signalé des rôdeurs.

— C'est pas moi.

— Monsieur, est-ce que je pourrais rentrer pour discuter de la sécurité dans le quartier ?

— Il est tard.

— C'est peut-être important. Y'a eu des cambriolages récemment dans le coin.

— Bon bah, d'accord alors.

Il déverrouilla la porte et ouvrit. Je découvris un type pâle et grêle dont les jambes poilues dépassaient sous un peignoir écossais bien trop délavé. Il n'était pas armé. Je poussai violemment la porte et me précipitai sur lui, en refermant la lourde du talon. Je lui écrasai le cou-de-pied. Il grogna et se pencha en avant. Je le frappai sur la nuque avec la lampe torche. Il tomba à genoux, le souffle coupé, la tête dans les mains. La douleur, foudroyante, l'avait mis K. O. Fin du combat, si combat il y avait eu. Je lui assenai un petit coup de torche sur les doigts, pas trop fort pour ne rien casser, mais assez pour lui faire mal. Enfin, je lui balançai un coup de latte dans les côtes pour qu'il se retourne et dis :

— Vous avez appelé chez moi et menacé ma femme.

— Non !

— J'ai vérifié et je sais que c'est vous.

— Je n'ai rien fait de mal !

Je pris mon élan pour lui envoyer un coup, mais il tendit le bras pour le bloquer. Je relevai le pied et lui écrasai le poing.

Il gémit. Ça avait dû lui faire foutrement mal.

— Vous avez appelé chez moi, pas vrai ?

— Oui, mais je n'ai menacé personne.

— Avouez.

— Ne me faites pas de mal.

— Si vous recommencez, prononçai-je en lui tapotant le genou avec la lampe, je ferai en sorte que vous ne puissiez plus marcher. Et je vous écrabouillerai les doigts de façon à ce que vous ne puissiez même plus passer un coup de fil. C'est clair ?

— Oui.

— Bien.

— Je n'ai pas proféré de menaces. Je voulais juste vous expliquer que..., geignit-il. Je sais que vous êtes un bon chrétien... et que si je vous expliquais, vous ne travailleriez plus pour ces gens... Vous savez...

— Comment ça, vous me connaissez ?

— De l'église, répondit-il.

J'allumai une lampe. Effectivement, sa tête ne m'était pas inconnue. Je l'avais vu à la Cathédrale du Troisième Millénaire qui, comme je l'ai précisé, peut accueillir 6 450 fidèles. Je ne le connaissais pas, mais je l'avais déjà vu.

— On est en guerre, reprit-il, toujours par terre en chien de fusil et se tenant la main. C'est nous contre eux, et je sais que vous êtes avec nous. Je le sais.

— Écoutez-moi, Tod. Vous allez rester loin, très loin de moi et des miens.

— Compris. C'est promis.

— MacLeod et sa femme se sont séparés récemment, dis-je à Manny. Sans heurt et dans une ambiance bon enfant. Mais le premier truc qu'elle m'a rétorqué ou presque, c'est « Pourquoi vous n'allez pas voir sa petite copine ? ». Teresa a quarante ans ou un poil plus, et elle est séduisante. Mais les femmes de cet âge détestent lutter avec leurs cadettes de vingt ans.

— Tu ne l'aimes pas, déclara Manny. Pourquoi ? Elle t'a fait du gringue ?

Je ne répondis pas.

— Cari, tu rougis presque. Tu n'as pas...

— Non. Je n'ai pas...

— Non. Si tu avais couché avec elle, tu ne me la présenterais pas comme un suspect potentiel. C'est ton côté gentleman, t'es un type carré. Mais si elle t'a dragué... Est-ce qu'elle sait que tu es marié ?... Hum, hum. Cari, tu es un drôle de gars, mais tu es carré. Tu penses vraiment qu'elle aurait pu tuer son mari ?

— Je ne sais pas. Vraiment pas. Mais elle aurait eu plus de raisons et d'occasions que notre homme.

— Admettons.

J'aurais aimé lancer : « Voilà qui a fait le coup et en voilà la preuve » et me tirer. Pour ma fille, ma femme, mon mariage et, tant qu'à faire, pour moi-même. Je m'étais comporté comme une brute, certes efficace, mais ça ne me plaisait pas. J'étais dans mon bon droit, et après ?

— La secrétaire du département, racontai-je continuant mon rapport, est une femme charmante, de ta tribu. Selon elle, les luttes au sein de l'UFR de philo sont tenaces. Je me suis intéressé à la guéguerre entre... – je consultai mes notes philosophie analytique et philosophie continentale. J'ai vu le doyen du département, Arthur Webster-Woad. Un nom composé. Ce *Woad* est une forme archaïque pour forêt, un truc comme ça. Très vieille famille, m'a-t-il expliqué, de l'antique mère patrie. Il a commencé par me servir « Le professeur MacLeod était très populaire. Il va nous manquer », mais je lui ai ressorti une ou deux

citations sur la philosophie analytique, et il a blêmi, glacial.

— Tu lui as balancé une citation sur la philosophie analytique ?

— Oui, Emmanuel.

— Et quoi, je te prie ?

— Un truc du genre « En abandonnant l'âpre empirisme pratique de la science pour l'illusion de la logique comme d'un absolu, la philosophie analytique a coupé ses amarres à la réalité et elle est devenue aussi archaïque que la théologie ».

— T'as sorti ça ?

— Oui. J'ai dû répéter et je ne suis pas exactement sûr de ce que cela peut signifier, mais j'ai mis le doigt sur quelque chose. Je me suis dit que s'il avait eu un flingue, il m'aurait descendu sur-le-champ.

— Vraiment ?

— C'est une citation de MacLeod qui savait, avec Webster-Woad, appuyer là où ça fait mal. Même mort, il arrive encore à le faire sortir de ses gonds. Ainsi que d'autres profs. Là-bas, merci, les querelles se portent bien.

— Suffisamment pour faire de l'un d'eux un suspect ?

— Je pense que tu pourrais t'en servir dans le prétoire.

On roulait vers le tribunal pour une audience préliminaire dans la Cad de Manny, une CTS de location. La Mercedes, elle, se refaisait une beauté. Il était comme ça, Manny, du genre « Viens faire un tour avec moi, discuter autour d'un déjeuner, me retrouver à l'école primaire ou au club de golf ». Jamais sur le ton de « Je suis débordé, voyons-nous quand j'aurai deux minutes ». Il avait besoin de combler les intervalles, *no farniente*.

— Tu as dit que MacLeod avait une petite amie ? demanda-t-il.

— Ah, la fille mystère. « N ». Juste une initiale. C'est comme ça que MacLeod l'appelait. Peut-être pour Nina. Un étudiant m'a raconté qu'elle s'appelle Nina, mais qu'un jour où un de ses camarades lui avait lancé « Hé, Nina », elle ne s'était pas retournée. Avant de se reprendre, comme si elle s'était subitement souvenue de son prénom. Pas la moindre trace de nom de famille. Apparemment elle suivait le même cours qu'Ahmad, « Philosophie et religion ». Introuvable sur les listes, car elle ne s'est pas acquittée des frais de scolarité. Ni vue ni connue. MacLeod et elle s'étaient récemment rapprochés. Il faut qu'on parle d'elle à Ahmad, mais dans un endroit où on ne sera pas écoutés. En secret, il avait le béguin pour elle. Une demi-douzaine de personnes m'ont affirmé qu'il bafouillait dès qu'elle était dans les parages. Tandis qu'elle buvait les paroles de MacLeod. Sans doute le triangle classique.

— Trouve-la, lâcha Manny.

On était arrivés au palais de justice. Une foule moins bruyante et moins nombreuse que la dernière fois, mais davantage de médias. Manny mit son clignotant gauche pour s'engager sur le parking de l'autre côté de la rue.

— J'aimerais bien. Il faudrait que tu te débrouilles pour que je puisse revoir Ahmad. Je sais juste qu'on cherche une blonde, de taille et corpulence moyennes, dans les vingt-deux, vingt-trois ans, mignonne mais sans plus, habillée simplement. Pas de bijou, tatouage ou autre signe particulier. Elle porte peut-être une chaîne en or avec une croix en argent, mais je n'en suis pas sûr.

Ouais, ai-je pensé, voilà mon bon de sortie. Trouver la fille et me désengager.

Il coupa le contact et on sortit de la voiture. Il fit un signe au gardien et ne prit pas la peine de s'embarrasser d'un ticket. Manny était connu. Il tapota la Cad.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Cossu, constatai-je, mais ça ne vaut pas la 600.

— Ah, non, ça c'est sûr. Cette foutue compagnie d'assurances ne veut pas payer. Tu peux le croire ? Au nom d'une clause concernant les guerres, émeutes et autres soulèvements. Est-ce que c'était une émeute ? Non. Du vandalisme, assurément. Et prémédité. Lors d'émeutes, ils s'en prennent à tout et n'importe quoi. Mais là, non. Ils n'ont attaqué que ma Merco 600 à 140 000 dollars, et ils vont payer. Allons-y, dit-il en s'engageant sur la chaussée et en évitant les bagnoles. Sa jambe ne semblait pas le gêner.

De l'autre côté de la rue, son visage s'est illuminé.

— Le Ravisement. Je parie que les compagnies d'assurances ne rembourseront plus après le Ravisement.

La police avait installé des barrières, un corridor pour que l'on puisse emprunter le trottoir et les marches menant au tribunal.

— Manny, tu ne crois pas au Ravisement ?

— Évidemment que non. Mais beaucoup de gens y croient. Ton mec, Plowright, il prêche le Ravisement. On pourrait être riches, un marché porteur, les polices d'assurances pour le Ravisement. Il suffit de collecter les primes sans jamais rien rembourser. Car le Ravisement n'aura jamais lieu. N'y vois rien de personnel, Cari. Au pire, il a lieu. Tu es remonté fissa parce que t'es un bon chrétien, à l'abri. Je ne suis pas inquiet de rembourser parce que, bordel, avec les tremblements de terre, la guerre nucléaire, et l'Antéchrist à la tête de

l'ONU, qui va se mettre la rate au court-bouillon pour une compagnie d'assurances qui barbote quelques pigeons ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Le portable de Manny retentit ; il le sortit de sa poche.

Tod Timley surgit de la foule en contournant une barrière. Il portait un coupe-vent et semblait livide, les yeux brillants. Il sortit un .38 à canon court de sa poche.

— Non, Tod, non ne fais pas ça ! hurlai-je.

Il ne sembla pas m'entendre. Je n'existais pas. Il tira deux fois sur Manny avant de se faire descendre par les flics.

Je rattrapai Manny tandis qu'il s'écroulait, l'air hagard. Puis une immense tristesse déforma son visage. Conscient de sa fin. Ni peur ni douleur, mais la fin, tel un horizon infini.

Les gens criaient et les caméras s'agglutinaient autour de nous. Je vis la police qui appelait les secours. Manny se raccrochait à moi.

— Susan, dit-il.

— Calme-toi. Ça va aller.

— Susan.

— Je vais la prévenir. Elle nous retrouvera à l'hôpital. Tiens bon.

Un flic essayait de m'écarter pour s'occuper de la blessure de Manny, touché au ventre et à la poitrine. Il pissait le sang. Il m'empoigna le bras :

— Promets-moi, implora-t-il.

— Du calme. Laisse-les...

— Les secours ?

— Ils arrivent, répondis-je.

Il a hoché la tête. Il partait, mais sa main ne lâchait pas prise. Soudain, il plongeait ses yeux dans les miens.

— Trouve le coupable.

— On a tout vu. Les flics l'ont descendu. Il est mort.

— Pas celui-là, Cari. Il faut que tu sauves Nazami. C'est une erreur judiciaire.

— Oui, j'vais...

— Ne me raconte pas de conneries, Cari. Jure-le, jure-le-moi tout de suite.

— Je te le promets.

— J'ai ta parole, sur ta Bible, ou ce que tu veux... Bordel, fais-le pour moi. Trouve qui a tué MacLeod et sauve ce gosse. Tu le jures ? Est-ce que tu me le jures ?

— Ouais, Manny.

— Tu jures par tous tes saints ?

— Par tous mes saints.

Les flics m'ont tiré en arrière. Des cris – « laissez passer, laissez passer » –, et les secours sont arrivés. Les gars lui ont posé des bandages avant de l'évacuer sur une civière. Le téléphone de Manny était toujours sur le trottoir. Je le ramassai pour lui rapporter.

« L'éternel problème du Diable », dit le rabbin. Dans des moments comme celui-ci, on en revient toujours au Diable.

Nous étions au temple Emanu-El, le plus ancien lieu de culte juif de l'État.

Aux funérailles d'Emmanuel Goldfarb.

Il avait tenu bon jusqu'à l'hôpital et vécu assez longtemps pour que Susan ait le temps de lui dire adieu. « Ça, au moins, c'était une mitzvah », avait lâché le médecin juif qui m'avait annoncé le décès de Manny.

Mourir de vieillesse, c'est dans l'ordre des choses et nous l'acceptons. Lorsque la mort est consécutive à une maladie, l'entourage a le temps de s'y faire, et même de la considérer comme une délivrance. Une mort violente brise les évidences, essentielles. Comme : je me couche et demain le soleil se lèvera. Des évidences que partagent Gwen et ma fille, les fidèles et leur pasteur, et que partageait aussi mon ami Manny. Mais pour lui, c'est terminé. Il n'y a plus ni espoir ni certitude. Manny zigouillé – telle une brindille qui craque –, pas sûr que le soleil se lève demain.

Mais moi, j'ai le Seigneur. Je suis entre Ses mains et j'ai la vie éternelle dans Sa miséricorde. Parce que je crois en Lui. Parce que je me donne à Lui.

Manny, lui, n'aura pas la vie éternelle. Il ne m'accueillera pas à la porte du paradis, ne s'occupera pas de mon cas si j'ai besoin d'aide, démontant les preuves compromettantes et me disculpant, citant d'autres pécheurs qui ont eu droit au paradis. Dernier recours, il plaiderait les circonstances atténuantes.

Ça me perturbe.

Ça ne devrait pas, je le sais. Après tout, l'Évangile n'attendait que lui. Dieu nous tend la main. Jésus aussi. Voilà pourquoi il est de notre devoir d'évangéliser. Pour apporter la bonne parole : le salut existe et personne n'est obligé de brûler en enfer pour l'éternité. Alors prenez cette main tendue. Prenez-la avant qu'il ne soit trop tard. À qui la faute si vous ne le faites pas ?

Pourtant, ça me perturbe.

Si je comptais sur mes doigts, puis sur mes orteils, et enfin sur les pages de la Bible, j'arriverais au Lévitique avant d'être à court de gens que je connais personnellement et qui ont choisi le Seigneur, mais que j'aime bien moins que Manny, et qui donc, a priori, s'entasseront dans les subdivisions célestes. Si l'on s'en tient aux bonnes actions, à l'honnêteté et la détermination face à l'adversité, la plupart méritent moins le ciel que Manny. Mais seul compte le don de soi au Seigneur.

« Pourquoi le Malin est-il sur terre ? demanda le rabbin. Une question que tout le monde se pose quand le malheur frappe. Une question que nous, juifs, pouvons nous poser plus que d'autres. Une question qui n'appelle pas de réponse simple. »

Manny était plutôt apprécié et connu, et il avait des relations en quantité. Ses obsèques : le Bottin mondain du pouvoir et de l'argent dans la ville et tout l'État. Un sénateur, le président de l'université, le maire, le gouverneur. Des Goldwater avaient fait le déplacement depuis l'Arizona ; quelques générations en arrière, ils étaient encore Goldwasser et juifs.

Jorge Guzman de Vaca était aussi présent.

Le représentant du Cartel du Golf dans notre État. Si vos fiches sur les gangs mexicains ne sont pas à jour, sachez que le Cartel du Golf a fait les gros titres pour avoir décapité certains membres du gang rival, Los Valencia.

Jorge a essayé de rejouer la saga des Corleone en une seule génération. Nombre de ses affaires sont légales. Et tout ce liquide se cherche une légitimité. Il donne aux œuvres caritatives et finance les campagnes électorales ; il siège au conseil d'administration de l'Association de l'Amitié américano-mexicaine et des Œuvres catholiques unifiées, pour n'en citer que deux.

À ma grande surprise, Jeremiah Hobson était lui aussi là. C'était notre chef de groupe quand on avait essayé en vain de faire tomber Jorge. J'ignorais ce qu'Hobson savait. Un brigadier servait de courroie de transmission entre Hobson et ses fantassins. Jerry c'était : pas vu le mal, pas entendu le mal, pas dit de mal – sauf qu'il furetait, écoutait et ragotait.

Lorsque tout est parti en vrille, on s'est demandé où ça allait mener. Hobson n'était que deux échelons au-dessus dans la chaîne alimentaire. Puis Rafe s'est foutu son flingue dans la bouche, et tout s'est arrêté net. Ils ont fait de lui la brebis égarée et galeuse et Rafe était bien trop froid pour les contredire.

Hobson était ensuite passé commissaire. Il avait démissionné –

avec ses vingt ans d'ancienneté – pour rejoindre la Cathédrale du Troisième Millénaire comme chef de la Sécurité. Un poste important au regard de toutes les activités : émissions de télé et radio, écoles, immobilier, programmes et missions de réinsertion. À l'époque, c'était Jerry. Désormais, c'est Jeremiah.

La Cathédrale du Troisième Millénaire évoque une porte tournée vers le futur ; le temple Emanu-El une boîte à trésors chargée de son passé.

Évidemment, il est beaucoup plus petit. Construit à la fin de la Guerre civile, le temple fait figure d'antiquité pour un édifice du Sud-Ouest. De l'extérieur, il ressemble à une mission espagnole – dans le temps, ici c'était le Mexique – excepté, bien sûr, l'étoile de David à la place de la croix. Cette terre avait été cédée aux juifs européens fraîchement débarqués, des Allemands pour la plupart, par Don Efen de Carvajal y de la Léon, que l'on disait crypto-juif.

Les crypto-juifs étaient les descendants de juifs convertis au christianisme pendant l'inquisition espagnole, mais qui étaient restés secrètement fidèles à leur religion première. Parfois, le secret était si bien gardé qu'eux-mêmes l'ignoraient. Ils se revendiquaient catholiques, allaient à l'église et communiaient, mais la famille avait pour tradition d'allumer des bougies le vendredi soir. Certains anciens dictaient aux jeunes de ne pas adorer la Trinité, mais uniquement Dieu en personne, sans plus d'explications.

On les appelle aussi les Marranos. Rita Moreno et Fidel Castro seraient de la tribu.

Les vitraux aux teintes de gemmes représentaient des scènes de l'Ancien Testament. Pas de Christ, de croix, ou de saint en vue, mais Moïse et les Tables de la Loi, l'Émancipation, Abraham et son fils, et Noé, l'Arche et le Déluge.

À l'entrée, deux vitraux récents bleu et gris rappelaient l'Holocauste.

« Dehors, le soleil brille, dit le rabbin. Nous vivons sur une terre de lait et de miel. Pas *Eretz Israël*, mais une terre riche à en défier l'imagination.

« Oui, la violence existe. Un homme prend un pistolet et en assassine un autre, qui laisse une veuve, une famille et des amis. Chagrin et souffrance.

« Et pourtant, l'homme au pistolet pensait bien faire. Emmanuel Goldfarb pensait lui aussi bien faire. Ces bonnes intentions ont accouché d'un grand malheur.

« Les questions que nous n'avons eu de cesse de nous poser au

cours de notre histoire, naïvement, on pensait qu'elles allaient s'atténuer, que les divergences allaient se régler par des discussions rationnelles. Ou, à défaut, que les différentes communautés cohabiteraient sur une terre de lait, de miel et de tolérance.

« Nous avons tort. Ces questions demeurent.

« Je regarde la télévision, précisa le rabbin. Et je me tiens au courant du score. »

Rires.

« Les autres religions ont des réponses. Ici, j'en ai bien peur, il n'y a que des questions. Que voulez-vous, nous sommes juifs. » Nouveaux rires.

« Je crois qu'il y a des mystères. Je crois qu'il y a un Dieu au-dessus, quelque part, qui nous a créés et qui veille sur nous ; qui nous enseigne le bien, le mal. Cependant, je crois aussi que le dogme mène à la violence et à la mort. Telle la tragédie que nous vivons aujourd'hui. »

J'avais moi aussi pensé bien faire – protéger ma famille et punir le méchant – en bottant le cul de Tod Timley. Mais, sans le vouloir, j'avais braqué ailleurs ses peurs et sa haine. Probablement, je les avais aussi exacerbées, et de menaces il était passé à l'acte.

Pas besoin d'un rabbin pour le comprendre. Alors que Tod Timley surgissait de la foule, dans son minable coupe-vent bleu, avant qu'il ne lève son arme, j'avais su et m'étais demandé : « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? »

Le rabbin égrena la liste des faits d'armes de Manny, ses combats, ses contributions, le bénévolat, les fonds pour l'UJA, le Planning familial et la Ligue des droits de l'homme. À la Cathédrale du Troisième Millénaire, rien que le nom des deux derniers organismes aurait provoqué un torrent de huées.

« Un jour, poursuivit le rabbin, tandis que Manny me racontait des blagues d'avocat – celles qu'il préférait –, je l'ai interrogé sur la loi et sa profession, je lui ai demandé comment il le vivait. Il a reconnu que la loi, comme beaucoup de choses, finissait par servir les riches et les puissants. Elle les protège ; ou leur joue des tours. Parfois, c'est mal ; parfois, non.

« Il me dit alors ceci, et j'en fais son épitaphe : “Pour nous, juifs, la loi doit rester sacrée. Pas parce que nous clamons être le peuple élu, mais parce que la loi, et la loi seule, se dresse entre les hommes et le chaos.” »

Une réception formelle. La veuve se tenait sur le seuil tandis qu'on chargeait le cercueil dans le corbillard et qu'on organisait le cortège de voitures. Une file de costumes noirs attendaient pour présenter leurs condoléances à la veuve. Cravates rouges, bleues et or et souliers en cuir bien cirés. Des hommes importants et chauves, qui échangeaient de temps à autre un mot avec une relation. Puis, leur devoir accompli, ils en échangeaient un autre sur une affaire, donnant-donnant. Les femmes, mouchoir à la main et sac en bandoulière, séchaient leurs larmes.

Soudain, je me suis retrouvé à côté de Jorge Guzman.

Il me tendit la main.

— Comment ça va, Cari ? demanda-t-il d'un ton calme.

Il portait un costume sobre. Il aurait pu passer pour un cousin conseiller financier.

— Il va me manquer, ajouta-t-il.

— Ouais, à moi aussi.

— Je veux dire, personnellement. Manny était mon *hombre* ou, comme disent les siens, un *mensh*. Pour les trucs juridiques aussi, bien sûr.

— Bien sûr.

— Il était bon, regretta Jorge en secouant la tête.

— C'était mon ami.

— Tu n'imagines pas comme c'est rare. Pas que tu aies des amis

— je suis persuadé que tu en as plein.

Jorge parlait toujours avec précaution, comme attentif à son accent, ou pour s'assurer qu'il ne disait rien qui pourrait lui être reproché sur une bande face à un juge.

— Je voulais dire les bons avocats. Les gens l'ignorent parce qu'ils ont rarement besoin d'un avocat. Quand ils achètent leur maison ou que leur gosse fait des bêtises, ils sont perdus. Je vais te dire un truc : quand tu as l'habitude des avocats, tu découvres à quel point la plupart sont mauvais. Ils sont à la bourre sur la paperasse, ne lisent

pas les dépositions, ne t'écoutent pas et ils ne connaissent pas la loi. C'est pas comme à la télé, mon pote. Tu peux m'en citer un aussi fort que Manny ?

— Pas au débotté.

Hobson nous fixait.

— J'en cherche un. Si tu penses à quelqu'un d'aussi bon que lui, fais-moi signe.

— D'accord.

— Et toi ? Manny était un de tes gros clients. Tu vas t'en sortir ?

— Il va falloir que je trime.

— Il t'arrive de faire des enquêtes ? demanda-t-il.

— Bien sûr. D'habitude je travaille via des avocats. Mais pas seulement.

— Pourquoi tu ne me passerais pas un coup de fil ?

Il sortit une carte de visite et la fourra dans la poche de ma veste.

J'étais gêné. Par l'intimité du geste, ou parce que j'allais avoir besoin de nouveaux clients, et que je redoutais ce qui m'attendait si je bossais pour le représentant du Cartel du Golf.

— Écoute, Jorge, j'ai toujours besoin de boulot. Mais, sans offenser personne, je me souviens de témoins ayant disparu et de jurés au comportement très étrange. Je ne suis plus flic et ce ne sont pas mes affaires, mais certains trucs pourraient me poser un cas de conscience. Par exemple, si je découvrais qu'un type t'a escroqué et que j'apprenais par la suite qu'il lui est arrivé quelque chose.

— J'apprécie ton franc-parler.

— Ah, bon ?

— La franchise est d'or et elle est efficace. L'hypocrisie fait perdre du temps et de l'énergie. Je ne t'appellerais pas pour des histoires qui pourraient te gêner. — Il marqua une pause. — Je te le promets, dit-il en souriant. En même temps je pense qu'un ami d'ami, ajouta-t-il solennel en évoquant Manny, est un ami. Si je peux faire quoi que ce soit pour toi, n'hésite pas à me passer un coup de fil.

— Tu parlais de quoi avec ce con ? m'interpella Jeremiah en m'alpaguant tandis que je me dirigeais vers la veuve.

— Il cherche un bon avocat, répondis-je.

Jerry est grand et falot. Un visage de manager et la mentalité d'un agent d'assurances sicilien. Courbettes aux puissants, coups de latte au petit peuple.

— Fais attention à lui, prévint-il, comme s'il était encore mon supérieur hiérarchique.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je n'aurais pas cru...

— Que j'étais copain avec ton pote de la Ligue des droits de l'homme ?

— Ouais.

— Il y a une vieille blague sur cette star de cinéma...

— T'es pas du genre à raconter des blagues. Je me demande bien pourquoi tout le monde se sent de raconter des blagues à cet enterrement ?

— Ouais, bah si tu veux, pour faire court, la chute c'est qu'ils sont allés aux funérailles pour s'assurer que la star était bien morte.

— Va te faire mettre, Hobson.

— Et tant qu'on y est, continua-t-il comme si de rien n'était, dis-moi que l'histoire Nazami est, elle aussi, enterrée. Lâche l'affaire, Cari. Offre une sépulture décente à cette histoire et lâche l'affaire discrètement.

20

Paul Plowright me convoqua.

La ville s'étend sur les deux rives du fleuve. Au nord, les monts vont crescendo jusqu'aux montagnes dans le lointain.

La Cathédrale du Troisième Millénaire est située sur les hauteurs.

L'église évoque une vague montante et pleine de promesses. Elle est ancrée à une tour de bureaux ronde, située sur la gauche. Comme la cathédrale, la tour est principalement en verre, à part les massives colonnes en pierre blanche.

Elle est toujours illuminée et on la distingue à des kilomètres. Le phare du désert. Une ville scintillant sur la colline.

La paroisse revendique 38 000 fidèles, emploie 1 200 personnes et récolte 110 millions de dollars par an. Elle produit et diffuse programmes télé et radio ; elle publie livres, brochures et bibles ; sans oublier l'aide aux plus démunis et le prosélytisme. Dans les prisons, grâce aux subventions fédérales, le ministère est désormais rentable. Avec ses diverses activités, la communauté est en plein essor, et se porte plutôt bien ; elle compte plusieurs écoles et même une université.

Sur l'autoroute, la sortie 31, *Boulevard du Salut*, lui est réservée. En Amérique, une paroisse compte en moyenne deux cents membres.

Une question se pose : comment a donc fait Paul Plowright ? Sa réponse : Dieu l'a guidé. C'est grâce aux Cinq Révélations de sa jeunesse, même s'il ne les a pas vécues comme telles, avant la dernière.

Première Révélation :

Avant lui, son père avait eu une intuition. Ayant servi dans l'infanterie durant la Seconde Guerre mondiale, il en avait conclu que le truc le plus important dans la vie, c'était une paire de godasses qui ne fileraient pas d'ampoules.

Démobilisé, il avait utilisé sa solde et un prêt pour ouvrir, Chez Plowright, Au bonheur du soulier et de la botte, avec ce slogan : *C'est garanti, elles vous iront !* Il y a dix ans, la boutique était encore en centre-ville, non loin du tribunal. Mais les prix de l'immobilier ont

flambé ; le frère de Paul l'a louée à la marque Gap et il a pris sa retraite.

Vers l'âge de dix ans, tous les enfants de la famille commençaient à travailler au magasin. Paul, né en 1958, était l'aîné. Un don inné pour les relations avec la clientèle l'avait propulsé à la vente, tandis que le reste de la fratrie était à la manutention et au ménage.

À douze ans, sa mère l'avait emmené chez Raab's, le grand magasin en bas de la rue, pour lui acheter son premier costume. En discutant avec le vendeur, il avait découvert que le type était à la commission.

Paul avait dit à son père que lui aussi voulait un intéressement.

Son père avait refusé. Ils formaient une famille. Un pour tous et tous pour un.

Paul ne s'était jamais rebellé contre ses parents, mais là, si. En son for intérieur, il savait que les individus marchent à la récompense, et qu'il faut assumer les conséquences de ses actes. Il avait une conviction : les primes l'inciteraient à bosser d'arrache-pied. Sans compter que s'il vendait plus de chaussures, le magasin ne s'en porterait que mieux. Et toute la famille en profiterait.

À douze ans, il avait compris instinctivement la différence entre le capitalisme et le collectivisme.

De l'importance des *responsabilités*.

Deuxième Révélation :

Son père avait accepté de faire un essai. Paul avait vite réalisé que travailler plus ne suffisait pas. Impossible de forcer les clients à acheter. Il fallait être plus astucieux. Il devait sentir *le moment* où l'achat se fait ou ne se fait pas.

Son père, qui avait traversé à pied l'Afrique du Nord, la Sicile et l'Italie, était obsédé par les détails pratiques. Pour Paul, le secret de la vente était ailleurs. Les clients voulaient *sentir* que les chaussures leur allaient bien ; ils voulaient que l'on *s'occupe* d'eux ; voir le vendeur comme un ami et en *avoir pour leur argent* ou *faire une bonne affaire*. Bref, sans un petit plus, ils n'osaient franchir le pas. Mais dès qu'ils avaient la *certitude* d'être gagnants, ils achetaient la paire de chaussures.

Les gens ont soif de *certitudes*.

Troisième Révélation :

Dans les années soixante, la région avait dix ans de retard. Coupe en brosse pour les garçons qui servaient du *Monsieur* et *M'dame*. Genoux collés serrés pour les filles qui tenaient le coup jusqu'au mariage. Paul avait décidé de tenter la grande aventure : avec l'argent

gagné, il s'était inscrit dans une faculté du Wisconsin, très loin de chez lui. Il s'attendait à trouver Ronald Reagan dans l'équipe de foot, casque en cuir vissé sur la tête et impatient d'en découdre.

Pas vraiment l'ambiance qui régnait à Madison, la capitale.

« Je me souviens d'un détail en particulier, répétait-il souvent pendant ses sermons. Au cours de mon second semestre, j'avais choisi un cours intitulé "Psychologie de la déviance".

« Tout ce que la "science de l'esprit" avait défini comme relevant de la déviance – abus de drogue, nymphomanie, homosexualité, parties à trois, à quatre, communautés partouzardes, avortement, femmes fières de leurs enfants nés hors mariage, défiance à l'égard de l'autorité parentale, gros mots, vol à l'étalage et vol tout court, deal, agitation et violence politique, mélange des races et autres subcultures déviantes –, eh bien, tout cela s'accomplissait sous nos fenêtres. Parfois même en classe ! Et pas de condamnation, mais des encouragements et des applaudissements !

« Les murs étaient couverts de posters de Mao Tsé-toung, communiste, athée et auteur de massacres, et de Che Guevara, complice de l'asservissement du peuple cubain. Leur héros : Eldridge Cleaver, ce violeur qui s'était vanté de s'être entraîné sur des femmes noires avant de s'attaquer aux blanches. Son partenaire, Huey Newton, avait été reconnu coupable d'assassinat. Ils vénéraient Jimi Hendrix et Jim Morrison, des camés qui se sont autodétruits. Semblables à de petites Jane Fonda, ils fêtaient le Vietcong qui descendait des Américains dans la jungle. C'était au-delà du Mal. Une tragédie. Une trahison. »

Paul savait que l'Amérique avait des ennemis. Son père était parti se battre contre les nazis. La lutte à mort avec l'Empire soviétique battait son plein. Il ne doutait pas de la vaillance du combattant américain. Il savait que sur le champ de bataille, point de défaite possible.

Les mœurs évoquées plus haut l'avaient troublé.

Une évidence : il fallait craindre *l'ennemi de l'intérieur*.

Quatrième Révélation :

De retour à la maison, Paul avait travaillé un an, avant de décider que les extrémistes et les hippies, les athées et les communistes, les junkies et autres pervers n'allaient pas gâcher sa vie. Il était retourné à la fac. Cette fois, à l'université du Sud-Ouest, section commerce. On y parlait responsabilités, primes et bénéfices ; il était à l'aise. L'UV de psychologie l'avait laissé perplexe.

Puis il s'était inscrit à l'université de Chicago en master de

marketing.

Fondée par John D. Rockefeller, cette fac d'économie de renommée mondiale prônait la bonne vieille économie de marché – l'époque était en proie à une intense cogitation –, c'en était viscéral, sacré.

De l'autre côté de la rue, on expérimentait le néosocialisme – logements sociaux à perte de vue –, et tout le monde pouvait découvrir en avant-première les effets dramatiques de l'État-providence.

Les habitants n'avaient pas bossé pour se payer leur appartement. Les ascenseurs étaient vandalisés, les vitres brisées. Ils urinaient et déféquaient dans les couloirs.

Tous les jeunes mâles rejoignaient les gangs et dealaient. Les adolescentes abandonnaient volontiers leur vertu, sans conséquence, parce qu'elles pouvaient avorter ou compter sur les allocations familiales.

La famille se disloquait. Plus personne ne travaillait.

Plowright avait compris que les progressistes, sous couvert d'« aide aux pauvres Nègres », les anéantissaient.

Ce que le gamin vendeur de chaussures avait réalisé à l'échelle individuelle, l'étudiant en marketing le voyait désormais comme la cause de tous les maux de la société.

Leçon limpide : sans conséquences, point de responsabilité.

Lorsque la responsabilité disparaît, la civilisation périlite.

Cinquième Révélation :

Jour de la cérémonie de remise des diplômes.

Attendant son tour pour aller chercher son sésame, il avait soudain percuté : Dieu était derrière toute chose.

Le Seigneur avait choisi cette nouvelle nation, terre de liberté et de démocratie, pour que le genre humain prenne un nouveau départ.

Satan était déterminé à contre-attaquer, furtif et insidieux. Un exemple : ces allocations qui, au lieu d'aider les pauvres, les détruisaient. Le Malin opérait via de grands penseurs autoproclamés. Comme ce Freud qui affirmait que la morale n'était que répression. Mais aussi que l'adultère, l'homosexualité et même les rapports entre enfants étaient bons pour la santé ! Paul avait alors réalisé que la « psychologie » ne pouvait expliquer le comportement des gens car elle excluait Dieu.

Son voisin lui avait donné un petit coup de coude et Paul s'était levé.

En chemin vers l'estrade, il avait entendu une voix qui lui demandait : « Que vas-tu faire de tes brillantes études ? Ne voudrais-tu pas servir quelque chose de plus grand ? »

Alors il avait répondu : « Seigneur, je vais Te servir. »

Paul s'était senti animé de Son pouvoir et de Son amour.

Il s'était avancé tel un automate. Le doyen avait prononcé son nom – il avait bien vu remuer ses lèvres, mais il n'entendait rien – et lui avait remis le précieux parchemin. Guidé par le même maître invisible, celui de toujours, il était passé devant le doyen et s'était emparé du micro.

Au pied levé et sans y avoir été invité, il avait prononcé son premier sermon :

« Le Seigneur nous appelle pour servir l'Amérique contre le communisme mécréant et la destruction de toute morale par l'État-providence. Préservons la force et la grandeur de ce pays. Servons le Seigneur. Tout ce que nous Lui donnons, par Son pouvoir et Sa générosité, Il nous le rendra au centuple ! »

21

LA REVUE DU SUD-OUEST LE MEILLEUR GUIDE DE LA PLUS BELLE RÉGION D'AMÉRIQUE

Le chemin du pouvoir : la croisade de Paul Plowright

Comme les vedettes de cinéma et les rock stars, chaque télévangéliste a son style. Joël Osteen, costume lisse et soyeux, est un orateur des plus émouvants. Pat Robertson est, lui, le sénateur de Dieu. Quant à Jimmy Swaggart, il prêche comme son cousin Jerry Lee Lewis joue du rock.

En privé comme en public, la présence de Paul Plowright rappelle celle d'un PDG de multinationale – le genre d'homme d'affaires à qui le Président tape dans le dos pour en faire son ministre de la Défense.

Avant tout, ce qu'il offre à ses fidèles, ce sont des certitudes.

Photo en une.

Yeux bleus fixant l'objectif. Visage rond. L'âge a terni ses cheveux blonds, couleur crinière de palomino, qu'il a un peu longs ; seule vanité physique perceptible.

Il explique au journaliste que, pasteur assistant dans les églises des quartiers déshérités à Détroit et Baltimore, puis dans la banlieue de Houston, il a vu changer le pays. « Les vrais Américains ont été chassés hors des villes. Par vrais Américains, j'entends ceux qui croient en Dieu et au drapeau, subviennent aux besoins de leur famille, s'assument. » Et, pas peu fier, le magazine précisait que ces vrais Américains s'installaient surtout dans le Sud-Ouest. Voici pourquoi Paul Plowright était revenu au pays fonder sa propre paroisse. Méthodes modernes de management et ministère à la pointe de la technologie. Études de marché et ligne de produits dérivés. Revenus diversifiés.

Prétexte de l'article, la dernière campagne d'importance : l'élection du gouverneur et sa demeure de fonction, un siège au Sénat, et les deux chambres de l'État étaient en jeu. Une course intense, amère,

parfois vicieuse. Dépenses de campagne record. Abysses de bassesses.

Tout le monde s'accordait à dire que l'issue du scrutin dépendrait du vote évangélique.

Lors de la cérémonie d'investiture, Paul Plowright se tenait sur l'estrade avec la Bible familiale. Le moment venu, il l'avait passée au doyen des juges, et le gouverneur élu avait posé la main dessus et prêté serment.

Plowright occupait tout le dernier étage de la tour.

Un appartement, cercle dans le cercle, partait du centre. Les fenêtres donnaient au nord sur la fac et les sommets au loin.

Au sud, son bureau : vaste croissant orienté est-ouest. Un ascenseur privé menait directement chez lui. J'arrivai dans l'autre, celui du public, qui donnait dans un petit vestibule à la pointe est de l'arc de cercle.

Paul Plowright m'attendait à la porte de son bureau.

Souriant et amical.

Que voulait-il donc ?

Il me serra la main. Chez Paul, ce n'est pas un geste anodin, pas un simple hochement de tête. Mais une étreinte. Un acte de domination aussi, certes chaleureux, mais une façon d'établir qu'il est seul maître à bord.

— Mon cher Cari, bienvenue. Ça fait si longtemps qu'on ne s'est vus. Ça me désole, mais je suis débordé, ajouta-t-il en guise d'explication.

Immense baie vitrée. Murs en granit poli tapissés de photos de Paul aux côtés de puissants et autres huiles. Sur la plus grande, on le voyait avec le gouverneur lors de la prestation de serment.

Un tiers du bureau faisait office de salon – canapé, fauteuils, table basse et écran plat LCD de 155 centimètres.

Plus loin, sa table de travail trônait majestueusement au milieu de la pièce. Derrière, l'espace réservé aux secrétaires : deux bureaux, une armoire, une photocopieuse, et enfin les toilettes. Nous étions seuls. Traitement : interview cent pour cent privée.

Il me demanda des nouvelles de Gwen et d'Angie. Je lui retournai la politesse avec sa femme Shirley.

— Partie pour Washington. Ensuite elle fera la tournée des casernes et conduira des veillées religieuses. Elle voyage beaucoup comme ambassadrice itinérante de l'église. Pour soutenir nos troupes. La gauche, les démocrates et les médias font des ravages.

D'un geste cordial, il m'indiqua le canapé et s'installa dans un fauteuil. L'écran – diffusant en direct un paysage – nous faisait face. Soleil et ciel s'y reflétaient, tel un tableau vivant. La vidéo en haute définition était impressionnante.

— Café ? proposa Paul.

Table basse dressée pour deux, avec tasses et soucoupes, sucre et crème, petites cuillères en argent et serviettes soigneusement pliées. Plus de l'eau minérale et des fruits. Il attrapa le Thermos de café.

— Il vient d'en bas, continua-t-il en faisant allusion au Star-bucks de la cathédrale.

Ça m'allait très bien, je le lui dis et il me servit.

— Il paraît qu'hier tu as eu des mots avec Jeremiah ? demanda-t-il en me passant tasse et soucoupe.

— Rien de grave.

— Pour moi, Gwen, Angie et toi, vous faites partie de la famille paroissiale.

Un ton très paternel, celui d'un beau-père affectueux.

Gwen travaille pour la CTM cinq heures par jour.

Les mères de famille ne bossent que de 8 à 14 heures. Une politique maison : si les deux parents triment comme des malades du matin au soir, la famille implose. Quand un gamin rentre de l'école, au moins un parent se doit d'être présent.

L'été, Gwen s'occupe aussi du Camp d'aventure chrétien de la cathédrale. Ou comment se rapprocher du Seigneur en rafting, et se forger une morale et le caractère en crapahutant dans les montagnes du Nouveau-Mexique.

Angie participe à ces excursions depuis que je suis avec Gwen.

J'acquiesçai. Oui, nous faisons partie de la famille de la paroisse.

— Je déteste que mes amis se querellent, déplora-t-il en secouant la tête. Jeremiah peut être rude. Il va te présenter ses excuses... – et avant que je puisse en placer une, Paul m'assura qu'elles seraient sincères. Faux. – Il n'aimait peut-être pas ton copain avocat, mais ce n'est pas une raison pour lui manquer de respect, ni à toi.

— C'est gentil, mais je peux me débrouiller avec Jerry.

— Je n'en doute pas une seconde. Mais je ne veux pas que vous vous « débrouilliez ». – Il convoqua un verset, Matthieu 5,23-24. – *« Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère. »* Tout est dans le Livre.

— Ce n'était vraiment pas grand-chose. Passons l'éponge.

— Bien.

Il attrapa la télécommande, appuya sur un bouton, et le paysage sur l'écran se métamorphosa.

Vue imprenable sur l'école d'Angie, l'Académie chrétienne du Troisième Millénaire. Ils faisaient du sport, l'air sain et équilibré.

Leur devise : *Résolument scolaires, clairement chrétiens.*

La discipline règne. Les filles ne viennent pas à l'école le nombril à découvert et percé comme Salomé ; ou portant leurs pantalons si bas qu'elles doivent se raser ou s'épiler pour que leurs poils pubiens ne frisent pas au nez et à la barbe de tout le monde, ce qui cause le trouble parmi les adolescents et les profs entre deux âges.

Les garçons n'ont pas le droit de se déguiser en apprentis gangsters, pantalons sous la raie du cul et poches remplies d'herbe, de speed, de coke, de lames ou de flingues. Ça ne rigole pas.

Les adultes inspectent vestiaires et sacs à dos.

La politique est aux châtiments corporels, mesurés et retenus, mais assez appuyés pour que les gamins obéissent. L'ambiance est au respect.

Tout ça, c'était bien joli, mais je le savais. Qu'essayait-il de me faire comprendre ?

— Les écoles, commença-t-il. Le cœur du pouvoir laïque est dans les écoles. Ils prennent nos enfants dès le primaire. Ils leur enseignent que la Bible n'est qu'un livre parmi d'autres. Que le christianisme ne diffère ni de l'islam ni du bouddhisme ou de la sorcellerie. Aux murs, les posters font l'éloge de l'homosexualité. En revanche, il est illégal d'accrocher les Dix Commandements. Voilà pourquoi nous construisons *nos* écoles.

Il zappa sur un plan plus large encore. La cathédrale était à une dizaine de kilomètres de l'autoroute et possédait toutes les terres qui y conduisaient. Une authentique petite banlieue bâtie autour de ses écoles : maisons individuelles sur des parcelles d'un huitième, un quart ou demi-hectare, appartements en rez-de-jardin, maisons de santé et de retraite. Le tout émaillé de jolies allées et de charmants culs-de-sac. Sans oublier la station-service et l'épicerie.

— Les gens veulent vivre près de leurs écoles pour que les enfants puissent rentrer chez eux à pied, *si le quartier est sûr*. On a donc construit cette communauté autour de nos écoles et fait en sorte que l'endroit soit calme. Voilà pourquoi les gens veulent vivre ici.

Vrai. Sans la liste d'attente de quatre ans, on s'y serait installés,

pour la plus grande joie de Gwen et Angie. Hors de prix, sauf si l'on considère le privilège – rare – de vivre dans une communauté chrétienne. Et puis, de manière générale, les prix de l'immobilier sont vertigineux.

— Et ce n'est qu'un début. D'autres écoles vont voir le jour, et la communauté va s'agrandir. On va ouvrir des boutiques, une banque. Les affaires attirent les affaires. Que rêver de mieux qu'une population active et chrétienne ?

Il zappa sur le petit campus de la cathédrale, au nord. Sept cents étudiants pour cinq bâtiments, dont deux résidences universitaires. Spécialisée dans l'étude de la Bible, la fac propose aussi des licences de sciences et de lettres. Elle vient d'obtenir son agrément.

— Dans leurs universités, ils endoctrinent les étudiants, ils ont leurs propres définitions de la science, de la nature humaine, de l'histoire et de la loi, et ils tentent de nous les imposer.

Intérieurement, il bouillait, le vivait comme une trahison.

— La fac que tu vois là, ce n'est qu'un début.

De la colère à l'espoir. Un homme en croisade pour sauver le monde. Même si la question restait en suspens, pourquoi essayait-il de recruter le fantassin que j'étais ?

— Bientôt, notre université sera prestigieuse. Avec une fac de médecine basée sur l'éthique chrétienne. Une fac de droit qui accouchera d'avocats chrétiens qui lutteront contre la Ligue des droits de l'homme, et ses juges et avocats gauchistes. Des juristes qui se battront pour les droits des croyants et la liberté de parole des chrétiens. Sans oublier l'informatique.

Puis, un sourire en coin, il ajouta :

— Dieu devrait pouvoir concurrencer Microsoft.

Je ris.

— Impressionnant, dis-je.

Il me regarda : pouvait-il me faire confiance ? Puis il hocha légèrement la tête :

— L'heure n'est pas aux annonces. Tout ça reste entre nous.

— Entendu.

— C'est encore à l'état de projet, mais c'est du solide, du concret, qui va très vite devenir réalité. Et je ne t'ai pas tout raconté.

On pénétrait en territoire nouveau. Il continua :

— Mon seul problème : bien m'entourer. Tu es très bon dans ton

domaine. L'époux, le père et le soutien de famille que tu es a sûrement de l'ambition. Faire de ton activité une vraie affaire avec employés, trésorerie et contrats sur la durée. Tu pourrais aussi vouloir un poste à responsabilités dans une boîte. Salaire généreux et avantages. Oublier les fins de mois difficiles. Je te fais une offre. La paix et la sécurité sont les conditions *sine qua non* de toute communauté. J'ai besoin de gens comme toi, Cari.

— Merci. Ça fait plaisir.

— Voilà pourquoi il ne faut pas que tu te trompes de camp.

Le moment crucial, celui que je redoutais.

— Pasteur, dis-je respectueusement, je ne suis d'aucun camp.

— On n'est pas en guerre contre la Terreur ? demanda-t-il, essayant de me coincer.

— Si, évidemment.

— Et tu es de quel côté ?

— Je ne suis qu'un privé, répondis-je en essayant de ne pas tomber dans le piège. Les flics bossent pour les procureurs. Moi, pour les avocats de la défense et donc, parfois, pour les méchants. C'est comme ça. Les avocats plaident, puis le juge et le jury font le tri. Ainsi va le système.

L'expression qu'il fit, je l'avais vue un nombre incalculable de fois chez des juges irascibles, impatientes de rejeter une objection. Je passai la seconde.

— C'est dans la Constitution.

— La Constitution n'est pas un pacte suicidaire, rétorqua-t-il brusquement. Abraham Lincoln, Thomas Jefferson et la Cour suprême, on sait tous que si on ne survit pas, point de Constitution. On est en guerre. Il en va de notre survie.

— Oui, mais écoute, j'ai vu ce gosse...

— Gosse ?

— Franchement, il ressemble à un gamin, un étudiant effrayé, pas franchement du genre à...

— Comme ces médecins britanniques ? Pas le style à faire exploser une voiture piégée dans un aéroport bondé ? Ils la jouent fine. Tu es bien naïf.

Il se leva.

— Viens par ici, dit-il, en gagnant le centre de la pièce.

Je le suivis vers son bureau de trois mètres de large, du sur mesure en bois exotique. Un écran plat, un clavier, une imprimante, des bouquins et la paperasse en cours. Il attrapa deux feuilles surlignées

de jaune.

— C'était dans le *Kuwait Times*, reprit-il en insistant sur la source. Un journal *arabe*. Un article sur l'endoctrinement de leurs enfants dans les madrasas. Citations de leurs manuels scolaires et des livres de leurs professeurs à l'appui. Ils leur enseignent que l'islam est la seule vraie religion. Et que nous ne sommes qu'une bande d'infidèles. Que les juifs sont des primates et les chrétiens des porcs. Un musulman n'est loyal qu'à un autre musulman. Et peu importe s'il est très loin de chez lui, comme ici par exemple. La loi islamique commande de tuer les infidèles, les esclaves et les adultères. Car ce sont des esclavagistes. Un père a le droit de vie et de mort sur les membres de sa famille, tout comme les grands-pères. Voilà les sauvages auxquels nous avons affaire. Ils sont toujours en croisade. La guerre qu'ils mènent contre nous, *les porcs*, ne cessera que le jour du Jugement dernier. Voilà ce qu'ils racontent à leurs *gamins*.

Il me fourra les pages sous le nez pour que je puisse lire par moi-même.

— La vérité, c'est que j'ai vraiment essayé de me débarrasser de cette affaire, lâchai-je conciliant. Depuis que je l'ai acceptée ou presque. Mais Manny était un bon client à qui je ne pouvais dire : « Je prends ce dossier, mais pas celui-là. »

— Bien, déclara-t-il calmé, pensant qu'il m'avait eu. Maintenant tu as une échappatoire, continua-t-il une main sur mon épaule.

Le pouvoir de son toucher, j'ignore d'où il vient, mais il est réel. Il touche les gens, et ils viennent à Jésus, se débarrassent de leurs béquilles et de leurs péchés.

— Avec la mort malencontreuse de Mr Goldfarb, tu es, *de facto*, dégagé de tes obligations.

Là, il écarta les doigts, comme s'il me délivrait d'un poids, de la même façon qu'il m'avait un jour délivré d'une vie dissolue. Pernicieux servage.

D'un hochement de tête, il ajouta, l'air satisfait :

— Un avocat commis d'office va récupérer le dossier. Laisse-le s'en charger.

— Je ne suis pas sûr, dis-je pour lui faire savoir que ça n'allait peut-être pas se passer comme ça, sans mentionner mes obligations envers le nouveau conseil d'Ahmad. Visiblement, il veut s'offrir la meilleure défense possible.

— Il n'a pas un centime.

— Si. Il a sa famille, et des gens assurent leurs arrières en les

aidant.

— Je pense que tu es mal renseigné. Goldfarb était bénévole sur ce coup-là.

— Non. Je lui ai posé la question et il m'a affirmé le contraire. Il m'a dit que l'argent coulait à flots.

— Vérifie, répliqua Plowright, tu verras. Pour une raison ou une autre – va savoir pourquoi – ton « ami » t'a mal renseigné.

La certitude de la foi n'est pas la même que celle d'un fait. Plowright était certain des faits. Le monde se dérobaît sous moi.

— Qui sait, il avait sans doute ses raisons ? continua-t-il. Il travaillait peut-être bien pour la Ligue des droits de l'homme, ton honorable patronyme et ta bonne foi en couverture. La LDH veut faire tout un foin de cette affaire. Pour semer le trouble dans la population, et saper la Guerre contre la Terreur.

Manny m'aurait-il caché un truc ?

— Une chose est sûre, il ne te voulait certainement pas que du bien pour t'embringer dans la défense d'un terroriste. Tout ce que tu vas réussir à te faire, c'est du mal. Voilà pourquoi je te parle. Te faire du mal, ainsi qu'à Gwen et Angie. Bref, laisse ceux qui récupèrent l'affaire s'en occuper. Nazami a fait le coup. Il a avoué et va être condamné. S'il est malin, il plaidera coupable.

— J'ai des doutes quant à ses aveux. Il affirme qu'ils ont été obtenus par la force. Pas en lui gueulant dessus, mais en le torturant.

— Oui, j'ai entendu cette rumeur qui m'a beaucoup inquiété. Si elle était vraie, ce serait effroyable. J'ai vérifié. Le seul truc qui semble l'avoir vraiment torturé, c'est la culpabilité. J'imagine que même les islamistes ont une conscience. Peut-être qu'il a voulu tirer la couverture à lui pour que sa famille puisse être fière de lui. Traînant vers Wolvern District, il a abordé un flic en civil pour lui avouer un meurtre. L'inspecteur a pris sa déposition et l'a mis en garde à vue.

— Quel inspecteur ? demandai-je, vu que je connaissais encore pas mal de monde dans la Maison, et particulièrement dans ce quartier.

Plowright haussa les épaules car il ne savait pas, puis poursuivit :

— Quand il a déclaré avoir agi au nom du Coran, l'inspecteur s'est dit que ça relevait du terrorisme. Il a donc prévenu la Sécurité intérieure plutôt que le bureau du procureur. C'est un alcool de juge qui a statué, et il est de retour devant une cour pénale. Quoi qu'il en soit, lâche l'affaire. Justice sera rendue. Certes, trop clément, mais au moins ils n'arriveront pas à en faire tout un cirque.

Son ton indiquait qu'il était satisfait.

Comment Plowright en savait-il si long ? Et ces détails que j'ignorais ? Effectivement, Manny ne m'avait peut-être pas tout dit. Avais-je faux sur toute la ligne ? J'étais dans le flou, dans une impasse.

Paul avait sans doute la réponse à la question. Il pouvait sans doute résoudre l'énigme.

— Pasteur, aidez-moi sur ce coup-là. Je vous dois beaucoup. Je vous dois la vie, et je ferai ce que vous voulez. Mais j'ai un problème. Tandis que Manny agonisait dans mes bras et que j'attendais les secours, les mains recouvertes de son sang – ce moment continuait de me hanter –, il m'a fait promettre de m'occuper de l'affaire et j'ai juré. J'ai donné ma parole à un homme en train d'agoniser.

— L'œuvre de Satan ! lâcha un Plowright de nouveau fâché. Il abuse de notre bonté. Tolérants, nous chérissons la liberté. Et donc, que fait-il ? Il se sert des gens. Comme ceux de cette maudite fac là-bas – il pointa un doigt accusateur vers la fenêtre et, au-delà, l'université du Sud-Ouest. Pour bafouer nos libertés et qu'on ne puisse plus prier dans les lieux publics. Ils pondent quantité de livres impies pour nous nuire. Des ouvrages qui nous décrivent comme des automates, qui affirment que nous pratiquons comme d'autres s'adonnent à la pornographie. Et parlons-en du porno ! Ils l'aiment et le protègent. Voilà pourquoi ils tiennent tant à la liberté d'expression. Pour déverser ces torrents d'obscénités. Le porno : leur botte secrète, la dernière arme.

Le vernis craquait. Il bouillait littéralement.

— Le porno a surgi via les machines, proféra-t-il en indiquant son ordinateur. Il pénètre tous les foyers. Un fléau pire que le crack. Personne n'est à l'abri. Un sondage du site « Chrétiens du Net » a révélé que cinquante pour cent des fidèles de sexe masculin et vingt pour cent des femmes sont accros à la pornographie. Elle est insidieuse, elle détruit les familles et pervertit les enfants. L'amour physique est un cadeau de Dieu pour embellir le mariage ; Satan, lui, sème la discorde avec, et embrouille les nôtres. Son œuvre est maléfique.

Il sermonnait à plein tube avec moi pour tout fidèle. Était-ce pour me secouer ou parce qu'il ne pouvait plus se contrôler ? De si près, et non perdu parmi six mille autres anonymes, c'était comme de comparer une gentille interpellation dans *Cops* à la routine de la rue. Poings et matraques en action. Suintant la trouille et la violence.

— Un... un de nos conseillers d'orientation est passé me voir ce matin. Encore une histoire tragique. Celle d'un homme qui, voulant protéger ses enfants, s'est introduit dans l'ordinateur pour voir les sites visités par ses bambins. Eh bien, il n'a pas été déçu ! C'est la course,

annonça-t-il.

Frénétique, il passait du coq à l'âne. Chaque phrase était prononcée avec force et conviction, dans une mystérieuse cohérence.

— La course pour sauver ce pays et la civilisation. Satan veut nous mettre des bâtons dans les roues parce que nous sommes proches de la victoire. D'où l'affaire Nazami. Ses sbires œuvrent contre nous. Satan te voit. Et que voit-il ? Un homme de parole.

Le visage luisant, il transpirait comme pendant une grand-messe.

— Habile tactique. Une bonne nouvelle pour le Malin qui a trouvé la faille. Tu étais au tribunal quand ton prétendu copain a fait son topo d'agitateur. Son but ? Nous diviser. Ta femme dans un camp, et les gauchos dans l'autre, celui qui déteste l'Amérique. Tu es trop bon et on t'a roulé. Voilà pourquoi tu te retrouves du mauvais côté. Tu en es conscient ?

Je ne répondis pas, et de toute façon, ce n'était pas dans son script. Il poursuivit.

— L'Amérique est forte et notre armée est la plus puissante au monde. On a la bombe atomique, mais on ne bouge pas, prisonniers de notre bonté. Pas un ennemi n'est en mesure de vaincre l'Amérique.

Une pause pour me regarder droit dans les yeux.

— À part celui de l'intérieur. De la même façon que personne ne peut triompher de Jésus-Christ, sauf... – il pointa un index rageur sur ma poitrine, près du cœur – l'ennemi de l'intérieur.

Là, il se reprit et sortit un mouchoir blanc de sa poche de veste. Il s'épongea le front, puis le reste du visage et retrouva instantanément son masque habituel : celui du PDG calme et professionnel.

Comme un magicien qui, en un tour de passe-passe, change de costume.

— Tu m'as posé une question, enchaîna-t-il plus calme, mais toujours sévère, tel un père vieux jeu face à un fils prodigue et rebelle. Pose-toi les vraies questions. Dois-tu tenir une promesse aux dessous douteux ? La loi t'y oblige-t-elle ? Ou ton cœur ? Ne dois-tu pas plutôt allégeance au Tout-Puissant ? Je ne veux pas t'influencer, mais tu dois choisir en ton âme et conscience. Sans avoir peur de perdre des contrats et être mis au ban de notre communauté, dit-il, égrenant ses menaces. Je ne voudrais pas que ton choix soit dicté par la crainte d'éventuelles conséquences sur ton couple. Je veux que tu pries, Cari. Pense au bien et au mal. Jésus te guidera, je le sais. Puis, fais pour le mieux.

Dans l'ascenseur, j'avais les tripes nouées.

Trop c'est trop. L'Amérique, Jésus, Dieu et Mr Green, ils voulaient tous que je lâche Nazami ? Trop de promesses et trop de menaces. La guerre entre la Chrétienté et la Ligue des droits de l'homme, mon cul ! Je n'aurais pu dire si Plowright y croyait. En tout cas, moi pas.

Et en plus, que de sueur et de frayeur !

Interminable descente. Comme si un machiniste s'activait en sous-sol sur une manivelle.

Bon Dieu de bon Dieu, que se passait-il vraiment ? Qu'est-ce que Plowright, un fidèle, ou une huile à qui il était redevable avait à voir avec le meurtre de Nathaniel MacLeod ? Au point que tout le monde souhaitait qu'Ahmad soit pendu pour ce crime...

Voulais-je me rebeller contre Plowright et la Cathédrale du Troisième Millénaire ? Je l'aimais bien. Je lui devais beaucoup. Il était plus riche que tous, sauf Pat Robertson et Dieu lui-même. Notre État n'avait aucun secret pour lui.

Qu'allais-je faire ?

Pourquoi cet ascenseur était-il si lent ?

Et Manny ? Pourquoi et jusqu'où m'avait-il menti ? M'avait-il seulement menti ? À vérifier.

Péniblement, l'ascenseur finit par s'arrêter au quatrième. Gwen s'occupe de la vente des livres. Je ne la trouvais pas dans son bureau et m'informai auprès d'Alissia, une charmante Mexicaine que je connaissais vaguement.

— Elle est avec les Anges de la chorale, me dit-elle. Ils répètent un truc qu'elle connaît bien.

— Où ? Dans une salle ou sur la scène ?

— Sur la scène, je crois.

Je pris les escaliers. La lente glissade dans un conteneur m'apparaissait intolérable.

Je pénétrai dans l'église par une porte latérale.

Les Anges ont des voix célestes. Ils sont surtout blancs et très blonds. Jeunes et jolis, et très sains.

Je traversai l'église sans bruit. Malgré les interruptions – propres aux répétitions –, comme toujours la musique me transportait. Ses harmonies en évoquent d'autres, et ça réchauffe le cœur.

Je grimpai les marches sur le côté de la scène.

Toutes ces jolies jeunes filles qui défilaient en rythme et costume virginal, c'était tenter le diable. La religion est formelle là-dessus : il faut les voir comme des anges et non pas comme des créatures avec qui copuler, tels des animaux en rut.

Gwen était surprise de me voir.

J'aurais voulu qu'elle manifeste plus d'enthousiasme. Constaté que je lui faisais toujours le même effet. À jamais. Parce que j'avais une question à poser. Et comme toujours avec les questions qui fâchent, je voulais une réponse avant d'avoir posé *ma* question.

Je la pris par le bras pour qu'elle me suive à l'écart, qu'on ne puisse pas nous entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Un truc qui ne va pas ? Angie ? demanda-t-elle.

— Non, non. Enfin, je sais pas.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai une question à te poser.

— Oui ?

— Si, et je dis bien *si*, j'étais en conflit avec le pasteur...

— Paul et toi ?

— Ouais.

— C'est impossible.

— Oui, mais au cas où, il faut que je sache quel camp tu choisiras.

Parce que si ça l'était, Angie et elle pourraient être tout ce qu'il me resterait.

— Mais pourquoi tu me poses une question pareille ?

— Tu me soutiendrais ?

— Comment tu peux imaginer un truc pareil ? Tu t'es disputé avec lui ? Il est arrivé quelque chose ?

— Non, non. J'ai juste besoin de savoir.

Mais elle avait déjà répondu. Plowright le répète inlassablement lors de ses prêches : Dieu a mis l'homme à la tête du foyer et son

épouse à sa suite. Ainsi, paix dans les ménages et un monde qui tourne rond. Voyez-vous, avant tout, c'est la certitude, la certitude et l'ordre qui comptent. Et là, le doute planait.

— Je suis ton mari. Tu ne me soutiendrais pas ?

Tout cela à voix basse ; pour ne pas déranger les anges et laver notre linge sale en public.

— Ça me semble totalement improbable, dit-elle avant d'ajouter : Mais évidemment, oui, bien sûr, je serais avec toi.

Comme si elle s'était perdue en récitant sa leçon, et que, oh miracle ! la réponse du manuel se rappelait à son bon souvenir.

Comment vivre dans un monde envahi d'incertitudes ? En buvant les paroles d'un Paul Plowright, et au diable le doute ?

Ou en vérifiant et revérifiant les faits. Pour savoir si Manny était un ami ou un menteur, Paul Plowright un pasteur ou un criminel, et Gwen une véritable épouse ou juste une bonne femme de plus. Et moi, allais-je accepter un marché ou tenir parole, allais-je désertier le champ de bataille ou implorer avant d'avoir rempli ma mission ? Ça, je ne le saurais qu'en découvrant l'assassin de Nathaniel MacLeod. Rien de personnel.

Je levai les yeux et vis Jeremiah Hobson qui me fixait depuis une course.

William Thatcher Grantham III, celui de Grantham, Glume, Wattly, et Goldfarb, avait tenté de me joindre. Pour mettre un terme à ma mission, pensai-je. Je ne l'avais donc pas rappelé.

Et vu qu'on ne m'avait rien notifié officiellement, je pouvais encore agir pour le compte de Nazami et, par là même, facturer mon précieux temps.

Vingt-quatre heures de gagnées. Pas assez, loin de là. Mais de nos jours, on fait ce qu'on peut.

Teresa Mansfield-Pellita, la veuve de Nathaniel MacLeod, m'avait aussi passé un coup de fil.

Je la rappelai.

Elle m'informa que la police avait levé les scellés du bureau de son mari – dont elle avait la clé – et me proposa de la retrouver là-bas. Une voix douce et enfumée, suggestive, qui me rappelait un très bon scotch. Parfois, lors des longues nuits d'hiver, certaines saveurs restent en bouche tandis qu'un goût émerge, douce réminiscence de rêves.

Première manip'du Malin quand il veut vous remettre le grappin dessus, il vous sert sur un plateau de petits mensonges à vous raconter, et tout seul, comme un grand, vous rejoignez son camp.

Si je ne lâchais pas l'affaire, il fallait que j'examine la scène du crime.

Et quoi de plus naturel et pratique que Teresa et moi on se voie là-bas ? Elle en savait sûrement long sur les travaux de son mari ; et sur le reste. De fait, je n'aurais pas même pensé poser certaines questions.

De plus, devant un tribunal fédéral et devant la plupart des tribunaux d'État, pour qu'une preuve soit recevable, il faut un témoin. Teresa pouvait l'être, si nécessaire.

Une fois qu'elle m'aurait ouvert, elle allait devoir rester.

Ce qui fait la force des mensonges, c'est qu'ils sont toujours authentiques.

Les bons jours, le Malin offre en prime une cape de vertu.

L'histoire avec Gwen me faisait mal aux cheveux, elle m'avait

lâché. Toi, pas de faux pas, susurrail ma petite voix. Qu'elle puisse même songer à choisir le camp de Plowright, c'était pire qu'une infidélité. Bien sûr, si Gwen avait été parfaite – à part une banale histoire de cul –, alors l'adultère aurait été pour moi le comble des trahisons humaines.

Le péché lui-même n'était pas en cause. Tel un enfant, je me disais : c'est elle qui a commencé ! Ce serait donc de sa faute si... et sous couvert de vertu, je n'aurais rien à me reprocher.

Tandis que Teresa me parlait au téléphone, une petite musique m'envahit l'esprit : « Assez fabuleux... J'ai appris un tas de... de trucs, les jouets, et à explorer les frontières... »

Je me rappelai ses yeux de braise et cette tension particulière.

J'avais ma liste de trucs à faire sous les yeux, et j'y notai le prénom de Susan, l'autre veuve, celle de Manny. Une femme splendide ; élégante et gentille. L'idée de la culbuter n'en était que plus excitante. Comme si j'avais déjà eu Teresa et que je passais à la suivante sur la liste.

Je partais en vrille, mais sans vraiment savoir pourquoi ni comment.

Mensonges et déception. Tant que je ne ferais pas tout péter, ça n'allait qu'empirer. Et c'est Angie qui en souffrirait le plus.

Je tâchai de penser à Gwen sous toutes ses bonnes coutures, ravissante, sexy et avide de nouvelles aventures. Je me la rappelai la dernière fois que je l'avais vue face aux Anges du chœur de la Cathédrale. Et là, le fil de mes pensées prit la tangente. Une petite voix intérieure ricanait : « Ces gentilles filles dévouées à Jésus-Christ sont plus chaudes que des strip-teaseuses sous coke. »

On n'est pas obligé d'y goûter. Mais une seule partie de jambes en l'air ne suffit pas. Un seul verre, une seule taffe ou une seule ligne non plus. Un journaliste demanda un jour à un Johnny Cash vieillissant, corps et souvenirs douloureux, mais clean : « Si on vous proposait une pilule qui supprime toute douleur, vous la prendriez ? » Johnny : « Vous voulez dire, une seule ? »

J'étais un pro, tout comme le serait ce rendez-vous avec Teresa. Le boulot et rien que le boulot, me disais-je.

— Donc, on se retrouve là-bas ? dit Teresa en coupant court.

— Très bien, répondis-je.

— Quand ?

— Maintenant.

— Son manuscrit a disparu ! lança Teresa.

Plus trace de ses tonalités enfumées et sexy.

Assise dans le fauteuil de Nathaniel, elle retournait les tiroirs du bureau, en panique. Elle sortait des dossiers qu'elle empilait sur la table, sur une chaise et par terre. J'entrai avec mon kit de spécialiste en main. Elle prit alors une pelletée de classeurs remplis à ras bord pour les mettre sur une trace de craie ; celle que les techniciens avaient dessinée là où ils avaient découvert l'arme. Complètement inconsciente de polluer la scène du crime. Si je découvrais quoi que ce soit, un tribunal pourrait facilement refuser de l'examiner.

— C'est important, continua-t-elle. Ce livre pourrait être capital.

— Oui.

J'aurais dû lui dire de m'attendre, de ne toucher à rien tant que je n'aurais pas mis en route mon magnéto. Trop occupé à écouter les diabolins sous mon crâne.

— Arrêtez ! ordonnai-je.

Ce ne serait pas *Les Experts* en action, mais au moins je pouvais essayer d'imaginer ce qui avait pu se passer.

— Il faut que je me fasse une idée. Vingt personnes ont déjà piétiné les lieux. Tâchons de ne pas aggraver les choses.

Elle s'interrompit et me regarda presque en larmes. Peine ? Ras-le-bol ? Ou que sais-je ? Aucune idée.

— J'ai eu tort. Je l'ai sous-estimé. Il parlait sans cesse d'écrire un livre qui ferait date. Vous savez ce que je pensais secrètement de la philosophie à l'université du Sud-Ouest ? Boniment !

Elle se moquait comme si rien de fondamental n'était sorti d'une UFR de philo depuis un siècle. Et si, par chance, c'était le cas, il fallait plutôt chercher vers Harvard, Yale, Stanford ou Berkeley et leurs élites côtières. Pas dans notre université, si grande et ambitieuse fût-elle. Désormais, elle culpabilisait.

Son ton, railleur, était franc ; une rengaine sortie toute seule qui me laissait penser qu'il ne cachait rien. Elle me l'avait sorti comme elle

l'avait rabâché des dizaines de fois à son défunt mari.

À la place de celui-ci, et avec les ambitions qu'elle lui prêtait, je l'aurais maudite et le lui aurais dit. Si, au contraire, je l'avais bouclé, je me serais détesté, ratatiné et desséché. Je sais que nous autres, évangélistes, sommes la risée du reste du monde ; on nous prend pour des êtres rétrogrades et simplistes. Au moins, nous essayons de comprendre hommes et femmes pour ce qu'ils sont réellement. Et pas de politiquement correct, pas de mensonges. Les femmes cherchent l'amour, et les hommes, par-dessus tout, la reconnaissance. Voir la Bible, Éphésiens 5,33.

Ma mine devait trahir mes pensées.

— Désolée, lâcha-t-elle, pas naturelle, comme gênée qu'on puisse être critique à son endroit, et contrainte de reconnaître qu'elle se plantait.— Puis un autre « Désolée » dans un soupir triste et sincère. — Depuis qu'il... a... Je me disais que j'allais faire publier le livre. Donner un sens à sa vie. J'étais impatiente de venir... de faire quelque chose... trouver le manuscrit... et m'en occuper. Mais il a disparu.

Je m'agenouillai pour ramasser les papiers à terre.

— C'est quoi ? demandai-je.

— Des copies. Je les ai trouvées dans les tiroirs du bureau.

— Je vais les ranger, proposai-je en les rassemblant.

— Il faut qu'on mette la main sur ce livre. Je veux que vous m'aidiez à le retrouver.

— Avant, laissez-moi jeter un œil et essayer de comprendre ce qui s'est passé.

— Vous ne me croyez pas quand je vous dis que cet ouvrage peut faire date ?

Je ne répondis pas et elle poursuivit :

— Je ne le croyais pas non plus. Vous avez une idée de ce qu'il y a dedans ?

— Juste ce qu'en a rapporté la presse. Qu'il est simple de réfuter l'existence de Dieu, c'est ça ?

Pas franchement convaincant. Voire même douteux. Agaçant. Arrogant. Oui, c'est ça, arrogant.

— Non, ce n'est pas ça. Selon lui, il faut une proposition de départ. Dieu existe ou non. S'il existe, c'est une impasse – où l'on s'entasse. Mais si, avec nous, vous songez à l'humanité et aux raisons de sa foi, en un truc qui n'existe pas, alors vous tenez une piste.

— Je ne veux pas discuter de ça. Revenons-en à notre affaire,

d'accord ?

— Vous n'écoutez pas.

— Si, si, j'écoute.

Elle m'irritait, elle s'en prenait à ma foi.

— Vous cherchez un manuscrit. Pas vrai ? Et vous ne le trouvez pas. Pas vrai ? Donc arrêtez de chercher du *papier*, m'énervai-je, aussi mauvais qu'elle un instant plus tôt. Et regardez dans *l'ordinateur*. C'est dépassé le papier.

— Je ne suis pas bête, siffla-t-elle. C'est fait. Bordel, c'est ce que j'essaie de vous dire ! Il a été effacé. Disparu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par effacé ?

— Effacé.

— On peut retrouver un tas de trucs.

— Non. Oh non, pas cette fois. Quelqu'un a supprimé tous ses fichiers, et dupliqué ceux de iTunes à l'infini. Il y a dix copies de *Love and Theft*. Ils n'ont pas seulement supprimé des fichiers, ils ont fait en sorte qu'on ne puisse rien retrouver.

— *Love and Theft* ?

— C'était un fan de Dylan. Il avait tout. Maintenant, cet ordinateur aussi, et en dix exemplaires.

— D'accord, le livre a peut-être disparu. Mais revenons à ce qui nous préoccupe. Tâchons de découvrir qui l'a tué et pourquoi.

— Vous ne percutez pas ? C'est à cause du livre. Voilà pourquoi ils l'ont tué.

— Je ne marche pas. Je connais les raisons qui poussent les gens à tuer. L'argent, la dope, une histoire de cul, et parce qu'ils sont bourrés ou à bloc, mais pas au nom de...

— La religion ? Le 11-Septembre vous a échappé ?

— On en revient à la case départ, la case Nazami, affirmai-je.

— Pourquoi un musulman ? Vous n'étiez pas là le jour du cours sur les croisades. Vous savez pas qu'on est en guerre contre le fascisme islamique ? Et qu'on en a tué deux, quatre ou six cent mille en Irak ? Bienvenue dans le monde réel. Les gens tuent pour des *idées*. Le Vietnam, ça vous évoque un truc ? Et la Seconde Guerre mondiale ? Tous les conflits de la guerre froide. Oh que si, les gens s'entre-tuent pour des *idées*.

— Asseyez-vous là, proposai-je en indiquant un canapé à l'autre bout de la pièce, face au bureau.

Au-dessus, le mur était recouvert de livres, mis à part une sorte de niche dans les étagères.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Vous comprenez ? Je vous ai fait réfléchir ? Vous connaissiez quelqu'un qui tuerait pour des idées ? Vous oubliez qu'un dingo de chrétien vient de descendre Emmanuel Goldfarb parce qu'il ne défendait pas le bon client ?

Définitivement, elle avait l'art de remuer le couteau dans la plaie.

— Fermez-la une minute, aboyai-je. Allez vous asseoir dans ce foutu canapé et laissez-moi faire mon putain de boulot.

Elle se cala un peu plus dans le fauteuil.

Je m'approchai d'elle et tendis les bras pour la relever. Des mains douces et chaudes. Un déclic. Je tirai et elle se redressa, docile, prête à me suivre n'importe où, à condition que je ne l'abandonne pas. Un ange passa. On se tenait les mains.

Puis je désignai le canapé.

— Je vous en prie, dis-je.

Elle s'exécuta. Je la regardais et elle le savait. Une femme. Elle s'assit, ses jambes repliées sous elle, souple comme une gamine.

Pour ma part, je m'installai dans le fauteuil. Me voilà à la place où Nathaniel MacLeod avait ses habitudes et là où il a été tué, pensai-je. La porte d'entrée était juste à ma droite ; si quelqu'un l'avait ouverte, il s'en était forcément rendu compte.

Derrière moi, sur la gauche, une grande fenêtre, source de lumière mais qui ne se reflétait pas sur l'écran.

J'observai le mur sur ma gauche. Photo de Nathaniel avec Jimmy Carter, tous deux casqués et truelle en main, lançant le projet « Un toit pour tous ».

Nathaniel avait été tué l'arme collée à sa tempe droite. Le mur gardait des traces : sang, cuir chevelu, bouts d'os et de cerveau, entourés à la craie. Personne n'avait jugé bon de nettoyer et le tout

séchant sur place. Carter avait une goutte de sang et un truc grisâtre au milieu du menton. Nathaniel, lui, baignait dans son sang. Près du cliché, un trou dans le mur ; celui fait en creusant pour récupérer la balle. Lui aussi entouré de craie.

Au calme, Teresa et moi ayant fait la paix des braves, je sentis l'odeur fétide et rance de la mort.

Je voulais porter un truc à ma tempe, un livre, n'importe quoi, et lâcher l'objet pour voir où il atterrissait. Une scène trop crue pour la rejouer devant la veuve. Je relevai quand même légèrement la main droite, puis la laissai retomber avant de regarder par terre. La trace de craie correspondant à l'arme n'était pas juste au-dessous, mais une cinquantaine de centimètres plus à droite. D'accord, sa main n'était peut-être pas tombée à pic ; envoyée à perpète par le recul. Hypothèse improbable, car le Webley-Fosberry est un pistolet étrange. Une arme inconnue au bataillon ; je m'étais renseigné. Un automatique au mécanisme complexe et ingénieux, qui utilise la force du recul pour faire tourner le barillet. À l'époque, le chouchou des tireurs sur cible. Possible qu'il ait balancé le bras en l'air. Les gens font tout et n'importe quoi quand sonne le gong de la Grande Faucheuse.

Si on avait maquillé ça en suicide, c'était du bon boulot. Aucune raison de douter.

Alors, pourquoi ce changement de cap ? Ahmad Nazami s'était-il vraiment pointé dans un commissariat pour avouer ? A priori, non. Pour le moment, on s'en tenait à sa version démente de kidnapping et de torture.

Le manuscrit manquant et l'ordinateur nettoyé, c'était ça la raison ? Personne n'était au courant, à part Teresa qui l'était depuis une heure. Est-ce que ça pouvait cadrer avec un suicide ? Bien sûr. Tué par le désespoir. Et qu'est-ce qui accable les écrivains ? Leur travail. Donc, assez logiquement, il avait pu supprimer son œuvre en même temps que lui.

Ce suicide : une mise en scène.

Avaient-ils changé d'avis et organisé un kidnapping en se servant d'au moins deux voyous, sans compter le jet et son pilote ? Pourquoi ? En quoi le plan initial avait-il foiré ?

Et d'abord, pourquoi tuer MacLeod ? À cause d'un livre ? Descendu par un autre prof ?

Plus de questions que de réponses.

Je me retournai et contemplai la niche au milieu des étagères.

— Le pistolet était là ? Demandai-je à Teresa.

Elle acquiesça.

— C'est une arme rare. Il l'avait dégottée où ? Et pourquoi était-elle exposée ?

— Nathaniel écrivait des polars, dit-elle en indiquant des bouquins autour de la niche.

Trois livres de poche étaient en évidence. Je me levai et m'approchai pour y jeter un œil.

— Il y avait d'avantage d'exemplaires, reprit Teresa. Trois ou quatre de chaque titre. Je le sais, parce que je suis le commissaire de cette petite exposition.

Il n'en restait qu'un de chaque. *Étranglé par la haute, Les vitraux* et *Chute d'un caïd*. Les couvertures montraient flingue, poignard ou matraque ensanglantée, et toujours dans une fac.

— Les intrigues se déroulent sur un campus. Un affreux jojo se fait tuer et dix personnes ont de bonnes raisons d'être coupables. Un limier amateur, un prof de philo, résout les énigmes. Sa petite amie de l'époque – c'était il y a vingt ans – lui a offert le flingue. Le même qui a tué le partenaire de Sam Spade dans *Le Faucon maltais*. Pas ce flingue, mais ce modèle.

— Il était chargé ?

— Oui, répondit-elle.

— Tâchons d'y voir plus clair. Si vous alliez vous asseoir au bureau ?

Elle s'exécuta tandis que je gagnais la porte.

— Donc, il est à son bureau. Il est environ 2 heures du matin. Peut-être 3. Qu'est-ce qu'il fait là, à une heure pareille ? C'était dans ses habitudes ?

— Non, pas quand on était ensemble.

— Il était insomniaque ou charrette pour travailler comme ça toute la nuit ?

— Non. Mais... C'était peut-être pour voir sa petite copine.

— Pourquoi ici ? Vous ne viviez plus ensemble. Question confort et intimité, on est mieux chez soi. Bref, passons. Il est là et il est 3 heures du mat'. Quelqu'un vient à la porte. Elle est verrouillée ou pas ?

— Je ne sais pas.

— Quand je suis arrivé, elle n'était pas fermée. Je l'ai ouverte et je suis entré.

— Oui, évidemment qu'elle n'était pas verrouillée. Il détestait les

systèmes à fermeture automatique et se retrouvait souvent enfermé dehors.

Je m'approchai de la porte.

— Donc, j'entre et...

Je marchai vers elle, installée dans le fauteuil de Nathaniel MacLeod.

— Je prends le manuscrit ? Sauf la première page ? Puis je nettoie votre ordinateur de toute votre œuvre, e-mails, numéros de téléphone, tout... et vous me laissez faire ? C'est vraisemblable ? Une sauvegarde, il devait en avoir une.

— Son disque dur externe a disparu. Il était là, précisa-t-elle en indiquant un coin de la table.

— Quelqu'un entre et se dirige vers le flingue.

Je fis quelques pas pour traverser la pièce et m'emparer de l'arme, illustrant mon propos.

— Cet individu sait qu'il est chargé. Le prend. Nathaniel reste gentiment assis derrière son bureau. Il ne gueule pas, n'appelle pas au secours et ne se défend pas. L'individu lui dit ensuite de ne pas bouger tandis qu'il s'approche.

Je m'avançai derrière elle et mis le bout de mon doigt près de sa tempe, sans vraiment la toucher, ce qui ne l'empêcha pas de frissonner.

—... Et il le tue.

— Ou *elle*, me coupa Teresa.

— Exact, ou elle.

— Une femme, il l'aurait laissée entrer et s'asseoir avec le pistolet. Car les hommes ne sont pas assez bêtes pour avoir peur d'une femme.

Elle pivota et, les doigts emprisonnant mon index, elle détourna ma main.

— Avec un homme, il aurait réagi, il se serait énervé, lâcha-t-elle, agrippée à mon doigt. Mais une femme, la belle affaire ! Elle a peut-être tiré alors qu'il se foutait de sa gueule, ajouta-t-elle rageuse, serrant mon doigt de plus belle.

J'avais l'impression qu'elle me racontait comment elle l'avait fait et pourquoi. S'ils en étaient restés à la version du suicide, je l'aurais soupçonnée. Mais ça ne collait pas avec tout ce qui arrivait à Nazami. S'il était dingue, il pouvait avoir tout inventé. Et pourquoi ne pas imaginer deux événements indépendants ? N'exclure aucune possibilité, les prendre toutes en compte et s'en remettre à la chance.

— Il vous aurait laissée entrer ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle.

— Et si vous lui aviez mis le flingue sur la tempe, il ne se serait pas méfié, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment.

— Vous vous êtes beaucoup engueulés ? risquai-je, sûr d'être dans le vrai.

Elle m'avait démontré qu'elle savait remuer le couteau dans une plaie ; alors une plaie de couple...

— Non.

— Inutile de me mentir, dis-je gentiment, comme si ce n'était pas grave.

— Je vous promets que non.

— Pas à moi. Vous vous êtes battus, affirmai-je.

— Oui, c'est vrai.

— Vous l'aimiez, et il vous faisait du mal.

— Oui, un beau salopard ! grogna-t-elle en rage contre lui, et contre moi aussi.

Nous ne faisons plus qu'un.

— Qui frappait qui ? Vous le frappiez ou il vous tabassait ?

— Il...

— Pas vous ?

— Non, lâcha-t-elle sans même essayer de me convaincre.

— Jamais ?

Vitesse de croisière d'un question/réponse. Balade cadencée sur les sentiers de l'amour et de la haine, une balade à trois ; elle, le mort et moi.

— Parfois.

Ça sortait peu à peu. « Oui, parfois » avec parcimonie.

— Je l'ai aussi frappé. Souvent. Mais sans lui faire mal.

Elle me tordait le doigt, essayait de le retourner.

— De la même façon que je n'arrive pas à vous faire mal. Injuste, très injuste que vous puissiez me faire mal et pas l'inverse.

— Mais je ne vous veux aucun mal.

— Si, si, déclara-t-elle, en me saisissant le poignet pour se relever

et se coller contre moi. Oh que si. Je le sens à chacune de nos rencontres, et même au téléphone.

— Donc, vous étiez en colère ?

— Oui, répondit-elle, ses lèvres s'approchant des miennes.

— Et quand il s'est foutu de vous, continuai-je en lui passant la main dans les cheveux pour la repousser et pouvoir observer sa réaction, vous l'avez abattu ?

— Moi ? J'aurais bien aimé. Je voulais juste le rendre dingue et qu'il s'occupe un peu plus de moi. Assez dingue pour qu'il passe sa main dans mes cheveux et tire, exactement comme vous le faites... tire fort... plus fort... me fasse mal... et me balance sur le canapé pour me baiser.

— Susan, ta maison est vraiment splendide.

Elle la parcourut des yeux, un pâle sourire aux lèvres, puis elle haussa les épaules.

— Je vais la vendre.

— C'est dommage.

— Non, pas vraiment. Elle est bien trop grande pour une personne seule.

— Mais...

— Et sans Manny, je n'ai pas envie de rester ici.

Shiv'ah – sept en hébreu – est une coutume juive. Les sept parents du premier degré – mari ou femme, père, mère, frère, sœur, fils et fille – font le deuil du défunt chez lui pendant sept jours, une bougie allumée. Les proches et les amis peuvent passer.

— J'ai acheté un gâteau, déclarai-je, lui tendant la boîte.

— Merci.

De si jolies mains.

— On m'a dit que la tradition voulait qu'on apporte un truc à manger, et je ne savais pas quoi prendre.

Elle sourit. Un magnifique sourire. Elle riait presque.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— J'étais juste en train de t'imaginer arrivant avec une casserole.

— J'aurais dû ? hésitai-je, gêné.

— Non, répondit-elle gentiment dans l'entrée. Viens, ajouta-t-elle en me conduisant vers le salon.

Des gens, des victuailles et une bougie qui brûlait.

Un vieillard presque chauve – crâne lisse et yeux rougis par le chagrin – ressemblait à Manny.

Susan fit les présentations. Abraham, le père de Manny. Assise à ses côtés, sa femme, à peu près le même âge et de beaux cheveux blancs, Betty, la mère. Manny était fils unique. Plus des voisins et la femme

d'un associé du cabinet.

— Vous connaissiez mon Manny ? s'enquit Abraham.

— Oui. On travaillait ensemble.

— Cari enquêtait pour Manny, compléta Susan.

— Ah, oui, reprit le vieil homme en hochant la tête. Il vous aimait beaucoup.

— Oui, moi aussi, confiai-je.

Susan me demanda si je voulais boire un café, de l'eau ou quelque chose de plus fort.

— Café, répondis-je. Et elle disparut dans la cuisine avec le gâteau.

— Vous étiez avec lui, n'est-ce pas, quand il est monté sur le capot de sa voiture ? Vous l'avez aidé, j'ai vu la vidéo. Et vous avez fait rempart entre lui et les pierres. Vous étiez un ami, un vrai.

Abraham essaya de sourire, les larmes aux yeux.

— Quel merveilleux fils c'était ! Il ne faisait pas que de l'argent ; il avait aussi des convictions. Tout ça, ce n'est rien, trancha-t-il en désignant la demeure de millionnaire.

Sa femme lui prit la main.

— Et vous étiez là aussi quand il a été tué. Oui, c'était vous.

— Oui, aussi.

— J'ai bien vu. Et vous avez essayé d'arrêter l'homme. Je me suis passé et repassé l'enregistrement.

— Tu n'aurais pas dû, Abe, coupa sa femme. Tu devrais arrêter de le regarder. Voir notre propre fils assassiné. Abattu comme ça. Quelle barbarie !

— Connaissez-vous la plus grande tragédie en ce bas monde ? Abraham se pencha en avant. Il me prit les mains et me fixa droit dans les yeux :

— Pour un parent, c'est de survivre à son enfant. – Il pleurait.

— Puissent les cieux vous épargner une telle douleur. Qu'ils vous épargnent. Je l'aimais tellement, mon Manny.

Il me lâcha et se rassit, le visage couvert de larmes.

Susan reparut, un plateau dans une main et ma tasse de café dans l'autre. Elle déposa le tout sur la table, puis s'agenouilla à côté du patriarche anéanti de douleur. Elle essuya ses larmes avec une serviette. Offrant réconfort et amour, elle n'en était que plus belle. Une scène biblique pour enfants, quand les illustrateurs sanctifient la

belle-fille.

— Abe, Manny a eu une vie heureuse. Vraiment. Il s'est battu pour défendre ses convictions.

— Merci, dit Abraham d'un air absent, avant de répéter : Merci. Oui, mourir pour ses idées, ce n'est pas rien. Je ne dois pas l'oublier.

— Oui, père, murmura-t-elle.

J'attrapai ma tasse pour cacher mes larmes. Le service – cuillères, pot de crème et sucrier – était en argent. L'amertume d'un café chaud et noir me ferait oublier la vraie douleur.

Le père de Manny se calma. Susan se releva. Je voulus dire quelque chose.

— C'était un homme bon, fut tout ce que je réussis à articuler. Le vieil homme hocha la tête et réitéra : « Oui. » « Merci », ajouta sa femme. J'eus peur qu'elle ne fonde en larmes à son tour. Je m'apprêtais à leur dire qu'il allait me manquer— Et eux ? Pis encore –, et je me ravisai.

— Sers-toi, me proposa Susan.

— Est-ce que je peux te parler une minute ? embrayai-je.

— Bien sûr.

Elle s'excusa et je la suivis dans le bureau de Manny. Un écran plat trônait sur une belle table. Et suffisamment d'étagères garnies de livres pour faire de lui l'âme sœur de Nathaniel MacLeod. Fauteuil et repose-pieds en cuir assortis, plus un canapé dépareillé. Un luxe discret, confortable, à l'image de la maison. Quel dommage de la vendre. Ainsi va le monde.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cari ?

Je soupirai.

— Manny m'avait dit que... Tu vois, je lui ai demandé s'il s'occupait de cette affaire bénévolement. Il m'a soutenu que non. Mais on me dit qu'en fait, si. Tu as la réponse ?

— Oui, il ne touchait rien.

— Pourquoi m'avoir menti ?

— Il était navré de l'avoir fait.

— C'est vrai ?

— Oui. Quand tu lui as posé la question... Il voulait vraiment que tu acceptes cette affaire, et tu l'as pris au dépourvu. Il a pensé que tu te sentiras plus à l'aise si ce n'était qu'un boulot, pas une histoire de conviction. Par ailleurs, il ne voulait pas te mettre dans la position où

tu aurais pu bosser pour moins cher, ou gratos.

— Et pourquoi pas ?

— C'était sa politique. Regarde cet endroit. Manny se faisait beaucoup d'argent. Avec des escrocs et de grosses boîtes, et qui sait encore. Donc, libre à lui de bosser parfois à l'œil. Mais toi, non.

— Ouais, parce que je suis...

— Cari, Manny t'a toujours respecté. L'argent, jamais.

— J'aurais pu penser le contraire.

— Il aimait l'argent, dit-elle en riant affectueusement. Il l'aimait, mais il ne le respectait pas. Il était comme un gosse, mais il ne se pensait certainement pas meilleur parce que riche. Bref, il n'a plus su comment faire machine arrière.

— Pourquoi moi ? C'est pas ce qui manque dans le coin, les privés.

— Ce têtard de Batave, disait-il.

— Merci.

— Selon lui, quand tu te lances, tu ne lâches rien. Et en plus tu es incorruptible et insensible aux intimidations.

— Pourquoi cette affaire lui tenait tant à cœur ?

— Peut-être à cause de tout cet argent. Il fallait aussi qu'il plaide par conviction. Pour compenser. Et donner un sens.

J'acquiesçai. Ça en avait un à mes yeux.

— Il comptait sur toi pour finir le boulot. Pour s'assurer que sa vie valait quelque chose.

— Eh merde ! grognai-je en m'asseyant la tête dans les mains. J'avais tellement envie d'abandonner cette affaire. Foutrement envie.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle, la main sur mon épaule.

Je levai les yeux vers elle. Un flash. Désir, obsession, péché, tout ça à la fois. Un chemin escarpé vers l'inconnu. Elle me regarda, et ça lui traversa aussi l'esprit : confusion, complications, trahisons. L'immoralité absolue dans la clarté du jour.

— Ah, cher ami, prononça-t-elle d'une voix très douce en retirant sa main. Ah, cher ami.

— Bon, je ferais mieux d'y aller.

— Je comprends. Tu as les infos que tu cherchais ?

Les Anges chantaient.

Jour de liesse. Les fidèles se levaient et frappaient dans leurs mains. Ils chantaient et se balançaient en rythme. Ils enlaçaient leurs voisins, prenaient dans leurs bras de parfaits inconnus. Visages extatiques.

Mes deux anges auprès de moi, j'étais comblé. Amour. Et certitude. Ma fille, ma femme, ma famille. Tout ce dont j'avais besoin. Ce à quoi j'aspirais.

Paul Plowright, debout sur la scène, commença à parler.

« Je veux m'adresser aux parents. Aux grands-parents. Et aux futurs parents.

« Je suis de tout cœur avec vous, je sais que c'est difficile.

« Pourquoi ce sentiment de solitude ? Vous essayez d'élever vos enfants pour qu'ils obéissent aux Dix Commandements. Et c'est comme si le monde entier s'était ligué contre vous. »

L'assemblée écoutait attentivement, tout comme moi, parce qu'il avait raison.

« Vous n'êtes pas paranoïaques, poursuivit-il. Ni fous. Et encore moins des parents indignes. Vous avez cette impression parce que tel est le cas. »

« C'est vrai, oui », répondirent haut et fort les milliers de voix.

Applaudissements, hourras, puis un « Amen ». J'étais bien parmi les miens.

« À l'école, on leur apprend – on *exige* de leurs professeurs qu'ils leur enseignent – que la Bible est *juste* un livre comme un autre. La Bible ne vaudrait pas plus qu'une diatribe communiste prétendant que la religion est l'opium du peuple. Et tout ça parce que notre foi nous apaise.

« Je reconnais – je *célèbre* – notre foi et le fait qu'elle nous comble. Que Jésus nous réconforte et nous apporte l'extase. Que la prière nous soulage et nous renforce. Pourquoi ? Parce que Son chemin est la Vérité. La religion n'en est pas une drogue pour autant, et nous des

imbéciles ou des moutons.

« Et donc, après l'école, votre progéniture passe voir Joëy ou Janey, les petits voisins d'en face. Une famille charmante mais qui n'a pas activé le contrôle parental. Cinq minutes plus tard, ils regardent des vidéos X. Le genre de films dont on ne soupçonnait même pas l'existence quand nous étions adolescents. Et parmi nous, beaucoup n'en ont toujours pas la moindre idée et préfèrent ne pas savoir, contrairement à nos enfants qui s'en délectent. »

Une pause, un soupir, et il changea de ton et de débit.

« Vous savez quoi ? dit-il sèchement. Vous êtes au courant. Je le dis et le redis. Je l'ai rabâché à n'en plus pouvoir.

« Quand j'ai un problème, je prie. Je me suis donc agenouillé et j'ai interrogé Jésus sur toutes ces tentations, séductions et autres perversions.

« Et Jésus m'a répondu : “Paul, j'en ai marre que tu te plains.” »

C'était humain et authentique, et la foule apprécia.

« J'ai tenté un “Seigneur, je ne me plains pas, mais les temps sont durs.”

« Jésus me répondit alors : “Une bande de geignards et de ronchonneurs, ce n'est pas là mon peuple. Non, pas les chrétiens. Remue-toi, action !” »

Tonnerre d'applaudissements.

« J'ai été un peu pris de court et j'ai dit : “Mais, Seigneur, regarde tout ce que nous avons fait. Cette immense cathédrale. Nos écoles et les chaînes de télé et radio. Ceci, cela, et le reste et... et...” »

Plowright soupira.

« Jésus a répondu : “Paul, si tu penses en avoir fait assez, alors c'est peut-être le cas.” Je sentais qu'il allait partir – non pas qu'il abandonne les gens, mais vous voyez ce que je veux dire – et j'ai lancé : “Attends une minute, Seigneur. Désolé, mais simple mortel, je suis un peu lent. Parfois je ne pige pas.” Il me sembla qu'il acquiesçait. “Je n'ai donc pas fait tout ce qui est en mon pouvoir ?” demandai-je. Je réalisai qu'il fallait continuer encore et encore, peu importe le chemin parcouru.

« Il me regarda, bienveillant, content que j'aie compris quelque chose. “Tu veux que j'en fasse plus, Seigneur, pas vrai ?” Puis je lui demandai : “Seigneur, que dois-je faire ?” Il m'a regardé et j'ai compris. Il nous donne déjà tant : notre foi, l'amour et la force, sans oublier la communauté. Mais à un moment, c'est à nous de réfléchir et de retrousser nos manches. »

Les Anges commencèrent à fredonner derrière le pasteur.

« J'ai prié de plus belle. Je savais que Jésus allait me guider. J'ai prié à en avoir mal aux dos et aux genoux, jusqu'à épuisement.

« Et j'ai vu ce qu'il voulait que je voie : une ville prospère sur la colline, la Cité du Troisième Millénaire. Pas la cathédrale, ses filiales ou les Domaines du Troisième Millénaire. Non. Une ville, la Cité de Dieu. »

Le visage luisant, convaincu, il nous faisait partager sa vision.

« Notre propre ville, avec une grande université. Plus prestigieuse que les facs antichrétiennes et gauchistes de là-bas. »

Il pointa un doigt rageur vers l'université du Sud-Ouest.

« Vos enfants n'auront pas à subir la morale relativiste d'un professeur athée, ni à adhérer aux thèses homosexuelles et anti-américaines au nom de la diversité et du multiculturalisme. Plus besoin d'être anti-américain et inverti pour étudier l'informatique, la médecine ou le droit.

« On aura une fac de médecine et un CHU. Une fac de droit et nos propres cabinets juridiques. Des laboratoires de recherche à la pointe de la technologie. La Silicon Valley de Dieu. Qui devrait pouvoir concevoir de meilleurs logiciels que Microsoft. »

Quand on en tient une bonne, on la ressert. Elle fit son effet.

« Je sais ce que pensent nombre d'entre vous. Hé, Pasteur Plowright, ça sonne super, mais ça coûte des millions, des dizaines et même des *centaines de millions*, voire des *milliards de dollars*.

« Oui, c'est vrai.

« Vous pensez peut-être que je vais vous dire : “Allez, prions. Que Dieu subvienne à nos besoins.” Ou que je vais vous rappeler la dîme et que si vous ne lui versez pas ses dix pour cent, alors vous Le volez.

« Eh bien, non. Je vous annonce que Dieu nous a donné de quoi financer tout ça.

« Oui, oui.

« Je ne peux pas encore vous dire comment. Mais une fois l'argent sur la table, dans les semaines et les mois à venir, je vous en dirai plus.

« Le rêve deviendra réalité. Rejoignez-nous. Si vous ne vivez pas encore ici, pensez à la Cité du Troisième Millénaire. Maçons, entrepreneurs ou hommes d'affaires, la ville de Dieu vous attend, avec ses boutiques et ses supermarchés, ses restaurants et ses salles de sport.

« Et un garagiste pour qui “Tu ne voleras point” veut dire quelque chose. »

Francs éclats de rire.

« Nos banques investiront dans des entreprises chrétiennes. Nous aurons notre centre commercial avec... tenue correcte exigée ! »

Des hourras.

« Une ville avec cette cathédrale en son centre. Une cité bâtie sur l'amour, toute dévouée au Seigneur. Nous serons “la lumière du monde”. Sur cette colline, on ne peut pas se cacher. »

Maintenant, je comprenais. Oui, les occasions n'allaient pas manquer. Et, au-delà de cette chance, pourquoi ne pas *christianiser* notre quotidien ? Je me levai et applaudis avec les cinq ou six mille autres. Nous ne faisons qu'un, en mouvement, prêts à retrousser nos manches.

Les Anges s'avancèrent en chantant *Une cité sur la colline*.

Les caméras projetaient leurs visages exaltés sur les écrans géants. Je passai les bras autour des épaules de mes deux petits anges à moi.

Mes anges, mon petit ange à moi, mon petit ange – c'est ainsi que Nathaniel MacLeod désignait la fille mystère. La fille sans nom. Celle qui, en secret, assistait à un cours où l'on prêchait l'athéisme. Avant d'être « séduite par un prof athée ».

C'était le rapport. Un des anges de Plowright était passé chez MacLeod. Pourquoi en étais-je soudain persuadé ? Je regardai ces visages en m'interrogeant. Ça dépassait le simple fait de quitter le chœur, d'abandonner sa foi pour la laïcité. Et ces rumeurs à propos de jeunes filles, que d'habitude j'ignorais parce qu'elles n'épargnent jamais les hommes de pouvoir ?

Quel était le petit ange de Plowright passé à MacLeod ? Laquelle ?

Après le service, Jerry Hobson me fit un signe pour que je le rejoigne. Je m'excusai auprès de Gwen et Angie et traversai le hall.

— Tu connais ces minicaméscopes ? me demanda Jerry, avant d'en sortir un. Ça vaut à peine 200 dollars au drugstore du coin. Tu enregistres ce que tu veux, et exporter les images sur un ordinateur est un jeu d'enfant.

— Ouais, répondis-je.

— La qualité est bonne. Regarde ça. Allez, jette un œil.

Il appuya sur un bouton et le petit écran s'anima.

Je découvris la façade d'un bâtiment de l'université du Sud-Ouest. Puis la caméra zooma sur une pièce dont l'intérieur apparaissait très

nettement. Une merveille de technologie.

On me voyait de profil. Et Teresa, qui se pressait contre moi. La fenêtre cachait nos hanches, mais on les devinait proches. Lèvres offertes, Teresa attendait.

Puis ma main rentrait dans le champ pour la saisir par les cheveux et l'éloigner de mon visage. Ça n'en était que plus érotique.

— On peut pratiquement lire sur ses lèvres, me chuchota Jerry à l'oreille d'une voix de fausset, un « Baise-moi » libidineux et synchronisé avec celui de Teresa.

Je la projetai alors sur le canapé hors champ, puis m'avançai avant de disparaître à mon tour.

— Des lèvres de salope, hein ? Carlito, continua-t-il, toujours à voix basse.

J'étais incapable de le repousser. Un petit chantage avant de passer aux choses sérieuses.

— J'parie que tu l'as bien défoncée. T'en as laissé à Jeremiah ? Tu vas la faire tourner comme au bon vieux temps ?

Il recula un chouïa pour me regarder droit dans les yeux.

— Quand j'te dis de ne pas t'mêler d'un truc, bordel ne t'en mêle pas. Sinon je vais t'broyer. Te crucifier, toi misérable brebis égarée. Et quand j'en aurai fini avec toi, je m'occuperai de ta femme et ta fille. Capito ? Pas la peine de répondre. Si t'as compris, contente-toi de hocher ta grosse face carrée de Batave.

Il sourit comme si on échangeait les banalités d'usage après l'office.

— Tu sais, dit-il, en me serrant la main, t'as du bol. C'est un avertissement. La miséricorde du Christ plutôt que les foudres du Seigneur.

Ma femme et ma fille débarquèrent.

— De quoi vous parlez, les garçons ? demanda Gwen.

— Affaires, répondit Jerry.

— Ouais, confirmai-je.

— On discutait de Nazami. Cari ne va plus s'en occuper. Je lui ai assuré qu'ici à la CTM on respectait ce choix et qu'on allait s'arranger pour lui trouver d'autres trucs à faire.

— Formidable, lança ma femme.

Gwen a de légères taches de rousseur sur les seins, et des tétines couleur fraise. Des yeux bleus. Pas un bleu boréal, mais celui clair des ciels du Sud.

J'embrassai chaque tache de rousseur, passionné, puis dévorai ses bouts turgescents.

Dimanche après-midi. Angie participait à des activités paroissiales. Gwen était ravie de ma décision – conforme à ses vues –, et elle me récompensait d'une bonne partie de cul. Quel terrible sentiment.

Elle me caressa les épaules et les bras, puis porta ma main à sa bouche pour l'embrasser et me suçoter les doigts.

Le téléphone sonnait ; on l'ignorait.

J'essayai de me refaire une mentalité en me disant que, soulagée et détendue, elle pouvait se lâcher. Impensable de penser que ma femme veuille baiser pour me récompenser, moi le gentil garçon. Je voulais qu'elle me désire pour moi et notre mariage. Tandis que je m'approchais de son nombril, elle me mordit la main en gémissant. En écartant les cuisses, elle dit en gloussant : « *Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux.* » Cantique de Salomon. Parfois, citer la Bible peut être plus excitant qu'un « Bouffe-moi la chatte ! ». Gwen sait faire les deux.

Je l'aime et réciproquement ; ma colère se diluait dans la sensualité.

Le téléphone sonnait toujours dans le vide. Personne n'était censé appeler un dimanche après-midi.

Juste avant de me prendre dans sa bouche, Gwen dit : « *Mon palais, tel le meilleur vin pour mon bien-aimé, nectar si doux.* » Je suis beaucoup moins fort, bibliquement parlant, et je me contentai de lui susurrer des obscénités ; ça lui allait très bien.

Après coup, tandis qu'on était enlacés sur le dos, je m'excusai :

— Je suis désolé pour l'autre jour.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, absente.

— Je t'ai agressée, et comme tu n'as pas réagi comme je le voulais,

je me suis mis en colère.

— Tout va bien, me rassura-t-elle en m'embrassant la poitrine et jouant des ongles sur ma queue.

Le téléphone sonna de nouveau.

Quand je décrochai, Teresa m'annonça :

— Il faut que je vous voie.

— Je ne m'occupe plus de cette affaire, répondis-je dans tous mes états.

J'espérai que je ne laissais rien transparaître, et priai pour que Gwen ne prenne pas l'écouteur.

— Je pensais que vous alliez m'aider à retrouver ce manuscrit.

— Écoutez-moi bien : je ne peux pas.

— Vous voyez, vous me faites du mal, lâcha-t-elle lascive.

— Et en plus, on est dimanche, arguai-je en bon pro que je suis.

— Ah, je vois. C'est l'heure de votre shoot. Pour Marx, « la religion est l'opium du peuple » n'était qu'une métaphore. Mais ce n'est pas le cas. La foi agit chimiquement sur votre cerveau, telle une drogue polymorphe qui rend heureux, qui ravit, apaise, reconforte et permet d'affronter l'adversité. Formidable. Mais, comme toute drogue, elle peut nous transformer en imbéciles et en moutons.

— Pardon ? Vous pouvez me répéter ce que vous venez de dire ?

Mot pour mot ou presque, ce que Plowright avait raconté pendant son sermon quelques heures plus tôt.

— De nos jours, Marx aurait peut-être affirmé que « la religion est le Prozac du peuple, le LSD des mystiques, le Valium des agités ».

— C'est de vous, ou...

Récitait-elle des MacLeodismes ? Si oui, où Plowright les avait-il piochés ? À la même source ? Je connaissais par cœur le style de notre pasteur. Pourtant, aujourd'hui, malgré son rythme familial, le sermon avait sonné comme le remix du tube d'un autre.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est de vous, ou tiré du bouquin de votre mari ?

— Bon, il faut savoir que penser, nos émotions et la chimie de notre cerveau ne sont pas des entités séparées, jacassa-t-elle, mais différents aspects du même événement. Idées et symboles provoquent chez nous des réactions chimiques. La pornographie déclenche des réactions extrêmement puissantes, et elle peut ainsi créer une dépendance. Comme la religion.

— C'est aussi dans le livre ? demandai-je.

Ses mots et ceux de Paul Plowright se faisaient-ils l'écho de la même source ? Celle de Nathaniel MacLeod.

— Peut-être. Certainement même. Il le répétait sans cesse. Une vraie rengaine.

— Et il le disait comme ça ?

— Probablement. Je suis sûre de le lui avoir piqué. Quand est-ce que je peux vous voir ?

— Je vous l'ai déjà expliqué, j'abandonne cette affaire.

— S'il vous plaît, Cari. Je vous en supplie.

— Pour me joindre, appelez-moi au bureau entre 9 heures et 17 heures, du lundi au vendredi, rétorquai-je froidement.

— D'accord, j'ai compris, vous ne pouvez pas parler.

Quand je raccrochai, Gwen demanda :

— C'était qui ?

— M^{me} MacLeod.

— Et elle voulait quoi ?

— Le manuscrit de son mari. Apparemment il a disparu, et elle veut que je le retrouve. Elle pense pouvoir le vendre.

— Elle est comment ?

— Comme on pourrait s'y attendre, bouleversée.

Pas du tout ce que Gwen voulait savoir.

— Séduisante ?

— Je ne sais pas.

— Elle est coiffée comment ? Et ses yeux ? Quelle couleur ?

— Sa coiffure ? répétai-je, comme si la question était vraiment déplacée.

— Raconte-moi.

— Euh..., bafouillai-je, faisant mine de rassembler mes souvenirs. Les cheveux courts et en bataille.

Mais assez longs pour y glisser mes doigts et les tirer à lui en faire mal. Juste assez longs pour lui faire mal.

— Tu veux dire le look lesbienne féministe du campus ?

— On peut le formuler comme ça.

— Mince ?

— Plutôt.

— Plus mince que moi ?

— Gwen, je viens d'essayer de lui expliquer que je ne m'occupais plus de cette affaire.

— Elle est plus mince que moi ou pas ?

Je me gardai bien de lui répondre oui. Teresa était svelte, avec de petits seins, et tout en nerfs. Gwen était plus ronde et plus charpentée. J'esquivai.

— Elle est plus vieille que toi. Et que moi aussi d'ailleurs.

— Je préfère.

— C'est quoi le souci ? D'habitude tu n'es pas comme ça.

— Je n'aime pas que des femmes t'appellent à la maison le dimanche après-midi.

— Moi non plus.

Elle se rapprocha de moi, nue sous la chemise que je portais à l'église. Ses tétons pointaient sous le tissu. Son buisson blond se dévoilait à chacun de ses pas.

— Reviens au lit, dit-elle. Je vais te prouver que je peux t'aimer mieux que cette sorcière à moitié gouine.

— Je n'ai jamais..., commençai-je.

— Je n'en doute pas une seconde. Mais au cas où ça te traverserait l'esprit, je veux que tu saches un truc : tu as bien mieux à la maison.

Une partie de cul de haute tenue. Bruyante, longue, haletante. Enthousiasme incontrôlable ou manière de marquer son territoire ? Toujours est-il qu'elle me mordit au sang dans le dos.

Et pourtant, j'avais la tête ailleurs, perdu dans mes pensées. Paul Plowright avait pompé sur Nathaniel MacLeod. Pratiquement mot pour mot. Lors d'un examen, un exemple de tricherie indéniable.

Ce n'était possible que s'il avait lu le bouquin. Mais comment l'avoir lu, à moins d'être en sa possession ? Un livre non publié et encore moins distribué, dont il n'y avait aucune copie en circulation. À moins de l'avoir pris ? La nuit où Nathaniel MacLeod avait été assassiné.

Voilà à quoi je pensais tandis que ma femme m'entourait de ses cuisses, m'embrassait et me griffait. Tandis que j'étais dur en elle et qu'elle gémissait, entre deux spasmes, combien elle m'aimait.

— Je vais t'expliquer pourquoi Dieu est né dans le désert, m'avait dit un jour Manny.

En voiture sur une petite route, on rentrait chez nous, venant de nulle part. Cette fois-ci, le nulle part était un village frontalier dans le désert du Chihauhuan ; 628 âmes et quelques centaines de clandestins.

Activité principale du bled : la contrebande. Un triste Mexicain-Américain y avait tué sa concubine. Il avait assez magouillé et fait passer de clandos pour s'offrir une défense Goldfarb. Ennui, rage, adultère, drogues, gnôle, insultes, violence ordinaire... Elle lui avait balancé la cafetière, et lui son poing. Il était tellement bourré qu'il avait cogné dur. Elle était tombée en arrière, contre l'antique poêle, et ne s'était jamais relevée. Les larmes et la peine du poivrot ne changeaient rien.

On filait dans le désert par une nuit noire, à la lueur des phares et sous une lune timide cachée derrière les filaments des cirrus. Manny se gara pour pisser. Tous feux éteints, on découvrait les étoiles par millions.

Je sortis et l'imitai.

L'air était frais et sec. Une fois soulagés, on est restés silencieux un moment. Combien de temps ? je ne sais pas. Puis Manny dit :

— Dieu est né dans le désert.

— C'est ce qu'on raconte.

— Mais on ne te précise pas pourquoi. Je vais te le dire, moi. Les forêts – et les jungles que je connais moins – ne sont jamais silencieuses. Les cigales et les grenouilles, le vent et l'eau ont leur petite musique. Les arbres aussi font du bruit ; ils gémissent en fléchissant et craquent quand ils se brisent. On néglige ces choses car, pour nous, elles n'ont ni âme ni conscience. Enfin, je veux dire pour l'homme moderne, au hasard toi ou moi. Et là, tu entends un cri. Humain, forcément humain. Mais tu le sais, il n'y a pas âme qui vive dans le coin. Puis un autre son, et tu réalises qu'il a un sens – comme nos voix en ont un, exprimant la peur ou la colère –, que c'est une bribe de conversation, celle d'un groupe, d'une espèce de communauté. Tu écoutes plus attentivement : un couple de rats

laveurs se chamaille ; une famille d'écureuils jacasse au réveil ; les corbeaux... ont des lettres à écrire. Les ours demeurent mystérieux, silhouettes sombres qui captent la lumière, avant de disparaître comme par magie. Puis, tu remarques les arbres à l'œuvre. Qui fendent des rochers. Ou à terre, les racines arrachées, mais qui continuent de grandir, luttant pour leur survie. Et alors tu te dis qu'un truc qui s'acharne à vivre est conscient, forcément conscient. Ça te dépasse, mais tu constates que, à sa manière, ce truc lutte plus que tu ne le feras jamais pour exister. De la même façon que tu conçois ton âme et celle des autres, tu entends un esprit en toutes choses. Même l'eau, la terre et l'air semblent en avoir un. Mais alors ces choses ont aussi une âme, et donc forcément leurs propres dieux. Tu me suis ? Enfin, tu marches dans le désert, seul. Pas un désert comme celui-là – où subsistent quelques plantes et de rares créatures –, mais un néant de dunes de sable. Toi, seul face à ce néant. Et là, en lieu et place de tous ces esprits, il n'y a que l'immensité. On en vient donc à imaginer, ou émettre l'idée, ou avoir la vision d'un Dieu unique. Un seul et unique Dieu.

— Vrai.

— Je suis d'accord, continua-t-il doucement, signifiant que pour lui le problème n'était pas là. J'ai été élevé comme ça et c'est ce en quoi je crois. Mais étrangement, il a fallu qu'un homme erre dans le désert pour Le trouver.

Voilà peut-être pourquoi, quand mes prières restaient vaines, je marchais dans le désert.

Une fois Gwen partie chercher Angie, je priai.

Le pasteur Paul Plowright m'avait dit : « Je veux que tu pries, Cari. Jésus te guidera, je le sais. Puis, fais pour le mieux. » Gwen me répète sans cesse : « Demande à Jésus. » Allez savoir pourquoi, moi aussi.

Sans réponse, j'avais prié de plus belle. Sans doute pas aussi intensément que Paul Plowright, à s'en user dos et genoux, mais je faisais de mon mieux et aucune réponse.

Quand Gwen et Angie rentrèrent, j'essayai de faire bonne figure, mais tout ça me travaillait.

Après le dîner et m'être assuré qu'Angie avait fini ses devoirs pour lundi, de mon portable j'appelai la ligne fixe de la maison. Je répondis et enchaînai un « allô », puis « oui, hm hmm, ci et ça », avant de gribouiller des notes. Gwen me demanda qui c'était.

— Jerry Hobson. Il veut que je retrouve une fugueuse avant qu'elle ne disparaisse pour de bon. Il faut que je parte sur-le-champ.

— Tu vois ? Comme promis, ils pensent déjà à toi.

Quel con d'avoir menti ! Un bobard absurde et si facile à démonter. Mais j'avais besoin de sortir. La vérité aurait suffi, mais ça ne m'avait pas traversé l'esprit.

À des kilomètres à la ronde, les lumières de la Cathédrale du Troisième Millénaire volent la vedette à la voûte céleste.

Je roulai en direction de la frontière mexicaine, vers les ténèbres.

Sud, ouest et re-sud. Les routes se faisaient de plus en plus petites et je décidai qu'il était temps de marcher. Je laissai ma montre et mon portable dans la voiture, mais emportai une petite boussole, des allumettes et un couteau.

La peur qui va et vient, telles des bourrasques. Allais-je me perdre ? Être blessé ? Par un serpent ? Des passeurs ? La douleur, léger va-et-vient s'épuisant seul. J'entendais le désert, les cavalcades des bestioles et autres lézards, le cri d'un oiseau. Le bruit de mes pas et mon souffle ; mais surtout le silence.

Va-et-vient de pensées, toujours les mêmes, qui menaient parfois à telle ou telle conclusion. Là, j'étais rattrapé par les idées abandonnées en route, et mes déductions se disloquaient, me laissant seul, indécis et déconfit.

D'abord l'isolement, puis la solitude, et un ciel qui se fait plus vaste.

— Tu vois ce que je veux dire ? lâcha Manny.

Je l'aperçus du coin de l'œil, à droite. J'étais sûr de l'avoir entendu, mais pas sûr que ce fut à l'oreille. Je ne me tournai pas pour le regarder de trop près, de peur qu'il ne disparaisse.

— Je ne m'attendais pas à te trouver ici.

— Où alors ?

— Je voulais dire que je ne m'attendais pas à te voir apparaître tout court.

— Tu t'attendais à voir apparaître quelqu'un ?

— Non. Pas vraiment. Enfin, peut-être. Je ne sais pas. Mais je n'aurais pas cru que ce serait toi.

— Tu as un problème, non ?

— Tu es là pour que je tienne ma parole ? demandai-je en marchant.

Il restait là, à la même distance, tout près, légèrement en retrait, à droite.

— Je ne peux pas faire ça, répondit-il. Tu sais que la décision

t'appartient.

— Je peux te poser une question ? Il faut que je sache. Tu es bien réel ?

— Selon toi ?

— Merci, dis-je navré. Bon, bah si tu l'es, un truc me trotte dans la tête, t'as fini au paradis ?

— Je n'aurais pas dû ? rétorqua-t-il, sachant pertinemment pourquoi je posais la question mais me forçant à baisser la garde.

— Le truc juif. Il faut accepter Jésus-Christ pour aller au paradis, et Manny, faut que je te dise, ça m'inquiétait.

Tandis que je parlais, je me tournai pour le fixer, mais il disparut. Sans pop, ni bzz ou pschitt. Évanoui.

Je continuai ma marche.

Fatigue passagère et douleurs indéfinies sous les astres. Un terrain traître, caillouteux et parsemé de rochers. Mes pensées semblaient aussi nombreuses que les étoiles et, comme elles – éparses et désordonnées –, ne dessinaient pas de modèle net.

Et Jésus dans tout ça ? Pourquoi demeurai t-il muet ?

Marche. Mal aux pieds. Aux genoux. Point de côté. Avancer. Les légions ont marché à travers l'Empire, de l'Espagne à la Perse. Jésus a marché dans le désert pendant quarante jours et quarante nuits ; et là, le Malin tenta sa chance.

Où donc était le Diable ? Et comment me tenterait-il ? Il restait silencieux. Mon âme ne valait pas le coup.

J'étais épuisé, frigorifié et je tremblais. J'aurais dû emporter un sac avec une couverture, de l'eau et de la nourriture. Assailli par mes peurs, j'étais pris de sueurs froides.

Puis la marche devint plus facile ; un second souffle. Douleurs et pensées oubliées. Étoiles brillant de tous leurs feux. De temps en temps, je distinguais des jets très haut dans le ciel ou j'entendais les vibrations d'un avion à hélice. Le désert me parlait enfin, par bribes et murmures ; un tumulte lointain.

Là, sous une lune blanche, la Voie lactée impériale et les astres à l'infini, je commençai à désespérer. Pas tel que je me l'imaginais, mais du désespoir quand même. Point de réponse. Quoi que je fasse, je serais dans le faux. Des fragments de connaissances scientifiques glanées sur Discovery Channel se mirent à danser la sarabande dans ma tête : quatre-vingt-dix-sept pour cent de l'univers est fait d'énergie et de matière noire ; noire car nulle lumière ne s'en échappe, noire

parce que impénétrable et inimaginable pour le simple mortel, comme l'est Dieu, son essence et son esprit. Austérité insensible.

Pour Angie, le monde – tel qu'on le lui enseignait – était parfaitement conçu, assemblé et réglé comme une montre suisse, mais en infiniment plus complexe et par un infiniment plus grand concepteur. Ainsi, chaque pièce du puzzle trouvait miraculeusement sa place parmi les autres, mais enlevez-en une, et ce tout s'effondrait telle une arche sans clé de voûte.

Mais pas trace de ce ciel, celui du paradis de Dieu.

Ténèbres de feux follets qui finiraient tous par mourir. Le temps viendrait où ils exploseraient ou imploseraient avant de disparaître. Point d'éternité pour les astres, comme pour moi, pas plus que de paradis ou d'enfer. Dès lors, quelle importance de savoir qui avait tué l'athée ? Qu'un musulman disparaisse en taule dans la gueule d'un gang, et devienne un esclave sexuel qu'on se refille avant de crever du sida ou d'un coup de surin ? Que mon ami juif soit mort pour rien ?

Point de réponse. Le néant.

Je fis demi-tour.

— Désolé, dis-je à Manny, mais je ne peux pas.

Basta. Terminé. Problème réglé. Il ne me restait plus qu'une longue, très longue marche pour rentrer. Je n'étais pas plus avancé qu'en partant, mais plus triste et amer. Mes pieds douloureux firent leur chemin, un pas après l'autre.

Cette fois, il n'apparut pas ; je le sentis arriver. Il m'accompagna un moment avant de me dire, compréhensif, voire miséricordieux :

— Celui qui possède femme et enfants a donné des otages à la fortune ; car ce sont des obstacles aux grandes entreprises, qu'elles soient vertueuses ou pas.

— Un proverbe ?

— Sir Francis Bacon, répondit-il. Un grand homme, pionnier de la pensée scientifique moderne. Il a suggéré de commencer par observer le monde, puis d'émettre des hypothèses, avant de les vérifier par des expériences. Selon lui, il fallait y aller par étapes, à doses homéopathiques. Avant d'en tirer *la* grande conclusion.

Les émissions de télé produites par la Cathédrale du Troisième Millénaire sont très soignées, le montage travaillé avec des effets et beaucoup de plans sur l'assemblée et, évidemment, sur nos splendides Anges. On les trouve sur le Net. J'en téléchargeai plusieurs, plus ou moins récentes, et cherchai les gros plans sur les visages des filles. Puis je les recadrai et me fis un trombinoscope avant de le graver sur un DVD.

Je me rendis ensuite à l'université du Sud-Ouest, pénétrai dans les bureaux du département de philo, et lançai un :

— Bonjour, Esther !

Sur ses gardes, elle me regarda l'air mauvais, avant d'attaquer :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je voulais vous montrer des photos.

— Pas question, allez-vous-en.

— Attendez une minute. C'est quoi le problème ?

— Les vôtres ont détruit son livre. Ça commence comme ça. Toujours comme ça.

— Qu'est-ce que vous savez sur ce livre ?

— Teresa m'a appelée pour savoir si on avait une copie ici.

— Et ?

— Non. Et c'était un livre important. Les vôtres le pensaient assez pour le détruire.

— Pourquoi dites-vous les *vôtres* ?

— Qui alors ?

— Comment savoir ? dis-je pour calmer le jeu. On ne sait même pas ce qu'il contient.

— Moi si.

— Et comment ?

— Car je l'ai lu.

— Comment ? Quand ?

— Il avait l'habitude de m'en montrer des passages, pour avoir un avis qui ne soit pas universitaire.

— Et vous ne les avez pas gardés ?

— Non. Je les annotais, puis les lui rendais.

— Pourquoi croyez-vous que les miens veulent s'en débarrasser ?

— Parce qu'il expliquait ce que la religion, votre espèce de foi, est réellement. Une réponse erronée à l'aspiration des hommes. Insupportable pour *les vôtres*.

— Écoutez, je ne sais pas pourquoi MacLeod détestait la religion...

— Il ne la détestait pas, mais il voulait comprendre, qu'on s'interroge. Faire cesser cette folie avant qu'il ne soit trop tard.

— Quelle folie ?

— Cette guerre de religion à l'échelle mondiale, défendue par les vôtres. Vous allez faire quoi, liquider tous ceux qui ne pensent pas comme vous ? Nathaniel avait compris qu'on ne peut pas tuer la foi. Regardez-nous, les juifs. On aurait pu croire qu'après cinq mille ans de persécutions, on allait se dire : « Trop c'est trop. Oyez, je porte une croix. Laissez-moi tranquille. » Mais non. Aussi longtemps que la foi existera, des gens seront prêts à se sacrifier pour elle. Et dès que les religieux ont le pouvoir, ils tuent au nom de leur foi. On peut juste essayer de s'interroger, avec raison et humanité. Une guerre sainte, ça équivalait à tuer parce que l'ami imaginaire du voisin est mieux.

— Ce n'est pas notre but, protestai-je.

— J'ai écouté votre pasteur, Plowright. Ses fantasmes de nation chrétienne. Ce jour-là, je deviendrai une citoyenne de seconde zone dans mon propre pays ?

— Allez, arrêtez. Pas du tout. On n'a rien contre les juifs.

Comment pouvait-elle penser un truc pareil ?

— La CTM soutient Israël.

— Ah ! Alors seuls les musulmans seront des citoyens au rabais. Et pour les hindous et autres athées ? On connaît la chanson. L'Angleterre a chassé les juifs. Les Italiens ont inventé le ghetto. Les Russes ont envoyé les Cosaques. Hitler a organisé la Solution finale. On commence toujours en brûlant les livres.

— Attendez une seconde. Je ne veux pas discuter de tout ça avec vous. Passons à autre chose. Vous voulez savoir qui a vraiment tué Nathaniel MacLeod ?

— Et comment !

— Parfait, moi aussi, dis-je, pensant avoir trouvé un terrain d'entente pour repartir sur de bonnes bases.

— Et vous êtes un menteur, ajouta-t-elle méprisante. J'imagine que ça fait partie du boulot.

— Pourquoi ?...

— Teresa m'a dit que vous ne bossiez plus sur l'affaire. Donc vous faites quoi, là, Mister Enquêteur ? Le ménage pour que personne ne découvre la vérité ?

— Esther, vous connaissez Teresa, commençai-je en tâchant de la calmer. – Je savais tout le mal qu'elle pensait de la veuve de Nathaniel MacLeod. – C'est à son bon vouloir. Elle a appelé chez moi trois fois un dimanche après-midi. Ma femme était d'humeur « c'était qui ? ». J'ai donc dit à Teresa que je ne travaillais plus sur l'affaire. Enfin, pas pour elle. Je me trompe sur Teresa ?

Coup d'œil approbateur.

— Vous comprenez pourquoi je lui ai dit ça ?

— Peut-être, admit-elle à contrecœur.

J'essayai de m'engouffrer dans la brèche.

— Et je pense que vous vous trompez *nous* concernant. Je les connais. Ces gens bien veulent bien faire.

— Évidemment. Tout le monde veut croire qu'il est bon. Impossible de convaincre des milliers de gens d'accomplir des horreurs, sauf à les persuader que c'est pour la bonne cause. Vous croyez que, le 11 septembre, ces terroristes pensaient faire du mal ? Non, au contraire. Les vôtres me filent la frousse parce qu'ils sont persuadés de faire le bien.

— Esther, revenons-en à Nathaniel. Vous pouvez découvrir qui l'a tué ?

— C'est le boulot de la police.

— Ils tiennent un suspect qui a été inculpé. Pour eux, fin de l'histoire.

— Mais Teresa peut aller les voir. Avec ce nouvel élément, le manuscrit qui a... et ils vont...

— Ne vous faites pas d'illusions. Un inspecteur a contresigné les aveux de Nazami, et il ne reconnaîtra jamais qu'il a pu se tromper. Tout son service, le système en général, est derrière ce flic. Pour eux, l'affaire est réglée. Et l'université ? continuai-je. Ce meurtre sur le campus : vite résolu, vite oublié. Tout le monde s'en fout. Donc, vous savez quoi ? Si Nathaniel comptait pour vous, il ne vous reste que

moi.

— Et vous, pourquoi ça vous tient à cœur ? demanda-t-elle.

Le meilleur moyen de poser des questions, c'est de jouer au bon et au mauvais flic. Vu et revu des millions de fois à la télé, mais ça marche à merveille. La pièce pullulait de mauvais flics, cinq mille ans d'âge. Il fallait que je me démarque, que j'endosse le rôle du bon flic.

Pourquoi était-il mauvais ? Certitude et rectitude. Exactement comme dans une salle d'interrogatoire.

Pour y parvenir, il faut se découvrir à la personne et qu'elle pense que vous comprendrez. Et Esther avait raison. Je n'avais pratiquement jamais rencontré un suspect qui ne voulait pas se sentir bon ; et si on les comprenait, ils y arrivaient.

Qu'offrir en gage et devenir ainsi le bon flic ? Un doute, mon trouble.

Je m'assis et répondis :

— Je ne sais pas. J'y ai beaucoup réfléchi et je pourrais vous donner un tas de raisons, mais, pour être honnête, je ne sais pas. La vérité, c'est que j'ai mille bonnes raisons de lâcher l'affaire. J'ai essayé, mais je me suis retrouvé à rassembler des photos. Et me voilà, dans votre bureau, pour que vous en choisissiez une... Si vous ne voulez vraiment pas m'aider, j'irai faire un tour sur le campus et je trouverai bien quelqu'un qui le fera.

— Et si les vôtres sont coupables ? Hein ?

Je haussai les épaules.

— Alors ça suivra son chemin. Si vous jetez un œil à ces clichés, on découvrira peut-être s'il y a un lien entre « les miens » et MacLeod.

— Ça ne vous fait pas peur ?

— Si, ça m'ennuie beaucoup. Bien plus que vous ne pouvez l'imaginer.

— OK, montrez-moi ces photos.

Je lui donnai le DVD. Elle l'introduisit dans son ordinateur qui se mit à ronronner. Quelques secondes plus tard, elle faisait défiler les clichés. Très vite, elle me dit :

— Elles se ressemblent toutes tellement.

Avant d'ajouter :

— Votre pasteur doit les aimer comme ça.

Elle me scruta en quête d'une réaction. Je restai de marbre, même si elle avait peut-être raison.

Elle les examinait, l'air sceptique, comme si elle ne voyait pas franchement de différence. Je commençai à douter de ses qualités de témoin. Mais soudain elle se figea :

— C'est elle. Avec la petite croix qu'elle portait. Je savais que ce détail ne m'échapperait pas.

— Vous êtes sûre ? demandai-je.

— Absolument. Aucun doute. C'est qui ? Comment elle s'appelle ?

— Je ne sais pas encore. C'est la prochaine étape.

— Trouvez. Découvrez ce qui s'est passé.

— Laissez-moi vous demander un truc. En affirmant que la religion est une réponse erronée à l'aspiration des hommes, que vouliez-vous dire ?

— Selon Nathaniel, notre aspiration suprême est de comprendre notre rapport au monde. Elle passe avant toutes les autres, car si on ne pouvait se représenter la nourriture, le haut du bas, et la sexualité, on mangerait de la terre, on essaierait de dévaler des à-pics, avant de tenter de se faire un arbre. On en est arrivés à un point où il n'y a pas de réponse. Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi est-ce que l'on meurt ? Ce genre de trucs. Les réponses comme : « Je ne sais pas » ; « par accident » ; « l'univers s'en moque et se débrouillera très bien sans nous », n'en sont pas. La seule question qui vaille, c'est : Et moi dans tout ça, et moi, moi, moi ? On en souffre mais c'est comme ça. Ils nous poussent à coup de douleur, et quand ils sont rassasiés, on se sent bien. Mais sans réponse, que faire de la souffrance ? Si une réponse, même fausse, anéantit le mal, on s'en contente, comme de tout antidouleur. Ça fait du bien. Tellement de bien qu'on ne peut plus jamais s'en passer.

— C'est du MacLeod ? demandai-je.

— Oui.

— Et il avait mieux à proposer ?

— Il a essayé. Ça m'a plu. Vous, je ne sais pas ce que vous pourriez en penser. Trouvez le livre et vous jugerez par vous-même.

J'avais pris une décision – j'en étais presque euphorique –, peut-être pas la bonne, une décision probablement catastrophique. Mais peu importe.

Nathaniel MacLeod et son premier disciple, Esther Rabinowitz, l'auraient sans nul doute expliqué par une réaction chimique dans mon cerveau : la perplexité sécrétant des molécules désagréables pour nous pousser à faire un choix. Une fois la décision prise, ces sales bêtes disparaissent et la douleur avec, et place à la récompense chimique. On a tous un petit dealer intime.

Théorie intéressante. Quoi qu'il en soit, j'étais heureux de dîner avec Gwen et Angie. Un état de grâce, rempli de l'amour de Dieu. Reconnaisant de partager un repas en famille et sous notre toit.

— Faudrait qu'on passe plus de temps ensemble, dis-je à Angie, emporté par mon élan.

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'on pourrait faire ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit ma fille dans l'embarras. On fait quoi avec son papa ?

— Ses devoirs, des exposés pour l'école.

Elle n'eut pas l'air emballé.

— Bah, maman m'aide déjà beaucoup. Et puis je m'en sors plutôt pas mal.

— Vrai.

Quel calvaire quand mes parents se mêlaient de mes devoirs ! C'était rare et ça se résumait souvent à me dire que je me trompais. Quand ils ne s'énervaient pas face à un sujet encore plus abscons pour eux que pour moi.

— On pourrait jouer au basket, proposai-je.

Elles me regardèrent, l'air navré. J'avais une excuse : avant sa puberté, on jouait parfois ensemble. Mais c'était avant l'adolescence, et qu'elle ne devienne pom-pom girl, une discipline en dehors de mes cordes.

— D'accord, d'accord, admis-je.

— Comment tu vas trouver le temps ? Répliqua Gwen.

— C'est important. Je m'arrangerai.

— Et le boulot ?

Un emprunt immobilier, l'assurance-maladie – démentielle –, les traites pour la voiture, les frais de scolarité d'Angie – malgré la remise, car Gwen bosse à la CTM –, les téléphones, le câble, les cartes de crédit, mes frais, la dîme, les taxes laïques, etc. On s'en sort, mais je ne compte pas mes heures.

— Hé, tu pourrais m'accompagner au boulot de temps en temps ?

— Ouais, cool, se réjouit Angie.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? s'inquiéta Gwen.

— Tu sais bien que ce n'est pas comme à la télé. Je passe l'essentiel de mon temps à vérifier des infos, faire signer des papiers, interroger des témoins et, parfois, je tâche de retrouver des gens.

Angie eut l'air déçu, tout ça n'avait rien d'excitant.

— Elle va te gêner.

— Essayons un de ces quatre et si ça ne marche pas...– Je haussai les épaules. – On n'insisterait pas. Ça pourrait être sympa.

— Ouais, maman, lança Angie.

— OK, accepta Gwen. Si ça vous fait plaisir. Mais soyez prudents.

— Bien sûr, la rassurai-je.

Impensable de l'emmener en imaginant une seconde qu'il pouvait lui arriver quoi que ce soit. Puis je demandai à Angie :

— Tu n'as pas école demain et moi je travaille. Tu veux m'accompagner ?

— Oui, papa, dit-elle avec un sourire ravageur.

— Et puis, continuai-je pour Gwen, je devrais être plus présent. T'aider davantage.

— Tout va bien.

Je sentis qu'elle n'était pas mécontente.

Tarte à la crème pour le dessert.

J'avais imprimé une capture d'écran du « petit ange » de MacLeod mais, vu les circonstances, impossible de me pointer avec à la CTM pour demander à la cantonade : « Qui est-ce ? » Je pouvais faire confiance à Gwen, qui encadrait régulièrement le chœur et connaissait la plupart de ses membres ainsi que tous les cancans.

Une fois la vaisselle terminée et tandis qu'Angie révisait dans sa chambre, je montrai la photo à Gwen :

— C'est qui ? Je crois qu'elle fait partie de la chorale.

— Nicole Chandler, répondit-elle du tac au tac, l'air contrarié.

— Tu ne l'aimes pas ?

Rien de bien méchant.

— Elle a manqué les quatre dernières répétitions et deux services. Sans appeler ni rien. Mademoiselle n'était pas là. Ça ne se fait pas.

— Tu la connais ?

— Pas vraiment.

— Tu peux me rendre un service ? Me trouver son adresse, son numéro, ce genre de détails. Tu pourrais te renseigner ?

— C'est la fugueuse ?

— Non. Mais elle sait peut-être quelque chose. Si je me mets à poser des questions, les gens vont s'agiter, et ce n'est pas utile. Donc motus. Demande juste : « Et Nicole ? Elle va venir répéter un jour ? », comme ça au passage. D'accord ?

— OK, c'est dans mes cordes. J'ai toujours rêvé de jouer le privé pour toi. Mais demain, je dois emmener Angie à la visite médicale.

— Je m'en charge. De toute façon, il faut que je passe en ville. Je peux la déposer, régler mes trucs et la récupérer. C'est l'occasion de prendre un peu de temps avec elle.

— Bonne idée. Je suis ravie.

— Moi aussi.

— Tu as quoi à faire ?

— William Thatcher Grantham III m'a appelé : ils n'ont plus besoin de mes services. Enfin, pour Nazami. C'était le client de Manny et ils se sont dessaisis du dossier. Ils attendent ma facture. C'est mieux de passer, pour leur rappeler que je suis sympa et que je peux toujours servir. Ils paient royalement.

— Donc tu ne bosses plus sur ce dossier ?

— Je n'ai plus de client.

— Et si son nouvel avocat te sollicite ?

— Il va se retrouver avec un commis d'office, répondis-je avec dépit.

La Cour va lui désigner un conseil qui accepte de travailler pour 35 dollars de l'heure, 45 dollars à la barre. La qualité du boulot s'en

ressent. Les gens pensent que tous les avocats sont de brillants juristes et de fins stratèges qui remuent ciel, terre et experts. Mais ils n'ont aucune idée de la réalité. La plupart des commis d'office s'occupent d'un dossier comme un équipier de chez McDonald's prépare une commande : ils sont capables de foirer le hamburger que vous avez demandé sans oignons.

Si votre vie en dépend, mieux vaut avoir braqué un tiroir-caisse bien garni, pour s'offrir un bon avocat.

Les prévenus sans le sou ont, aussi, droit à une défense. Et, s'il est un minimum question de faits, ils ont également besoin des services d'un privé. Conscient de cette réalité, l'État a fixé nos honoraires : 10 dollars de l'heure. Un pompiste se fait plus, sans compter les arrêts maladie, l'assurance-chômage et autres avantages.

Certains vieux de la vieille à la retraite font parfois du bon boulot. Je ne peux pas me permettre les tarifs du gouvernement. À une exception près : bosser comme expert – ce que je suis – en scène de crime. Tarif : 125 dollars de l'heure. Ce qui me va très bien. Cependant, dans le cas de Nazami, ce n'était pas le problème.

— Et même si j'acceptais, qui me paierait ? Demandai-je.

Un point pour moi.

— Donc, terminé. Le gosse va voir son nouvel avocat cinq minutes, peut-être dix. Ce commis d'office appellera alors le procureur pour négocier une peine. Fin de l'histoire. Basta. On oublie.

On filait sur l'autoroute, Angie à mes côtés.

Je l'interrogeai sur ses copines. Sa meilleure amie, Cynthia, avait eu des ennuis à l'école quand elle avait posé des questions sur la Bible. Son dernier méfait : diffusion d'une liste d'histoires érotico-bibliques. Abraham faisant passer sa femme pour sa sœur et laissant d'autres l'épouser – deux fois ! Et celle de Loth et ses filles. La mienne, de fille, ne réussit pas à en dire plus. Et pour cause, car chacune à leur tour, elles ont saoulé leur père pour coucher avec lui et tomber enceinte.

— Et elle a même raconté, expliquait Angie, que dans la Bible le mariage ce n'est pas entre un homme et une femme. Mais un homme et tout un tas d'épouses.

— Eh bien. Hmm. Ça lui a valu beaucoup d'ennuis ?

— Ouais.

— Elle rend dingues ses parents, pas vrai ?

— Ouais, grave.

— Autre signe particulier de rébellion ? demandai-je.

— Sa tenue, répondit-elle, hochant la tête, l'air de dire « ah ! ces ados... ».

— Je vois.

Puis Angie lâcha :

— Merci, papa.

— Pourquoi tu me remercies ?

— De m'emmener au boulot avec toi.

— Pas sûr que ce soit une très bonne idée, j'ai peur que tu t'ennuies.

— T'inquiète.

Le moment me semblait propice pour aborder un sujet délicat qui me trottait dans la tête.

— Ta, mm, mère... Jeanette.

— C'est pas ma mère. C'est Gwen ma mère.

— Ouais, disons que tu as de la chance. En quelque sorte, tu as choisi.

— J'ai choisi Gwen.

— Très bien. J'approuve.

— Parfait, dit-elle définitive.

— Mais Jeanette va sortir dans moins d'un an. Et elle va vouloir te voir.

— Je m'en fiche.

— Écoute, elle a ses problèmes, et on les connaît tous, mais elle t'aime.

— Non, elle ne m'aime pas.

— Bien sûr que si.

— Quand on aime les gens, on ne fait pas des trucs qui vous en éloignent. On fait en sorte de pouvoir rester ensemble. C'est de sa faute si elle nous a laissés. Et je suis plus heureuse maintenant.

— Mouais.

Elle détourna les yeux, l'air triste. Je regardai droit devant moi, concentré sur la route.

Au bout d'un moment, j'eus l'impression qu'elle me dit : « Allons boire un café. »

Bizarre, Angie ne boit pas de café.

— Tu veux vraiment un café ? Demandai-je.

— Hein ? Quoi ?

— Est-ce que... oh, aucune importance, bredouillai-je, perplexe.

Je jetai un œil à l'autoradio qui était éteint.

Mon esprit me jouait des tours. Puis je me dis intérieurement : Il y a un Barnes & Noble à la prochaine sortie. Ils ont des lattés et toutes ces sortes de choses. Qu'en penses-tu ? Je me répondis en moi-même : Non, car il n'y en avait pas. Puis je continuai mon monologue silencieux : Dur de savoir si on est suivis sur une autoroute. Je me rappelai le jour où l'on avait quitté la forteresse de pierres avec Manny : Ligne droite, toutes les voitures ronronnant en chœur.

Un coup de mon subconscient : en scrutant dans mon rétroviseur, je vis une Ford Explorer bleu foncé, environ huit voitures derrière nous. Un modèle plutôt répandu. Aucune raison de croire que c'était celle qui nous avait suivis ce jour-là.

Je décidai qu'il était plus prudent de vérifier.

Angie avait sa ceinture de sécurité, comme d'habitude. C'est une gamine assez raisonnable.

— Je vais prendre la prochaine sortie.

— OK.

Mon régulateur de vitesse était calé sur 105 km/h, comme une majorité d'automobilistes. J'accélérai franchement, pas comme Manny l'aurait fait avec son monstre de Mercedes, mais assez pour voir s'ils allaient déboîter de la file du club des 105 à l'heure.

— Elle ne peut pas récupérer ma garde, hein ? demanda brusquement Angie.

— Non, mon bébé, impossible.

J'éludai. Si Jeanette se trouvait un papa gâteau avec un paquet de fric pour payer des avocats, ou une bande de féministes fonceuses pour la financer, et qu'elle se battait pour ses « droits naturels de mère », la lutte serait sanglante. Et coûteuse. Si la CTM se retournait contre moi, en particulier Jerry Hobson et son chantage à la preuve bidon, la bataille serait loin d'être gagnée d'avance. J'étais presque content d'avoir un autre problème pour me distraire.

Je voulais manœuvrer brusquement, passer en force vers la rampe de sortie, et les obliger à se dévoiler. Ce n'était peut-être qu'une bande de joyeux drilles qui partaient faire des courses dans leur 4 x 4. Je gardai un œil sur mes rétroviseurs. Au dernier moment, je donnai un coup de volant en coupant la route à un gros pick-up gris Toyota dont le chauffeur klaxonna avant de me faire un doigt. Je me rabattis derrière une Hyundai cabossée puis m'engageai à vive allure sur la rampe de sortie. Crissements de pneus tandis qu'on entamait la courbe.

— Ne conduis jamais comme ça !

Elle hurlait déjà :

— Papa, qu'est-ce que tu fais ?

— Cramponne-toi, ma chérie, dis-je en essayant de ralentir sans déraper.

Il y avait un feu au bout de la rampe. J'écrasai les freins pour tenter un stop. Je me retournai : l'Explorer prenait la sortie sur les chapeaux de roues.

Ces enculés étaient à mes trousses. Angie à mes côtés.

— Mais papa, qu'est-ce que tu fais ?

Ma fille dans la voiture, la réaction était disproportionnée – je jouais au cow-boy sans cervelle sous le Stetson. J'aurais pu m'apercevoir qu'on était suivis et éviter tout ce cinéma. Et quand bien même, qu'allaient-ils découvrir ? Que j'emmenais ma fille chez le docteur et passais dans un cabinet d'avocat ?

— Tu veux une glace ? proposai-je, le plus naturellement du monde.

Un peu léger, mais elle dit :

— D'accord.

Je jetai un œil alentour. Une de ces sorties au milieu de nulle part, aménagements à venir, probablement par un investisseur ayant les bons amis politiques, et donc ces hectares à bâtir. Mais pour le moment, pas la moindre trace d'une station-service ou d'une épicerie. Des panneaux indiquaient une zone industrielle – des raffineries au loin. Il y avait un centre commercial à quelques kilomètres, mais je ne voulais pas faire demi-tour. En continuant vers la ville et si la route longeait vaguement l'autoroute, à une douzaine de kilomètres, on allait tomber sur les Domaines du Golf de Kavanaugh, nids douillets construits autour d'un club archisélect et bordés par le fleuve. Et là, centre commercial avec Håagen-Dazs, Godiva et autres petits plaisirs sympathiques. Je pris donc à gauche.

L'Explorer nous avait presque rattrapés, et quand je tournai, il suivit.

La route partait vers l'ouest, en dehors des sentiers battus, vers une garrigue au sol caillouteux parsemé de touffes d'herbes.

— Tu sais où on va ? s'interrogea Angie.

— J'essaie de me faire une idée.

— Mmm.

— Mmm toi-même.

Un kilomètre plus loin, l'Explorer toujours à mes trousses, fin du bitume et début d'une piste, comme il en existe partout dans la région.

Des étendues de néant à perte de vue. Angie demanda :

— Tu es perdu ?

— Bah, un peu mais ne le dis pas à ta mère.

— Promis.

Je regardai dans le rétroviseur, et reconsidérai l'idée de faire demi-tour. Mais l'Explorer ne nous suivait plus à distance, il nous fonçait littéralement dessus. Une seconde plus tard, il déboîta à gauche, comme pour me doubler. Qu'est-ce qu'ils avaient derrière la tête ? Me faire signe de m'arrêter, me couper la route ?

Soudain, je vis la vitre du passager se baisser et découvris l'un des deux types croisés à la prison avec Ahmad. Celui à la tignasse filasse et à la peau cratérisée par l'acné me regardait. Puis, le bout de son flingue. Je pliai en deux Angie et j'écrasai le frein. Ils nous dépassèrent en trombe.

Je tournai à droite toute, quittant la piste pour le maquis et espérant réussir à faire demi-tour. Est-ce que je pouvais les semer ? Sans problème avec la voiture de Manny, mais dans ma Cherokee sept ans d'âge ?

La bagnole rebondissait et je me demandai quoi faire. J'ai été flic et je sais qu'il n'y a pas pire que d'essayer de les fuir. Ça les excite, leur fait peur, mais surtout, ça peut tout justifier. « Il s'enfuyait » : porte ouverte à tout et n'importe quoi. Si Ahmad n'avait pas menti, et Manny non plus, ils pouvaient m'alpaguer – sous prétexte que j'aidais des terroristes ou un truc de cet acabit –, m'embarquer, et je n'aurais même jamais droit *au* fameux coup de téléphone. Là, ils ne s'étaient pas présentés comme des flics, mais plutôt comme des types prêts à me descendre. Jésus, priai-je en silence, s'il te plaît, protège-nous, ma fille et moi.

J'attrapai mon porte-clés et dis :

— Angie, enlève ta ceinture.

Elle a dû me prendre pour un dingue, bringuebalés comme on l'était, et elle ne bougea pas.

— Fais-le ! Maintenant !

— Oui, papa.

— Prends ça, ordonnai-je en lui mettant le trousseau sous le nez. Celle qui ressemble à une clé de cadenas. Rampe vers le coffre et ouvre la boîte à outils. Allez, vas-y, vas-y !

— D'accord.

Elle n'avait pas l'air effrayé du tout, et même plutôt excité.

Je me concentraï, essayant de les distancer sans casser ou finir en tonneaux.

— T'y es ?

— Oui.

— Préviens-moi quand tu l'auras ouverte.

Le temps passa – trois, quatre, cinq, dix pulsations cardiaques.

— C'est bon.

— Il y a un gilet. Mets-le.

Les salauds se rapprochaient, j'écrasai le champignon et on décolla. J'entendis un « Waou ! » depuis le coffre, tandis que je criais : « Accroche-toi ! » On atterrit dans un bruit sourd, mais rien ne cassa.

Leurs suspensions valaient les miennes, et ils les perdaient presque sur ce terrain dur et bosselé qui surplombait le lit d'une rivière à sec.

— Prends le fusil et le pistolet et rapporte-les-moi en rampant, ma chérie. Rabaisse le siège arrière pour rester à plat ventre... Compris ?

— Oui. Je fais aussi vite que je peux.

— Ne te précipite pas. Prends ton temps et sois prudente. On va s'en tirer.

— Je sais. Je suis avec toi, papa, déclara-elle, confiante au-delà du bon sens.

J'entendis la banquette se rabattre et aperçus mon fusil entre les sièges. Un Remington 870, canon raccourci à 35 centimètres par un forgeron du Nebraska, ce qui m'a demandé une tonne de paperasse, mais est parfaitement légal. Je l'attrapai de la main droite et le posai sur le siège du mort. Puis Angie me tendit mon pistolet, un Heckler & Koch USP compact .45. Un sacré flingue.

Maintenant que j'étais armé, qu'allais-je faire ?

— Angie, cale-toi par terre entre les deux sièges.

— Je veux voir.

— Putain ! gueulai-je.

Elle soupira, mais s'exécuta.

— Désolé, dis-je.

Je ne jurais jamais devant elle et criais rarement.

— Ça va, lâcha-t-elle.

Je devais absolument réussir à les distancer un minimum pour pouvoir agir. Mais comment ? Si je tournais, ils pourraient me canarder sur les flancs. Ils n'avaient pas encore tiré. Inutile, vu nos

cahotements. Un certain professionnalisme. Pas bon pour moi.

Il fallait que je trouve un moyen de faire demi-tour pour me retrouver en face d'eux. Avec de préférence un truc entre nous.

Le lit de la rivière était tout proche et je virai à gauche, plongeant sur ce terrain plus lisse.

L'Explorer m'imita. Le nuage de poussière nous protégeait en les aveuglant. Peut-être même avaient-ils dû ralentir. Le lit de la rivière était creusé d'ornières et, à un moment, je braquai à droite toute pour remonter sur la berge. On décolla une fois de plus. Ça allait me coûter un bras en amortisseurs et autres pièces. Et des points à l'argus pour le Cherokee, qui n'était déjà plus coté.

Atterrissage raide, dérapage à droite, puis j'écrasai le frein en ouvrant ma portière et sautai de la voiture, armé. J'eus de la chance. Englué dans la poussière, ils ne m'avaient pas vu tourner, et le temps qu'ils émergent sur la berge, j'étais en appui sur le capot de mon 4 x 4, la Remington braquée sur eux.

Je tirai tandis que l'Explorer décollait sur une bosse. Je manquai le pare-brise, mais touchai un phare et criblai le radiateur. Je pompai, tirai de nouveau et, alors qu'ils viraient, explosai une vitre. Je reposai le fusil sur le capot et pris le HK. Je me redressai – aucune chance qu'ils trouvent un angle de tir, secoués comme ils l'étaient

— et je visai calmement à deux mains, comme on l'enseigne à l'école de police, en suivant ma cible. Je pense l'avoir mis pile dans le trou laissé par la vitre éclatée, mais impossible de dire si j'avais touché quelque chose ou quelqu'un.

Ils mettaient les voiles, mais je tirai encore trois coups, en espérant faire mouche. À défaut de l'un d'eux, le réservoir ou un pneu. C'est à peine si je réussis à chatouiller la carrosserie.

Je me maudissais. J'avais eu ma chance et j'avais merdé.

Désormais, ils pouvaient eux aussi se mettre à distance. Se caler derrière leur mastodonte et nous canarder à la mitrailleuse. Allez savoir. Angles de tir bien dégagés. Ils pouvaient aussi m'encercler. L'un me fixerait de face tandis que l'autre me contournerait.

Avec ma petite fille.

Dieu était avec nous.

Ils ne revinrent pas à la charge. Un blessé ? Un mort ? Le manque de cran ? Ils s'en allaient. S'ils s'arrêtaient pour me tendre une embuscade, je le saurais au nuage de poussière qu'ils se traînaient, visible à un kilomètre à la ronde.

J'ouvris la porte du coffre et demandai à Angie, allongée par terre :

— Ça va ?

— Bien, répondit-elle.

— Tu peux te relever. Ils sont partis.

Elle se redressa et sortit de la voiture.

— Tu es sûre que ça va ? demandai-je à nouveau.

Elle hocha la tête, l'air d'aller parfaitement bien. Elle me regarda, un sourire en coin, et commença :

— Eh, papa...

— Quoi ?

— Je ne dirai rien à maman.

Pas si drôle, mais je me mis à rire. J'essayai de me retenir, car c'était du *sérieux*, mais impossible. Angie se mit aussi à glousser et l'on en a ri aux larmes.

Puis je la pris dans mes bras et la serrai.

— Je t'aime, Angie. Très, très fort.

— Je le sais que tu m'aimes.

On resta un moment enlacés. Sa tête contre ma poitrine, elle dit :

— Papa, c'était génial. Totalement mortel.

— Tu as relevé la tête pour voir ? Je te l'avais défendu. Tu aurais pu te faire tuer, Angie...

— Je suis désolée, mais c'était de la balle !

— OK. Et je ne dirai rien à maman.

Les Domaines du Golf de Kavanaugh, propriété privée et fermée, sécurité drastique et patrouilles maison, abritent une vaste demeure – deux villas, presque un hameau – particulièrement bien protégée et dont les murs d'enceinte sont constellés de caméras de surveillance ultraperfectionnées.

Cette propriété appartient à Jorge Guzman de Vaca.

Je venais pactiser avec le Diable.

J'avais désespérément besoin d'un havre de paix pour ma fille, et je ne pouvais me fier à aucun saint.

Le pacte légendaire. Toutes les histoires se ressemblent. L'humain veut du concret ; le Diable son âme. Ne vous méprenez pas, j'aurais tout sacrifié pour la vie de ma fille. Mais je pouvais essayer de négocier au mieux. Guzman et moi, on allait faire gaffe, car comme dans tous les contrats, le hic est toujours écrit en tout petit, et noyé dans la masse des clauses.

Passé l'ultime rempart, sa garde personnelle, Guzman vint nous accueillir en personne sur le perron :

— Cari, mon ami, bienvenue. Entre, je t'en prie. Quelle bonne surprise que tu passes me voir ! Et qui est cette jeune demoiselle ?

Angie n'en croyait pas ses yeux, plus impressionnée par ce manoir et son propriétaire que pendant la poursuite et la fusillade.

— Ma fille Angie.

— Bienvenue dans ma demeure, dit-il en lui tendant la main. Je m'appelle Jorge. Fais comme chez toi. Entrez, entrez.

Maison de grand style mexicain. Il nous précéda dans l'entrée vers le salon, six mètres de plafond et balcons à balustrades courant sur trois côtés, donnant sans doute sur les chambres. Le mur du fond était une composition de verre, arches et colonnades. Dehors, d'autres volutes de pierres protégeaient l'immense baie vitrée du soleil. Dans le patio avec piscine et chutes d'eau, la même flore – plantes du désert et bougainvilliers – que dans la cour d'entrée.

— Il faut que je te parle, osai-je.

Sous-entendu, pas devant Angie. Il sourit et dit :

— Une minute.

Puis à Angie :

— Jette un œil dans ces placards, il y a toute une collection de CD. Tu vas sûrement trouver ton bonheur. Je reviens tout de suite. Asseyez-vous. Faites comme chez vous.

Quand Jorge disparut, Angie s'approcha de moi et demanda :

— On est où, là ?

— Chez un type que je connais.

Comment lui expliquer ? Je ne trouvais pas tandis qu'elle me fixait et attendait une explication.

Jorge me sauva. Il réapparut avec une femme de vingt-cinq ans son aînée. Une vieille dame aussi élégante que digne, fine chaîne et croix en or autour du cou, diamants scintillants aux oreilles.

— Cari, je te présente ma mère, Luisa.

— Enchanté.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle, avec cet accent mexicain contre lequel Jorge avait bossé si dur. Bienvenue dans notre maison.

— Et voici Angie.

— Bonjour, murmura ma fille intimidée.

— Quel joli prénom, dit Luisa. Est-ce le diminutif d'Angelina ? D'Angelique ?

— Non, c'est juste Angie, répondit ma fille.

— Comme dans la chanson des Rolling Stones, précisai-je.

— Ah, Mick Jagger, lâcha Luisa les yeux pétillants. J'adore cette chanson. Quand j'étais jeune, elle me faisait pleurer. Quel beau prénom ! continua-t-elle à l'intention d'Angie. Bien plus joli que ceux que je viens de citer.

Ma fille vit plutôt mal l'origine de son prénom. La plupart des gosses de sa génération n'ont qu'une très vague idée du plus grand groupe de rock de tous les temps. Luisa n'aurait pas pu lui faire plus plaisir.

— Pourquoi n'irait-on pas toutes les deux te chercher un Coca ou autre chose à la cuisine, un petit truc à grignoter ? On peut demander au chef. Il s'occupe de tout.

Elles disparurent.

— Ta mère est charmante, déclarai-je à Jorge, tout en me demandant si c'était elle qui les avait élevés, lui et son frère cadet, un tueur de sang-froid.

Cela dit, le benjamin était chirurgien, spécialiste du cœur. Tous les services de police du Sud-Ouest avaient de très gros dossiers sur Jorge.

— Oui. Tu as raison.

En chemin vers le patio, il appuya sur un interrupteur et, une fois dehors, on entendit les enceintes extérieures.

— Ah, soupira-t-il, ravi de la musique. *Eine kleine Nachtmusik*.

Il me conduisit non loin du bassin à une table en fer forgé avec chaises assorties. Effet garanti. En plus, le clapotis de l'eau combiné au piano et aux cordes nous mettait à l'abri d'une quelconque tentative d'écoute.

— J'ai besoin que tu me rendes un service, expliquai-je.

— Si c'est en mon pouvoir...

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. – Il hocha la tête, pas de problème. – Il y a une demi-heure, on a essayé de me tuer. Angie était avec moi dans la voiture. Je ne sais pas s'ils ne sont pas dans les parages, ou si d'autres types m'attendent chez moi. J'ai besoin de la mettre en lieu sûr.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas la laisser seule très longtemps, mais je voudrais pouvoir sortir sans être mort d'inquiétude.

— On a deux maisons, dont une pour le personnel.

Par personnel, il entendait ses gardes du corps. Quatre, se relayant par paire, vingt-quatre heures sur vingt-quatre sept jours sur sept. Une petite forteresse aux sentinelles armées pour veiller sur ma fille.

Quant à ses mœurs, je savais que les milliers d'heures de surveillance n'avaient jamais rien donné. Des péchés oui, mais à seule fin vénale. À l'exception d'une maîtresse attitrée et bien logée à l'autre bout de l'État. Une histoire de quinze ans ; elle devait maintenant avoir la quarantaine. Quant aux extras, toujours avec des majeures. Un type convenable et prudent qui ne commettait des crimes que pour le profit. Mais peu de choses l'auraient arrêté s'il y avait du pognon en jeu.

— L'autre maison était celle de ma mère, mais depuis que ma femme a disparu, elle s'est installée ici avec moi. Il y a le téléphone, le câble, bref, tout ce qu'il faut. C'est l'histoire de combien de temps ? Et puis non, oubliée, aucune importance. Aussi longtemps qu'il le faudra.

— Peut-être quelques heures, un jour, deux au maximum. Si j'ai besoin de plus de temps, je trouverai une autre solution.

Il acquiesça.

— On va te donner un jeu de clés et prévenir les gardes. Tu es libre d'aller et venir à ta guise.

— Attends. Une chose doit être claire : je ne veux rien te devoir.

Il se cala sur sa chaise et me montra, à contrecœur, son autre visage, celui de l'homme d'affaires, pour faire court, sa gueule de truand. Je savais très bien ce qu'il pensait : s'il m'aidait, j'aurais une dette envers lui. *Ad vitam*. Dans ce cas-là, j'irais voir ailleurs tout de suite.

— Je vais donc m'acquitter de ma dette sur-le-champ, continuai-je.

Il eut l'air sceptique. Extrêmement sceptique et on ne peut plus froid.

— Ton cousin Domingo.

— Oui ?

Domingo, triple récidiviste, purgeait une peine de prison à perpétuité. Jorge et son cousin savaient qu'il était tombé dans un piège. Mais ils ignoraient que les flics avaient manqué de rigueur. Du pur Rafe Halderson, qui me l'avait confié entre deux gloussements du temps de sa splendeur, avant sa fin violente. Les Stups s'étaient vantés partout d'avoir fait tomber Domingo avec 300 grammes de Mannitol, du bicarbonate de soude et un technicien de laboratoire qui confirmait que les saisies correspondaient à ce que les flics lui baratinaient, au lieu de se donner la peine de passer la dope dans son petit nécessaire de chimiste. Une expertise indépendante abaisserait le pont-levis de la forteresse.

— Je ne sais pas vraiment comment vous allez pouvoir faire...

Il m'interrompit des deux mains :

— Attends.

— Quoi ?

Il resta silencieux un moment.

— Si tu viens en ami me demander l'hospitalité, aucun problème. Avec tout ce que cela implique : tu serais alors *de facto* sous ma protection. Mais ce n'est pas ce que tu me demandes. Parce que tu ne veux pas être redevable d'un truc dont tu ne sais rien à l'avance. C'est pro, et je le respecte. Seulement, moi non plus, je ne veux pas me lancer dans l'inconnu. Il faut que je sache où je mets les pieds. Qui veut te tuer ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas exactement.

— Le type en question, tu ne le connais pas ?

Je racontai à Jorge où je l'avais vu. Et comment une Ford Explorer bleue, probablement la même voiture, nous avait suivis tandis qu'avec Manny on rentrait de la prison.

— Donc, c'est en rapport avec Ahmad Nazami ?

— On dirait bien, mais je ne fais pas le lien. C'était le dossier de Manny. Son cabinet s'en est dessaisi. Je ne suis plus mandaté par personne, et je ne devrais donc plus bosser sur cette affaire.

— C'est ta seule connexion avec ces types ?

— À ma connaissance, oui.

Il me jeta un regard froid et dubitatif, sûr que je lui cachais quelque chose. On écoutait maintenant une pièce pour piano, jolie et reposante. Finalement, Jorge lâcha :

— On en revient à ma première question : pourquoi moi ?

— Comme je te l'ai expliqué...

— Cari, tu as beaucoup d'amis dans la police, ainsi qu'au sein de ta paroisse. Et vous rabâchez suffisamment à quel point vous êtes solidaires. En plus, ta sacro-sainte communauté est remplie de poulets. Une véritable organisation secrète. L'escouade des évangélistes. Et pourtant, tu ne t'adresses pas à eux. Tu viens me trouver, moi.

Il me regarda, attendant en vain une réponse.

— J'en déduis que tu ne leur fais pas confiance. Donc, cette histoire concerne les flics...

— Je t'ai dit que ces types sont censés appartenir à la Sécurité intérieure.

— Et aussi à la CTM.

Nouvelle pause. Je finis par lui lancer :

— Possible, mais pour l'instant je n'ai aucune preuve. Ça pourrait ne pas être le cas.

Il hocha la tête. C'était plutôt léger, mais il était prêt à se contenter de mes maigres explications. Il réfléchit puis :

— En gros, tu as peur que l'un d'eux te trahisse.

— Oui.

— Bon, maintenant que je suis au courant, faisons un marché.

— Le truc avec Domingo, c'est que...

— Non, me coupa-t-il, impassible.

Il eut un geste on ne peut plus dédaigneux, comme s'il balançait un mouchoir sale, avant d'ajouter :

— C'est un voyou. Je te propose un autre deal. Un boulot que je te paierai au tarif habituel. Une enquête genre économique. J'ai regardé le show de ton pasteur dimanche dernier.

— Mais tu n'es pas...

— Catholique ? Si mais... Bref, passons... J'étais devant mon poste de télé et je l'ai entendu dire qu'il allait construire une ville entière. Il parlait de centaines de millions de dollars, de *milliards* même. En précisant qu'il avait déjà les fonds. Tâche d'en savoir plus : ses intentions et surtout d'où vient l'argent.

— Quel intérêt pour toi ?

— Routes, maisons, bureaux : je suis un bâtisseur et un investisseur.

— Je vais voir ce que je peux trouver, mais...

— Quoi ?

— Tu perds peut-être ton temps. Je suis pas sûr qu'ils bosseraient avec toi.

— Parce que je suis mexicain, ou parce qu'ils pensent que je suis de mèche avec des criminels ?

— L'idée de Plowright, dis-je pour faire court, c'est de bâtir une communauté *chrétienne*.

— Et ?

— Et tu es catholique.

— T'as quelque chose contre les cathos ?

— Pas du tout, non...

J'avais une vague idée des intentions de Plowright, même si je n'y avais jamais réfléchi sérieusement. Ça ne m'avait pas traversé l'esprit que quiconque puisse être exclu des projets du pasteur. Il voulait rassembler une certaine frange de la population pour qu'elle se serre les coudes et soit prospère, dans la joie et la bonne humeur. Mais, effectivement, ça impliquait aussi de laisser des gens sur le carreau. Une version terrestre et réelle du Ravissement : d'un côté les bons chrétiens en lévitation vers la Cité de Dieu, de l'autre les non-croyants, les infidèles, les apostats, les musulmans, les juifs, les catholiques, les agnostiques et les athées, se fracassant dans les plaines cauchemardesques de l'enfer.

— Écoute, ajoutai-je. Tu veux que je découvre ce qu'il a vraiment derrière la tête et si ça pourrait t'intéresser, c'est ça ? Eh bien,

considère que je suis déjà à ton service. Je vais être franc. N'y vois rien de personnel, mais il rêve d'un endroit exclusivement réservé aux membres de notre communauté, construit et géré par des chrétiens.

— Et un catholique c'est pas un chrétien ?

— Dans l'esprit de – impossible de me résoudre à dire « les miens » – beaucoup de gens... pour une majorité, y compris Plowright, la réponse est non.

— On est quoi alors ?

On dit souvent des trucs en privé – comme les flics qui balancent des insultes racistes dans l'intimité des gardes à vue – qu'on ne répéterait jamais en public. J'ai entendu le catholicisme se faire traiter de tous les noms, souvent sur le mode « nous ne sommes pas du même village ». Certains parmi nous pensent que le papisme romain est un culte faussement chrétien, païen, le superculte apostat de l'idolâtrie. Rome est appelée « la Grande Salope », mère des catins et des abominations. Le fauteuil du Pape, c'est pour eux le trône de Satan, et le Saint Père – tous les papes sans exception – une incarnation de l'Antéchrist.

— Je dirais une secte. Comme les mormons ou les témoins de Jéhovah.

— Et tu penses aussi ça de notre Sainte Mère l'Église ? demanda-t-il, l'œil noir.

— Jorge, on se fout de ce que je pense. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir s'il y a moyen que tu fasses des affaires avec la CTM.

— Tu as raison. Complètement raison, dit-il, soudain beaucoup plus calme, enthousiaste et content de lui. Je savais que tu étais la bonne personne. Il s'agit de découvrir comment vaincre leurs préjugés et faire en sorte qu'il fasse affaire avec moi, l'hérétique. Trouve-moi quelque chose pour les appâter, un angle d'attaque.

— Convertis-toi. C'est le plus sûr moyen qu'ils te laissent les approcher.

— Tu plaisantes ?

— Je vais te coûter 60 dollars de l'heure.

— C'est beaucoup pour un privé.

— Manny payait ce tarif parce qu'il voulait ce qui se fait de mieux.

— Très bien.

Qualité assurée et donc fin du marchandage.

— Si tu me trouves ce dont j'ai besoin, t'auras droit à une prime, une grosse prime. Peut-être même colossale.

Une poignée de main en guise d'accord.

Puis il en posa une sur mon épaule :

— Tu veux grignoter ou boire un truc ? Un café ? Je sais que ça ferait très plaisir à ma mère.

— Un café, parfait.

— Je pense encore à la raison qui t'a poussé à venir vers moi. Ce n'est pas parce que tu as peur d'être trahi, c'est parce que c'est fait. Oui.

Puis souriant :

— Tu as beaucoup de chance, mon ami.

Les paroles d'une vieille chanson me trottaient dans la tête : « L'ami du Diable est mon ami. » Je lui demandai :

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis expert en la matière, répondit-il, fier d'avoir survécu aux pires trahisons. Je vais même te révéler qui, continua-t-il en se penchant vers moi.

— Ah ouais ? dis-je, faussement sceptique et la gorge serrée.

— La personne dont tu es le plus proche. Celle en qui tu as le plus confiance. Comme toujours.

Gwen. Je le savais.

Luisa nous accompagna jusqu'à ses appartements.

Un intérieur féminin, sans plus. Une bâtisse solide à l'entretien impeccable, comprenant deux chambres, une salle de bains et une petite cuisine. Le contraste avec notre bicoque était saisissant : construite avec des matériaux fatigués et mal ajustés, elle nécessitait de petites mais constantes attentions.

Quand Luisa disparut, je laissai Angie dans la grande chambre pour qu'elle regarde la télé ou fasse ce que bon lui semblait.

Je m'enfermai dans la petite et priai, seul et à genoux.

Demandez, et il vous sera donné. Cherchez, et vous trouverez. Frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit ; et celui qui cherche trouve ; et à celui qui frappe, il sera ouvert. Matthieu 7,7-8.

J'avais demandé, et on m'avait donné. J'avais cherché, et j'avais trouvé. Attention à ce que tu demandes. Là, je demandai : que faire ?

Il te serait dur de regimber contre l'aiguillon, dit une voix. Actes des Apôtres 26,14, si ma piètre mémoire de la Bible était bonne. Pour la première fois, j'y décelai une pointe de sarcasme : un autre sens du mot *aiguillon*.

— Vas-tu disparaître ? dis-je à Manny qui se tenait à la limite de mon champ de vision.

— Maintenant, tu veux qu'on choisisse à ta place, en plus d'un reliquat de juif mort ?

— C'est toi qui m'as fourré dans ce pétrin. Tu vas m'en sortir, je te prie.

— Il y a un truc dont je voulais te parler, me coupa Manny d'une voix sévère.

— Je suis désolé si j'ai pensé à Susan en...

— Ne sois pas ridicule. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Neuvième Commandement. *Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain.*

— On est en Amérique. Un crime en pensée. On n'a pas déjà eu cette discussion sur le fait que les Commandements ne sont pas la base

de notre système judiciaire ?

— Vrai. Maintenant raconte-moi ce que tu me veux et laisse-moi tranquille.

— D'accord. Mon téléphone portable.

— Quoi ?

— Tu l'as ramassé quand on m'a tiré dessus, et tu ne l'as jamais rendu.

— Tu es venu pour... – je me tournai, incrédule, de manière à le regarder en face – ça ?

Bien sûr, il avait déjà disparu.

J'avais son foutu téléphone dans ma voiture. Son portable. Le jour où on était allés voir Nazami, Manny s'en était servi pour prendre en photo les deux types censés appartenir au département de la Sécurité intérieure.

Incroyable ce que l'on peut faire avec Internet.

Après avoir rechargé le téléphone de Manny – cadeau de Jorge, qui avait un tiroir rempli de portables et de chargeurs –, je transférai les photos sur un ordinateur dans le bureau de Jorge, puis les envoyai par mail à plusieurs associations de détectives privés. Une alerte automatique demande aux autres membres s'ils peuvent identifier les deux hommes. Dans l'heure qui suivit, j'avais leurs noms.

Eduardo Alvarez et Daniel « Beef » Polasky.

De là, facile de traquer leurs finances, leurs CV, leurs adresses passées et présentes, et les voitures qu'ils conduisaient. Ils vivaient tous les deux en Arizona, à une heure et demie de route. Eduardo était marié et propriétaire d'un appartement, Polasky – célibataire et locataire – avait une Ford Explorer bleue, trois ans d'âge.

Alvarez avait appartenu à la DEA jusqu'à il y a cinq ans, puis travaillé pour deux compagnies de sécurité. Un an et demi en Irak avec Custer Battles, une boîte privée dont la devise était : *Transformer les risques en perspectives d'avenir*. Rentré depuis un peu plus d'un an.

Polasky était un ancien des Douanes volantes, rattachées à la Sécurité intérieure, mais il les avait quittées depuis deux ans. Irak avec Custer Battles pour lui aussi. Revenu au pays des 4 x 4 et des MacDo à peu près au même moment qu'Alvarez.

Les deux bossaient actuellement pour FOB Security Ltd. La piste s'arrêtait là. L'adresse de la société était une boîte postale dans le Delaware, pas de numéro de téléphone. Drôle de façon de faire du chiffre.

Jorge entraînait et sortait, pendu au téléphone. Je ne lui avais rien demandé, mais il vérifiait de son côté. Les ragots donnant un peu de relief aux profils des types.

Alvarez avait fait partie de la division Rampart, DEA de Los Angeles, mais il avait sombré dans l'arnaque et la revente. Il avait démissionné avant qu'on ne lui passe les bracelets, disait la rumeur.

À Brownsville, Polasky avait été très proche d'un groupe de gardes nationaux et de recruteurs de l'Armée, qui trafiquaient de la dope. Il

laissait passer les cargaisons. Les militaires les escortaient au nord et à l'est, utilisant leur carte d'identité fédérale pour ne pas être fouillés. Quelques sergents et soldats de la garde nationale s'étaient fait serrer par le FBI. Par manque de preuve contre lui ou parce qu'il avait accepté de témoigner, l'agence fédérale avait abandonné les charges à l'encontre de Polasky. Il avait quand même dû démissionner sur-le-champ. Personne ne connaissait le détail. Comme seuls des amateurs anglo-saxons étaient tombés, les vrais *narcos* ne s'étaient pas donné la peine de creuser.

— Tu vas t'attaquer à eux ? demanda Jorge après m'avoir raconté tout ça.

— Ouais, affirmai-je – il approuvait. Mais je ne sais pas encore comment. Je peux essayer de dénicher un truc sur l'un d'eux et le lui faire savoir.

Il eut un geste d'impatience, puis mima un ciseau avec son majeur et son index.

— *Los albondigas*, leurs couilles – puis il ajouta son opinion, tactique sérieuse et réfléchie : J'opterais pour la manière forte. Voudra pas risquer de perdre sa gueule de beau gosse.

Je le regardai, tâchant de lui faire comprendre que je n'allais pas découper des gens en morceaux.

— Je viens de le voir dans *24 Heures chrono*, précisa-t-il, telle une vierge effarouchée qui ne ferait jamais un truc pareil.

J'oubliai un instant Alvarez et Polasky pour reconsidérer le problème dans son ensemble.

Gwen.

Il faudrait bientôt que je l'appelle. Je ne pouvais pas disparaître avec Angie, comme ça. Mais impossible de penser à Gwen de manière rationnelle.

Nicole Chandler.

Je commençai avec les listes téléphoniques. Deux Nicole et trois N. Chandler. Une recherche sur Internet plus tard, et les trois N étaient pour Norman, Nyella et Nixon. La première Nicole avait soixante-dix-huit ans et finissait ses jours dans une maison de retraite. Il restait donc Nicole D., vingt-trois ans, travaillant dans une pharmacie, qui vivait dans un appartement à équidistance de la CTM et de l'officine située dans un centre commercial. Elle conduisait une Honda d'occasion achetée chez un concessionnaire à qui elle continuait de payer des traites.

J'appelai chez elle. Pas de réponse. Boîte vocale de téléphone

portable saturée, impossible de laisser un message. Je me rabattis sur la pharmacie, et on m'apprit qu'elle n'était pas là. J'improvisai un speech des plus sincères : j'étais son oncle, et sa tante, sur le point d'être hospitalisée, voulait lui parler. Des jours qu'on essayait, en vain, de la joindre. Nicole avait passé un coup de fil quelques semaines auparavant pour les informer qu'elle était malade et elle ne s'était plus pointée depuis.

J'en revenais à Gwen. Elle connaissait toutes les filles de la chorale et donc pouvait, si elle le souhaitait, aller à la pêche aux infos. Mais comment dealer avec ma femme ?

Et la scène du crime ? Quelque chose avait dû m'échapper. Elle pouvait m'en apprendre plus, à condition de ne pas avoir été nettoyée. Pour ça, il me fallait un client avec avocat, et une demande à la Cour en bonne et due forme.

Ou retourner voir Teresa.

J'appelai mon bureau : la veuve avait tenté de m'y joindre et eu le bon sens et la prudence de me laisser un message professionnel. Elle avait besoin de mes services pour récupérer le manuscrit de son mari.

Si j'allais voir Teresa avant de tirer les choses au clair avec Gwen, je finirais au plumard avec la première. Peut-être juste une partie de cul. Ou plus. Une femme vive, intelligente, passionnée, instruite, élégante et complexe. Je doutai qu'elle fût attentive, patiente et d'un grand soutien. Plutôt toxique et dangereuse pour elle et les autres.

Je secouai la tête comme un clébard sous la pluie.

Avant tout, il fallait que je fasse le point avec Gwen. Si elle m'avait trahi, c'était parce que sa langue avait fourché, par accident. Je devais m'en convaincre pour regagner mon gentil foyer, pour le bien d'Angie.

En plus, je l'aimais, et Gwen était ma femme.

Tout m'avait toujours paru simple et clair avec Gwen. Je ne la connaissais peut-être pas aussi bien que je me l'imaginais.

Une enfant de la balle, tendance balle militaire.

Son père avait été sergent-chef de première classe dans le Génie. Il prenait les ordres d'en haut, les transmettait à ceux d'en dessous et, dans les deux cas, s'attendait à ce qu'ils soient exécutés. Un homme très pratique, aimant siroter une petite bière. Quand il en avait bu assez, il racontait de drôles d'histoires sur la vie en caserne et ses aventures à l'étranger.

La mère de Gwen était une femme revêche qui menait sa maison au doigt et à l'œil.

Ils avaient pas mal bougé. Malgré ces déménagements, le décor était toujours le même : maison louée dans une banlieue entourée d'autres familles de militaires, courses dans les magasins de l'armée, école publique, église le dimanche, sévérité, règles strictes et pas de bavardage en rentrant à la maison.

Gwen : un garçon manqué qui préférait le parcours du combattant aux tours de manège. Elle prétend qu'à dix ans elle aurait pu faire ses classes. Elle était restée sportive et en forme à coups de randonnées, camping et rafting. Elle adorait le tir sportif et était aussi à l'aise avec les flingues que d'autres le sont avec une voiture ; elle manie les armes avec plus d'assurance que ne lui inspire une batterie de cuisine.

Dépucelage à seize ans. Enceinte à dix-sept d'un soldat de dix-neuf. Il allait assumer parce qu'il l'aimait, et réciproquement. Son père – pas né de la dernière pluie – le prit mieux qu'elle aurait pu le penser. Sa mère eut l'air triste, du moins au début, mais quand vint l'heure des noces quelques semaines plus tard, elle se répandit en larmes de joie.

Fausse couche au cinquième mois.

Première guerre du Golfe : le couple décida de réessayer avant qu'il ne parte. Il apprit la nouvelle par lettre alors qu'il venait d'arriver en Arabie Saoudite. Un vrai bonheur pour les deux.

Douze jours plus tard, il était mort. Pas au combat. Un de ces horribles et absurdes accidents qui arrivent partout. Ecrasé par un

Humvee tombé d'une rampe de chargement.

Deuxième fausse couche pour Gwen, qui se tourna alors vers Jésus. Il la soutint dans l'épreuve, et sa foi devint le cœur et le moteur de son existence.

Je la rencontrai quelques années plus tard, la plaie semblait presque cicatrisée, et elle, heureuse et tonique. Elle était d'une simplicité déconcertante, sans faux-semblants ni arrière-pensées. Son travail la comblait parce qu'elle ne débordait pas d'ambition et servait une cause : fantassin de l'armée du Seigneur.

Dès le premier baiser, j'ai su qu'elle aimait ça. Quel calvaire ce fut de rester chaste avant notre mariage ! Mais elle le souhaitait, et moi aussi. Une façon de prendre le nouveau départ dont j'avais bien besoin. J'avais copulé sur des lits et des banquettes arrière trop souvent et avec trop d'emmerdements à la clé.

De temps en temps, on évoquait l'idée de faire un enfant. Alors, elle doutait : une autre fausse couche était la seule chose au monde qui lui faisait peur.

Inutile d'insister. On avait Angie qui me comblait ; et Gwen aussi, semblait-il.

Où la retrouver ? Pas à la maison. Si quelqu'un m'attendait quelque part, c'était évidemment là.

Trop tard pour l'intercepter sur le chemin du retour. Je pensai l'appeler et lui donner rendez-vous. Possible que je me coince moi-même en lui fixant un rencard.

Ça me foutait en rogne de devoir manigancer pour voir ma propre femme.

Finalement, brut de décoffrage, je décidai d'y aller cash.

Il me faudrait quand même brouiller les pistes.

Je lui laissai un message : je rentrerais à la maison tard après avoir dîné dehors avec Angie. On allait peut-être se faire une toile, malgré les cours le lendemain. Notre trip retrouvailles père-fille le méritait bien. Qu'elle ne nous attende pas avant 11 heures, minuit.

Si on était sur écoutes ou que Gwen mouchardait, je ne serais pas attendu avant. Je prévoyais de me pointer quelques heures plus tôt.

Ils guetteraient ma bagnole, je louai donc une Chevrolet Impala noire.

J'avais quitté la maison en costume cravate. J'achetai un pantalon de survêtement noir, sweat-shirt et paire de baskets assortis.

Au crépuscule, je passai au ralenti pour vérifier si tout semblait

normal dans le quartier.

Je refis un passage une demi-heure plus tard. RAS, à part la Toyota Tercel de Gwen dans l'allée.

L'heure était venue, mais je ne voulais pas annoncer mon arrivée en me garant derrière elle. Je laissai la Chevrolet sur le parking d'une épicerie, un kilomètre plus loin.

Impossible de se balader à pied en banlieue, à moins d'avoir une poussette ou un chien. Mais courir, oui. Je croisai même d'autres joggers, y compris un voisin avec qui j'échangeai un salut. Normal, pas de souci. Mon sweat-shirt à capuche XL ne laissait pas deviner mon holster et le HK. 45.

En arrivant, je traversai la pelouse en trotinant comme je l'aurais fait si je revenais d'un petit footing. En passant devant les fenêtres, je jetai un œil, pour chercher un visage ou une ombre étrangère. Je longeai le mur sur le côté et fis le tour pour entrer par-derrière.

Par la fenêtre, je vis que la cuisine était vide et plongée dans le noir. Sous la porte qui donnait dans le salon, un mince filet de lumière : elle était là et regardait la télé. J'introduisis ma clé dans la serrure et entrai le plus discrètement possible. Gwen suivait une émission de cuisine, j'entendais la Comtesse aux pieds nus qui détaillait sa salade d'endives, poires et Roquefort.

Je sortis le HK du holster et passai sans encombre devant la porte du salon. Je vérifiai rapidement les chambres et l'entrée. Personne. L'antre d'Angie me fit presque chialer. Je me ressaisis et retraversai le vestibule en direction du salon.

— Cari, qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Gwen en me voyant débarquer en survêt avec le .45 en main.

Je la fixai. Par où commencer ?

— Angie ! Où est Angie ?

— En sécurité. Elle va bien.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je jetai un œil à la pièce aux rideaux tirés. Parfait. Personne n'allait me descendre depuis l'extérieur.

— C'est toi qui vas me le dire, lançai-je.

La Comtesse aux pieds nus jacassait et faisait l'article pour un kit salière/poivrière à 35 dollars. Il me prit l'envie de tirer dans le poste, mais je me contentai de l'éteindre.

— Cari, qu'est-ce que tu fais ?

Je m'avançai pour me caser derrière son fauteuil. Elle se

contorsionna pour me voir. Impossible de soutenir son regard. Il fallait que je contrôle ma rage. Je posai une main sur son crâne et tournai pour qu'elle regarde droit devant elle et ne me voie pas.

— Tu me fais peur, Cari, dit-elle, très calme.

Gwen est une femme absurdemement courageuse, que le danger soit armé ou pas. Ce qu'elle voulait me faire comprendre, c'est qu'elle s'inquiétait pour moi et ma santé mentale.

Je respirai profondément.

— Que s'est-il passé aujourd'hui, Gwen ?

— Rien.

— Je ne te crois pas.

— Il ne s'est rien passé. Rien de spécial.

— Nicole Chandler. Parle-moi de Nicole Chandler.

— Je n'ai pas...

— Pas quoi ?

— Rien trouvé.

— Est-ce que tu as parlé d'elle à quelqu'un ?

— Je... Pas vraiment. Je n'en ai pas eu l'occasion.

— Je ne te crois pas.

Je ne distinguais pas ses traits, mais le bout de mon petit doigt me disait qu'elle mentait.

Elle resta silencieuse.

— Tu as forcément dit à quelqu'un que je la cherchais. A qui ?

Une fois de plus, elle ne répondit pas, lèvres closes comme quand elle se retient, ou désapprouve.

— Es-tu ma femme ?

— Oui, rétorqua-t-elle, sèche et inquiète.

— Est-ce que tu m'aimes ? Et Angie ? Est-ce qu'elle compte pour toi ?

— Oh, Seigneur, oui ! lança-t-elle, bien plus enthousiaste et convaincante qu'elle ne l'avait montré à l'idée d'être ma femme. Tu sais que j'aime Angie. Comment peux-tu me demander un truc pareil ?

— Très bien, dis-je.

Je lui lâchai la tête.

Elle m'observa tandis que je m'asseyais dans le canapé.

— Je vais te raconter ma journée, commençai-je. Ensuite on verra ce que l'on est l'un pour l'autre. Qui tu es vraiment. J'étais sur l'autoroute, avec Angie à côté de moi, et j'ai remarqué une voiture qui semblait nous filer le train, une bagnole que j'avais déjà vue. J'ai quitté l'autoroute à la première sortie pour voir leur réaction, et ils nous ont suivis. On s'est retrouvés sur une piste au milieu de nulle part. Ils nous ont rattrapés et, une fois à ma hauteur, le type sur le siège passager a pointé un flingue dans ma direction. Ils nous ont pris en chasse dans le désert. Ça a fini en fusillade. Angie était là. J'ai réussi à faire en sorte qu'ils dégagent.

— Cari, dans quoi tu t'es fourré ? Comment tu peux mettre Angie en danger ? Comment ? cracha-t-elle, accusatrice.

— Gwen, ne me fous pas plus en rogne que je ne le suis déjà.

— *Tu es assis là en train d'agiter un flingue.*

— Est-ce que tu as dit à quelqu'un que je cherchais Nicole Chandler ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça change ?

— À qui ? insistai-je. Qu'est-ce qui s'est passé, Gwen ?

— Qu'est-ce que *tu* manigances, Cari ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, ce que je manigance ? Comment oses-tu me demander ça ?

— Comment j'ose ? Je suis tombée sur Jeremiah...

— Ah !

On y était. Elle continua.

— Je lui ai dit : « Merci beaucoup d'avoir mis Cari sur ce job. » Et, bien sûr, il m'a répondu : « Quel job ? Je ne l'ai mis sur rien du tout. » Et alors, comme une idiote, j'ai continué : « Tu as appelé dimanche soir et... » Il m'a regardée comme si j'étais vraiment la dernière des cruches, puis, très poliment, il a ajouté : « Je suis désolé, je ne l'ai pas appelé. Tu dois te tromper. » J'ai compris qui avait téléphoné. Encore cette gonze, que tu es parti voir !

— C'est ce que tu as raconté à Jerry ?

— Pour m'humilier un peu plus ? Très peu pour moi, non.

— Et que s'est-il passé ensuite ? demandai-je, légèrement calmé.

Je voyais le scénario, et tout était de ma putain de faute.

Elle redevint silencieuse.

— Raconte-moi, Gwen. On peut tirer ça au clair, mais il y a des trucs qu'il faut que je sache.

— Il m'a confié qu'il se faisait du souci pour toi. Que tu étais bizarre, que tu filais un mauvais coton.

— Et tu as répondu quoi ?

— Il m'a demandé si je savais ce que tu manigançais et dit qu'il voulait t'aider. J'ai prétendu que je ne savais rien. Puis il m'a demandé si tu te dépatouillais toujours avec l'histoire Nazami. Comme convenu, j'ai répondu que non. Que tu allais en ville au cabinet te faire régler ta facture, que les associés s'étaient dessaisis du dossier. J'ai juste dit que tu cherchais une fille ayant disparu.

— Et ensuite ?

— Il m'a demandé comment je le savais. J'ai répondu que c'était en relation avec Nicole Chandler. Que tu... tu m'avais demandé de me renseigner sur elle.

— Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. C'est tout. Il m'a promis qu'il allait faire en sorte que Paul te parle, pour te ramener à la raison.

Je me calai dans le canapé, plus relax. Ça allait. Gwen ne m'avait pas trahi, du moins pas vraiment. Restait juste... les problèmes annexes. Si Gwen et moi, ce n'en était pas un, j'allais m'occuper des autres.

— Ma faute, déclarai-je. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû te mentir.

— Sur cette femme.

— Ce n'est pas le sujet.

— Eh bien, moi, ça m'intéresse.

— Elle m'a dragué. J'ai dit *niet*.

— Et c'est tout ? Elle appelle trois fois chez nous.

— C'est au sujet de...

— Où étais-tu dimanche soir, après qu'on a fait l'amour ?

— Je suis sorti pour réfléchir.

— Pour réfléchir ? Et où, je te prie ?

— Dans le désert, au sud-ouest de la ville. J'avais besoin de faire le point.

— Le point sur quoi ? Nous ? Elle ?

— Nazami.

— Tu m'avais dit que...

— J'ai essayé, mais ça me travaillait. Je m'apprêtais à laisser

tomber quand, pendant l'office, j'ai eu un choc. Le professeur assassiné, MacLeod, avait une petite amie. Personne ne connaît son nom, mais lui l'appelait « mon petit ange ». Et avec nos Anges à nous, plus grandes que nature sur les écrans... En plus, les rumeurs sur Plowright...

— Jamais. Il est comme un père pour elles. Paul Plowright ne ferait jamais, au grand jamais, une chose pareille.

— J'ai donc rassemblé des photos des Anges et je les ai montrées à la secrétaire de l'UFR de philo qui m'a confirmé qu'il s'agissait bien de la fille mystère, celle de MacLeod. Quand je t'ai montré sa photo, tu m'as dit que c'était Nicole Chandler. Elle a disparu. Et pas seulement de la chorale, mais aussi de chez elle et de son boulot. Quand en as-tu parlé avec Jerry ?

— Vers 8 heures. Je l'ai croisé en arrivant.

— Trois heures plus tard, un type que j'ai vu dans la cellule de Nazami, et qui se prétend de la Sécurité intérieure, essayait de me tuer.

— C'est de ta faute. Entièrement de ta faute, tête de lard, cria-t-elle, furax. Tu es en train de bousiller nos existences. Le pasteur t'avait prévenu. Comme Jeremiah, qui cherche juste à nous aider. Et toi, tu n'en fais qu'à ta tête.

— Ferme-la, bordel ! Tu es ma femme ? Oui ou non ?

Elle ne répondit pas.

— Je viens de prendre une décision : *Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur.*

— Et si tu as tort ?

— *Car le mari est le chef de la femme* – continuai-je, citant les Éphésiens 5 – *comme Christ est le chef de l'Église. Or, de même que l'Église est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leur mari, en toutes choses.*

— En désobéissant à ton pasteur, tu abandonnes le Christ, et ça te perdra, proféra-t-elle, aussi inflexible qu'impérieuse. Une femme n'a pas à se soumettre à un mari qui, lui-même, ne se soumet pas au Christ.

— Personne, toi y compris, ne me dictera mon lien à Dieu. C'est une relation personnelle. Voilà pourquoi nous n'avons pas de pape. Et Plowright n'est qu'un homme. Comme les papes à Rome qui ont menti, volé, se sont adonnés à la débauche et ont eu des bâtards. Pourquoi Plowright n'en ferait pas autant ?

— Jamais. Impossible d'imaginer Paul se comporter comme ça.

— Bref, il y est pour quelque chose. Un homme est en prison alors qu'il ne devrait pas, un autre est mort, et l'on a évité deux cadavres de plus aujourd'hui, dont l'un aurait été celui d'Angie.

— Tu es devenu fou, Cari. Je ne sais pas si c'est à cause de cette bonne femme ou si tu t'es remis à boire, mais tu es dingue. Accuser Paul de meurtre !

— Paul ? Pourquoi continues-tu à l'appeler Paul ? Vous êtes si intimes que ça ?

— Comment oses-tu ? Je suis une épouse fidèle. Comment oses-tu ? Moi, je n'ai pas menti et je ne divague pas.

— Très bien, si tu es une si bonne épouse, sur ce coup-là, obéis-moi.

— Non, non et non, tu te goures complètement.

— Gwen, dis-je, aussi désespéré que furax, il le faut.

J'aurais préféré qu'elle ne me jette jamais un tel regard.

— Tu es celui qui brave les voies du Seigneur. Et tu es celui qui va semer le chaos parmi nous !

Rentré chez Jorge, je passai voir Angie. Elle dormait paisiblement. Je gagnai l'autre chambre, rincé mais reconnaissant pour ce lit. J'enlevai mes baskets et m'allongeai un moment. J'avais prévu de me relever pour prendre une douche avant de dormir. Je m'endormis tout habillé.

Que de rêves ! Je me souviens que Manny se manifesta.

— Une bonne chose que ta fille soit en sécurité.

J'étais évidemment d'accord.

— Mais dis-toi bien que tu n'es en sécurité nulle part.

— J'ai la fâcheuse impression de trébucher dans les ténèbres. Comme dans le désert, mais en pire. Je sais qu'il se passe des trucs, mais j'ignore quoi. C'est le flou artistique.

— Tu n'as pas idée à quel point les hommes se débattent dans les ténèbres, Cari. À quel point nous sommes aveuglés. Voilà pourquoi voir la lumière est une expérience si précieuse.

— Et il faut que ce soit la vraie lumière ? Il n'y en a pas de fausse ?

— Toute lumière fera l'affaire, dit-il gentiment. Après tout, il faut bien avancer.

Tandis que je méditais ces bonnes paroles, il ajouta :

— Je n'avais aucune idée de ce qui allait arriver. Je suis désolé.

— Vraiment aucune ? demandai-je, me souvenant de la première fois qu'on avait discuté de l'affaire puis de sa harangue, juché sur le capot de la Merco.

— Parfois, on ne sait pas vraiment.

— Ouais, d'accord.

— Je relisais les transcriptions de ta conversation avec Jorge.

— Il y a des transcriptions ?

J'eus droit à un clin d'œil :

— Ne sois pas naïf.

— Mais avec le boucan de la musique et de la cascade ?

Impossible d'être écouté.

Un autre regard signifiait : « Pas de là où je suis. »

— J'ai trouvé intéressant qu'il se décrive lui-même comme « expert en trahison ».

Tilt. Si la CTM me cherchait, je pourrais servir de monnaie d'échange à Jorge. Je me relevai et vérifiai qu'Angie allait bien. Je voulus m'allonger à côté d'elle pour être sûr de pouvoir la protéger, mais ce n'est plus une petite fille et ça me parut déplacé. Je retournai dans ma chambre, pris la couverture et l'oreiller, mon flingue, et m'installai dans le couloir, par terre devant sa porte.

Le matin, j'appelai mon demi-frère, Arthur. Nous ne sommes pas très proches. Nous n'avons partagé la fratrie que quatre ans. Il n'a que mépris pour l'existence de fou furieux que j'ai menée dans le temps. Aujourd'hui, son méthodisme mou méprise ce qu'il considère comme les dérives de la communauté évangélique. Mais la famille, c'est sacré, et c'est un type bien. Lui et sa femme Veronica acceptèrent d'accueillir Angie avec plus de chaleur que prévu. Je lui réservai par Internet une place sur le premier vol pour Saint Louis, puis les rappelai. Ils viendraient la chercher à l'aéroport.

J'expliquai à Angie que je voulais qu'elle soit en lieu sûr.

— Et maman ? demanda ma fille. Elle parlait de Gwen, bien sûr.

— Ça va aller, répondis-je.

— Je veux l'appeler.

— Évidemment qu'on va l'appeler.

Angie sourit, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je me serais sacrifié pour un seul de ses sourires, et pourtant j'étais sur le point de les perdre.

— Mais il ne faut pas lui dire où tu es.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Parce qu'elle a raconté aux types qui ont essayé de nous tuer où l'on était. Donc elle pouvait recommencer. Et s'ils tenaient Angie, ils pourraient me forcer à me découvrir.

— Tu as entendu parler des écoutes et tout ça ?

— Bien sûr.

Que seraient les séries télé sans elles ?

— Eh bien, les gens qui nous ont poursuivis nous surveillent sans doute.

— Le gouvernement ?

— Non, ça j'en suis sûr. Bref, personne ne doit savoir où tu es. Il ne faudra pas non plus en parler à tes copines. Je vais prévenir l'école que tu es malade.

— Mais je vais très bien.

— Bon d'accord, j'essaierai de trouver un truc qui passera sans mentir. Que tu as gagné un voyage à l'autre bout de l'Amérique, par exemple.

Je connaissais un motel qui faisait des tarifs à la semaine et acceptait les règlements en liquide. Je réservai une chambre avec vue sur le parking et la voie express.

Je repassai à la maison pour prendre quelques affaires tandis que Gwen était au boulot. La maison m'appartenait. Elle en obtiendrait peut-être la moitié, mais pas sûr. Jésus allait lui montrer la voie, et l'on vivrait heureux à jamais. Mes vues chrétiennes sur le mariage, et la promesse de vivre ensemble jusqu'à la mort vacillaient sur leur socle. Après tout, le mari n'était pas forcément le chef de famille, comme on pouvait le voir dans les couples laïcs et athées qui périlclitaient aujourd'hui aux quatre coins de l'Amérique.

J'appelai Teresa.

Contente de m'entendre, mais un brin froissée que j'aie mis si longtemps à la rappeler.

— Voulez-vous que je retrouve le manuscrit de votre mari ? demandai-je.

— Oui, absolument, répondit-elle.

— Vous avez une idée de ce que cela va vous coûter ? Pour commencer, il faut que je passe la scène du crime au peigne fin. Savez-vous s'ils ont déjà fait le ménage ?

— Dans le bureau ? Non. Je crois que c'est prévu pour demain.

— Bon, il faut absolument que vous les en empêchiez.

— D'accord. Je vous vois quand ?

— En tant qu'expert, je prends 150 dollars de l'heure. Pour le reste 60. En passant par un avocat, ça irait probablement chercher dans les 200,250 dollars, et 100 dollars pour le tout venant. Ça peut vite vous coûter plusieurs milliers de dollars. C'est un souci pour vous ?

— Pas pour l'université. De toute façon, ils allaient payer un expert. Et le manuscrit ayant disparu dans leurs locaux, ils sont responsables. Je leur demanderai. Je suis à peu près sûre qu'ils me rembourseront l'essentiel.

— Alors très bien. Il faut que je commence par le bureau.

— Je vous rejoins là-bas.

— Non. C'est un travail lent, méticuleux et ennuyeux. Je veux être au calme.

— Mais je suis au courant de détails susceptibles de vous aider.

— Vous voulez vraiment récupérer ce livre ?

— Et comment !

— Alors soyons pros.

J'avais un double du rapport d'expertise, quand ils croyaient encore à un suicide, avant qu'Ahmad Nazami ne se matérialise et avoue. Photos, croquis et compte rendu. Un boulot vite torché. Bénéfice du doute pour les flics, l'affaire avait pu leur sembler claire comme de l'eau de roche.

Beaucoup plus grave, ils ne s'étaient même pas donné la peine de repasser, une fois la thèse du suicide écartée. Sans doute considéraient-ils qu'il n'y avait plus rien à tirer de la scène du crime : un tas de gens étaient entrés et sortis, le corps avait été évacué, et que sais-je encore. Donc, même en se foulant, tous les éléments nouveaux auraient de sérieuses chances d'être récusés lors du procès. Cela dit, ça n'excuse rien.

Une enquête indépendante avait été décidée et l'argent débloqué, et Teresa n'avait eu aucun mal à obtenir le feu vert de la fac. Pour retrouver le manuscrit et élucider l'affaire, c'était une tout autre histoire, beaucoup plus chère. Négociations en cours.

Cette fois, je pris un agent de sécurité du campus comme témoin. J'enregistrai tous mes faits et gestes avec un dictaphone et une caméra JVC. En arrivant, je déclinai nos identités respectives au magnétophone, le lieu, la date et l'heure. Je précisai aussi que j'étais déjà venu avec la veuve du défunt et qu'elle avait déplacé certains éléments en cherchant le manuscrit, objet de ma nouvelle enquête. Armé de la JVC, je fis un plan panoramique du bureau tel que je le trouvais.

Ensuite, à l'aide des clichés du premier rapport, je tâchai de remettre la pièce dans l'état où elle était avant que Teresa ne sévisse. Le tout exécuté avec des gants en latex. Je divisai la pièce en quatre et commençai fouille et examen approfondis.

D'abord le bureau et l'ordinateur que j'époussetai à la recherche d'empreintes, pour me concentrer sur le clavier. En plus de celles de Nathaniel et Teresa, j'espérais en trouver d'autres, non identifiées. Peut-être celles de Plowright ou d'Hobson. La scène du crime avait

beau être tout sauf vierge, rien ne pourrait expliquer la présence de leurs empreintes sur la machine de MacLeod. Je n'oubliai ni l'écran ni le câble qui avait été relié au disque dur externe.

Je récoltai des empreintes à la pelle.

Bonnes pour le labo, avec celles de Nathaniel et de Teresa pour les écarter. Et celles d'Ahmad : si on les trouvait, ça jouerait en sa défaveur. Dans le cas contraire, ça tendrait à le disculper. Toute autre empreinte mènerait ailleurs.

— Il y a, dis-je dans l'enregistreur, deux hypothèses. La première : un suicide. Une série d'indices cohérents avec cette version des faits semblent aller dans ce sens. Je vais demander à Oliver Noble, agent de sécurité de l'université du Sud-Ouest, de se mettre à la place du défunt. Agent Noble, auriez-vous la gentillesse de vous asseoir dans ce fauteuil ?

Caméra sur trépied au fond du bureau. Je pris mon arme, enlevai le chargeur, et montrai à Noble et la caméra que la chambre était bien vide. Je lui collai le flingue dans la main droite, canon contre la tempe droite. Depuis sa tempe gauche, je déroulai la ficelle jaune vers l'impact dans le mur.

— J'en ai la chair de poule, lâcha Oliver.

— Ouais, désolé, répondis-je, avant de préciser à la caméra que la ficelle illustrait la trajectoire de la balle. De plus, d'après le premier rapport, on a retrouvé les empreintes de la victime sur l'arme, et des résidus de poudre sur sa main droite. Tout cela semble cohérent et soutient la thèse du suicide. Maintenant, j'enroulai la ficelle et me plaçai à la droite d'Oliver, considérons la deuxième hypothèse, celle d'un crime. Un homicide. Donc, un individu qui a tiré. La nature de la blessure, le point d'impact et la trajectoire du projectile – je pris le flingue à Oliver, mais en le laissant à sa place – démontrent toujours que l'arme a dû être utilisée dans cette même position, contre la tempe de la victime. Alors, comment expliquer les empreintes de la victime sur l'arme et les résidus sur ses mains ? Oliver, avec votre permission, dis-je, et je saisis sa main.

— Je vous en prie.

Je continuai à décrire par le menu chaque étape du processus, et lui mis la main autour du flingue :

— Maintenant, je vais contraindre l'agent Noble à appuyer sur la détente, expliquai-je, pressant son doigt avec le mien.

— Même pas dans tes rêves, mec ! gueula-t-il en balançant le flingue qui rebondit sur le bureau, puis contre le mur. L'agent Noble me dévisageait, furax.

Je me tournai vers la caméra :

— Voilà qui démontre qu'il n'est pas facile de forcer un tiers à tirer dans sa propre tête. Dans le cas présent, avec une arme dont on a bien vérifié qu'elle n'était pas chargée et ne présentait donc aucun danger, notre cobaye s'est violemment rebellé.

— Waou ! lança Noble, personne ne se laisserait faire.

Il était plus que parfait. J'espérais vraiment me servir de la bande un de ces jours au tribunal.

— Mais alors, bordel, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Troisième version.

Difficile donc qu'un type vivant se tire une balle dans la tête. Pour laisser des preuves sur sa main et son flingue, il faut d'abord le tuer, puis, avec sa main, tirer un deuxième coup de feu. Donc deux balles et autant d'impacts.

Oliver – qui se prenait désormais au jeu – était maintenant dans la position de MacLeod lorsqu'on avait découvert son cadavre. Il s'était vidé de son sang et les traces tendaient à prouver qu'on ne l'avait pas bougé. Peu probant, mais ça paraissait coller.

Je remis l'arme dans la main d'Oliver, ma main toujours sur la sienne, pour déterminer l'amplitude de mouvement sans bouger le corps.

Si j'avais tué MacLeod en lui tirant dans la tête debout à côté de lui, puis voulu maquiller le crime en suicide, où aurais-je visé pour la seconde balle ? Choix numéro un : la fenêtre ouverte. Aucune chance de retrouver la balle et encore moins d'impact. J'ouvris la fenêtre et essayai de déterminer si, en pliant le bras de MacLeod – celui d'Oliver, donc – derrière son dos, je pouvais atteindre la fenêtre. Extrêmement périlleux, et je le démontrai, de nouveau à l'aide de la ficelle.

Plus simple et plus vraisemblable : tirer dans l'angle naturel de mouvement de la victime. Soit un espace conique qui part de biais sur la droite. Vers la porte et un mur blanc. Intacts : hypothèse écartée.

Toutefois, si on soulève le bras de la victime, facile de tirer dans les livres sur les étagères au-dessus du bureau. On connaît tous l'histoire du soldat sauvé par la bible de sa mère, stoppant net une balle en chemin vers son cœur. Les bouquins d'un athée pouvaient en faire autant. L'assassin avait ensuite pu récupérer le ou les livres touchés par la balle avant de ranger les volumes blessés avec les autres. Dans ce bureau, il n'y avait que quelques milliers de bouquins. Si un, deux, ou trois n'étaient plus à leur place, qui pourrait s'en rendre compte ?

Peut-être Teresa.

Je glissai sans effort vers une autre scène, sur le canapé ou allongé sur le bureau... maintenant que Gwen n'était plus ma femme dans les termes entendus au départ.

L'odeur singulière de sueur au polyester qui s'échappait de l'uniforme d'Oliver, ainsi que les effluves de tabac et de hamburger qu'exhalaient tous les pores de son quintal, me ramenèrent à la réalité. Quelle putain de bonne idée d'être venu ici avec lui, et pas elle. Bien meilleur pour ma concentration.

Tirer une balle dans un livre laissait-il des traces ? Pas la moindre idée. Il fallait faire un test. Pas avec une bible bien sûr.

Vu la position du corps, le plus simple était de tirer sous le bureau. J'évacuai Oliver du fauteuil. Puis, avec une petite lampe torche, j'éclairai la zone concernée et examinai le sol, toujours en filmant. Poussière, saleté et une facture froissée que je mis sous scellé.

Et je tombai dessus. Des confettis, avec lettres entières ou non. Et ce qui ressemblait fort à des bords carbonisés. Le labo nous le dirait.

Le tueur avait mis des livres par terre, la main morte de MacLeod autour du flingue, et avait tiré dans les bouquins. Peut-être même dans l'œuvre de la victime, les exemplaires des polars disparus. Rien de plus naturel que de les attraper en même temps que le flingue.

Un bureau à caissons. À droite, les tiroirs s'arrêtaient à 20 centimètres du sol ; à gauche, ils laissaient à peine un centimètre.

Je photographiai le bureau, débranchai les câbles de l'ordinateur, et enlevai tout ce qui pouvait se casser la gueule. Puis Oliver et moi avons soulevé le bureau avec précaution, qui pesait une tonne avec tous les papelards, pour le trimballer au milieu de la pièce.

Là, au milieu des vieux moutons de poussière et autres antiques miettes, brillait une croix en argent.

J'étais prêt à parier que c'était celle de Nicole Chandler.

Je portais une veste de sport pour dissimuler le flingue qui ne me quittait plus.

Quand j'entrai chez elle, Teresa m'accueillit en m'embrassant sur la joue. Le baiser lui-même n'avait rien d'outrancier, mais la simple cliente qu'elle était se pressa un peu trop longtemps contre moi.

Entre nous, j'avais fixé une ligne de bonne conduite. On avait tous les deux la conscience en alerte, et chaque point de contact – ses seins contre mon torse, ses cuisses contre la mienne, et sa main sur mon bras, rien de plus naturel – était électrique.

— Asseyons-nous, que je vous résume la situation, dis-je, raisonnable.

— Très bien.

Quand Gwen me parlait, elle avait une intonation linéaire, pas de place pour les sous-entendus. Teresa, elle, me parlait et me regardait, avec couche et sous-couche de lointains arômes, plus ou moins agréables.

La veuve était multiple. Une voulait juste des informations sur l'enquête. Une autre, plus anxieuse, voulait savoir où on en était tous les deux. Faible espoir dissimulé et solide crainte d'être repoussée. Sujet sous-jacent et terre à terre : à quoi pourrait bien ressembler un petit coït sur le canapé ? Une autre veuve, volontaire, voulait récupérer le manuscrit. Restait encore celle, excitée et puérile, prête à écouter ce que j'avais à lui raconter.

Je m'assis dans un fauteuil du salon et mis mon attaché-case par terre à côté de moi. Elle me demanda si je voulais boire quelque chose.

— De l'eau, répondis-je. Plate ou gazeuse.

Je la regardai s'éloigner vers la cuisine. Jupe grise et haut plus clair, ensemble en coton, avec une veste blanche en jersey par-dessus, jouant à cache-cache avec ses tétons saillants. Une jupe au ras des genoux, décente mais bien trop moulante. Je savais qu'en dessous, s'il y avait quelque chose, ce ne pouvait être qu'un string. Elle rapporta une bouteille d'eau pétillante et un verre avec des glaçons.

— Il me faut un truc plus fort, annonça-t-elle en se dirigeant vers un meuble à liqueurs et le casier à bouteilles dans un coin. — Puis : — Vous êtes sûr de ne pas vouloir vous joindre à moi ?

— Non. C'est parfait.

Elle revint avec une bouteille d'Old Charter Reserve, bourbon treize ans d'âge, et un verre qu'elle emplit modérément. L'arôme, doux et amer, raffiné, parvint jusqu'à moi.

— Racontez-moi, dit-elle avant d'en boire une petite gorgée.

— Je suis prêt à croire que la personne qui a tué votre mari a également dérobé le manuscrit. Même si je ne sais toujours pas pourquoi. J'ai identifié la fille dont vous m'avez parlé. Ce n'est plus une gamine, mais une jeune femme de vingt-trois ans qui s'appelle Nicole Chandler. Il l'avait probablement surnommée « mon petit ange » parce qu'elle est membre de la Chorale des Anges à la Cathédrale du Troisième Millénaire.

— Votre congrégation ?

— Oui. Elle semble avoir disparu. Prochaine étape : essayer de la retrouver. En attendant, j'ai expertisé la scène du crime.

— Ah oui, et ça consiste en quoi ? demanda-t-elle curieuse, comme la plupart des gens qui ont alors l'impression d'ouvrir leur porte à l'équipe d'une série télé.

— Je peux vous montrer.

— Sur place ?

— Non. J'enregistre tout pour mon rapport. J'ai la caméra. On peut regarder sur le petit écran ou sur votre ordinateur.

— Un Mac, ça irait ?

— Bien sûr.

— Formidable. Suivez-moi, dit-elle en emportant son verre.

Une des deux chambres avait été transformée en bureau. À voir les livres et autres documents éparpillés sur la table, elle avait un truc sur le feu. Plusieurs cartes aériennes, passées au Stabilo bleu pâle et rose, étaient punaisées sur un panneau de liège. Sur le mur opposé, quatre tableaux, trois aux couleurs vives dans le plus pur style mexicain. Le quatrième était un nu de femme, mince et de dos : on devinait à peine son profil. Sans doute Teresa. On la joua pas vu pas pris.

Il me fallut quelques minutes pour brancher la caméra à son ordinateur et lancer iMovie. Quand tout fut prêt, elle s'installa dans le fauteuil tandis que je restais debout. Avance rapide sur les trucs ennuyeux, mais explication sur ce que je faisais et pourquoi.

J'en arrivai là où je détaillais les différentes hypothèses. Elle demanda :

— Que voulez-vous dire par là ?

— D'une certaine façon, le but d'un expert, c'est de raconter une histoire. Impossible de savoir ce qui s'est vraiment passé. Mais l'examen des faits permet de forger un scénario qui pourrait les expliquer.

Elle était pendue à mes lèvres comme une binoclarde à celles du prof principal.

— D'abord de façon informelle et intuitive, avant d'affiner. Une fois cette version établie, il faut trouver des indices pour la corroborer. Ce qui implique de rechercher des indices. Si ces derniers ne collent pas avec votre version, alors il faut la revoir. Fatalement, si vous élaborez une théorie, vous perdez en objectivité. Il faut combattre cette tendance en étant minutieux et méthodique. Même si votre instinct vous dit que c'est plié et que vous perdez votre temps. Toute la dualité est là : élaborer une histoire, parce que c'est votre but, tout en évitant de passer à côté d'autres indices qui tendraient à l'infléchir.

Elle regardait désormais l'écran et devait me trouver trop long, chiant.

— Tenez, un exemple.

Avance rapide, pour en chercher un. Sans un regard, elle me prit la main qu'elle posa sur son visage. Je sentis ses larmes, chaudes.

Je tournai son visage vers moi. Elle pleurait, l'air sincèrement abattu.

— Qu'y a-t-il ?

— Il me manque. Il me manque tellement. Et puis, vous n'avez pas idée à quel point vous me faites penser à lui.

— Que voulez-vous dire ?

— Là, ce que vous venez d'expliquer.— Léger rire entre ses larmes.
— On aurait dit Nathaniel décrivant « comment nous appréhendons vraiment la réalité » et « le bon sens de la méthode scientifique ».

Elle détourna les yeux, sa main tenant toujours la mienne contre sa joue.

— Prenez-moi dans vos bras, chuchota-t-elle.

Cette fois, rien d'érotique. En apparence. Elle contournait mes défenses et je posai la caméra pour lui passer maladroitement le bras autour des épaules. Elle se pelotonna contre moi et pleura d'authentiques larmes. Elle m'entoura de son autre bras et se serra

contre ma poitrine.

Puis elle lâcha prise, et s'assit légèrement plus droite, sans me regarder. Elle attrapa son verre et s'envoya une bonne lampée. Le regard fixe, elle lâcha :

— Je suis désolée.

— Inutile.

Elle se leva, son verre à la main, et se rendit dans la salle de bains ; j'entendis un robinet couler. Elle revint après s'être passé de l'eau sur le visage et, en guise d'excuse, me gratifia d'un sourire gêné.

— Ça va ? fut tout ce que je réussis à articuler.

— Regardons la suite, dit-elle. Ce que l'on fit.

Puis je débranchai la caméra. Elle se releva et me regarda :

— Vous êtes fort. Vraiment fort.

— Merci. Et je la fixai à mon tour.

Elle s'avança et m'embrassa, bouche légèrement entrouverte, des lèvres très douces. Je sentis leur goût, mêlé à celui du bourbon, et je n'aurais pu dire lequel était le plus envoûtant. Un baiser si furtif que je ne pus ni l'esquiver ni m'y abandonner.

Assis dans le salon, moi dans le fauteuil, elle sur le canapé, les jambes repliées, cuisses bien dégagées.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— J'ai envoyé les échantillons au labo. Je vous informerai du prix. En cas d'empreintes non identifiées, en particulier sur l'ordinateur, je tâcherai d'obtenir celles des gens que je suspecte pour voir si ça colle. Tout cela serait beaucoup plus simple si j'étais toujours flic, avec un mandat pour menacer les gens des foudres de l'État, mais...

Je haussai les épaules. Je trouverais bien un moyen.

— En attendant, je vais essayer de retrouver cette fille.

On avait fait le tour, et mon intonation indiquait que j'en avais terminé.

— Vous êtes armé, dit-elle pour poursuivre la conversation. C'est nouveau.

— Eh bien, c'est que... – ça me gênait – quelqu'un m'a cherché des noises.

— Vous ne m'avez pas raconté.

— Non.

— Pourquoi ?

Parce que je ne voulais pas reconnaître devant un étranger – et surtout une femme qui voulait coucher avec moi – que mon épouse m'avait trahi. Impossible de l'avouer à cette intello qui n'avait que mépris pour la religion, et particulièrement la mienne ; une supercongrégation évangéliste avec à sa tête le pasteur qui m'avait conduit à Jésus. Que ce type avait une relation hors mariage avec une jeune femme, qu'il était peut-être un meurtrier. Et, en plus, voulait me briser parce que j'approchais de la vérité. Lui avouer tout cela revenait à allumer la lumière dans une cave que l'on voulait laisser dans le noir. Si je lui expliquais, j'allais devoir moi aussi me rendre à l'évidence.

Elle se servit un second verre et me proposa de l'accompagner. Je déclinai.

— Ça ne vous ennuie pas que ces gens dont vous êtes si proche, que vous admirez et qui vous dictent le bien du mal, puissent être impliqués ? demanda-t-elle, devinant en partie mes pensées.

Je haussai les épaules, feignant l'indifférence.

Comme je me redressais, prêt à me lever pour partir, elle tenta un :

— Est-ce que je peux voir votre arme ?

— On dirait une réplique de film des années cinquante.

Elle rit :

— Oui, c'est vrai.

— Bon.

— Bon, répéta-t-elle. Ce que vous m'avez expliqué, vous savez, comment vous élaborez une histoire. Si on applique la méthode à autre chose...

— Comme la foi, balançai-je, agacé.

— Oui, continua-t-elle calmement. Supposons que Dieu est une hypothèse de cette vaste scène de crime que constitue l'existence.

— Ce en quoi je crois vous intéresse ?

— Vous pourriez faire passer votre foi avant...

— ... votre intérêt, la coupai-je.

— J'allais dire : avant la vérité.

Serait-ce le cas si j'en arrivais là ?

— Donc j'allais dire, poursuivit-elle, que nous sommes confrontés à un grand mystère. On a élaboré une théorie. Appelons-la la saga du Seigneur. Dieu est à l'origine de tout. Puis, supposons qu'« Il est la réponse à tous les mystères ». Certains enquêteurs, ceux qui pensent

exactement comme vous, ont examiné cette version et décrété : « Très bien, voyons les preuves », mais ils n'ont trouvé que des détails inconséquents plaçant pour une tout autre version. Je présume qu'au cours d'une enquête vous n'hésiteriez pas à changer de théorie.

— Comme quoi ? demandai-je défiant, alors que j'étais tiraillé.

En apparence, j'étais sûr de mon Seigneur et de Sa parole. En réalité, tel un comptable fourré dans l'arrière-boutique, j'envoyais des e-mails à la maison mère pour l'informer que les chiffres étaient truqués.

— Bien, prenons l'histoire elle-même. J'écris. Je ne suis pas vraiment écrivain ; je me cantonne aux publications universitaires. Mais si j'étais Dieu, je serais un parfait écrivain. Alors pourquoi l'Ancien, puis le Nouveau Testament ? Sans compter tous les prophètes, et cette histoire qui change sans cesse. Pourquoi ne pas l'écrire, ou l'avoir fait écrire parfaitement dès le départ ?

— Parce que nous n'étions pas prêts à comprendre. Dieu a attendu que nous soyons prêts. Ces périodes, on les appelle les Dispensations, au cas où vous l'ignorerez.

— Ça n'a pas de sens. Le Nouveau Testament ne comporte rien que les gens n'auraient pu comprendre dans l'Ancien.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. On ne peut pas prétendre comprendre l'esprit de Dieu.

Des phrases que j'avais entendues et répétées des milliers de fois, et qui semblaient avoir réponse à tout. Mais quand je les prononçais devant elle, je les entendais différemment. Elles sonnaient faux, comme celles du suspect qui prétend qu'il était chez lui devant la télé à regarder le match et qui, sachant bien que ça sonne un peu léger, donne le score pour prouver ses dires.

— Toutes les voies son impénétrables, rétorqua-t-elle. Je peux essayer de vous comprendre, mais vous serez toujours un mystère pour moi, un mystère intéressant et excitant, mais un mystère. Et réciproquement. Impossible de se figurer un électron – un des exemples favoris de Nathaniel –, mais on élabore une théorie et l'on tente de la vérifier. Ces « voies impénétrables » sont une esquivé habile pour masquer la vérité. Cette version n'a pas de sens. Exactement comme la théorie du suicide de Nathaniel.

— Et que vais-je faire sans Dieu ? demandai-je en sentant souffler le blizzard de mes années de folie.

Elle me regarda bienveillante, quitta le canapé, s'agenouilla à côté de moi et me prit la main. Nathaniel MacLeod avait-il retourné Nicole Chandler de la même façon : le petit doute, la foi ébranlée, puis plus

moyen de dire non, mais soupirer, et l'âme perdue, se dire : Pourquoi pas ?

— Ça ne changera rien. Vous continuerez à faire de votre mieux et à être ce type bien qui cherche à découvrir la vérité. Vous n'avez pas besoin de votre pasteur pour vous dicter votre conduite.

Ça sonnait vrai. Elle ignorait que je pouvais partir en vrille, et pas qu'à moitié. Ou peut-être en était-elle tout à fait consciente, et c'était justement ce qu'elle attendait.

Agenouillée à côté de moi, elle me tenait la main. Je me penchai et posai mes lèvres sur les siennes. C'était encore mieux que dans mes rêves. Elle se retrouva sur mes genoux, m'enlaçant. Je lui caressai les cuisses ; une peau douce. Je voulais faire durer le plaisir. J'effleurai son ventre, puis un sein, appliqué. Son téton contre ma paume se durcit. Je l'avais à peine touché, et lorsque je pris le bout entre le pouce et l'index et pressai, elle gémit.

À cet instant précis, mon téléphone portable sonna.

Gwen.

— Allô ? dis-je.

— Je suis désolée. Vraiment. J'avais tort.

— Ah.

— Je veux t'aider. Je crois que je sais où est Nicole.

— Où ?

— Dans la citadelle, répondit-elle, signifiant la tour contiguë à la cathédrale.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Je te le dirai quand on se verra, ça marche ? bégaya-t-elle.

— Comment je vais rentrer là-dedans ? demandai-je en méditant à voix haute.

— Je connais presque tous les codes. Je veux vraiment te filer un coup de main. Tu es mon mari et... et c'est mon devoir.

— Merci.

— Reviens à la maison. Tu vas revenir ?

— Vaut mieux pas. Laisse-moi réfléchir. Où peut-on se voir ? On va trouver un moyen. Je t'appellerai.

— Quand ?

Demain. Après le boulot.

Mais...

Fais ce que je te dis.

D'accord. raccrochai et regardai Teresa :

Maintenant, il faut vraiment que je parte.

Depuis l'atrium, je baissai les yeux sur Gwen trois étages plus bas.

Je l'observai déambuler vers la cafétéria qui torréfie des produits bio issus du commerce équitable et vend aussi des graines casher. Je la devinais s'étonner des prix et les comparer de tête avec ceux d'un Nescafé au Wal-Mart du coin. C'est incroyable ce que l'on peut imaginer en regardant le crâne de quelqu'un à 15 mètres dans les airs.

Mon portable sonna. Dante Mulvaney, avocat au rabais qui s'épuise dans une boîte à chaussures nichée dans un antique immeuble de bureaux du centre-ville, assez proche du palais de justice pour s'y rendre à pied. Salle d'attente et secrétaire partagées avec quatre autres conseils bossant dans une niche du même acabit. Impossible qu'il eût quoi que ce fût susceptible de m'intéresser.

J'éteignis mon téléphone et utilisai le portable prépayé prêté par Jorge pour appeler Gwen. Je lui demandai où elle s'était garée et lui dis de déguster son latté ou autre cappuccino avant de rejoindre sa voiture.

— Je ne comprends pas.

— Contente-toi de faire ce que je te dis.

Puis je regagnai le parking, récupérai ma voiture de location et la garai non loin de celle de Gwen. Quand elle sortit, je vérifiai qu'elle n'était pas suivie. Visiblement non. Je la rappelai quand elle fut installée au volant. Je lui demandai de se rendre dans un petit restaurant situé à environ 5 kilomètres, et une fois là-bas, de s'installer à une table dans le fond. Le trajet comprenait quatre ou cinq changements de direction. Si quelqu'un la suivait ou l'escortait, plus moi et qui sais-je encore, notre balade se transformerait en véritable parade.

Apparemment elle était seule et ne m'avait pas tendu de piège. Franc soulagement.

Trop tard pour déjeuner et trop tôt pour dîner. Vingt personnes dans une salle qui pouvait en contenir cent vingt. Comme convenu, Gwen s'était installée dans un box au fond. Elle me fit un signe de la main – rien de plus normal –, à la fois nerveuse et souriante, tandis que je m'approchais.

— Cari, amorça-t-elle, alors que je me glissais sur la banquette capitonnée en face d'elle, rentre à la maison. S'il te plaît, reviens.

— J'aimerais bien, mais pas pour le moment.

— Tu me manques. Angie me manque. C'est trop dur, Cari.

— Il faut d'abord qu'on règle des trucs.

— Tu ne pourrais pas juste, je ne sais pas moi, parler aux gens et tout arranger ?

— Parler à qui ? Arranger quoi ?

— Avec..., commença-t-elle avant de s'interrompre, sentant le piège.

— Avec Paul Plowright et Jerry Hobson ?

Elle acquiesça, tristement.

— Quelqu'un a essayé de me tuer. Donc, d'après toi, si je m'arrange avec eux, personne n'essaiera plus de me descendre ?

— Je ne peux pas croire que... mais si tu le penses... et que tu l'affirmes, alors il faut que... je me rende à l'évidence.

Elle me regarda avec espoir, à défaut de joie.

— Va falloir te décider. Si c'était quelqu'un d'autre, un arrangement avec eux ne résoudrait rien. On sera toujours à mes trousses.

Et Angie – ou toi – pourriez vous transformer en « dommage collatéral ». Une idée intolérable.

Elle hocha la tête. J'essayais de protéger ma famille. Elle pouvait le comprendre. Timidement, elle tendit les bras.

Je pris ses mains dans les miennes avec la furieuse envie qu'on soit de nouveau ensemble.

Une serveuse arriva et sourit en nous voyant ainsi.

— Voilà les cartes. Faites-moi signe quand vous aurez choisi. Sauf si c'est déjà fait.

— Tout va bien.

— Je vois ça. Prenez votre temps. Je suis à votre disposition.

— Elle est gentille, constata ma femme une fois l'employée disparue.

— Gwen, écoute-moi. C'est aussi difficile pour moi de penser que si Hobson et Plowright sont coupables, ils tuent des gens. Qu'ils en ont déjà tué. Et si c'est le cas, pourquoi essayer de s'arranger avec eux ?

— Ça ne peut pas être eux. C'est tout bonnement impossible. Pas Paul. Jamais. Jeremiah ? Non... Je ne peux pas... Je suis sûre qu'il y a

une explication. Appelle-les et discute-en avec eux.

— Ils ont mon numéro. Ils peuvent le faire.

— Angie me manque. Vous me manquez tous les deux énormément.

— Tu veux un truc à grignoter ?

— Non, je ne peux rien avaler.

— Un soda ? Commandons quelque chose.

— Oui, très bien.

Je fis signe à la serveuse et commandai un Diet Coke pour elle, une assiette de poulet grillé et du café pour moi.

— Nos repas ensemble, et tout le reste me manque aussi, confiaï-je à Gwen.

Elle sourit, rassurée.

— Ça va ? demanda-t-elle. Tu te nourris correctement ? Tu es bien installé ?

— C'est propre. Et je ne meurs pas de faim. Mais ta cuisine me manque.

— J'aimerais être meilleure encore et je fais de mon mieux.

— Tu t'en sors très bien.

La serveuse m'apporta mon café. J'y versai de la crème et touillai.

— Qu'est-ce qui te fait penser que Nicole est dans la tour ?

— C'est terrible, Cari. Je n'aime pas... Elle n'y est peut-être pas. Je n'en sais rien.

— Raconte-moi ce que tu sais.

— Tu penses qu'elle a – c'était difficile pour elle de le dire – une relation avec Paul ?

— Ouais.

— Voilà ce que racontent certaines filles. Son appartement privé, c'est là que... Elles racontent que – indicible – que c'est là... qu'il va.

— Avec les filles.

— J'imagine, concéda-t-elle, réticente au possible. Oui.

— Donc il y en a plus d'une.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'elles disent ? Avec les filles ou avec sa copine ?

— Avec « son petit ange ».

— Bon, OK, il ramène chez lui son petit ange. Et quelqu'un a-t-il mentionné Nicole Chandler ?

— Une des filles du chœur, quand j'ai demandé... J'ai fait comme tu m'avais dit... Si personne n'avait vu Nicole ou savait ce qu'elle devenait. Une des filles a répondu, vacharde : « Ah, le petit ange du pasteur Plowright ! » Avant d'ajouter : « Peut-être qu'il l'a bouclée dans "son petit paradis". » Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire. Elle m'a répondu : « Les appartements privés, si proches du Seigneur. » Normalement, je n'écoute même pas ce genre de trucs. Mais... mais là, si. C'est horrible, Cari. Je n'aime pas du tout ça.

— Moi non plus.

— Est-ce que tu ne peux pas...

— Ça ne va plus durer longtemps.

— Non. Je sais, mais je pensais... Je pensais que si je te prouvais que j'essayais de t'aider, tu reviendrais à la maison.

— Je veux rentrer chez nous. Vraiment.

— Très bien, dit-elle sans poser *la* question : quand ?

— Faut que je règle cette histoire avant, répétais-je. Comment pourrais-je pénétrer dans la tour ?

— Tu veux vraiment ?

— Oui.

— J'en étais sûre.

— Tu vas m'aider ?

— Oui, lâcha-t-elle à contrecœur.

La sécurité de la CTM est excellente, merci Jerry Hobson. Pratiquement que des portes à code. Gwen passe son temps à aller et venir.

— Tu connais les codes ? l'interrogeai-je.

Elle hocha légèrement la tête, tendue.

— Y compris celui pour accéder à ses appartements privés ?

— Oui. Je lui ai déjà monté des papiers. « C'est personnel. Mets-les chez moi », m'avait-il dit en me les donnant.

— Il a vraiment confiance en toi.

— Tout ça me met très mal à l'aise.

— Écoute, si tout est normal, et qu'aucune fille n'est planquée là-bas, on se sentira tous les deux beaucoup mieux de le savoir innocent. Si on n'y va pas, ça va nous travailler à jamais. Tu ne pourrais plus lui

faire confiance, et cette question planera au-dessus de notre couple. Donc, pour notre mariage et la CTM, il faut que l'on sache, et je ne vois aucun autre moyen de s'en assurer.

— D'accord.

— Bien. Le plus tôt sera le mieux. Faisons ça ce soir.

— Non, non pas ce soir, rétorqua-t-elle, l'air effrayé. – Une chose d'en parler, en effet, une autre de passer à l'action. Mais c'était pour une raison précise. – Ils installent une scène spéciale, avec une maquette de la Ville sur la colline et une croix géante. Enfin, si grande pour l'intérieur qu'ils envisagent de la construire dehors et qu'ils vont bosser tard. Tu sais comment ça se passe. Ça prend toujours beaucoup plus de temps que prévu. C'est possible qu'ils y passent la nuit, et celle de samedi aussi.

— Alors quand ?

— Dimanche soir me paraît parfait. C'est calme, à condition de venir tard, genre minuit. Et... et tu pourrais rentrer par la fac.

Elle bafouillait : malgré son accord de principe, l'exercice n'était pas facile pour elle.

— Comme ça, tu évites de passer par la cathédrale.

— Voici ce que j'aimerais que tu fasses : trouve-moi les codes pour rentrer, prendre l'ascenseur, pénétrer dans son bureau et ses appartements.

Elle hocha la tête.

— Gwen, tu y vas demain ?

— Je suis censée le faire, pour filer un coup de main au chœur.

— Très bien. Vas-y par étapes. Repère les portes à code petit à petit, et assure-toi que tu les as. Je ne veux pas entrer et me retrouver bloqué à mi-chemin par une putain de porte à laquelle on n'avait pas pensé.

Elle acquiesça.

— Bien, on se retrouvera dimanche après-midi, pour que tu me donnes les codes et faire le point.

— Dimanche après-midi, dit-elle nostalgique et triste.

— Dimanche après-midi, répétais-je, lui prenant les mains et la regardant dans les yeux. Mon bébé, bientôt on partagera de nouveau nos dimanches après-midi. Je te le promets.

Elle me regarda :

— C'est ça. Je voudrais qu'on retrouve nos dimanches.

Dante Mulvaney m'avait laissé un message ; urgent. Je le rappelai.

— J'ai récupéré l'affaire Nazami, commença-t-il.

Ma première réaction fut de penser : « Oh, non ! Pauvre Ahmad. » Dante est membre à vie du club des « plaider coupable ».

— C'est un dossier important, insistai-je, essayant de le regonfler. Fais-toi un nom.

— Nan, c'est de la daube.

— Je te dis que...

— Te fatigue pas, coupa-t-il comme un type qui a cassé sa tirelire pour un ticket d'omnibus et ne veut pas entendre parler d'un direct pour deux sacs de plus.

— Alors quoi ? demandai-je.

— Le gosse a insisté – *insisté* – pour que je t'amène.

— Que tu m'amènes ?

— Ouais, j'ai fait miroiter de l'or à ce gosse, mais il m'a dit non, qu'il faut d'abord qu'il te voie. C'est quoi ce plan, z'avez une histoire tous les deux ?

— Dante, tu peux me raconter tout ça dans l'ordre ?

— Ouais, OK. Je récupère l'affaire. Et voilà que le bureau du proc'm'appelle avec une offre : circonstances atténuantes. Pour un type qui a collé un flingue sur la tempe d'un autre et appuyé sur la détente, c'est inespéré. Il fera entre sept et quinze ans. S'il se tient tranquille, sera dehors dans cinq ans et demi. C'est pas merveilleux ?

— T'as vu ce qu'ils ont contre lui ?

— Nan, mais tout le monde le sait, le gosse a avoué.

— Tu as vu les aveux ?

— Quoi ? Voir quoi ? J'vais faire annuler des aveux ? Allez, allez.

— Je pense que le gosse est innocent.

— Et moi que ma fille est vierge.

— Continue.

— Donc, je me coltine toute la putain de balade vers le château fort pour une seule affaire, se plaignit-il, en quête de compassion et de commisération.

Un commis d'office touche 35 dollars de l'heure : leur but est donc de voir trois ou quatre mecs un quart d'heure chacun en facturant une heure entière sans oublier le temps de trajet et les frais annexes.

— Je lui propose le marché, et il refuse. Donc pourquoi tu ne m'aiderais pas en allant lui expliquer que c'est de l'or en barre ? Et hop, emballé c'est pesé ! Alors, Cari ?

— D'accord.

Je ne pensais pas convaincre Ahmad d'accepter, mais je voulais lui parler.

— Quand ?

— Pourquoi remettre à plus tard ce qu'on peut faire tout de suite ? demanda Dante, qui visiblement n'avait rien branlé sur cette affaire. Une courbette au juge et c'est du tout bon.

— Tu nous organises ça ?

— Ouais. Je m'en vais les sonner de ce pas.

— Parfait. Rappelle-moi pour me filer l'heure et je te retrouve là-bas.

— Pourquoi tu ferais pas un crochet, qu'on fasse la route ensemble ?

Il voulait voyager aux frais de la princesse, pour ensuite facturer ses kilomètres. Je comprenais. Un sou est un sou. Le prix de l'essence a plus que doublé cette année et l'État n'augmentera pas les indemnités au kilomètre de sitôt. Je conduisais, un œil vissé sur le rétro. Peut-être que Mulvaney m'avait tendu un piège. Il l'aurait fait pour cinquante sacs. Et d'ailleurs, pourquoi pas ? C'était plus que son tarif horaire.

Ahmad avait meilleure mine. Bien meilleure. Il avait retrouvé de sa dignité.

Sans doute grâce au Coran qu'il tenait à la main.

— Merci d'être venu me voir.

— J'ai essayé avant, dis-je.

Dante, un gros type à la moustache épaisse et aux yeux tristes, transpirait déjà dans l'air mortifère de ce parler ; il semblait mal à l'aise dans son costume. Un complet de piètre qualité, mais qu'il portait car, pour lui, un avocat est en costard. Cravate dénouée et chemise déboutonnée. Pas le choix : un cou trop large pour son col.

— Cari, ici présent, peut vous confirmer que je vous ai obtenu un marché en or, commença-t-il, impatient d'en avoir fini et de tracer sa route. Pas vrai, Cari ?

— Vous avez avancé dans votre enquête, monsieur Vanderveer ? demanda Ahmad.

Le livre qu'il tenait serré ne pouvait lui apporter que du réconfort. Pour l'espoir, il s'en remettait à moi.

— Oui, je crois, répondis-je.

Il respira profondément, soulagé.

— Mais j'ai besoin de vous poser quelques questions.

— Bien sûr, accepta-t-il poliment.

Mulvaney roulait de gros yeux.

— Je vois que vous lisez le Coran.

— Oui, ça m'aide.

— Je pensais... comme vous étiez proche de MacLeod... et que j'ai discuté avec cet imam avant qu'il ne soit abattu. Selon lui, vous n'étiez pas particulièrement un bon musulman.

Ahmad sourit. C'était la première fois que je le voyais sourire. Ça le métamorphosait. Vie, rires, joies et souvenirs.

— Il était furax après moi.

— Les raisins ? suggérai-je.

Large sourire qui se transforma en petit rire.

— Oui, les raisins.

— Putain, mais de quoi vous parlez, bordel ? brailla Mulvaney.

— Il faut être sûr, dis-je, qu'ils ne puissent pas vous présenter comme un islamiste fanatique.

— J'ai été élevé dans l'islam, répondit le gosse, triste et mélancolique. Les trucs de l'enfance – bizarre d'entendre ça dans la bouche d'un homme qui aurait pu être mon fils – sont très forts. Ma mère et mon père, mes sœurs et mes cousins... la nourriture, rien de tout ça... n'est ici. À part ça, expliqua-t-il, en agitant son livre. C'est marrant. Je n'y aurais pas pensé. C'est Peale, le surveillant, qui me l'a suggéré.

— Leapy ? demandai-je, incrédule à l'idée que Leander Peale, membre dévoué de la Cathédrale du Troisième Millénaire, ait pu diriger quelqu'un vers l'islam.

— Il a d'abord essayé de m'amener au Christ.

— M'a tout l'air sensé.

— Mais...— Ahmad haussa les épaules : – selon lui, il me fallait quelque chose pour m'en sortir. Il m'a dit aussi que si j'étais relâché, j'aurais besoin d'un groupe. Il m'a suggéré les Black Muslims.

Désespérante époque.

— Votre mobile : MacLeod était un apostat, affirmai-je.

Bidon si Ahmad était presque athée, mais pouvant faire mouche s'il arrivait au tribunal cramponné à cet ouvrage avec des gribouillis en arabe sur la couverture.

— Peut-être que j'ai besoin d'un truc auquel me raccrocher, mais je n'ai rien perdu de ma rationalité.

— Continuez, continuez, lança Mulvaney, en faisant claquer pouce et index.

— Parlez-moi de cette fille, dis-je à Ahmad.

— Quelle fille ?

Je sortis de ma poche une photo de Nicole Chandler et la lui montrai.

— Ah, Nina.

Son patronyme pour l'USO. Elle, il l'aimait bien, et ça se sentait. Il l'aimait même beaucoup.

— Parlez-moi d'elle.

— Je n'en sais pas tant que ça, commença-t-il, concentré. Elle ne... elle ne parlait pas d'elle. Seulement d'idées.

— Allons-y chronologiquement : racontez-moi la première fois que vous l'avez vue, comment ça s'est passé, et ainsi de suite.

Ahmad acquiesça :

— Elle venait en cours...

Au premier cours, elle s'était assise au fond, comme un étranger en terre étrangère. Cela avait frappé Ahmad : c'était un sentiment qu'il ne connaissait que trop bien. Pourtant, c'était l'Américaine de ses rêves : blonde, propre et jolie, sans être une déesse inaccessible.

Après le cours, elle s'était dépêchée, n'avait parlé à personne et même évité tout contact visuel.

Cependant, elle était revenue et, lors de la troisième séance, les choses avaient changé.

On y avait parlé du problème du Diable : si Dieu est bon, omniscient et tout-puissant, et créateur de toutes choses, comment peut-il avoir engendré le Malin ? Une question qui remonte au moins à Épicure, environ 300 ans avant Jésus-Christ. Vingt-trois siècles plus tard, la Théodicée essaie toujours de démêler ce problème. Théologie, quand tu nous tiens.

MacLeod avait sa propre explication, chamarrée, qui se terminait par une petite pirouette.

Au bord d'une piscine, un type sirote un mojito et savoure un puros. Non loin, une femme et son enfant. C'est alors qu'une pierre tombe du ciel et assomme la femme. Sans surveillance, le bambin tombe à l'eau. La piscine ne fait qu'un mètre de profondeur. L'homme pourrait facilement le sauver, mais il le regarde se noyer. Lorsqu'elle reprend connaissance, la mère découvre son enfant mort. Elle crie, gémit et insulte le type au cigare : « Pourquoi n'avez-vous pas sauvé mon bébé ? » Il répond qu'elle devrait être reconnaissante : grâce à lui elle connaît désormais le chagrin et la perte, et devrait même le bénir de lui avoir donné cette chance.

MacLeod avait ensuite demandé aux élèves s'ils pensaient que ce type s'était comporté de façon diabolique. Tout le monde en convenait. Métaphore évidente, et un étudiant n'avait pas mâché ses mots : « C'est vrai pour l'homme, avait-il dit, mais pas pour Dieu. Les voies du Seigneur sont impénétrables, et on ne peut comprendre son esprit.

— D'accord, avait poursuivi MacLeod. Pour le moment, supposons.

Voilà la question, la vraie question. Nous sommes tous d'accord sur le fait que l'homme a agi de manière diabolique. Pourquoi nous plaçons-nous alors toujours à un degré de morale plus élevé que celui où nous plaçons Dieu ? »

Ahmad, qui zeyeutait la mystérieuse étudiante, vit que la question l'avait piquée au vif. À la fin du cours, elle s'était approchée de MacLeod pour discuter avec lui.

À partir de là, elle avait retrouvé le professeur après chaque cours ou presque, parfois seule, souvent avec trois ou quatre autres élèves. Pour parler religion et philosophie. Elle participait beaucoup au cours, même si ses émotions affleuraient souvent. Son bagage universitaire était très inégal. MacLeod lui suggérait sans cesse des lectures et lui passait livres et essais.

Elle n'évoquait jamais sa vie privée, éludait toutes les questions personnelles et ne voyait pas les autres élèves en dehors des cours. Ahmad avait essayé plusieurs fois de l'inviter à prendre un verre, à aller au cinéma ou à sortir. D'autres s'y étaient aussi risqués. « Il y a un concert ce soir au Farrell Hall. C'est gratuit. Tu veux venir ? » Elle avait toujours refusé.

En cours, elle continuait à s'asseoir au dernier rang et prenait rarement la parole, comme une sans-papiers craignant d'être démasquée.

Je lui demandai s'il pensait qu'elle était la maîtresse de MacLeod. Il démentit catégoriquement. Si elle était pendue à ses lèvres, comment Ahmad pouvait-il en être aussi sûr ? Il poursuivit son récit.

Un jour, après le cours, elle avait souhaité s'entretenir en privé avec MacLeod. Nate s'était excusé auprès des autres et ils étaient partis ensemble. Ahmad les avait suivis jusqu'à une cafétéria du campus. Il les voyait, mais ne les entendait pas. Nina Nicole semblait abattue, au bord des larmes, et surtout très mal à l'aise de craquer en public.

Ils avaient alors levé le camp.

Ahmad, curieux ou jaloux, un mélange des deux, avait continué sa filature. Jusqu'au bureau de MacLeod où ils s'étaient enfermés. Cantonné dans le couloir, Ahmad avait essayé de les écouter. Il n'avait saisi que des bribes. Lorsque des gens passaient, il s'éloignait de la porte, faisant mine d'attendre quelqu'un. Il avait compris qu'elle pleurerait à cause d'un type plus vieux et marié avec qui elle avait eu une relation. Nate lui avait ouvert les yeux : elle s'était bercée d'illusions. Elle avait murmuré des détails, sans doute gênée.

MacLeod, formel et professionnel, lui avait répliqué qu'elle était adulte et pouvait entretenir les relations qu'elle voulait, de la même

manière qu'elle pouvait les rompre. Elle était dans tous ses états : elle avait d'abord pensé que sa relation était bonne, particulière et même sacrée. Désormais, elle était en colère, et pensait que c'était un tissu de mensonges.

Elle avait recommencé à parler à voix basse.

Ahmad avait ensuite entendu MacLeod dire : « Non, non et non. Tu es mon ange, mais passer de lui à moi reviendrait à changer d'étiquette. Pas besoin de donner ton corps en gage, pour montrer quelle bonne disciple tu fais. Il faut que tu arrives à le comprendre. »

Je n'étais pas aussi persuadé qu'Ahmad de la chasteté de la relation entre Nathaniel et Nicole. Le désir est tenace ; la tentation attend son heure pour s'engouffrer dans la brèche. Ces trucs se font tout seul.

À ce moment-là, le président du département, Arthur Webster-Wood, avait débarqué avec un autre professeur, bavardant sur leur prochaine partie et le championnat de squash. Ahmad avait dû quitter les lieux.

Ahmad vibrait à chaque fois qu'il évoquait son prénom. Il rêvait encore d'elle. Mais ne savait toujours pas comment elle s'appelait réellement.

Nicole n'était plus seulement une fille de la chorale à la CTM et l'élève d'un cours de philo à l'USO. C'était une jeune femme qui avait une histoire avec un type plus âgé.

Ma première hypothèse : Plowright. Ou un de ses proches ; pourquoi pas le grand argentier aux centaines de millions à investir dans la Cité de Dieu ? Elle essayait de le quitter, ou l'avait quitté, et l'église avec.

Combinaison explosive.

Elle pouvait se barrer et provoquer un scandale. Qui ferait tomber Paul Plowright de son piédestal, direction l'autre des bannis. Un hypocrite de plus ; à ranger avec Jimmy Swaggart, Ted Haggard, et Jim Bakker. Une cible de plus pour la clique des laïcs.

Dante, lui, voyait les choses d'une tout autre façon.

— Z'avez vu ça ? Il s'enfonce. En plus des aveux, il y a le truc de l'apostrophe, commença-t-il en voulant dire l'apostasie. Et maintenant, une poule. Allez, acceptons la peine proposée.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Ahmad.

— La peine, expliqua Dante. L'est temps de plaider coupable.

Ahmad me regarda. Je lançai à Dante :

— Tu ne saisis donc pas, tu viens de décrocher la timbale. Cette histoire va faire un barouf du tonnerre. L'accusation court au désastre. Ils vont envoyer les clowns face à toi dans le rôle de Monsieur Loyal. Quand ce sera terminé, tu seras le Johnnie Cochran blanc.

Dante avait l'air tout, sauf impressionné. Son ambition à cet instant précis : sortir s'en griller une. En désespoir de cause, j'en appelai à sa fibre vénale.

— Terminés les 35 dollars l'heure de l'État. Tu pourras facturer 350,400, peut-être même les tarifs de New York. Là-bas, les meilleurs prennent plus de 1 000 dollars l'heure.

— Ouais, super, lâcha-t-il, comme si je venais de prédire qu'une tempête de neige allait fermer le canal de Panama.

Puis, s'adressant à Ahmad :

— Gamin, plaide coupable et accepte le marché.

— Dante, déclarai-je, ce n'est pas lui.

Mulvaney me regarda – éberlué – comme si je n'avais encore jamais dit un truc aussi con de toute ma vie. Il savait – et j'étais censé le savoir également – qu'à moins d'avoir des centaines de milliers de dollars pour un Manny Goldfarb, épaulé par une équipe d'associés, avec des as de la sélection de jurés, de l'argent à gogo pour les privés et autres experts, qu'une fois si profondément immergé dans notre système judiciaire, l'option innocence n'en était plus une.

— L'État me paie pour que je fasse partager ma longue expérience et que je prodigue le max de sagesse en quinze minutes. Ça fait presque deux heures qu'on est là, sans compter le voyage. Tu me

comprends quand je parle ?

— Écoute-moi, insistai-je. Tu n'as rien à faire. Donne-moi une semaine, peut-être un peu plus, et je t'emballe tout ça. Cadeau, ruban compris. T'auras juste à le déballer au tribunal.

— Je te l'ai expliqué.

— Quoi ?

— Le marché.

— Quoi le marché ?

— C'est une offre spéciale, qui n'est valable qu'aujourd'hui.

— Tu m'avais pas dit.

— Si, si.

Faux mais inutile d'insister.

— Pourquoi ? interrogeai-je.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ils ne me l'ont pas précisé. Les voies du procureur sont impénétrables. Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? C'est la promo du jour.

— C'est du pipeau.

Ahmad nous regardait jouer au ping-pong avec sa vie.

— Donc, tu suggères qu'il parie sur toi et ton cadeau enrubanné ?

— Quel est le chef d'accusation ? demandai-je.

Savoir ce à quoi Ahmad s'exposait en refusant la promo du jour.

— Risque la peine capitale.

— Avec ces charges ?

— Bien sûr. Suffit de l'inculper pour terrorisme.

— Ça, du terrorisme ? Allez, arrête.

— Un Arabe avec un drôle de nom. Crois-moi, un drôle de blaze peut te foutre en l'air une vie.

— Ça pue, Dante, déclarai-je.

— Ça pue toujours, Cari. Jamais rien de bon. Sauf, je me répète, ce marché en or.— Il se tourna vers Ahmad : – en or massif. Accepte-le. Écoute-moi, mon garçon. Je suis ton avocat. On m'a désigné à cause de mon expérience et de ma sagesse. Moi, on ne me la fait pas. Bordel, accepte.

Ahmad me regarda et demanda :

— Est-ce qu'il le faut ?

— Si vous êtes coupable, c'est effectivement un marché inespéré. Mais si vous ne l'êtes pas...

— Ce n'est pas moi, je le jure.

— Comme tous les autres, lâcha Dante.

— C'est à vous de voir, dis-je à Ahmad. Votre avocat est à votre service, et si vous ne voulez pas plaider coupable, il vous suffit de refuser.

— J'insiste, s'entêta Dante, furieux et inflexible. Pour son propre bien.

Je regardai le commis d'office, transpirant dans ses frusques mal ajustées, et ce bouton qui avait sauté à la ceinture, son ventre qui dégoulinait. Difficile de l'imaginer abusant d'autres choses que de travers de porc, de gâteaux à la crème et de tabac, mais je savais qu'il avait fait au moins deux cures de désintox. Ça ne me pose aucun problème – c'est arrivé à quantité de gens bien, compétents qui plus est. Mais Dante foirait même ses addictions. Accro à la coke la première fois, à la méthamphétamine la seconde, il avait quand même continué à faire du gras. Je lui trouverais un témoin ayant vu quelqu'un d'autre tuer MacLeod, lui trouverait encore un moyen de tout faire merder.

Je posai les yeux sur Ahmad, cet étudiant filiforme, et essayai de l'imaginer survivre ne serait-ce que cinq ans derrière des barreaux, son Coran d'occasion en guise de bouclier, tâchant de se faire passer pour un Black Muslim.

Ce con de MacLeod m'avait aussi piqué au vif. Qu'est-ce que j'allais faire ? Rester assis au bord de la piscine et regarder ce gosse couler ? Pour ensuite prétendre que cet archétype porcin bouffi d'inepties en guise d'avocat, c'était la volonté de Dieu ?

— Et au passage, ajoutai-je pour Ahmad – faisant pour la première fois un truc qui manquait cruellement de professionnalisme –, si votre avocat ne vous convient pas, vous pouvez le révoquer.

— Non, il ne peut pas. Pas un commis d'office. T'oublies le shopping quand tu fais la manche, beugla Dante, hors de lui.

— Monsieur Vanderveer, vous m'aideriez à trouver un autre avocat ? demanda Ahmad très poliment, calme mais résolu.

Il ne voulait pas laisser passer la petite chance qui s'offrait à lui de reprendre en main son destin.

— Je peux essayer, répondis-je, me demandant bien à quelle porte j'allais pouvoir frapper.

— Espèce de fils de pute de suceur de bite ! hurla Dante. Je te fais

venir, t'es censé m'aider.

Pour une fois, il avait entièrement raison.

— Quand je vais raconter dans les couloirs du palais que tu voles des clients sous le nez de leur avocat, tu ne travailleras plus jamais dans cette ville.

— J'apprécie votre aide, me dit Ahmad.

— Je vais tâcher de trouver quelqu'un de bon.

— Merci. Ma vie est entre vos mains, ajouta-t-il, sans implorer ni supplier.

Un simple constat. Il se tenait droit, digne et courageux.

— Espèce d'enfoiré de traître, me balança Dante. Quand on lui plantera l'aiguille dans le bras, Cari, ça sera ta faute. Rien que ta faute.

Salut le plafond.

Le poids de la solitude.

Indécent de m'apitoyer ainsi en comparant les murs de cette chambre de motel avec ceux de la cellule de Nazami. Placoplâtre contre béton, barreaux, murs d'enceinte, volutes de barbelés et miradors. Le son gênant de la télé braillarde du voisin, contre les hurlements de haine des violeurs et des violés suintant de tous les murs d'une taule.

Puis je réalisai le vide de cet air confiné, de l'écran télé blanc, et de mon cœur. Jésus m'avait quitté. Ou je L'avais quitté.

J'avais besoin de parler à quelqu'un. Je décrochai le téléphone, composai le numéro de Gwen, mais raccrochai avant que ça sonne. Ça n'était pas possible. La foi ne pouvait s'évanouir et disparaître à cause du mystère d'un paradoxe. Un paradoxe vieux de vingt-trois siècles. Quelle réponse ?

Sans réfléchir, je pressai la touche bis du combiné.

— C'est moi, dis-je quand elle répondit.

Alors, en chœur, nous lâchâmes un :

— Tu me manques.

— Je veux rentrer à la maison, enchaînai-je.

— Pourquoi tu ne le fais pas ?

— J'ai fait un truc... Je ne sais pas...

Comment lui expliquer ?

— Aujourd'hui, j'ai fait une chose et je n'aurais pas dû.

— Quoi ? demanda-t-elle sur ses gardes. Avec cette femme ?

— Non. Avec Nazami. Il a récupéré un avocat catastrophique qui lui a dit d'accepter de plaider coupable, ainsi que la peine qu'ils lui proposent. Je lui ai conseillé de refuser.

— Pourquoi ? Cari, pourquoi est-ce que tu te comportes comme ça ?

— Pas sûr que je le sache moi-même. C'est vrai, mais écoute...

Je voulais lui expliquer mon problème, celui du Diable. Peine perdue. On en reviendrait aux : « Ses voies sont impénétrables. Parle avec le pasteur, Paul te l'expliquera, comme tout le reste. »

— Quoi ? lâcha-t-elle dans le silence.

— Est-ce que tu te souviens de Rafe ? Rafe Halderson ?

— Tu m'en as parlé.

— La nuit où... il s'est tiré une balle, il m'a appelé à l'aide. Je lui ai suggéré de se donner à Jésus.

— Oui, c'était la chose à faire.

— Non. Tu ne comprends pas. Il n'a pas appelé Jésus, mais moi. Et qu'est-ce que j'ai foutu ? Je m'en suis débarrassé.

— Mais il n'y a pas de vraie réponse, à part Jésus.

— Et si tu appelles Jésus et que ça ne répond pas ?

— Il répond toujours, tu le sais, Cari.

J'en avais appelé à Jésus régulièrement, constamment, quotidiennement, et je n'avais eu que Manny Goldfarb. Des entrevues sympathiques, mais si j'avais dû parier, j'aurais misé sur des hallucinations.

— Ce gosse, Ahmad, s'il a droit à la seringue et qu'il est innocent, musulman, athée ou quoi, est-ce qu'il va en enfer ?

— Il peut venir à Jésus s'il le veut.

— Gwen, je t'aime. Je t'aime profondément, et je pense que tu m'aimes. Oui, je le crois.

— Je t'aime.

— Qu'est-ce qui se passerait.. As-tu jamais douté, Gwen ? As-tu jamais cessé de croire ?

— Comment le pourrais-je ? C'est... comment peux-tu douter de la réalité ?

— Et si je ne croyais plus ? Que se passerait-il ? Je veux dire... entre nous ?

— Je prierais pour toi. Aussi fort que possible, et tu reviendrais à Lui.

Nous étions devenus deux étrangers vivant sur des planètes différentes, parlant la même langue mais ne nous comprenant plus. J'étais vert de rage. Furax qu'elle puisse choisir... De ne pouvoir lui expliquer sans la perdre... Je retenais ma colère... J'avais besoin d'elle pour pénétrer dans la citadelle... Et si j'en revenais un jour... J'avais honte de ma faiblesse et de ma mauvaise foi.

— Je t'aime. On se voit dimanche, dis-je.

Je sortis boire une bière.

La première gorgée me rappela la première fois. J'avais onze ans. Tout le monde parlait de bière et, grâce à la télé, je savais que la bière était bonne et rafraîchissante. J'avais donc approché ma première canette, plein d'espoirs. J'imaginai du Dr Pepper, qui, à cet âge, était le summum de la perfection en matière de breuvage, mais en deux fois meilleur, voire meilleur au carré.

Le bourrichon bien monté, j'avais été déçu, voire offensé, de découvrir que la bière avait un goût de pisse froide, ou du moins l'idée que je me faisais de cette dernière. Je m'y étais habitué à l'époque, et malgré toutes mes années d'abstinence, je m'y réaccoutumais aujourd'hui. La bouteille à moitié vide, je me retrouvai en compagnie d'un vieux complice, ambiance tape dans le dos, franche rigolade et soutien psy en prime.

L'endroit était tranquille et plutôt chaleureux : Donohue & Bazini. Deux grandes salles dont un restaurant familial ; j'étais dans l'autre pièce, un grand bar carré entouré de tables et d'un billard. Calé dans un coin, seul au fond, j'observai les gens avant d'essayer de faire le point.

Teresa m'avait appelé quatre fois dans la journée. La troisième, elle avait laissé un message disant qu'elle était en droit de savoir ce qui se passait. Pas les trucs perso. Mais sur le plan professionnel.

De la même manière que si elle avait eu recours aux services d'un avocat, d'un agent immobilier ou autre. Ma Teresa, toujours une raison rationnelle. On pouvait se parler au téléphone, continuait-elle, mais elle préférait me voir.

Je la rappelai en sirotant ma seconde bière. Elle ne répondit pas. J'attendis le bip : « Très bien, faisons comme ça. Trouvons un moment pour nous voir. Rappelez-moi. »

Je fis signe à la serveuse qui arriva, un sourire pro vissé aux lèvres. Toute petite vingtaine et mignonne. Début de soirée et *happy hour*. Je décidai que ce sourire m'était adressé et le lui rendis, lui demandai son prénom et d'où elle venait, continuai un peu à bavarder et commandai un hamburger et des frites pour éponger.

Je m'appliquais à déguster ma troisième bière lorsque Manny

apparat. Assis dans le fauteuil à ma droite.

— T'en veux une ? proposai-je d'instinct, levant déjà la main pour rappeler la serveuse.

Il secoua la tête. Mort, on ne peut pas boire de bière. Quelle idée...

— Je ne sais pas comment tu fais, lâchai-je, avant de me reprendre : tu faisais.

— À quel sujet ?

— C'est que... Quand t'es flic, tu vois, tu travailles pour une institution. Quand tu mènes une existence chrétienne, tu as le Livre...

Table voisine vide, mais un quidam plus loin commençait à me regarder bizarrement. Que Manny fût mon ange gardien ou une hallucination, je réalisai que j'étais seul à le voir, et loin d'être assez saoul pour me moquer qu'on puisse penser que j'étais dingue. Je fouillai dans ma poche et sortis mon oreillette. Quelle invention géniale pour tous ceux qui causent seul en public... Paré, je revins à mes moutons.

— Tu as un livre, une paroisse et un pasteur pour te guider. Quand je travaillais pour toi, je partais juste à la pêche aux infos, et quand ça foirait, *tu* étais seul responsable.

— Tu fais de ton mieux.

— C'est quoi cette réponse ? Ce que tu te disais ? Mon cul. J'ai fait de mon mieux. Le pauvre connard a pris perpète incompressible, mais j'ai fait de mon mieux, donc tout va bien ?

— J'dois reconnaître que non, mais quand même...

— Allez, Manny, de là où tu es, tu devrais pouvoir trouver mieux.

— C'est mieux que si tu ne l'avais pas fait, articula-t-il.

— Tu vois, avec Nazami, je ne peux m'en remettre à personne. Ni à toi ni à ce tocard de Mulvaney, et même pas à ce bon vieux Jésus. Tout repose sur mes épaules, Manny. Je n'ai pas l'habitude et je n'aime pas ça. Et, plus que tout, je ne sais pas si je suis à la hauteur.

Les gens me dévisageaient. Oreillette ou pas.

— On sort ? demandai-je.

— Vu que je te fais honte, l'addition est pour toi. On se retrouve dehors.

— Tu y seras ? Sûr ?

Il disparut. Je laissai assez de fric sur la table, me levai, et me dirigeai vers la porte. Je m'en tirai à merveille. Mes pieds ne heurtèrent rien ni personne. Je pouvais me faire quelques bières sans

problème.

Ce con n'était pas là. Rien à droite, ni à gauche. Pas la moindre trace. Je songeai à retourner à l'intérieur, mais ils allaient tous me prendre pour un dingue. Je regagnai ma voiture de location, m'installai et démarrai. En jetant un œil à gauche pour déboîter, j'aperçus Manny sur le siège du mort.

— Les gens passent leur temps à parler tout seul dans leur voiture. J'ai pensé que ça serait plus confortable pour toi.

— Pourquoi, je suis en train de parler tout seul ?

— De quoi voulais-tu causer ?

— Tu veux vraiment le savoir ? Tu es sûr ?

— Oui, évidemment.

— Est-ce que tu es en enfer, Manny ?

Il ne répondit pas.

— Parce que si t'es en enfer, c'est moi qui t'y ai envoyé. J'ai merdé dans les grandes largeurs, avec Timley et... et Rafe. Je ne l'ai pas aidé. Il est en enfer ? Tu peux te renseigner pour moi ? Un pécheur hors catégorie, ce Rafe, mais un bon gars. Et si je foire avec Ahmad, lui aussi y aura droit ? Ça me pose un problème de vous envoyer tous en enfer, les gars.

— Tu ne m'as pas envoyé en enfer.

— Parce qu'il n'existe pas, c'est ça ?

Il ne répondit pas. Il me regardait comme s'il m'incitait à me débrouiller seul.

— S'il existe et que tu y es, et si Ahmad écope de la peine capitale et t'y rejoint, mais que moi, le moment venu, je me retrouve au paradis, parce qu'un jour je suis entré en titubant dans une église et que j'ai compris que, ouais, c'était bien ça, eh ben, ça ne me paraîtrait pas juste. La justice, ce n'est pas ça. Un vrai foutoir.

— Tu en es sûr ? me demanda-t-il.

— Ouais, à cent pour cent. Foutrement certain. Ce qui veut dire que... je place mon jugement au-dessus de celui de Dieu. C'est le bordel dans ma tête, Manny. Ça me pose des problèmes.

— Je vois ça.

— À quoi tu joues, au psy ? Tu me rends la monnaie de ma pièce ? Donne-moi des réponses, Manny. S'il te plaît.

— Non. Mais je vais te poser une question. Est-ce que tu as fait de ton mieux ?

— Tu as raison, lâchai-je.

Eduardo Alvarez et Daniel Polasky n'étaient pas loin. J'avais leur adresse respective. Pourquoi je ne les avais pas pistés ? La peur ? Le doute ? La lâcheté ? Qu'est-ce que j'attendais ? Ils étaient à moins d'une heure.

— Ouais, continuai-je, c'est l'heure de botter des culs et de relever les noms.

Je quittai le parking et roulai vers les limites de l'État. Manny avait disparu. Je m'arrêtai donc pour acheter un pack de six qui me tiendrait compagnie en chemin.

Daniel « Beef » Polasky vivait dans un chouette petit lotissement, style néocalifornien, à la sortie de Davis – des duplex, de petites maisons, une piscine honnête et plusieurs terrains de tennis.

J'appelai, frappai à la porte, cherchai sa Ford Explorer. Personne.

En arrivant, j'avais aperçu les locaux du promoteur. Je m'étais garé sur leur parking et j'étais entré dans le bureau d'un pas tranquille. La préposée, vingt ans et des brouettes, était ravie de me renseigner sur les Domaines de Rancho Verde et de me les faire visiter. Je cherchais à louer, mais je ne savais pas pour combien de temps. Elle baissa les yeux sur ma main droite, vit mon alliance et me demanda si c'était juste pour moi. J'étais sur le point de déménager et, oui, seul.

— Ah, alors ça devrait vous plaire, lança-t-elle, soudain plus aguicheuse. Ici, la vie sociale est intense.

Elle insista pour me montrer la piscine où lézardaient cinq femmes et trois hommes, profitant des derniers rayons de soleil. La titulaire d'un bikini option string leva ses yeux sur moi, avant de regarder dans le vague et de se huiler les cuisses.

La vendeuse me lança un regard « vous voyez ce que je veux dire ». Bienvenue au pays des gentils sourires et des yeux de braise. La vie après Gwen.

— Mon pote Danny Polasky est ravi d'habiter ici. Je voulais le saluer, mais il n'a pas l'air d'être par là. Vous ne savez pas où je pourrais le trouver ?

Son sourire se fana. Elle me répondit qu'il était probablement à la salle de sport. Je lui demandai où. À environ huit kilomètres.

Tout pour le Corps : une salle de plain-pied avec une immense baie vitrée. J'arrivai presque au crépuscule, et les lumières artificielles à l'intérieur évoquaient la vitrine géante d'un grand magasin : soldes monstres sur les muscles.

Je repérai l'Explorer, me garai trois places plus loin et allai l'inspecter. Il avait été réparé. Une camionnette noire aux vitres fumées était à côté, un type sur le siège passager attendait quelqu'un. Il observa mon manège.

Je marchai d'un pas léger vers la vitrine de muscles en promo. Je me sentais bien. Avec seulement deux bières de plus. En venant à Jésus, j'avais mis sous cape la luxure et aux fers les impulsions irresponsables de mon faible cœur. Maintenant qu'il était parti – ciao, au plaisir –, ces interdits avaient suivi. Aisance et légèreté retrouvées : c'était bon.

Danny boy était là ; « Beef » soulevait de la fonte derrière la glace, en marcel ample et short lycra à mi-cuisse.

Un type massif. Pas réalisé à quel point le mec était balèze quand il jouait au gars de la Sécurité intérieure dans son costume ringard. Près de deux mètres, et visiblement accro aux stéroïdes. Et merde. En ce bas monde, face à une balle, pas un biceps ne fait le poids.

Je cognai contre la vitre. Cinq mètres derrière, il se concentrait sur la fonte à soulever et la montée de testostérone. Je frappai de nouveau. Cette fois, il me regarda. À cause de la lumière crue des néons de la salle et du crépuscule qui tombait, il ne devait pas voir grand-chose. Je lui fis un autre signe. J'obtins son attention. Je mimai alors, du majeur et le pouce levé comme un gosse dans une cour d'école, un pistolet et articulai en silence : « Boum. »

Avant de disparaître de son champ de vision.

Je libérai le HK du holster, m'assurai que la sécurité était débloquée et qu'une balle était dans la chambre, et j'attendis qu'il sorte. Une fois les présentations faites, et elles risquaient d'être toniques, on pourrait discuter usurpation de l'identité d'un agent fédéral. Histoire de détendre l'atmosphère.

Aucune trace de Danny, et je me demandais si je n'y étais pas allé un peu fort. Je rentrai et le type de l'accueil, aussi luisant mais deux fois moins mastard que Polasky, me demanda ma carte de membre. Je lui dis que je cherchais juste un ami. Pas un problème pour lui. Mais aucune trace de « Beef » le mastard. Je ressortis.

Il avait disparu. Drôle de manège.

Mon HK à la main, je me dirigeai vers son 4x4.

Il me cogna à l'arrière du crâne. Un vrai coup de batte, et je m'affalai, mes mains me protégeant à peine tandis que mon visage embrassait le bitume. Un instant plus tard, j'avais son quintal et ses deux genoux dans le dos. Il m'attrapa le scalp, tira en arrière d'un coup sec, avant de caler son avant-bras, gros comme une cuisse standard, pour m'étrangler. J'essayai de l'agripper, gigotai et me débattis.

Peine perdue, je ne pouvais plus respirer et les ténèbres m'entrouvraient leurs portes. J'allais mourir ; la bonne blague : je savais que l'enfer n'existait pas.

Une lumière, un léger flash dans les ténèbres.

Puis la pression sur ma gorge disparut. Je m'imaginai aspiré par la zone de non-retour, au-delà de la douleur, des sensations et de toute lutte.

Soudain, je me remis à suffoquer et m'étouffai en essayant de respirer. Je me retournai pour trouver un peu d'air. Un autre flash. Je clignai des yeux pour comprendre ce qui se passait, tous ces pieds qui m'encerclaient. Je ressentis une douleur dans les côtes : on me piétinait. Trois, quatre, cinq personnes ? Quatre. Danny boy tanguait, non, était traîné dans la camionnette. Les types râlaient et juraient en spanglish à cause du gabarit de Danny.

Il se débattit en balançant des coups de latte.

Un flash, et cette lumière.

Un Taser. Ils lui avaient foutu une décharge et Danny se tordait de convulsions. Ils le tirèrent ensuite violemment et il disparut à l'intérieur du van. La porte latérale coulisssa et claqua. La camionnette noire recula avant de s'éloigner.

Je me redressai péniblement pour m'asseoir contre la Ford de Polasky. L'alarme se déclencha aussitôt – sirène hurlante en stéréo dans mon crâne. Je me levai et regardai le van s'éloigner.

Je me précipitai jusqu'à ma voiture et démarrai en trombe pour les suivre.

Je conduisais comme un dément, ne manquaient que le gyrophare et les sirènes hurlantes. Mains en sang, visage écorché, cou et dos affreusement douloureux. J'étais terrifié à l'idée d'être contrôlé : si on me faisait souffler dans le ballon, j'allais battre des records.

Je finis par les avoir en ligne de mire et je ralentis. J'attrapai une autre bière, pour la douleur.

Ils roulaient dans la nuit, pépères, dix kilomètres-heure au-dessus de la limite autorisée quand la circulation le permettait. J'étais perdu jusqu'à ce qu'on rejoigne l'US 131, vers le sud, Davis et son poste frontière avec le Mexique.

Un panneau indiqua que la frontière était toute proche. Quelle

absurdité de courir derrière des bandits au Mexique ! Là-bas, ils décapitent les gens. Mais je les aurais suivis au bout du monde et, déprimé à cette idée, je finis ma bière.

Puis la chance tourna. Un kilomètre avant la douane et les services d'immigration, ils quittèrent l'US 131 et s'engagèrent dans le dédale des entrepôts et hangars qui servent au commerce frontalier.

Tournant au hasard, ils vérifiaient sans doute qu'ils n'étaient pas suivis. Au troisième changement de direction, je fis mine d'aller tout droit, avant d'éteindre mes phares. Je reculai et m'engageai dans la rue qu'ils avaient prise. J'aperçus leurs feux arrière tandis qu'ils tournaient encore une fois. Arrivé à l'intersection, ils avaient disparu.

Je roulai peut-être vingt ou trente minutes et une bière de plus, sans les retrouver. Dans la zone nord-ouest, parcelles désertes et bâtiments à l'abandon, je remarquai soudain un van noir. Je le dépassai et, dans la lueur de mes phares, je crus voir la silhouette d'un type à l'avant ; il fumait en tenant négligemment un automatique dans l'autre main. Je continuai mon chemin et obliquai deux rues plus loin avant de faire demi-tour tous feux éteints pour contourner le bâtiment.

Je me garai dans la pénombre, à quelques centaines de mètres de l'entrepôt, et terminai à pied, me faufilant dans le noir, à couvert.

La façade arrière du bâtiment était blanche, a priori. Nostalgie du Christ. Si ma foi ne m'avait pas abandonné, j'aurais prié. Cela dit, j'aurais probablement été sobre et je me serais bien gardé d'être là. J'aurais appelé les flics ou fait un truc sensé, dans le genre.

Je longeai le bâtiment, deux bennes à ordures avaient dégueulé leurs saloperies par terre : bouteilles, canettes, boîtes, cageots, un fauteuil de bureau foutu, et un urinoir à l'émail clinquant. Je fis gaffe de ne pas shooter dans une canette ou une bouteille – et de ne pas tomber la tête la première. Cinq mètres plus loin, je trouvai une porte. Stupide d'essayer car je ne savais pas sur quoi elle donnerait – sûrement trois mecs armés. Je m'y risquai quand même. Coup de bol, et pas de Jésus, la chance était avec moi et la porte verrouillée. Il me fallait une fenêtre.

Pas un carreau en vue. Et l'air, putain, comment aéraient-ils là-dedans ? Eurêka, la ventilation ! Avec des conduits sur le toit. Il me fallait une échelle. Si je calais une palette au sommet de la benne la plus proche du mur, ça ferait l'affaire. Si j'étais discret, le garde ne me repérerait pas et il ne me descendrait pas non plus. Nul doute que c'était un plan excellent.

Debout en haut de la palette, elle-même au sommet de la benne, je pouvais atteindre le bord du toit. Je l'attrapai et commençai à monter,

mes pieds s'agitant à la recherche d'un appui. J'avais les mains dans un état lamentable, mais, dosée, la bière a raison de toutes sortes de maux. Le houblon ne donne pas la grâce mais, assurément, il soulage la douleur.

D'un coup, je me hissai au niveau des épaules, et une fois suspendu, les bras à plat sur le toit, je repris mon souffle. Impossible de redescendre sans m'écraser dans un barouf de tous les diables ; obligé d'aller de l'avant. Prochaine étape : le gigantesque conduit en aluminium qui brillait sous la lune.

Mieux valait ne pas se balancer là trop longtemps. Pas beaucoup de prises en vue. Je me démenai et me tortillai pour me hisser à hauteur d'abdomen. De là, facile. Je fis une roulade et mes jambes suivirent. Enfin, j'étais sur le toit.

Je percevais des voix, dont l'une ressemblait à celle de Danny. Tout bon. Trop con d'avoir grimpé là s'ils s'étaient contentés de passer des clandos et de la coke. Je rampai jusqu'au conduit.

— Vous allez me filer un truc, quelque chose pour ça ? J'ai mal, gémit Danny.

— Quand on en aura fini, j'ai une boîte entière de cachetons pour toi. Dès que tu nous auras tout raconté, lâcha un type au fort accent mexicain.

— Je vous ai dit... tout ce que je savais, dit Danny.

Évident que ça durait depuis un moment.

— L'essentiel de notre boulot, c'était de garder les filles à l'œil.

— Les filles de Plowright ?

— Ouais. Personne ne disait que c'étaient les filles de Plowright, un secret de Polichinelle.

— Et concernant Nicole Chandler ?

— On l'a surveillée à l'occasion. Elle se contentait d'aller à l'église, bosser et suivre un cours à l'USO.

— Vous l'avez enlevée ?

— Non, mec, pas nous...

— Toi et Eduardo ?

— Ouais, moi et Eddie, on lui a jamais rien fait.

— Et aux autres filles ?

— Quand elles franchissaient la ligne jaune, on les remettait dans l'droit chemin. Depuis environ un an, un an et demi. Tu m'en donnerais pas un, maintenant ? Juste un, allez mec, je t'en supplie.

— Allez toi-même, Danielito. Comment vous les remettez dans le droit chemin ?

Il fallait que je trouve un moyen de voir ce qui se passait. J'essayai de soulever la bouche d'aération. Impossible, elle était fixée à sa base par des vis en métal. Je fouillai mes poches à la recherche de petite monnaie, d'une pièce de 10 cents, en espérant qu'elle serait assez fine pour faire le boulot. J'en dénichai une et m'escrimai avec la première fente.

— Bah, la petite roustie habituelle. Quand ça marchait pas, on y allait un peu plus fort. Y'en a une qu'était une vraie tête de mule. On a passé la nuit avec elle, une jolie blonde, bonnet C, des vrais, pas le genre en silicone. Après, elle a quitté l'État et elle est jamais revenue. Ciao.

— Et comment vous choisissiez vos cibles ?

— On nous le faisait savoir. Jeremiah n'avait qu'à demander et on s'en chargeait. Mec, j'ai foutrement mal. S'il te plaît.

— Arrête de geindre, *cono*. Contente-toi de parler. Et l'argent ? Parle-moi des centaines de millions, *cono*.

— Je ne suis au pas courant, gémit Polasky. Je ne sais rien.

— Alors pourquoi tu surveillais les filles de Plowright ?

— C'est mon pain quotidien, mec. Il est plein aux as. Ils s'enrichissent là-bas. T'as déjà vu la caisse de Jeremiah ? Ce Hummer ? Le pasteur qui tire les filles du cœur – toujours la même vieille histoire de merde –, il tue la poule aux œufs d'or. Au moins, il ne touche pas aux garçons. Mais bon, c'est un truc de prêtre catholique ça, hein ?

Un coup plus tard, Danny cria, puis gémit :

— Pas la peine de me faire mal.

La première vis libérée, je m'attaquai à la seconde.

— T'as violé que celle-là ? C'est ça ? Juste une ? Je veux la vérité, ou... tu connais la chanson.

— Allez, arrête. T'as mes doigts, mec. Tout ce que tu veux. Deux. D'accord, deux. Qu'est-ce que ça peut te foutre de savoir combien ont été baisées ? Plowright devenait incontrôlable avec les pépées, et Jeremiah nous a demandé que ça ne fasse pas de vagues.

La deuxième vis me parut plus facile ; ou peut-être bien que je progressais. Je finis le boulot avec mes doigts.

— T'as été à la prison en te faisant passer pour un membre de la Sécurité intérieure. Comment t'as fait ?

— Putain, un truc de dingue, commença Danny enthousiaste, malgré ce qu'il vivait. Exact, on est entrés. Enfin, Jeremiah a pris ma vieille carte des douanes maritimes, d'accord ? Et avec il a fabriqué cette carte estampillée Sécurité intérieure. Mec, personne ne sait à quoi ressemble une carte des forces spéciales antiterroristes de la Sécurité intérieure, et personne pour vérifier parce que ça n'existe pas, enfin je crois, et même si ça existait, bah, les gars ne répondraient pas, parce que c'est la Guerre contre la Terreur et que, putain, ils n'ont de compte à rendre à personne. Si tu veux la carte, je te la file contre un de ces cachetons, mec. C'est quoi l'expression, déjà ? Ah ouais, ça me lance.

— Parle-moi de ce pognon, et t'auras autant de cachets que tu veux.

— Je te promets que si je savais quelque chose, mec, je te le dirais. Je te jure.

La troisième vis céda. Au toucher, la dernière. Pouvais-je soulever la bouche d'aération sans être découvert ? Je commençai à tirer doucement, avec un léger va-et-vient. Ce n'était pas gagné car la plaque devait être en place depuis Mathusalem, mais elle se mit à bouger, et elle finit par venir. Je la déposai délicatement et me penchai pour regarder à l'intérieur.

Je n'y voyais pas grand-chose à travers les pales et le grillage au-dessous, mais je distinguais Danny. Lumière braquée dans la gueule. Sinon, l'endroit était plutôt sombre. Polasky était assis nu sur une chaise, les pieds visiblement attachés aux barreaux, et entravé autour de la poitrine. Ses gros bras étaient libres, et il serrait fort sa main droite avec la gauche. Son T-shirt trempé de sang en guise de bandage.

— Tu faisais quoi d'autre pour Hobson ?

— Il y a eu cet autre truc bizarre... OK, je vais tout vous raconter. On a enlevé ce bicot, et on l'a collé dans un avion – une espèce de jet privé, peut-être celui de Plowright, je suis pas sûr. Je ne suis qu'un putain de larbin – tu sais, fais ci, fais ça, oui monsieur, non monsieur, bordel, tout ce que vous voudrez, monsieur. Ouais, on l'a foutu dans l'avion, on a branché sa bite à une batterie, comme au Pays des Sables, et on lui a fait avouer qu'il avait tué un type, ce prof, là, et puis on l'a amené à la prison pour qu'ils le bouclent.

Terminé. Je touchais au but. J'avais mon témoin !

— Une superhistoire, dit le type qui posait les questions. Je l'aime tellement que t'as droit aux cachetons.

— Merci, mec, bégaya Danny.

J'étais déjà en route pour rentrer dans le hangar, lui mettre le grappin dessus, à coups de flingue si nécessaire. En regagnant le bord du toit, j'eus un éclair de lucidité. J'appelai les flics et chuchotai qu'un type était séquestré dans un entrepôt à telle intersection de rues. Je raccrochai tandis que l'opérateur continuait de me poser des questions. Je jetai un coup d'œil à la palette et à la benne, puis me laissai glisser le long du mur.

J'étais pendu au rebord et tâtonnai avec mes pieds à la recherche de mon échelle de fortune.

Je finis par trouver une latte, lâchai les mains et tentai de rester droit contre le mur. Je m'en tirai plutôt bien, mais la latte cassa, et voilà que je dévalai la palette, me rattrapant tant bien que mal au mur de béton, m'arrachant un peu plus les mains. La palette se déroba sous mes pieds, et je me crashai au milieu de la benne dans un fracas métallique. À quatre pattes, je sortis mon flingue dans l'espoir que les flics allaient arriver avant que je ne me fasse tuer.

Je sautai de la benne à ordures et me faufilai vers l'entrée du bâtiment.

J'entendis alors les portes de l'entrepôt s'ouvrir et les voix de l'interrogateur et de ses complices qui sortaient. Pas un moment à perdre. Je trébuchai parmi les détritrus, cavalant, mon flingue braqué devant moi.

J'arrivai à temps pour voir deux types grimper à l'arrière du van ; l'un d'eux tenait un sac. Un troisième monta devant, côté passager. Pas de Danny. Je me planquai pour qu'ils décampent, puis me précipitai dans l'entrepôt.

Avant le spectacle : des effluves d'essence.

Les flammes s'élevaient d'une grande flaque sur le sol de cet entrepôt à l'abandon. La chaleur me parvenait par vagues. Un mur de flammes me séparait de Danny – mon témoin, le salut d'Ahmad

Nazami. Je sentis soudain une odeur de viande grillée. Le bâtiment s'embrasait à son tour et ça promettait.

Je filai sur le côté pour contourner le mur de flammes, et le traverser à l'endroit où elles étaient le moins virulentes. Je fonçai droit devant en me protégeant le visage avec le bras. J'avais l'impression de rôtir ; les poumons farcis à la fumée, difficile de respirer.

Passé le gros des flammes, je m'arrêtai et tâchai de reprendre ma respiration. Derrière moi, le feu avait encore gagné du terrain, et les murs flambaient déjà. Je regardai vers la gauche, cherchant Danny.

Il était assis, immobile, et les flammes dansaient autour de la chaise, ses pieds entravés rôtissant doucement. Comme si un artiste contemporain et sacrilège avait collé un Monsieur Muscle à poil dans une toile médiévale représentant un martyr catholique sur le bûcher.

Attaché au dos de la chaise avec du fil de fer, son torse était étonnamment droit. Son bras pendouillait, il lui manquait trois doigts à la main droite. Ils étaient à terre, carbonisés, brûlés jusqu'à l'os. Un sécateur au manche interminable traînait au milieu des flammes.

Danny était recouvert de sang, la tête penchée en avant. À travers le rideau de fumée et malgré les distorsions dues à la chaleur, je vis que la balle était ressortie par la tempe. Ils l'avaient d'abord descendu, puis avaient mis le feu pour détruire le maximum de preuves.

J'entendis alors les sirènes. Les secours. Les coupables étaient partis, et il ne restait que moi, et ce cadavre piégé derrière un mur de flammes.

Je regardai autour de moi, affolé. J'aperçus la porte que j'avais essayé d'ouvrir de l'extérieur. Elle était fermée. J'attrapai la poignée et tirai, mais la porte ne bougea pas. Je sortis mon HK, utilisai la crosse en guise de marteau, cognait sur la poignée pour qu'elle lâche et me défouler au passage. Je balançai un coup de pied dans la porte, et trébuchai dans la nuit à la recherche d'air frais. Je refermai derrière moi et m'adossai contre la porte, toussant, haletant.

Je ne distinguai pas les voitures de police, mais je voyais les reflets bleus, blancs et rouges de leurs gyrophares déchirer la nuit tandis qu'ils fonçaient dans ma direction.

Je réussis à gagner ma voiture avant que les flics ne fassent le tour. Je savais que s'ils me voyaient, ils allaient me coffrer. Je puisais l'essence et le cramé. En cinq minutes, ils me collaient sur le dos un meurtre et un incendie criminel.

J'éteignis le plafonnier, attrapai ma dernière bière et sortis de la bagnole. Je n'étais pas loin d'un autre entrepôt. Je m'assis par terre contre le grillage qui l'entourait. Puis, à regrets, je me renversai dessus la moitié de la bière.

J'étais en train de la finir quand les flics ont débarqué. Ils sautèrent de leur véhicule pour regarder ma voiture de location, avant de me remarquer. Tandis qu'ils approchaient, je lançai :

— Putains de Mexicains qui m'ont chouré ma bibine. Chopez-les. Retrouvez-moi ma bière !

L'un des deux se pencha vers moi, dégouté par l'odeur.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— J'veus l'ai dit. Enfoirés de mètèques m'ont chouré ma *bièèere*. Z'allez m'aider ou quoi ?

— Bon, dit son collègue.

— Vous en avez bu assez, conclut le premier en tournant les talons.

Ils avaient d'autres chats à fouetter.

Ils remontèrent dans leur voiture, direction l'incendie et la scène du crime. Enfin seul, je regagnai la mienne et démarrai tous feux éteints. J'attendis d'être à bonne distance pour allumer mes phares.

Je rentrai au motel, me douchai et nettoyai mes diverses plaies

— au visage, sur les mains et les genoux. Cou, nuque, et dos souffraient encore de la raclée infligée par Danny Polasky. Puisse ce fils de pute reposer en paix. Je descendis voir le veilleur de nuit, Pratap, Bengali comme le propriétaire, et lui demandai s'il savait où trouver des antidouleurs plus efficaces que l'aspirine. Il me refourgua deux comprimés de Vicodin version générique à 10 dollars pièce ; si j'attendais quelques heures, il pouvait aussi me dénicher de l'Oxycontin.

J'avalai une moitié de cachet. Une journée longue et difficile ; très pénible. Je m'attendais à sombrer. Je me sentais mieux, mais tout ce qu'il y a de plus réveillé et très seul. Je fis alors ce que je fais d'habitude après le boulot, je pris quelques notes – ce que je savais, ce que je ne savais pas encore, ce que j'avais découvert et ce qu'il fallait que j'éclaircisse. Puis je me retrouvai à écrire tout autre chose, sans doute parce que j'étais un peu perché.

Mon monde perdu.

Un monde où j'avais femme et fille, et un boulot qui nous faisait vivre. J'étais membre d'une paroisse, et donc d'une communauté. Des gens merveilleux pour la plupart, et prêts à m'aider si nécessaire. Le chef de cette communauté, éloquent, intelligent et ô combien brillant, travaillait à son essor. Il prêchait la parole du Seigneur, qui nous tenait tous dans la paume de Sa main, et avait réponse à toutes les interrogations, Son amour associant tous les autres et l'ordre régnant.

Puis j'avais accepté ce boulot. Un petit contrat.

Au cours de cette mission, j'avais découvert qu'un pasteur, mon guide spirituel, était en fait un hypocrite et un menteur, qui avait commandité des crimes. Je ne parle pas de ces histoires de petites copines. Moi aussi, je suis un homme, et je comprends la tentation de la chair. Il était allé plus loin. Pour qu'ils se taisent, il avait fait intimider, bastonner et violer des gens. Il était derrière l'enlèvement et la torture d'un homme, pour que ce dernier soit accusé de meurtre. Un crime dont il était, peut-être, lui-même coupable.

Un sale type peut encore dire des choses justes.

La Bible regorge de héros imparfaits. Saül n'a-t-il pas comploté pour tuer David ? David n'a-t-il pas fait assassiner Urie pour lui piquer sa femme, Bethsabée ? Loth n'a-t-il pas couché avec ses filles ? Saül n'a-t-il pas persécuté les chrétiens avant de devenir Paul ?

Les défauts des hommes ne peuvent faire mentir Dieu. Mais j'étais face à un homme d'Eglise, un serviteur de Dieu, que sa foi n'avait pas rendu meilleur. Athée, aurait-il été pire ? Peu concluant. Impossible de le démontrer, et je ne le pense pas. Mais alors, quel est le but de la foi ?

Résultat de ce boulot, et de la façon dont j'avais agi : mon ami avait été assassiné. Il était juif et, selon ma religion, c'était l'enfer assuré pour Manny, un type que je pensais sincèrement bon, en tout cas plus que moi. Et cette même religion me promettait le paradis et la vie éternelle. Un truc clochait. Voies impénétrables.

Je m'étais retrouvé parmi des non-croyants que j'avais écoutés.

Et ils semblaient dans le vrai.

Avec un Dieu conforme à la description qu'on nous en fait, le monde ne devrait pas ressembler à ce qu'il est. Et si notre monde est ce qu'il est, et que Dieu existe, il est soit indifférent – si indifférent qu'il en devient négligeable –, soit pervers et démoniaque.

Ou alors, nous avons faux sur toute la ligne, et nous confondons le bien et le mal. Parce que en se comportant à l'image de Dieu, on devrait être insensibles à la souffrance et à l'injustice, faire payer les innocents pour les péchés des coupables, et massacrer allègrement notre prochain.

Désormais, je suis seul.

Je pris l'autre moitié de Vicodin et continuai à noircir des pages.

Que reste-t-il ?

J'aime ma fille et ma femme.

Je crois en elles. Mais que signifie donc « croire » ? Néanmoins, je le sens. Je le sais.

Je pourrais les perdre aussi. Conséquence de mes actes. Mais impossible de m'arrêter. Comme si mes actions me précédaient. Les voies de Dieu ne sont pas les seules à être impénétrables. On en est tous là. Je suis un mystère pour moi-même.

Donc, je vais de l'avant. Ma seule chance : que Gwen change en apprenant ce que je sais. Il n'est pas nécessaire qu'elle abandonne sa foi. Je ne souhaite à personne ce sentiment de vide et de perte. Juste qu'elle me comprenne et m'aime, et que nos existences ne reposent plus sur les mensonges d'un hypocrite. Voilà mon but.

— Vous êtes blessé, dit Teresa, inquiète et curieuse.

— Ça va, répondis-je.

Je m'étais enfilé le deuxième Vicodin. Un par jour, ça ne peut pas faire de mal. Et une margarita. Exit la douleur physique. J'attrapai tant bien que mal des chips. Elle vit alors qu'il m'était pénible de me servir de ma main. Elle la prit pour la retourner, paume vers le haut.

— Ça va, répétais-je.

Elle me fixa en la soulevant. Elle inclina alors légèrement la tête, et m'embrassa la main, ses lèvres effleurant mes doigts amochés.

— Bien sûr, dit-elle ses yeux plongés dans les miens tandis qu'elle me lâchait la main. L'autre nuit... Enfin, quand vous êtes parti, je me suis demandé si vous travailliez encore sur l'affaire.

Samedi soir, à Barbarosa, dans un bon resto mexicain du quartier drague de la ville. Ou, au choix, un bon resto drague du quartier mexicain.

Un box, ou une table dans le fond, et c'est l'assurance de pouvoir parler sans être entendu. L'endroit est si sombre qu'on doit lire la carte à la lueur des bougies sur la table. Beaucoup de flics viennent ici ; beaucoup de politiciens aussi. Évidemment, jamais accompagnés de leurs femmes.

Un quartier niché aux confins de Wolvern, avec des bâtiments commerciaux tout en longueur : concessionnaires et carrossiers, grandes surfaces discount, magasins louant meubles et télévisions, quelques motels miteux, et un hôtel de grand standing perdu au milieu de cette faune. Dont la clientèle peuplait aussi le restaurant. Personne ne se balade à Barbarosa par hasard, pour faire des courses, ou rendre visite à la cousine Joan.

La nourriture du restaurant est bonne. Chips accompagnées de quatre sauces maison : *molcajete*, mangue chipotle, maïs tomate, et coriandre citron. Je commandai une bavette grillée et une salade de tomates, Teresa un poisson et sauce cactus à la coriandre.

Je lui récapitulai ce que je savais, sans préciser comment je l'avais appris. Personne ne devait savoir que j'étais présent sur le lieu du

meurtre de Polasky.

Ce qui intéressait réellement Teresa : savoir ce qui avait eu raison de notre dernière nuit et, par répercussion, où on en était. Je lui dis :

— C'était ma *femme* qui a appelé. Et malgré Plowright, dont elle est très proche, elle est prête à m'aider. Elle a entendu une rumeur selon laquelle Nicole Chandler pourrait être dans la CTM.

— Dans la cathédrale ?

— Non, dans l'autre partie, la tour de bureaux. Ils l'appellent la citadelle. Plowright y a un appartement privé.

— La princesse dans la tour, se moqua Teresa. Et le chevalier va enfourcher son fidèle destrier pour la sauver. C'est le plan ?

— Non. Ma *femme*, répliquai-je, brandissant le mot telle une croix face à un vampire, y travaille et va m'aider à y entrer.

— Ça m'a tout l'air dangereux. Je ne veux pas qu'il vous arrive plus d'ennuis.

— Il ne m'arrivera rien.

— Et vous allez faire ça quand ?

— Dans la nuit de dimanche, demain soir, au calme.

— Il y a un truc que je ne comprends pas.

— Quoi ?

— L'autre soir... Nous avions l'air proches...

Je lui lançai un regard *vous peut-être, moi pas* ; bidon. Dès la première seconde, il s'était passé quelque chose entre nous. Elle se sentait libre de tenter sa chance ; qu'arriverait-il quand on en serait là ?

Elle ne releva pas et ajouta :

— Votre mariage compte : vous avez été clair sur ce point. Donc, pour qu'on se soit retrouvés dans cette situation, il y a eu du grabuge avec votre femme.

— Non.

— Ah bon, j'aurais parié le contraire. Son appel vous a surpris. Sa proposition de vous aider aussi.

— Ouais, j'ai fait une connerie. Je lui ai menti.

— Pourquoi ?

Je lui fis un bref résumé de ce qui s'était passé, puis lui lançai :

— Vous avez essayé de me joindre chez moi plusieurs fois un dimanche. Elle a donc cru que j'étais venu vous voir.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas vous créer de problèmes.

— Ne me baratinez pas. Vous aimez les embrouilles.

Je l'avais senti dans sa voix quand elle s'était excusée. Sincère en surface, mais aussi grisée par sa malice ; secrètement, elle buvait du petit-lait.

— Vous saviez parfaitement ce que vous faisiez.

— Non... D'accord, c'est vrai.

Prise la main dans le sac.

— Je suis désolée, ajouta-t-elle en y croyant presque.

Je lui expliquai le reste, insistant sur le fait que Gwen en était revenue, et que nous formions de nouveau un couple. Je ne lui racontai pas que j'avais perdu la foi et que ma femme ne me comprenait plus.

La serveuse nous apporta les plats, remarqua que le verre de Teresa était vide et lui demanda si elle en voulait un autre. Elle répondit :

— Oui, merci. À sa quatrième margarita.

— Moi aussi, dis-je, à la troisième.

Teresa se régala et elle me complimenta sur le choix du resto. Elle avalait de petites bouchées en sirotant son cocktail.

— Je peux vous demander quelque chose ?

— J'ai une question à vous poser, répliquai-je.

— Quoi ?

— Bordel, mais comment faites-vous pour vivre sans Dieu ?

— Une bonne dose de sexe, et de qualité.

— Et ça suffit ? Ça vous suffit ?

— J'allumais. Je flirtais.

— Et lui ?

— Lui ?

— Nathaniel. C'était lui qui se baladait en affirmant que Dieu n'existe pas. Mais certaines personnes ont besoin d'un Dieu. Ça les rend heureux. Parfois bons – mais pas toujours. Et j'en passe. Donc, sans Dieu que faites-vous ? Baiser un max ? Se saouler ? Baiser encore plus ? Se défoncer ? Allez, bordel, vous faites quoi ? Est-ce qu'il avait pensé à ça ? Ou se contentait-il de voler ce qui donne un sens à votre vie, vous laissant là, la bite à la main en vous demandant où pisser ?

— Je suis un peu saoule.

Moi aussi, je l'étais. Il fut un temps où ces deux verres ne m'auraient rien fait, mais là je les sentais. Il fut un temps où j'avais eu un problème avec la boisson. Elle en était peut-être là. Je n'étais plus à l'abri.

— Je peux vous chauffer pendant que vous me racontez tout ça ?

— Bien sûr.

— Jusqu'où ? Je peux vous toucher ? demanda-t-elle en m'attrapant les doigts. Quelle main impressionnante ! Puissante, mais blessée. Je vous ai soulagé en l'embrassant ?

Cette fois, elle la dévora, lèvres ouvertes et humides, toute langue dehors. Je pensais à sa bouche sur la mienne, et sur tout mon corps.

Elle s'interrompit et lança :

— Vous êtes différent... mais comme Nathaniel : « Vous ne savez pas la chance que vous avez avant de l'avoir perdue. » C'est peut-être pour ça que... — Elle sourit et me caressa le biceps :— On ferait un beau couple, la brute et l'intello.

Puis elle changea de sujet :

— C'était sa question. La raison n'arrête pas le cours des choses. Le sexe est fait pour avoir des enfants. Vous en voulez quatre, vous ne ferez l'amour que quatre fois. Mais il est impossible de raisonner le désir.

Ses doigts illustraient ses propos, de mon bras à ma main.

— Dieu est une réponse à d'autres désirs. Impossible de s'en débarrasser par la raison. Il faut proposer un autre truc.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Nous-mêmes. On prétend adorer Dieu parce qu'il nous a faits, mais si nous L'avons fait, pourquoi ne pas inverser les choses ?

— Merde, lâchai-je.

Peut-être par réflexe. J'avais entendu des centaines de sermons contre l'humanisme laïque élevé au rang d'une similitude religion du moi, moi, moi, sans règles, et donc point de salut. Juste nous et nos misérables et pécheresses personnes.

La serveuse nous apporta deux autres verres, puis débarrassa la table.

— Vous connaissez l'histoire des trois cents ? demanda Teresa. Les Spartiates qui ont affronté trois cent mille, ou millions, de Perses.

— Oui, répondis-je, irrité par l'intello qui se rabaisse au niveau du plouc illettré.

— Je ne pouvais pas le savoir, rétorqua-t-elle sur la défensive. Je ne sais pas si vous avez lu Hérodote.

— C'était aussi une BD, dis-je sarcastique. Puis ils ont fait un film, mais la BD était mieux.

— Je suis désolée.

— Peu importe.

— Ils se sont battus pour la gloire alors qu'ils savaient qu'ils allaient mourir, mais ils ont lutté. Selon Nathaniel, cette soif de gloire est en chacun de nous, parce que tout être humain se tient au bord des abysses toute sa vie, luttant contre le chaos. Et pour lutter dans cette guerre sans fin, nous avons créé l'amour, l'honneur, la gloire, la rationalité, la justice et tout le reste. Nous, pas Dieu. On sait qu'on va tous mourir mais on se bat, et c'est glorieux. Cette lutte de l'humanité contre le chaos et la destruction, voilà ce que l'on devrait fêter.

— Et ça vous va ?

— Nate y voyait la réponse parce qu'il courait après la gloire. Il voulait apporter une réponse aux grandes questions. La plupart des gens en reviennent dès la deuxième année de fac et réalisent qu'ils sont, disons... normaux.

— Et il a réussi ? À trouver les réponses ?

— Prenez-moi dans vos bras. S'il vous plaît.

Je m'exécutai et elle se lova contre mon épaule.

— Alors, il a réussi ? Demandai-je à nouveau.

C'était bon de la sentir, chaud et excitant aussi.

— Ouais, j'imagine. Je ne sais pas. Ça dépend plus de qui vous êtes, et de ce dont vous avez besoin, que des réponses elles-mêmes. Trouvez le manuscrit et vous jugerez par vous-même. Ou restez avec moi, et je vous raconterai, comme Shéhérazade, bribe par bribe, pendant mille et une nuits.

Sa main était sur ma cuisse. La mienne sur son sein offert.

— Personnellement, je remplacerais la gloire par l'amour.

— L'amour ?

— Hmm, murmura-t-elle. Vous ne savez pas avant de l'avoir perdu. J'ai une question.

— Je vous écoute.

— Promettez-moi de ne pas m'en vouloir. C'est juste une question.

— Je ferai de mon mieux, dis-je en buvant d'une main.

L'autre – apaisée par ses baisers – glissa le long de sa taille et commença à explorer ses hanches et ses cuisses.

— Je suis heureuse pour vous, et déçue pour moi, que vous et votre femme repartiez sur de bonnes bases. Vraiment. Et je ne veux pas être un obstacle. Mais si j'étais juste une amie désintéressée, des détails me chagrinerait.

— Ah ouais, comme quoi ?

— Vous m'avez dit deux trucs contradictoires. D'abord, époux dans ce mariage chrétien, vous pensez...

— La question n'est pas d'être chrétien, balançai-je, énervé.

Elle comprit de travers la raison de ce stress.

— Je ne me moque pas de vous. Vous êtes le chef de famille, et elle suit, sauf quand c'est de votre faute. Mais elle est revenue dans le droit chemin. C'est ça ?

— Oui, en gros c'est ça.

Et même si je parlais de Gwen, je ne pensais qu'à une chose, cette peau douce sous la jupe de Teresa. J'aimais ses formes et je me demandai si je pouvais remonter le tissu et atteindre la chair sans qu'on nous voie.

— Et puis, j'ai compris autre chose.

— Quoi ?

— L'histoire de votre femme. Sa foi, votre paroisse et son pasteur passent avant tout. Que vous soyez le chef de famille, sûr, mais elle ne vous suit que si vous-même suivez le bon pasteur.

Songeuse, sa main toujours sur ma cuisse.

— Et dès qu'elle doit choisir son camp, ça n'est jamais le vôtre.

— Vous êtes une salope, déclarai-je, constatant un simple fait.

Je resserrai ma prise sur la jambe caressée, et la pinçai, non pour la chasser, mais pour clarifier la situation.

— Vous n'allez pas me monter contre ma femme.

— Calmez-vous. Je ne monte rien du tout. Ce que vous ne m'avez pas dit, c'est *pourquoi* elle changerait.

— Si, je vous l'ai dit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a réfléchi. Elle a eu du temps pour y penser.

— Vous voulez lui faire confiance, pas vrai ?

— Oui. Et j'ai des raisons.

Je retirerai sa tête de mon épaule et me tournerai pour lui faire face.

— Vous vivez dans un monde sans croyance, même les gens ne comptent pas. Vous êtes bien comme ça. Parfait, restez-y.

— Cari, dit-elle doucement, Cari... j'essaie de...

— Laissez Gwen en dehors de ça.

— Cari, voilà de quoi il s'agit. Vous allez entrer par effraction

— pas simplement vous introduire – , entrer par effraction et en pleine nuit dans ce gigantesque bâtiment. Et la sécurité ? Les caméras ? Même la fac en est équipée.

La CTM est très bien pourvue : caméras au-dessus de toutes les portes, y compris celles de service, par où je projetais d'entrer. Et des types étaient effectivement chargés de surveiller les écrans toute la nuit.

Elle continua à bavasser.

— Tout ça parce que vous voulez croire en votre femme.

— Gwen ne...

— L'amour rend aveugle.

— Je connais ma femme. Vous essayez de me dire qu'elle me tend un piège.

— Ça fait combien de temps que votre femme est membre de cette paroisse ?

— Longtemps.

— Elle y travaille. Elle y a tous ses amis et sa vie sociale. Ça représente quoi pour elle ?

— C'est sa vie. À part Angie et moi.

— Et s'ils lui avaient dit qu'ils ont juste besoin de vous parler, pour vous expliquer. Qu'aurait-elle fait, selon vous ?

— J'ai réglé ce problème. Je lui ai expliqué que s'ils voulaient me parler, ils n'avaient qu'à décrocher leur téléphone.

— Sa confiance en eux la rend aveugle. Tout comme votre amour pour elle vous aveugle.

Il ne me restait plus que Gwen. Gwen et Angie, et cette salope essayait de me les enlever. Je sortis mon portefeuille, balançai de quoi couvrir l'addition et m'éclipsai.

Elle me courut après sur le parking.

Je l'ignorai, mais elle me rattrapa et agrippa ma veste.

— Attendez.

— Non, dis-je, tâchant de lui faire lâcher prise.

— Les hommes qui ont essayé de vous tuer, ils n'ont pas réussi à vous retrouver, n'est-ce pas ?

— Non.

La mort de Polasky ne mettait fin à rien. Alvarez était toujours dans les parages, comme Jerry Hobson. Sans doute en train de me chercher.

— Vous faites quoi quand vous n'arrivez pas à trouver quelqu'un ?

J'attrapai ses doigts et les détachai de ma veste. Douloureux, et elle ne tenta pas de résister ni ne moufta.

— Je regardais la télé l'autre jour, continua-t-elle. Oui, je sais que c'est crétin de raconter ce qu'on a vu à la télé, mais bon, bref, les flics n'arrivaient pas à trouver quelqu'un, alors ils lui ont tendu un piège – en disant au mec qu'il avait gagné au loto mais qu'il devait venir en personne pour toucher l'argent. Ils ne vous trouvent pas et ils vous ont donc appâté avec ce que vous cherchez, c'est-à-dire cette fille. Et ils ont utilisé quelqu'un en qui vous avez confiance pour faire passer le message et vous en convaincre.

Il y avait un peu de va-et-vient sur le parking, des gens qui se garaient ou partaient. La plupart nous ignorèrent. Les conversations à l'ombre du Barbarosa peuvent se terminer en cris et en pleurs. Une paire de passants jeta un œil, amusés.

— Vous êtes une foutue salope, Teresa. Prête à détruire tout ce qu'il me reste de bon dans l'existence et ce, juste pour arriver à vos fins.

— Ce n'est pas la raison pour laquelle je vous dis tout cela.

Je lui lâchai la main et lançai :

— Achetez-vous un vibro et foutez-moi la paix.

Je m'éloignais déjà, en direction de ma voiture. Elle m'emboîta le pas.

— Vous êtes un enfoiré, dit-elle, m'agrippant de nouveau.

— Quoi, vous voulez que je n'aie plus confiance en ma femme pour que l'on puisse s'envoyer en l'air ensemble ? grognai-je, en lui tordant un peu le poignet. Elle aimait la douleur ; et, soudain, j'aimais lui faire mal.

— J'ai envie de vous. Vraiment. Je vous l'ai dit dès la première fois.

— Il n'y a pas eu de première fois. Il n'y a rien eu.

On se retrouvait de nouveau collés l'un à l'autre.

— C'est faux, répliqua-t-elle, mendiant un baiser.

Mon autre main était dans ses cheveux. Je pressai mes lèvres contre les siennes et l'embrassai violemment. Elle pleurait presque. Je continuai à lui maltraiter le poignet. Je bandai, libidineux, en colère et bourré à la fois.

Je la lâchai et relevai sa jupe. Elle attrapa braguette et ceinture pour me libérer.

Je la retournai et la poussai sur le capot de la première bagnole. Tandis que je tirais sur son string en remontant sa jupe, elle se cambra. Elle me voulait, effectivement.

Je me pressai contre elle et lui chuchotai :

— Laissez-moi vous dire un truc. Si on fait ça, c'est le chaos assuré.

— Prenez-moi.

— Vous voulez de l'amour ou être utilisée ?

— Cari, je vous veux. Vous.

— Après, on va se saouler à mort, et j'en baiserais d'autres.

— Je n'ai pas besoin que vous m'apparteniez.

— Ça va faire mal parce que je vous détesterai, et que je n'ai pas de limites. Vous essaieriez de me rendre la monnaie de ma pièce ; mais vous perdrez parce que vous aimerez tandis que moi je haïrai. Vous comprenez ?

— Prenez-moi. Je vous en supplie, implorait-elle, hanches en action.

— Ça ne va pas durer longtemps. Peut-être que ce coup de baise est tout ce que vous aurez. – Je voulais la briser. – Il y a une femme que je désire plus que vous. – Méthode Coué, car impossible de me contrôler. – Meilleure et plus belle que vous, selon moi. Donc si je vous baise, ce sera cet unique coup vite fait. Rien à foutre. Puis j'irai la retrouver.

J'avais visé juste. Elle se retourna vers moi, jupe froissée, et me lâcha, dégoûtée :

— Vous êtes un enfoiré, un putain d'enfoiré.

Propre et sobre, le dimanche matin, dans ma voiture de location.

Je suivis Gwen tandis qu'elle se dirigeait vers la cathédrale, et à un moment, je me portai à son niveau, klaxonnai, et lui fis un signe. Elle s'engagea sur le parking d'un centre commercial. Je la dépassai, me garai, sortis, pris mon nécessaire, fermai ma bagnole, rejoignis la sienne avant d'ouvrir la portière côté passager.

— Cari, je croyais que...

— Changement de programme, dis-je en m'installant.

Elle regarda les ecchymoses sur mon visage.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Gwen, il faut qu'on parle. D'abord, est-ce que tu as tous les codes ? On peut prendre l'ascenseur privé de Plowright et rentrer dans ses appartements ?

— Euh... ouais.

— Très bien. Si on doit y aller, c'est ce matin.

— Mais... et la messe ?

— Ça ne m'avait pas échappé, merci.

— Qu'est-ce que tu vas...

— La sécurité de la CTM est drastique.

Peu importaient les motivations de Teresa, elle avait dit vrai.

— Il y a des caméras partout, continuai-je. Impossible de passer entre les mailles au milieu de la nuit, même avec tous les codes. Faut oublier. En revanche, parmi six mille personnes, je peux y arriver. Avec quelques centaines d'autres types, j'irai me soulager aux toilettes, et toi tu iras chez les femmes. Puis on se retrouvera et on passera par la porte « Privé », celle qui donne dans les coulisses. Et pendant que Plowright sera sous les feux des caméras, on fonce chez lui. Se fondre dans la foule, j'ai pas trouvé mieux.

— Mais plein de gens vont te reconnaître.

Je haussai les épaules.

— Je vais te dire aussi un autre truc. Je pense que si j'y vais à

minuit, Jerry Hobson sera là pour m'attendre. À mon avis, pour me tuer et se débarrasser de mon corps.

— Non, non...

— Non, il ne sera pas là ?

Elle ne répondit pas.

— Ou bien non, tu ne crois pas qu'il va me tuer ?

Elle essaya de bredouiller « il ne le ferait pas », mais sans réel succès.

— Qu'est-ce que Jerry t'a dit ? Qu'ils voulaient juste me voir, pour prier avec moi ? Que si tu pouvais faire en sorte que je vienne, on allait tous prier ensemble, et que tout s'arrangerait ? C'est ce qu'ils t'ont raconté, hein ?

Elle secoua la tête, mais ne niait pas, incapable de me regarder dans les yeux. On était bien loin de l'amour et de la dévotion. Elle finit par lâcher :

— Si tu penses que Jerry prépare quelque chose, ce n'est pas encore plus dangereux maintenant ?

— Pas pour moi. Il ne me tuera pas devant six mille personnes et des caméras. Mais en pleine nuit, sans témoin, aucun doute. Ensuite, il traînera mon cadavre pour le balancer dans une décharge. Minuit, non merci, très peu pour moi.

— Comme tu voudras, Cari, dit-elle calmement, comme si elle discutait avec un dingue qu'elle ne voulait pas contrarier.

— Et tu viens avec moi.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je t'aime.

— Je ne comprends pas.

— Parce qu'il faut que je sache. Si tu es vraiment de mon côté ou du leur. Parce que je ne croirai plus rien sur parole. Terminé. Il me faut des preuves. Je veux que tu sois là quand je ferai les codes pour voir si ce sont les bons. Quand on montera dans le bureau de Plowright, je veux que tu sois là quand je découvrirai que Nicole Chandler n'y est pas. Mais si on la trouve, alors tu devras te rendre à l'évidence sur elle ; sur elle et Paul.

Elle se mit à pleurer.

— Gwen, écoute-moi. Je sais que tu crois que j'ai tort, que je suis fou même, mais je serais le plus heureux des hommes si c'était le cas. Je veux avoir tort. Je veux continuer à croire.

Elle sanglotait :

— Comment peux-tu dire... que tu ne crois pas ?

— Je vais te dire ce que je crois. Je crois que tu ne ferais jamais rien pour me faire du mal. Ou à Angie. J'en suis convaincu, Gwen. Vraiment, je le crois. – Elle me regarda et opina. – Mais je vais te dire une autre chose, et tu ferais mieux de me croire. J'ai un flingue sur moi. Si tu vois Jerry Hobson et que tu lui dis un truc, si tu me trahis, Gwen, et qu'ils s'en prennent à moi, je ne leur faciliterai pas la tâche. Je foutrai le chaos dans le temple. Le chaos. Et ça ne me gêne pas d'y laisser ma peau, parce que si tu me trahis, je me moque de vivre ou de mourir.

Teresa avait sans doute raison et j'avais décidé que le mieux était d'y aller en plein jour, si possible déguisé. Je me regardai dans le miroir : mon visage et mon cou couverts de contusions violettes, bleues et noires. Le bandage me sembla une solution honnête. Dans les rayons d'un drugstore ouvert la nuit, je me baladai en quête d'autres idées. Cette grande boutique vendait même des perruques. J'en achetai une noire bon marché : un postiche pour Halloween ou la petite chimio qui ne méritait pas d'investir, du court terme. Je dénichai une paire de ces grosses lunettes de soleil, option post-opération ophtalmologique.

Tandis que Gwen conduisait, je me bandai le visage, depuis le profil droit en passant par le cou et le menton, avant de rejoindre l'autre côté. J'enfilai ensuite perruque et lunettes.

Gwen me zyeutait de biais. Une fois paré, je me tournai et lui demandai :

— Qu'en penses-tu ?

Elle éclata de rire.

Foule des grands jours à la Cathédrale du Troisième Millénaire. Difficile de trouver une place. Les parkings A, B et C – Actes,

Baruch et Corinthiens – étaient pleins. On en dénicha une au Deutéronome.

Pendant qu'elle se garait, j'ôtai un instant mes lunettes et cette ridicule perruque.

— Gwen, tu as le choix, tu n'es pas obligée de me suivre.

— Si tu veux que je...

— Chut. Il faut que tu saches que c'est risqué. Jerry Hobson employait au moins deux types dont la seule mission était d'avoir à l'œil les petites de Plowright.

Elle me gratifia d'un rictus, incrédule. Elle ne comprenait pas que je puisse affirmer de telles horreurs. Calomnie.

— Et ils ne se contentaient pas de les suivre. Ils ont aussi intimidé celles qui auraient pu faire du scandale. Pour Jerry qui se pavane dans

ce gros Hummer, son joujou à 145 000 dollars, pas question que la manne se tarisse. Ses gars ont violé au moins deux filles. Danny Polasky a de nouveau essayé de me tuer, cette fois-ci en m'étranglant.

Elle commençait à me croire. Du concret : des noms et mes blessures au visage, sur les mains et au cou.

— C'est pour ça que...

— Oui, dis-je. D'autres types – qui ? je l'ignore – sont tombés sur Polasky, l'ont kidnappé et torturé. Ensuite, ils l'ont descendu et foutu le feu à sa dernière demeure, un entrepôt désaffecté. Ça dépasse l'histoire de MacLeod et Nicole Chandler, mais ça fait un cadavre de plus.

Je m'interrompis.

— J'ai eu tort, continuai-je. Sur toute la ligne. Je suis désolé. J'ai merdé. Tout ça parce que je suis une espèce de monomaniacque. File-moi les codes, je vais y aller tout seul.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Raisonnablement, c'est de la pure folie. S'il t'arrivait quoi que ce soit, je ne me le pardonnerais pas. Je vais m'occuper de ça et toi tu vas rentrer chez nous, à l'abri.

— Quoi ? Et rater la messe ?

Son visage s'illumina. Une expression que je ne lui avais pas vue depuis des lustres. Quand je l'avais rencontrée, elle m'avait raconté ses aventures de jeunesse : un voyage en stop pour Bahia avec une copine, dans le but d'apprendre à surfer ; à seize ans, ce n'était pas du goût des parents ; une tempête de neige dans les montagnes du Nouveau-Mexique lors d'une excursion avec d'autres fidèles ; et son année au Nicaragua. L'expression d'un enthousiasme presque oublié, fané par des années de mariage : vie de famille, traites, scolarité d'Angie, économies pour ses études supérieures, et engagement au sein de la communauté.

— Tu ne comprends pas ?

— Non, Cari, je viens avec toi. Je ne sais pas ce qu'on t'a dit ou ce que tu t'es fourré dans le crâne, mais tu te trompes. C'est impossible, positivement impossible, que Paul Plowright fasse... les trucs que tu m'as racontés. Faire assassiner et violer des gens, c'est tout bonnement impensable. Avec ces milliers de fidèles et ces millions de gens qui le connaissent, l'écoutent et le considèrent comme un saint homme... Ton histoire ne tient pas debout.

— Gwen, navré que tu ne me croies pas. De toute façon, c'est trop risqué. J'y vais seul.

— Il n'y a aucun risque parce que tout ça n'est que fariboles. Le seul danger, c'est que tu t'obstines à penser le contraire. Je vais donc t'accompagner pour qu'on constate ensemble que tu te trompes. Et comme ça, tu ne provoqueras pas plus de dégâts que tu n'en as déjà faits.

— Non !

— Si tu t'obstines, je préviens illico Jeremiah que tu es là. Comment tu pourrais m'en empêcher ? En me menaçant avec ton flingue ?

— On va y aller chacun de notre côté, dis-je en sortant de la voiture, et se retrouver devant les toilettes pour gagner la porte de service. Tu fais comme si de rien n'était ; tu es venue seule, souriante et décontractée. La routine. Compris ?

— Oui, répondit-elle en partant à droite tandis que je m'éloignais dans l'autre sens.

Parvis de la cathédrale bondé. Je me greffai à un groupe, à bonne distance pour qu'on ne m'adresse pas la parole, mais assez prêt pour être tel un arbre au milieu de la forêt.

— Hé, comment ça va ? me demanda-t-on chaleureusement sur ma gauche.

Je jetai un coup d'œil las, tel un homme souffreteux à moitié borgne. Norton Cantine, que je connaissais vaguement, plombier à la retraite, dévoué corps et âme à la paroisse. Un type gentil. Il m'observa, intrigué.

— C'est la première fois que vous venez ? continua-t-il.

Je serrai les lèvres – sourire de malade – et hochai la tête, de peur que ma voix ne me trahisse.

— Eh bien, vous êtes bon pour un traitement, déclara-t-il, enthousiaste comme un vendeur de bibles en porte à porte. On pourrait en faire plus pour ces yeux que tous les chirurgiens. Jésus fait des miracles. Je vous assure, Il fait des miracles.

J'approuvai, le pouce levé.

— On se croisera à l'intérieur, mon ami, dit-il, claque dans le dos à l'appui. Geste amical sur l'épaule, loin du .45 dans son holster.

— Merci, murmurai-je.

Je transpirais dans mon caleçon. Trouille authentique.

Je traversai le parking des Actes, cherchant à repérer les voitures dont les clés étaient restées sur le contact. Parfois c'est un oubli ; mais souvent, on les a laissées délibérément. Les partisans de la confiance

peuvent ainsi vanter l'honnêteté de notre communauté évangéliste ; ailleurs, il faut tout boucler, et tout le temps. Les fidèles peuvent raconter à leurs amis incrédules qu'ils laissent la clé sur le contact de leur Lexus 450 h ! « Ça t'en bouche pas un coin ? »

Ces zélés de la confiance ont sans doute raison. Jamais entendu parler d'un vol de bagnole pendant l'office.

Eh bien moi, j'étais prêt à les faire mentir. Ma foi envolée, un insidieux relativisme moral pointait le bout de son nez.

L'adrénaline aidant, je gagnai les abords de la cathédrale, les tripes en vac. L'entrée se transformait en goulet, et j'aperçus Gwen, les traits tirés, terrorisée. J'aurais bien prié pour qu'elle ne craque pas. Bizarrement, j'avais la sensation que, si je priais, Dieu allait s'intéresser à son cas, visualiser la situation, et peut-être rejoindre le camp adverse. Rester discret et tenter de le filouter. Une idée bien naïve que de penser pouvoir le doubler, mais je la sentais comme ça.

Dans le hall, un comptoir d'accueil sur la gauche. À droite, deux vestiaires, l'un surveillé, l'autre en libre-service. Ce dernier a surtout les faveurs des poussettes. Un vieillard y laissait sa canne surmédicalisée, quatre pieds sinon rien.

J'attendis qu'il parte clopin-clopant au bras d'un jeune valide pour dérober l'objet, ajoutant une touche d'infirmité à mon déguisement. Promis juré, j'avais l'intention de la rendre avant la fin de l'office. Mais, qui sait, il allait peut-être ressortir guéri et n'en aurait plus besoin.

Je me traînais vers l'auditorium quand je remarquai Gwen.

Et Jerry Hobson qui la fixait. Il scrutait les alentours, tâchant de me repérer, ses yeux de flic à l'affût. Il se dirigea droit sur elle

Il fallait absolument que je m'approche pour pouvoir les entendre. Allait-il sentir qu'un truc clochait ? S'il posait des questions, Gwen allait-elle réussir à lui mentir, et confirmer que je venais toujours à minuit – pour tomber dans son piège ? Souhaitait-elle seulement lui mentir ? Après tout, je n'étais peut-être qu'un dangereux malade : pour le Tout-Puissant et le bien de son pasteur, sans doute valait-il mieux dire à Hobson que j'étais là, sous mon absurde déguisement.

Une seule solution : faire en sorte que si Gwen détournait les yeux de Jerry, elle me voie. Je fis demi-tour, appuyé sur le déambulateur.

Hobson fixait Gwen, qui tentait de se dérober. Pas le genre de la maison. Habituellement, elle soutient le regard de ses interlocuteurs. Là, elle semblait fuyante. Soudain, je me suis retrouvé dans leur champ de vision. Lorsqu'on cherche quelqu'un ou quelque chose, on traque le détail familier. Cette perruque inepte, les lunettes, cette

canne hybride n'évoquaient en rien ma personne. Puis elle percuta. J'avais maintenant toute son attention et je lui fis un geste indiquant le flingue dans son holster. Elle paniqua.

Ce qui n'échappa pas à Jerry. Il se retourna, cherchant ce qui avait effrayé Gwen.

Je lui présentai mon profil droit, celui avec le pansement, et, planqué derrière mes lunettes, je l'observai.

Il me regarda, puis derrière et autour de moi ; comme perdu dans un centre commercial un samedi après-midi. Ce ne sont pas les traits du visage qui comptent, mais une couleur de cheveux, un accoutrement, une posture ou un signe particulier.

Jerry reporta son attention sur Gwen et, après les politesses de circonstance, il lui toucha le bras et s'en alla. Elle ne m'avait pas trahi.

On prit chacun de notre côté le chemin des toilettes, les dépassant, mine de rien, vers la porte qui donnait sur les coulisses. Là, j'abandonnai le déambulateur. Quelqu'un le remarquerait, et son propriétaire le récupérerait.

On se faufila sans encombre jusqu'à l'ascenseur de Plowright.

Je regardai ma montre ; l'affaire devait être réglée en vingt minutes. L'office allait durer au moins une heure et demie, voire plus.

Gwen composa le code de l'ascenseur, et la porte s'ouvrit. J'enlevai le HK de son holster tandis que les étages défilaient.

— Pure précaution, je n'ai pas l'intention de m'en servir, dis-je doucement en le tenant derrière moi, canon pointé vers le bas.

Si on croisait quelqu'un dans le bureau, il ne le verrait pas tout de suite, et on pourrait tenter de discuter d'abord.

Les portes s'ouvrirent et Plowright s'écria :

— Le voilà ! fervent et enjoué, comme s'il nous attendait.

Par réflexe, je relevai le HK, cachai Gwen derrière moi, et braquai le flingue droit devant.

Musique et applaudissements. Ce n'était que la retransmission de l'office. Je respirai un bon coup, rythme cardiaque apaisé. Puis on pénétra avec précaution dans le bureau. Il était là, sur l'immense écran LCD.

Plan large.

Une croix, cinq mètres de haut, juste derrière Plowright. Du doigt, il pointait une maquette géante sur sa droite, drapée d'un tissu. Une escouade d'Anges entra en scène. Chorégraphie réglée au millimètre. Les chérubins, empreints de grâce, retirèrent l'étoffe : une maquette de notre future terre apparut, le rêve ultime de Plowright trônant au sommet de la colline, la Cité de Dieu.

La Cathédrale du Troisième Millénaire sise sur le point culminant. Les rues rayonnaient et se croisaient tels des anneaux, des alliances. Bâtiments à la pelle, modestes, démesurés, privés ou commerciaux.

Des diodes illuminèrent une croix sur la tour centrale. Une fois

érigée, elle dépasserait les 50 mètres.

Simultanément, la croix derrière Plowright se mit à scintiller. Multitude de néons fluorescents bégayant des blancs et bleus argentés, légèrement dorée, clinquant tendance Vegas : un véritable halo qui sacralisait le pasteur et la cité de ses rêves.

« Nous y voilà. Le futur. La graine qui va germer, pour une Amérique chrétienne et authentique ! »

Foule en délire, debout, applaudissant, criant ses « Amen ! ».

« Le Seigneur nous a promis la domination sur terre, Genèse 1,26-31. Le Seigneur *l'exige*. Obéissons-Lui !

« Quel qu'en soit le prix, au nom du Christ, nous devons reconquérir l'Amérique. Vice-rois de Dieu, il faut imposer la domination divine à nos voisins, nos écoles et notre gouvernement. En littérature et dans les domaines artistiques et sportifs, sans oublier les médias, qui nous divertissent et nous informent, et aussi dans le domaine de la recherche scientifique. En résumé, aucune institution, aucun pan de notre société ne doit être négligé. »

Acclamations. Visages empreints de mysticisme sur écran géant. Musique, maestro. Les Anges se mirent à chanter.

Je cherchai désespérément la télécommande sur le bureau de Plowright et me précipitai dessus, sans me soucier de la présence d'un tiers. Je coupai le son. Quel soulagement !

J'enlevai mes bandages et les jetai à la poubelle.

Montage bien étudié : plans de l'assistance et visages extatiques chantant en chœur avec les Anges, gros plans sur des détails de la cité rêvée : immeubles et bureaux à l'échelle, aérodrome, hangars et modèles réduits d'avions soigneusement alignés, parterres arborés. On aurait dit un vrai train miniature. En lieu et place de l'actuel campus – quatre modestes bâtiments –, un complexe digne de ce nom, une université ayant gagné ses titres de noblesse. Hôpital et ambulance miniature garée sous un minuscule porche au fronton estampillé : « Entrée des urgences ».

Je détournai les yeux de cet écran hypnotique et, dans le silence retrouvé, je tendis l'oreille et ouvris l'œil pour savoir si nous étions seuls dans ce bureau. J'examinai aussi l'endroit pour me faire une idée de l'homme.

J'étais déjà venu, mais toujours avec Plowright, et sa présence et son énergie visionnaire habitaient ces lieux. Je n'étais alors qu'un admirateur, un disciple. Le bureau privé de la présence du bon pasteur, je n'y voyais plus rien d'extraordinaire.

Plowright disposait du dernier étage – pour lui et ses innombrables sbires, tous dévoués. Dieu merci, ses courtisans assistaient à sa performance dans la cathédrale. Par les fenêtres arrondies, il disposait d'une vue seigneuriale sur ses terres. En comparaison, le prix du mètre carré des bureaux de Manny en plein centre-ville ne valait rien ; une version améliorée de la boîte à chaussures standard du col blanc. Ici, on était au cœur d'un fief du vingt et unième siècle.

Ce cercle de bureaux en abritait un autre, celui des appartements privés, qui donnaient au nord sur les montagnes. Une lourde porte en bois donnait sur ce sanctuaire, un clavier numérique sur le côté.

Avec Gwen, on ne la regarda pas de la même façon, mais on était tous deux inquiets de découvrir ce qu'elle cachait.

Elle m'observa et attendit que je prenne une décision.

Je m'écartai et lui fis signe de composer le code.

Nicole Chandler était bien là.

Chemisier et jupe presque identiques à l'uniforme qu'Angie porte à l'école. Une bible dans la main, version internationale protestante, 2 936 pages, vingt mille notes, sept pages de chronologie, les deux Testaments en couleurs, seize pages de cartes, index exhaustif, sans oublier la section « Harmonie de l'Évangile ».

Je me retournai vers Gwen et lui lançai un regard signifant « Tu vois ! ».

Nicole referma net sa bible. Je la vis la soulever des deux mains et, de toutes ses forces, me l'écraser sur le crâne. Je m'écroulai, trente-six chandelles dansant la sarabande. Sans la perruque pour amortir le choc, elle m'aurait étendu raide. À quatre pattes, la tête en compote, j'essayai de comprendre ce qui venait de m'arriver. J'avais lâché mon flingue, introuvable. Nicole se précipita sur moi, mais Gwen vint à mon secours en criant : « Qu'est-ce que tu fais ? Laisse-le. » Collision. Nicole tenta de passer en force. Gwen lutta, et elles s'écroulèrent toutes les deux sur moi. Cari la crêpe.

Elles se battaient comme des femelles, toutes griffes dehors. Mon dos encaissait les coups. Bien que sonné, je pris appui sur mes mains et me redressai, me débarrassant des combattantes. Un effort pénible mais payant. Je me retournai pour me retrouver entre les jambes de Nicole, minijupe retroussée, qui balançait des coups de pied dans tous les sens.

Elle hurlait : « Laissez-moi partir. » Elle tira les cheveux de Gwen qui cria à son tour. Les yeux de nouveau en face des trous, je me traînai vers la porte et la fermai d'un coup de pied avant qu'on nous entende. Puis je scannai la pièce, j'avais intérêt à récupérer mon arme avant les deux furies. Je l'aperçus en même temps que Nicole. Elle se raccrochait à la crinière de Gwen d'une main et de l'autre visait le HK. Elle réussit à l'attraper avant moi. Le cran de sécurité n'était pas mis et une balle attendait dans la chambre : si elle pressait la détente, un mort.

Je bondis, enfin j'essayai. En réalité, je vacillai et me vautrai sur sa main armée. Je tendis le bras à l'aveugle, ma main rencontra le canon et je tournai de toutes mes forces pour le lui arracher. Elle le lâcha

avant d'avoir eu le temps de tirer. Je le fis glisser à bonne distance et m'attaquai à son autre main pour qu'elle lâche Gwen.

Nicole se mit à brailler :

— Au secours, au secours !

On était tous les trois par terre. Je chepai les doigts de Nicole pour qu'elle libère ma femme, avant de lui tordre un bras dans le dos. J'étais derrière elle et, jambes étendues, elle s'assit, pliée en deux à cause de la torsion exercée sur son épaule.

Comme elle continuait de geindre, je la bâillonnai de ma main libre. Morsure immédiate. Je l'enlevai avant qu'elle n'ait eu le temps de croquer un morceau de chair fraîche. Elle se remit à brailler. J'ôtai alors ma perruque et la lui collai dans la bouche, côté cheveux.

— Défoule-toi là-dessus, malheureuse. Mords là-dedans.

Elle ne se fit pas prier et se retrouva la langue pleine de mèches. Elle tenta de s'en débarrasser en secouant frénétiquement la tête.

Assise par terre, la tête entre les mains, Gwen avait le visage strié de griffures.

— Nicole, calme-toi. Je ne te veux aucun mal, dis-je, même si je faisais exactement le contraire en lui maintenant le bras bien haut pour l'immobiliser.

Sa jupe ne cachait plus que sa taille, et Gwen la regarda, dégoûtée. De sa main libre, Nicole la remit en place, mais sans vraiment cesser de lutter.

— On est là pour t'aider, insistai-je.

Elle secoua la tête vigoureusement, pour se débarrasser de la perruque.

— Si je te lâche, tu te tiendras tranquille ?

Sans réponse, je resserrai ma prise et lui remontai le bras d'un cran.

Gémissement sourd, avant qu'elle n'esquisse un timide « oui ».

Je retirai la perruque, mais gardai son bras en place.

— Pourquoi tu t'es jetée sur moi ?

Elle toussa et recracha quelques mèches.

— Pourquoi ?

— Vous allez me tuer, aboya-t-elle.

— Non, on ne va pas te tuer, répliquai-je, raisonnable, malgré ma caboche en miettes.

— Je sais qui vous êtes. Des complices de Jeremiah !

— Pas moi, précisai-je. Mais alors vraiment pas. Et je voudrais sortir d'ici avec toi, avant que lui ou Plowright ne se pointe.

Elle paniqua.

— Je ne partirai pas ! cria-t-elle en cherchant à se dégager.

Je resserrai ma prise.

— Calme-toi, Nicole. Écoute-moi. On n'est pas là pour te faire du mal ou te zigouiller. On essaie simplement de découvrir qui a tué Nathaniel MacLeod.

— Nate est mort ? hurla-t-elle, désespérée et incrédule. Il est mort ?

Un vrai choc. Elle ne se débattait plus et je la lâchai. En position fœtale, elle sanglotait :

— Non, non, s'il te plaît, mon Dieu. Oh non !

— Comment ? Tu n'es pas au courant ? l'interrogeai-je.

Elle ravala ses larmes et, gamine amère et sarcastique, lança :

— Tout ce que je sais, c'est ce que le *Pasteur* – un titre prononcé avec mépris – me raconte. Puis, reniflant, elle demanda, implorante : Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tous les médias en ont parlé.

— Je n'ai ni radio, ni télé, ni Internet, rien.

— Tu es là depuis combien de temps ?

— Et cette télé, là ? dit Gwen. Elle pointait l'écran au milieu de la pièce.

— Ça fait combien de temps ? demandai-je à Nicole.

— Depuis qu'ils m'ont enlevée.

— C'était quand ?

— Jeudi soir. Tard dans la nuit, vendredi matin.

— Vendredi dernier ou celui d'avant ?

— Il y a trois semaines, répondit-elle.

La nuit de la mort de MacLeod. Tandis que le pasteur avait tenté de me convaincre de rester en dehors de cette affaire, Nicole était là, derrière ces murs.

— Et où ? poursuivis-je. Où étais-tu quand ils t'ont enlevée ?

— Il était en vie. Il était encore vivant quand ils m'ont emmenée.

— Et cette télé ? insista Gwen.

Elle n'aimait pas cette Nicole en tenue d'écolière qui prétendait être prisonnière dans les appartements privés de Plowright. Un écran haute définition de 106 centimètres, flambant neuf, le lit king-size qui lui faisait face, tout cela prouvait que Nicole n'était pas tout à fait honnête.

— On ne peut regarder que des DVD, précisa-t-elle.

— Ben voyons, lâcha Gwen qui n'en croyait pas un mot.

Je me levai, encore sonné, et me passai la main dans les cheveux.

Pas de sang, mais une belle bosse. Je m'approchai de l'écran qu'un unique câble reliait à un lecteur de DVD.

— Des films sur la Bible, on ne regarde que ça. Et *Les survivants de l'Apocalypse*. Rayford Steele et Buck Williams, énonça Nicole, se moquant des héros de Tim LaHaye.

Je jetai un œil sur les étagères. Confirmation : *Les survivants de l'Apocalypse*, les suites, *Tribulation Force* et *World at War*. Ainsi que *Joseph : King of Dreams*, *Quo Vadis*, *Les Dix Commandements*, *La Passion du Christ*, le documentaire bien sûr, *Sept signes du retour du Christ*, et bien d'autres encore. Il y avait aussi des DVD à graver, dans des boîtiers en plastique sans étiquette.

— Et plein de films pornos, ajouta Nicole.

— Menteuse ! lança Gwen.

J'attrapai un DVD vierge, le mis dans le lecteur, ramassai la télécommande sur la table de nuit, et appuyai sur « play ». Film en entier ou chapitre ? Chapitre. Une scène hard core apparut sur l'écran géant. Obscénités standard et vagissements s'échappèrent des enceintes. Je coupai le son.

Gwen accusa la fille :

— C'est toi qui les apportes.

Nicole la regarda, écoeuvée, puis me dévisagea, effondrée.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Il a été abattu, répondis-je.

— Oh, mon Dieu ! Par qui ?...

— Ahmad Nazami a été arrêté.

— Ahmad ? Il ne ferait... Il est...

— Où as-tu été kidnappée ?

— Dans son bureau. Celui de Nate.

— Quand ?

— Il devait être environ 3 heures du matin.

— Qui t'a enlevée ?

— Je ne crois pas un mot de ce qu'elle raconte, dit Gwen.

— Le pasteur Paul, papa Paul, rétorqua Nicole, espiègle. Puis, changeant de ton : et cet enfoiré de Jeremiah.

— Mais tu ne comprends pas ! me cria Gwen. C'est une salope. Une traînée de bas étage, avec son accoutrement et ses films de cul. Elle l'a séduit et elle ne raconte que des salades et des mensonges. Des

horreurs. C'est n'importe quoi.

Nicole se tourna vers Gwen.

— Ce sont les *siens*, déclara-t-elle cinglante, histoire de clore le chapitre. Il se repasse ses prêches, imbu de lui-même, gonflé par tout l'amouuuur de ses fidèles. Et le premier truc qu'il fait après avoir prêché la bonne parole, dégoulinant de sueur : il se colle devant Internet et observe ce que fait *l'ennemi*, l'œuvre de Satan. Et ces sites *démoniaques, dégénérés, profanes* et *pornos* lui filent la gaule. Dure dure, la bistouquette, quand il les mate. Ensuite, ses sataniques films de culs gravés, il me les montre, et je dois dire c'est diabolique, oh que oui. Mais nos ébats, eux, sont sanctifiés, car je suis son innocente petite écolière dans la maison de Dieu. On reproduit tant bien que mal ces scénarios, la bistouquette du grand homme n'étant pas toujours à la hauteur. Je simule aussi le son. Je peux vous entonner *a cappella* des Ouhouh Aaahhh..., gémit-elle *crescendo*, avant de simuler un orgasme sonore : *Aaahhhhhh* !

— Mensonge, s'écria Gwen, calomnie. Tu prétends que tu es enfermée ici. Comment sais-tu ce qu'il fait là-bas ? Tu es une menteuse. Cari, toi aussi, tu es hypnotisé par la chatte de cette salope !

— Vous ne me croyez pas ? hurla Nicole. Elle se précipita vers la table de chevet dont elle ouvrit les tiroirs. Et, se remettant à beugler « Vous ne me croyez pas ? », elle balança vibromasseur, œufs, extenseur et anneaux péniers, tube de lubrifiant et j'en passe.

Ma vie de débauche s'était arrêtée juste avant le déferlement des godemichés et autres objets de plaisir ; plusieurs articles me laissèrent perplexe. Le pasteur avait un bon train d'avance sur moi.

— Des sex toys *chrétiens*, déclara Nicole. Vendus par des sites *chrétiens* !

Elle énuméra leurs noms : « Mon jardin bien-aimé », « L'épice consentie ». Une fiole en plastique remplie de Viagra atterrit à mes pieds. Je la ramassai et la mis dans ma poche.

— Comment sais-tu ce qu'il fait là-bas ? lui cria Gwen, pointant les bureaux de l'autre côté du mur, si tu es bouclée ici ?

Nicole se calma avant de s'immobiliser, penaude et honteuse.

— C'était avant.

— Avant ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle. Quand... quand je pensais que c'était... quand...

— Je te l'avais dit, lâcha Gwen. Elle a séduit Paul.

Nicole me regarda, moi sa planche de salut.

— Il accomplit des *miracles*, dit-elle. Il passe à la *télé*. Des millions de gens l'écoutent, et il a toutes les filles à ses pieds.

— Si tu n'étais pas contente, tu n'avais qu'à partir ! assena Gwen. Pourquoi tu ne veux pas venir avec nous ?

— Parce que Jeremiah me tuera à la première occasion. Paul pense qu'il peut me reconverter. Quand on ne baise pas, on prie et il me passe des merdes comme *Les chevaliers de l'Apocalypse*, pour m'effrayer et me ramener dans le droit chemin.

— Pourquoi tu dis ça ? lui lança Gwen. Ce n'est que pur fantasme !

— Parce qu'ils me l'ont dit.

— Bon, coupai-je en regardant ma montre.

On était encore en sécurité, mais il fallait détendre l'atmosphère, démêler tout ça et ficher le camp.

— Donc, tu as une – comment le formuler – une histoire avec Plowright ? Puis une autre avec Nathaniel MacLeod ?

Ahmad avait beau être convaincu du contraire, je ne voyais pas d'autre explication.

— Non, dit-elle outrée.

— Vous n'étiez pas amants ?

— Nate était mon *professeur*.

Elle prononça ce dernier mot comme s'il s'agissait d'un titre hautement honorifique.

Gourou ou senseï auraient aussi bien fait l'affaire. Elle éclata de nouveau en larmes.

— Ton professeur ?

— Il m'a conduit hors des ténèbres, rendant limpide ce qui était obscur. Il a dissipé les mystères. Grâce à lui, j'ai compris que j'avais un esprit et que je pouvais m'en servir. Maintenant je lis – des livres, de vrais livres, pas des histoires bibliques et autres chastes épopées.

— Résumons. Tu es dans le bureau de MacLeod à trois heures du matin. Ton amant, Paul Plowright, et son homme de main débarquent pour te boucler ici. Et pas parce que tu es en train de quitter le pasteur pour le professeur ?

— Vous ne savez rien. Il ne s'agit pas d'une histoire de cul. Ils voulaient les e-mails.

— Les e-mails ?

— Oui. Ceux de Plowright, que je venais de donner à Nate.

— Des e-mails coquins ? Pour que MacLeod lâche les chiens ? Encore un scandale impliquant un pasteur. Pour mettre dans la mouise une communauté chrétienne de plus ? C'est ça ?

— Non, répondit-elle exaspérée. Pas du tout. C'est une histoire de gros sous.

Nicole ne voulait pas bouger. Impossible de la faire décamper même en la menaçant de mon arme. En revanche, elle était toute disposée à parler, par bribes et de façon incohérente. Dualité quant à son rôle et l'image qu'elle se renvoyait. Gwen, drapée dans ses reproches et sa méfiance, n'arrangeait rien. On se ment toujours à soi-même, et à plus forte raison aux autres. Molestée et séquestrée, Nicole se débattait dans une chronologie floue, entre romantisme passé et traumatisme persistant. Difficile de faire la part des choses.

Voici son histoire, du moins ce que j'en avais compris, en interprétant ses silences et en faisant le lien là où elle se perdait.

Selon elle, Plowright l'avait séduite.

Gwen pensait qu'au contraire Nicole avait fait le premier pas. Moi, ça m'avait tout l'air d'un consentement mutuel, Plowright ayant dû être plus entreprenant que la petite. Il avait du métier et probablement un don pour mettre le grappin sur des victimes consentantes.

Au départ, il avait dit à Nicole qu'elle était son élue, comme la reine de Saba pour Salomon et Bethsabée pour David. Dans la Bible, rois et autres personnages illustres ne se contentaient pas d'une seule femme. Difficile de le comprendre aujourd'hui, en ces temps de folie, *non bibliques*, où il était indispensable de prêcher la monogamie, le choix de Dieu pour le commun des mortels. La volonté de Dieu était autre pour quelques élus, qui se devaient de cacher leurs amours. Cependant, le jour venu, ils vivraient leur passion au grand jour.

Il lui avoua même qu'elle ne serait sans doute pas la seule et unique. Après tout, Salomon avait eu sept cents épouses et trois cents concubines. Mais seul un nom était resté, seule une femme avait traversé les siècles. La reine de Saba pour Salomon, Nicole pour Paul Plowright. Lorsque l'état de ce monde en faillite le permettrait, il l'appellerait et elle viendrait à lui. Ainsi en allait-il des rois et des princes. Aux temps bibliques, bien sûr.

Version standard de Plowright, ou l'avait-elle particulièrement conquis ? Je pencherais plus pour la première proposition. Formation en marketing et business oblige : efficacité d'une méthode éprouvée plutôt que le risque d'une tactique aux résultats incertains. Désormais,

Nicole haïssait Plowright. Mais elle avait honte de s'être laissé embringuer dans cette histoire, : son statut de victime n'en devenait que plus ambigu. Au départ, elle avait cru à ce conte de fées.

Nicole nous raconta une anecdote pour ébranler les illusions de Gwen sur la sainteté de notre pasteur, mais aussi pour la gêner. Leur relation avait été plus que consentie, Nicole y avait pris goût.

Plowright aimait que Nicole endosse le rôle de Marie-Madeleine, la salope qui avait même séduit le Christ, qui lui avait lavé les pieds – pas avec ses larmes car difficile d'obtenir assez d'eau pour la besogne – avant de les sécher avec ses cheveux ; une expérience qu'il avait trouvée incroyablement sensuelle. Puis, telle la femme dans la maison du Pharisien, Luc 7,37, elle lui avait oint les pieds. La Bible ne précise pas la marque de l'onguent utilisé en ces temps anciens. Paul s'était contenté de la « Crème joyeux massage pénien » de chez « Livre 22 », un site de merchandising chrétien et porno ; la publicité vantait les effets de la crème et sa comestibilité, détail important, car en inversant les événements selon Luc, Fonction précédait le baiser.

Le grand frisson de l'adultère dure rarement, et le désenchantement est souvent à la hauteur de l'illusion. Pas bête, Nicole avait vite compris que cet avenir vanté par le pasteur Plowright, celui de Salomon et de son amour rendu public pour la reine de Saba, n'était que chimère. Homme public, son mariage avec la mère de ses cinq enfants avait quelque chose de sacré. Il pouvait s'arranger pour qu'elle voyage beaucoup, mais il ne s'en séparerait jamais. Nicole n'en demandait pas tant. Décision judicieuse, du moins à court terme, parce que si elle avait menacé de faire du foin et de révéler leur histoire, ou qu'elle était tombée enceinte, Hobson aurait envoyé Alvarez et Polasky pour la faire rentrer dans le rang.

Terminée l'excitation des débuts. Elle avait commencé à voir son héros comme un type ordinaire, avec ses défauts, au premier rang desquels on trouvait l'hypocrisie.

En fait, c'était même au-delà de ça. Qu'il condamne l'adultère dans ses prêches tout en s'y vautrant était presque normal. Il se servait de la Bible pour défendre les deux, le Livre lui-même était plein de contradictions. Exit donc le Livre des vérités authentiques, directement hérité de Dieu, et qui ne dictait qu'une seule et unique loi pour tous.

Pourquoi ne pas lui en parler ? Elle avait préféré réfléchir par elle-même à ces contradictions. Peut-être parce qu'il passait son temps à dénigrer l'USO, elle s'était tournée vers cette fac. Elle se pointait aux portes des amphithéâtres et, si le cours l'intéressait et lui semblait accessible, elle entrait.

Elle s'était ensuite procuré la liste de toutes les matières, et découvert une UV sur la religion. Celle de Nathaniel MacLeod. Pas un cours magistral, un TD d'une vingtaine d'étudiants. La curiosité l'avait emporté sur le risque de se faire coincer. Coup de bol, MacLeod n'était pas du genre à faire l'appel. Il l'avait bien remarquée, mais n'avait pas relevé.

Première fois qu'elle était confrontée à ce genre d'idées, et ça l'avait chamboulée.

Plus son penchant pour les hommes mûrs et influents, et Nathaniel MacLeod l'avait aussi mise dans tous ses états. Elle était devenue la disciple d'un nouveau maître.

Mais sans faire le ménage.

Elle ne le formula pas comme ça, mais si elle était l'autre femme de Plowright, elle voyait sa relation avec MacLeod comme une aventure.

Plowright ne se résumait pas à une simple personne ; il était partie intégrante de sa vie, comme la Cathédrale du Troisième Millénaire, son réseau social, son soutien, bref toute la vie de Nicole. Le chœur – deux fois le dimanche et une le mercredi, plus les répétitions – brisait la routine monotone de son boulot à la pharmacie. Un but, une activité, un accomplissement : la musique la transportait.

L'université demeurait un lieu étrange et dangereux, intimidant. Pas prête à tout envoyer balader pour se muer en étudiante en philosophie à temps plein.

La vraie réponse : Nathaniel.

Elle était amoureuse de MacLeod – ou souhaitait l'être. Si seulement il acceptait, il serait ce nouvel homme mûr qui la guiderait dans un monde nouveau, voyage qu'elle avait peur d'entreprendre seule ; il lui montrerait le chemin d'une nouvelle existence, quand elle se serait débarrassée de l'ancienne.

Mais Ahmad avait dit vrai, MacLeod l'avait éconduite. Pas par bonté d'âme. Sans doute préférait-il les femmes plus posées, intelligentes et sophistiquées. Comme Teresa. Ou peut-être qu'après Teresa il avait eu besoin de prendre ses distances avec les femmes en général.

Nicole et Plowright avaient continué à se voir. Elle se sentait plus « numéro de téléphone rose que reine de Saba ». Elle avait commencé à vouloir se dérober. Le pasteur avait réagi, plus attentionné, flatteur et flagorneur. Assez pour garder Nicole.

Puis vint le jour J.

Après une répétition de la chorale, Plowright était passé.

Particulièrement gentil – donc excessivement libidineux. Il l'avait invitée à monter dans son bureau. Elle était réticente. Elle ne voulait peut-être pas y aller ; ou craignait le qu'en dira-t-on.

Il l'avait appâtée en lui parlant d'un truc vraiment spectaculaire.

Une fois en haut, sur l'ordinateur, il lui avait montré les plans en 3 D de la ville qu'il projetait de bâtir, avec son campus, authentique université comme l'USO, où elle pourrait suivre un vrai cursus grâce à lui. Exit la fraude à l'université du Sud-Ouest.

Elle avait alors réalisé qu'il la surveillait, qu'il n'ignorait rien de son petit secret, si innocent fût-il. Elle avait réfléchi et, déçue, pris ses distances.

Plowright n'avait pas baissé les bras. Pour lui démontrer combien il était intelligent, brillant et génial, il lui avait expliqué comment *il* allait bâtir la Cité de Dieu : avec l'argent de l'ennemi.

Il était dans tous ses états. Selon les propres mots de Nicole, il se comportait « comme le détenteur d'un secret qui, sur le point de rouler l'autre, mais sans pouvoir s'en ouvrir à quiconque, souhaitait quand même le partager pour en jouir ». Plowright prétendait qu'il s'apprêtait à mettre la main sur les capitaux de l'USO. Pour les investir, en toute discrétion, là où bon lui semblerait. Toute cette manne athée et laïque allait servir la Cité du Nouveau Millénaire. Pour la gloire de Jésus.

Dotation de l'USO : 5 milliards de dollars.

Une somme rondelette permettant effectivement de construire toute une ville.

Nicole avait tiqué sur le chiffre, monstrueux.

Et cette histoire concernait Nathaniel.

L'argent était géré par un conseil d'administration contrôlé par l'État. Réunions et comptes étaient publics. Mais le gouverneur avait annoncé son intention de privatiser tout ça.

MacLeod s'y était clairement opposé. Les nouveaux statuts devaient permettre aux directeurs financiers d'investir là où bon leur semblait, sans avoir à rendre de comptes. D'après Nathaniel, c'était la porte ouverte aux caisses noires, aux détournements en faveur d'amis et autres alliés politiques.

Il avait parlé de la réforme pendant et après les cours ; il était en première ligne et membre fondateur du comité qui s'y opposait.

Nicole connaissait désormais les dessous du projet. Un secret que Nathaniel ignorait, comme tout le monde. Elle savait aussi que Plowright y était mêlé et comment il comptait se servir de l'argent. Elle n'avait qu'une hâte : tout raconter à son professeur. Elle

changerait alors de rang. Fini le sobriquet affectueux mais enfantin, « mon petit ange ». Elle allait prendre une tout autre dimension.

Elle comprit qu'elle pouvait en apprendre plus en jouant les ingénues. Elle ne ménagea pas sa peine. « Non, ce n'est pas vrai ? Incroyable ! Je savais que tu étais génial, mais de là à imaginer un procédé aussi lumineux... »

Plowright avait entonné son couplet contre les facs laïques et antichrétiennes, comme l'USO, prônant le relativisme moral tout en surfant sur des sites pornos pour illustrer son propos. Il allait transformer cet argent sale en richesse propre, le mal en bien.

Tel un paon qui fait la roue, trop content de lui, il ne s'était pas méfié des questions de Nicole. Se pavanant, il avait ajouté : « Je vais te le prouver. » Dans sa boîte mail, les messages échangés avec le gouverneur. Plowright avait écrit à l' élu pour lui donner le nom de la société qui allait gérer les fonds. Réponse du destinataire : « Merci pour votre recommandation. Je suis sûr que ce sont exactement les personnes dont nous avons besoin. J'ai apprécié votre soutien au cours des dernières élections et attends avec impatience les prochaines. » Nicole avait compris qu'une simple choriste ayant une aventure avec un pasteur marié ne serait jamais crédible. Mais ces e-mails étaient des preuves irréfutables. Le gros lot. Elle était déterminée à les transmettre à Nathaniel.

Plowright était en train de la peloter, sa queue durcie contre elle.

Détourner son attention avant qu'il n'éteigne son ordinateur. Il fallait absolument qu'il l'emmène dans ses appartements ; ensuite, elle attendrait qu'il s'endorme pour se faufiler dans le bureau et mettre la main sur les e-mails. Le sexe comme service rendu à une grande cause, un acte héroïque. Esther, en se donnant au roi de Perse, n'avait-elle pas appris sur l'oreiller le complot qui visait à tuer les Israélites ? Et l'ayant révélé à son oncle, Mordecaï, n'avait-elle pas ainsi sauvé son peuple ? Rahab la prostituée n'avait-elle pas caché les espions de Josué, avant de leur fournir les informations qui lui avaient permis de prendre Jéricho ? On disait même, bien que ce ne fût pas mentionné dans la Bible, que Josué avait épousé Rahab. Ils avaient eu des enfants et, à travers eux, Rahab s'était retrouvée dans la lignée directe des ancêtres de Jésus. Nicole, elle, allait être la Rahab de Josué Nathaniel.

« Tu es incroyablement brillant », avait-elle dit à Plowright en se frottant contre lui, tandis qu'il était sur le point d'éteindre son ordinateur. Ignorant son mot de passe, il fallait impérativement qu'elle l'en empêche. Elle avait pris les choses en main : « Baise-moi maintenant. Tout de suite. J'ai trop envie de toi. »

Après coup, il s'était endormi. La première fois qu'elle avait tenté

de quitter l'appartement, il s'était réveillé. Elle avait ensuite attendu une heure, le temps qu'il ronfle du sommeil du juste, avant de se glisser hors du lit. Dans le bureau, l'ordinateur tournait toujours. Soulagement. E-mails toujours visibles. Elle avait d'abord songé les transférer sur la boîte de Nathaniel, avant de se raviser et décider de les lui remettre en mains propres. Elle voulait être là quand il les lirait, qu'il sache qui avait découvert le pot aux roses. Et être récompensée.

Elle avait donc imprimé les mails et alors qu'elle récupérait les feuilles, Plowright avait ouvert la porte.

Nicole s'était enfuie avec les preuves.

Elle avait appelé Nathaniel. Elle voulait le retrouver chez lui, mais le bureau était une solution plus simple : elle connaissait le chemin.

Un quart d'heure après son arrivée, Plowright avait débarqué avec Jerry Hobson, armé.

Il les avait tenus en joue et Plowright avait récupéré ses e-mails.

Nicole avait essayé de les lui arracher et de s'enfuir. Hobson l'avait chopée par les cheveux d'une main, balancée à terre et du pied lui avait bloqué la gorge. C'est à ce moment-là qu'elle avait perdu sa croix.

Hobson avait confié le flingue à Plowright en disant : « Je vais la faire sortir d'ici. Assure-toi qu'il ne bouge pas. » Une torsion du bras dans le dos et il l'avait embarquée, son autre main en guise de bâillon pour l'empêcher de crier.

Direction le gros Hummer. Il lui avait ensuite passé « de drôles de menottes en plastique », aux pieds et aux mains. Le portable de Jerry avait sonné, il avait décroché, écouté et dit : « J'arrive. » Il l'avait bâillonnée avec du ruban adhésif, allongée sur le sol, et attaché les « drôles de trucs en plastique » au pied de la banquette pour qu'elle ne puisse pas bouger. Puis il avait disparu, combien de temps elle n'aurait pu le dire, mais ça lui avait semblé long.

Il était revenu avec Paul et ils s'étaient mis en route.

— Il faut qu'on se débarrasse d'elle, avait dit Hobson.

— Non ! Ah non, on ne peut pas faire ça, avait répondu Plowright.

— Pas le choix.

— Non, je m'y oppose formellement. Elle s'est juste égarée. Je vais prier avec elle et la ramener à Jésus.

Ils l'avaient introduite en catimini dans la tour, au dernier étage chez Plowright.

Hobson avait fait le ménage : retiré le téléphone, déconnecté le câble de la télé, et pris la radio. Puis, dans un sac-poubelle, il avait fourré tous les objets susceptibles de faire office d'arme. Il s'était encore engueulé avec Plowright sur son sort à elle, tandis qu'elle était

étendue sur le lit, pieds et poings liés, toujours bâillonnée.

Le pasteur s'était assis à côté d'elle sur le lit.

— Je sais que tu as été manipulée, avait-il dit. Je comprends. Je vais enlever ce ruban, et je veux que tu dises à Jeremiah que tu vas revenir dans le droit chemin, celui de la vertu, et que nous allons prier ensemble.

Il s'était exécuté et elle avait respiré un grand coup avant de hurler :

— Au secours ! À l'aide !

— Tais-toi ! avait crié Plowright.

Elle avait continué à brailler.

— Ferme-la. Personne ne peut t'entendre.

— Laissez-moi partir ! Maintenant ! Et je vous promets de la boucler.

— Impossible, avait-il tranché, implacable.

— Je ne veux pas rester ici avec toi. Jamais !

Elle s'était remise à crier :

— Au secours !

Plowright lui avait lancé un regard déçu, et quitté l'appartement. Elle avait hurlé une dernière fois, espérant que – la porte ouverte

— elle serait entendue.

Jerry avait pris le relais.

Quand il eut fini de la battre, ou peut-être un peu avant – elle ne savait plus bien –, Plowright était revenu. Elle pleurnichait et gémissait, traumatisée. Elle souffrait plus qu'elle n'aurait jamais pu l'imaginer.

Plowright s'était rassis à côté d'elle en lui caressant les cheveux. Elle avait tressailli et détourné la tête.

— Ça va aller. Je vais te protéger. Je veux te sauver corps et âme. Je reviendrai demain matin, et nous prions.

— Si tu essaies de t'enfuir, avait dit Hobson, je te tue.

— Non, non, avait rétorqué Plowright. Ça ne sera pas nécessaire, n'est-ce pas, Nicky ?

— Non, avait-elle répondu.

Il lui fallait de quoi se changer : Plowright avait rapporté des uniformes d'écolières du Collège chrétien du Troisième Millénaire.

Quand elle n'était pas sage : châtiments corporels, comme à l'école. Si elle se rebellait, il menaçait de faire revenir Hobson. Elle le mit au défi. Une fois seulement.

Ils avaient prié, visionné films stimulants et DVD pornos. Et ils s'étaient envoyés en l'air.

— C'est totalement incroyable. On ne fait pas l'amour en regardant des films de cul avec un type qui vous frappe et qu'on déteste, dit Gwen.

Dans son monde à elle, où chacun décide de son destin, c'était souvent vrai. Si elle avait été de la Maison et rencontré des femmes battues, vu des bordels remplis de filles cognées et transformées en esclaves sexuelles, des taules où des hétéros devenaient les putes d'autres mecs, elle aurait su qu'un homme, ou une femme, perpétuellement martyrisé, abusé et menacé, en arrive à s'asservir et peut simuler à merveille. Que le plaisir soit feint ou réel, ou qu'il soit un mélange des deux, c'est un autre problème.

Un détail.

— J'ai toujours pensé que Nathaniel viendrait me sauver, ajouta Nicole en larmes. Désormais, je sais pourquoi il ne l'a pas fait.

— Nicole, expliquai-je aussi gentiment que possible, il faut que l'on sorte d'ici avant que Paul ou Jerry ne se montrent.

— J'ai peur, dit-elle, effrayée et réticente.

— Elle n'a pas envie de partir, lança Gwen, regardant Nicole et les sex toys éparpillés par terre.

Compréhensible. Mais pas vraiment pour ma femme qui, elle, avait Jésus, point barre. Sans compter son courage. Elle aurait brûlé sur le bûcher plutôt que de se renier.

Elle ne pouvait comprendre qu'un otage s'adapte. Comment il navigue à vue telle la marée montante, se compromettant un peu plus chaque jour, avide de la moindre consolation, du plus infime soulagement. De plus, à la libération, il doit affronter l'épouvantable réalité de ses compromissions, tout en sachant qu'il ne croira jamais totalement à l'excuse qu'il en allait de sa survie.

La force et le réconfort de la foi n'étaient plus d'aucun secours pour Nicole. Via Jésus, elle avait été séduite, abusée et embastillée. Les serviteurs de Dieu avaient tué l'homme qu'elle aimait.

Et qu'est-ce qui l'attendait hors de cette tour d'ivoire ? Nathaniel, son nouveau mentor, n'était plus. Personne ne verrait en elle une autre Rahab, clé de Jéricho pour les Hébreux ; mais, comme Gwen, ils la traiteraient en Dalila, pute traîtresse qui avait séduit

Samson afin de lui soutirer ses secrets et le trahir pour les Philistins.

Je m'approchai d'elle et posai une main sur son épaule. Elle sursauta, s'écarta et se recroquevilla. Je m'accroupis pour être à sa hauteur et ne pas la dominer.

— Je ne te veux aucun mal. S'il te plaît, écoute-moi. Si je le pouvais, je te laisserais le choix de rester ici. Mais désormais, c'est inenvisageable. Ce que je sais, demain tout le monde le saura, et alors... Ici, tu seras en danger. Il faut que tu nous suives. Sinon...

Elle releva la tête, me regarda, puis Gwen, avant de reposer ses yeux sur moi.

— Je veux... – commença-t-elle, et je crus qu'elle allait dire : vous

croire. Mais elle demanda : – Comment je peux être sûre que vous ne m'avez pas manipulée pour me faire sortir, et me supprimer ensuite ? Comment ?

— Oh, pitié, lâcha Gwen. Tu nous prends pour qui ? On ne te veut pas de mal.

— Je ne sais pas quoi penser de vous, rétorqua Nicole, mais je sais pertinemment ce que vous, vous pensez de moi.

— Qui que tu sois, continua Gwen condescendante, quoi que tu aies fait, on ne te tuera pas. Nous sommes des gens bien, de bons chrétiens.

Exactement le truc qu'il ne fallait pas dire. Nicole se referma.

— Sortez ! Sortez et laissez-moi tranquille ! cria-t-elle, avant de recommencer à pleurer, à la limite de l'hystérie.

— Écoute-moi, Nicole. Tu sais que Nathaniel a écrit un livre ?

Elle opina.

— Plowright et Hobson ont essayé de détruire ce manuscrit, de gommer toute trace de Nathaniel, comme s'il n'avait jamais existé. C'est une des raisons pour lesquelles on m'a engagé : retrouver ce livre. Pour qu'on se souvienne de lui.

J'avais visé juste.

— J'ai besoin de toi. Aide-moi. Fais un geste vraiment spécial pour lui ; tu es la seule à le pouvoir.

— Est-ce que vous pensez qu'il le saura ? me demanda-t-elle.

Je songeai à Manny et à ses apparitions. Réelles ou simple fruit de mon imagination ?

Elle demanda :

— Une fois disparus, les gens savent-ils ce que l'on fait ?

Manny avait-il su, avant de mourir, qu'il pourrait compter sur moi pour reprendre le flambeau s'il disparaissait ? Les morts gardaient-ils un œil sur nous, les vivants ?

— Oui, je crois. Je n'ai pas d'explication, mais je pense que oui.

— OK, dit-elle en me prenant la main.

D'abord Plowright, puis MacLeod, et désormais moi. J'étais son nouveau guide.

— Je pars avec vous.

On sortit de l'appartement pour gagner le bureau. Je passai devant, flingue en main. Calme plat.

Nicole me collait. Je me plierais au rôle qu'elle m'avait attribué, aussi longtemps qu'il faudrait pour la faire sortir d'ici – et peut-être jusqu'à la barre pour qu'elle témoigne.

Gwen, qui ne croyait toujours pas à la version de Nicole, restait prête à écouter le pasteur Paul s'expliquer, et peu importe si son récit était invraisemblable. Elle gardait ses distances.

Je compris que la plupart des gens allaient réagir exactement comme elle. Parole contre parole, disait-elle, il l'emporterait. Il me fallait des preuves tangibles.

Sur l'écran, Plowright était toujours en scène avec la maquette de sa Cité de Dieu. Les néons sur la croix créaient une sorte de halo autour de la tête du pasteur, reflets bleus, argentés et dorés. Sans le son, cette image en haute définition était d'un hyperréalisme criard. Gros plan sur son visage, deux fois plus grand qu'en réalité, lèvres humides, prêchant. Je ne pouvais m'empêcher de penser à lui et à Nicole, au bourdonnement des sex toys, aux gémissements et glapissements des vidéos téléchargées.

Il n'en avait pas fini, loin de là, ce qui nous laissait du temps.

Je m'installai à son ordinateur. Une fois l'écran allumé, il me fallait le mot de passe. Sa date de naissance ? Celle de sa femme ? Son nom à l'envers ? Quelque chose de biblique ?

— Quel est son passage préféré ? demandai-je à Gwen.

— Qu'est-ce que tu fais ? On ne devrait pas y aller ?

— Son passage favori dans le Livre, c'est quoi ?

— La Genèse 1,26.

— « Domination » ?

Tandis que je m'activais sur le clavier, j'entendis un ding, et jetai un œil vers l'endroit d'où venait le son.

Une lumière rouge clignotait sur l'écran de contrôle au-dessus de la porte d'entrée. La caméra de surveillance était braquée sur l'accès de

l'autre côté. Pas étonnant qu'un prédicateur qui aime mater des films de cul et se frictionner contre les filles de son chœur soit équipé d'alarmes pour se rhabiller au cas où...

Vue sur la porte de l'ascenseur qui s'ouvrait. Jerry Hobson en sortit, suivi d'un type en costume cravate.

Jorge Guzman de Vaca.

— À terre ! sifflai-je à Gwen. Planque-toi.

J'attrapai Nicole par la main et la tirai en arrière sous le bureau d'une secrétaire. Gwen s'immobilisa, avant d'apercevoir les deux types sur l'écran tandis que Jerry ouvrait la porte du bureau. Elle se carapata derrière les grandes armoires.

— Nous y voilà, disait Hobson. Intimité garantie. Que voulez-vous ?

— Je veux prendre part au projet, déclara Jorge.

— Pas possible, répondit Jerry sur le ton méprisant que les flics réservent aux civils.

Il n'avait pas changé, et surtout pas envers les Mexicains.

— Mes entreprises de travaux publics sont parmi les meilleures de l'État, insistait Jorge, ni intimidé ou offensé. On fera tout – logements, bureaux, routes. Je peux financer et accorder des prêts immobiliers.

— Pour blanchir votre pognon, lâcha Hobson, critique.

— Votre projet est vraiment impressionnant, ajouta Jorge, admiratif. Y'en a pour tout le monde.

— Pas pour toi, *Mexicano*.

— J'ai un truc à vous montrer, continua Jorge, en homme d'affaires affable, parlant business. Vous êtes PC ou Mac ?

— De quoi tu parles ?

— J'ai un clip promotionnel que j'ai réalisé moi-même avec iMovie. C'est enfantin et à la portée de n'importe qui. Vous avez un lecteur de DVD ? Jerry, faut vraiment que vous voyiez ça.

— *Cono*, t'es con ou quoi ?

— Regardez plutôt, insista Jorge le plus sérieusement du monde. Sinon vous allez le regretter. Je vous le garantis.

— C'est ça, répondit Jerry sarcastique.

Mais il doutait et s'interrogeait sur les cartes que Guzman avait en main.

— D'accord, vas-y, montre.

Un silence. Puis j'entendis Jorge dire :

— Mettez le son, il faut que vous entendiez ça.

— Un crétin a coupé le volume, beugla Jerry en remettant le son.

« On travaille pour Hobson, pour sa boîte mais à titre privé. »

C'était la voix de Daniel Polasky.

S'ils regardaient le DVD sur l'écran qui diffusait le prêche de Plowright, ils devaient me tourner le dos. Je sortis mon HK du holster, puis me risquai à jeter un coup d'œil.

J'avais Jorge et Jerry de trois quarts en ligne de mire.

Sur l'écran, Danny « Beef » Polasky était nu, attaché sur une chaise, serrant un chiffon sanguinolent autour de sa main. Une lumière crue braquée sur lui renvoyait son ombre sur un mur en parpaing. Du haut de mon conduit d'aération sur le toit, je n'avais pas remarqué la caméra filmant la scène.

— Vous faites quoi pour lui ? demanda l'interrogateur hors champ.

— Surtout les filles, on surveille les petites de Plowright.

J'observai Gwen tandis que Polasky racontait qu'il « leur foutait la trouille ». La réalité rattrapait ma femme, les histoires de sa bible volaient en éclats, et elle semblait anéantie.

Nicole m'agrippa la main lorsque Polasky évoqua le viol de la « chouette blondinette ». Ça aurait pu être elle, et elle commença à pleurnicher. Je mis un doigt sur mes lèvres. Elle ravala ses larmes et essaya de se contrôler.

Lorsque j'entendis l'interrogateur dire : « Si tu ne parles pas, tu sais ce qui t'attend », je jetai un autre coup d'œil furtif. Le sécateur entra alors dans le champ, direction l'entrejambe de Polasky. Le type qui le maniait avait pris soin de ne pas se trouver face à la caméra.

« ... Plowright est devenu incontrôlable avec les nanas, et Jeremiah nous a demandé de faire en sorte qu'elles ne fassent pas de vagues. »

Gwen semblait, elle aussi, avoir son compte, et me regarda, effarée. Je me demandai comment on allait réussir à foutre le camp d'ici. Combien de temps allait encore durer cette scène avant qu'ils ne se tirent ?

— Très bien, j'ai compris, dit Jerry.

Guzman laissa la bande tourner : Danny racontait l'enlèvement et la séance de torture infligée à Ahmad. Ma preuve. Au tribunal, ça devait suffire pour le faire libérer. Je me dis que je pourrais aussi les embarquer. Mais après ? Tenter de les sortir de la cathédrale sous la menace de mon flingue ?

Ce n'était pas fini. Vint le moment que j'avais loupé en descendant du toit.

« ... Et ce détective, on était censés l'enlever. Jeremiah nous a appelés et ordonné : Ramenez-vous tout de suite. Il va partir de chez lui vers 11 heures. Attendez-le à la sortie 28, et démerdez-vous pour lui foutre le grappin dessus.” »

Selon les dires de ce type désormais mort, Gwen était complice d'une tentative de meurtre sur ma personne tandis qu'Angie était avec moi. Elle se mit à pleurer. Elle s'efforçait de ne pas faire de bruit, et je priai pour qu'elle y arrive.

Silence. J'imaginai que le DVD était fini.

— Donc, ce que je veux, c'est en être, lança Jorge.

— Bon, je devrais pouvoir m'arranger pour que vous récupériez des chantiers.

— Non, non, mon ami. Je veux *en être*. Votre pasteur parle de centaines de millions de dollars – je l'ai entendu à la télé –, de milliards même. Je veux *en être*, comme vous *en êtes*, de bas en haut et dans les grandes largeurs.

— Devant un tribunal, ça ne vaut rien, dit Jerry, cherchant une échappatoire.

— Un tribunal ? Qui a parlé d'un putain de tribunal ? demanda Jorge avec un accent mexicain appuyé qui se moquait de Jerry. Je vais balancer ça sur YouTube et compagnie, et cette cathédrale et ses centaines de millions de dollars, ciao. Vous aurez du bol si vous trouvez un poste de vigile chez Mac Tortillas.

— Je vais en parler à Paul. Je suis sûr que...

— Ne *parlez* pas à Paul. *Dites-le* à Paul.

C'était un ordre, sec comme un coup de trique.

— Dites-lui qu'il a un nouvel associé.

— On va trouver une solution, osa Jerry.

— La solution, je l'ai : désormais, je suis votre associé.

— OK, d'accord, accepta Jerry, de moins en moins combatif.

— Il faut que l'on règle un ou deux détails.

— Comme quoi ?

— J'ai cru comprendre qu'une fille pourrait poser problème.

— Possible.

— Avec autant d'argent en jeu, on ne peut pas se le permettre.

— Je vais vous dire un truc. Si vous voulez tellement en être, pourquoi vous ne vous occuperiez pas d'elle ? suggéra Jerry.

Nicole, recroquevillée derrière moi, tremblait. Je lui caressai les cheveux pour la rassurer. Gwen nous observa et, à son air, je sus qu'elle croyait enfin que Nicole était une captive, retenue par la peur.

— C'est vous qui avez merdé. Et si vous faites foirer mes affaires, Hobson, vous me le paierez. Maintenant, si vous n'êtes pas capable de régler ce problème seul, vous pouvez toujours venir me voir et me dire : « Jorge, mon ami, j'ai des soucis. Vous ne me fileriez pas un coup de main ? »

Jerry devait bouillir intérieurement, une cocotte en phase terminale de pression.

Jorge en remit une couche.

— Je vous répondrais : « Mais évidemment, Jerry, que je vais vous filer un coup de main », et voilà ce que ça va coûter. Un truc légèrement plus délicat. Du lourd. Votre pote le Batave n'est pas dupe. Et vous savez pourquoi ? Parce que vous et votre pasteur Plowright êtes deux gugusses. Vous avez presque agité des petits drapeaux sous son nez en lui disant : « C'est nous, donc inutile que tu enquêtes. » Ce connard est une vraie tête de mule et il faut le neutraliser. Vous allez vous en charger ? Ou est-ce qu'il faut que je le fasse moi-même ? Si vous avez besoin de moi, Hobson, ça va vous coûter bonbon.

— Va te faire mettre, lança Jerry, le siffleur de sa cocotte lâchant. Tu sais quoi, on n'a qu'à se débarrasser de ce problème tout de suite.

Il se passait un truc, et il fallait que je sache quoi. Ils ne regardaient plus le DVD et pouvaient tout aussi bien se tenir face à moi quand ma tête émergerait de dessous le bureau. J'entendis alors Jerry dire en riant :

— Relaxe. Ce n'est pas pour vous.

Jorge ne répondit pas, et je crus les entendre bouger.

— Le temps est venu de se débarrasser de la pute du pasteur, annonça Jerry, en liquidateur déterminé.

Nicole émit un bruit à mi-chemin entre la plainte et le couinement de terreur.

Je savais qu'Hobson allait se retourner vers nous. J'avais deviné à son : « Relaxe. Ce n'est pas pour toi », qu'il avait sorti un flingue. Jerry avait un faible pour les 9 mm à double chargeur. Il adorait tirer, et sans parcimonie.

Je me mis à genoux, le flingue pointé sur le bureau.

Jerry vit ou sentit mon geste, et il alpagua alors Jorge, désormais transformé en bouclier.

— Jerry, lâche ton arme, ordonnai-je. Tu n'as aucune chance.

— Tiens, tiens, dit-il, un duel à la sauce mexicaine.

Il rit, ravi de son bon mot. Il avait raison. Aucun de nous n'était sûr de l'emporter au premier coup de feu. Donc, l'un de nous ne survivrait pas au second.

— Calmos tout le monde – lança Jorge, premier sur la liste des macchabées potentiels, quelle que soit la tournure que prendraient les événements. Naturellement, il se fit le porte-parole de la raison :

— Il y a là assez d'argent pour qu'on s'enrichisse tous. L'heure est venue de « faire un marché ». Qu'en dis-tu, Cari ?

— J'en dis qu'il y a une minute à peine tu voulais me voir mort.

— Parce que je ne pensais pas que tu accepterais de conclure un marché. Cari, un truc est sûr, vaut mieux être riche et vivant en ce monde que pauvre et mort dans l'autre.

Fin du DVD. L'écran géant montrait à nouveau la cathédrale en direct. La croix scintillait toujours, la maquette de la Cité de Dieu plein champ, mais Plowright avait quitté la scène. Probablement déjà dans son ascenseur pour remonter chez lui. Quand il apparaîtrait, ce serait entre nous, pas en plein milieu, mais à ma gauche et à la droite de Jerry. Ça pouvait faire pencher la balance.

Gwen, les yeux fermés, priait. Nicole poussait des cris.

— Fais taire cette salope, gueula Jerry.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Hobson jeta un coup d'œil dans sa direction, mais pas assez longtemps pour que je puisse en tirer avantage.

Notre pasteur s'immobilisa quand il nous vit, flingues braqués et Jorge Guzman retenu en otage. Je dois lui reconnaître ça, il ne paniqua pas. Il avait l'habitude de tout contrôler.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Pourquoi tu ne lèverais pas les mains en l'air en approchant, dis-je. Tu vas plonger pour le meurtre de Nathaniel MacLeod, enlèvement, torture...

— Cari, tu es devenu fou ? Je ne ferais jamais un truc pareil.

— J'ai Nicole Chandler. Je le *sais*. Je suis au courant de tout.

Décontenancé, allez, une nanoseconde, avant de contre-attaquer :

— C'est Jézabel. J'ai essayé d'aider cette pauvre enfant perdue.

C'est une accro au sexe, l'esprit pourri de pornographie. Les athées et ces humanistes laïques de l'USO sont responsables. J'ai tenté de la sauver, elle et son âme immortelle...

— Tu as descendu Nathaniel MacLeod.

— Non. C'est Jeremiah.

— Moi ? Espèce de menteur givré, rétorqua Jerry. C'était bon, on touchait au but, on tenait des milliards, et tu n'as pas su te maîtriser.

— N'écoutez pas cet homme. Il est malhonnête et violent. Vous êtes au courant. Je ne ferais jamais un truc pareil. C'est lui. Cari, tu as raté le sermon. Je suis en train de bâtir la Cité de Dieu. Pense à tout le bien que l'on va faire au nom du Tout-Puissant. Ma vision va devenir réalité ! On y est presque. Tu ne vas pas tout gâcher !

— Tout était réglé, lui lança Jerry. Je vous laisse seuls deux minutes et il faut que tu le tues.

— C'était un athée, et militant avec ça, me dit Plowright, prêchant. Je l'ai vu détruire de jeunes esprits en les séduisant pour briser leur foi. Et il se moquait de la religion, traitait les chrétiens d'imbéciles. Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a sorti : « Votre religion est à la foi ce que la pornographie est au sexe. »

— Toi ! rugit Gwen en sortant de sa cachette derrière l'armoire, toi – pointant du doigt Plowright – tu as déchaîné les foudres du Seigneur. Tu as brisé l'alliance.

— Recule.

Elle m'ignora, je n'existais pas.

— Jerry, criai-je, garde ton flingue braqué sur moi. S'il bouge d'un millimètre dans sa direction, je te descends. Le moindre geste et je vous bute tous les deux. Je m'en fous.

Gwen continuait à marcher vers le pasteur. Sur un ton très calme et déterminé, elle répéta les mots de Jésus :

— N'est-il pas écrit : « Ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples » ? Mais vous, vous en avez fait un repaire de voleurs.

Jerry et Jorge la regardèrent comme si elle avait pété un câble.

Plowright eut l'air secoué, pour de bon. Comme si, en lieu et place de Gwen – fidèle petit soldat de sa paroisse, insignifiante employée –, il voyait un avatar, un ange portant l'épée de la vertu, qui parlait à travers elle :

— Jésus entra dans le temple de Dieu. Il chassa tous ceux qui vendaient et achetaient, et renversa les tables des changeurs.

— Gwen, à terre ! dis-je.

— Ne crains rien. Mon Sauveur est mon bouclier.

Elle reporta son attention sur Jerry.

— Elle est tombée, Babylone la grande est tombée, reprit-elle. Elle est devenue le repaire des démons et le refuge de toutes les âmes perdues.

— Putain, Jerry, pas un geste.

— Lâche ton flingue, Cari, ou elle est morte. Fais-le, Cari. Putain, fais ce que je te dis.

— Gwen, à terre ! suppliai-je.

— Il va me protéger des attaques de ce Philistin.

Son clairon de certitude sonnait juste. Il le ferait, oui, Il allait la protéger. À moins que Jerry tire et qu'une balle ne la transperce.

— Tu bouges ton flingue d'un millimètre, Jerry, et tes mort, dis-je.

Gwen se tourna alors vers Hobson. Comme Josué aux Hébreux, elle proféra la malédiction de Dieu :

— Si vous transgressez l'alliance que l'Éternel, votre Dieu, vous a commandée, vous périrez promptement.

Les mots du Livre ont un pouvoir et en appellent à nos peurs primitives. Aucun homme n'est assez rationnel pour que, lorsque le prophète prononce son nom pour un voyage en enfer, il ne vacille. Et Hobson hésita.

Jorge le sentit et il se jeta sur le côté en se tordant pour échapper à Hobson.

Tandis que Guzman se dégageait, je tirai.

La grosse balle de .45 atteignit Jerry à la poitrine, juste au-dessus de son cœur de pierre. Je tirai un autre coup, et le projectile le toucha avant même que l'impact du premier ne le fasse chanceler en arrière, bras ballants. Du sang jaillit de son torse. Je tirai une dernière fois, tandis qu'il s'écroulait.

Je retournai le flingue vers Jorge qui tendait déjà la main vers le petit Beretta qu'il portait à la ceinture sous sa veste. Il se figea. Puis sortit le flingue du bout des doigts et le lança avant de reculer vers l'entrée.

Plowright sprinta vers son ascenseur. Il n'était pas armé. Je n'allais pas le descendre. Mais alors que je tournais la tête pour voir ce que fabriquait le pasteur, Jorge bondit vers la porte et réussit à s'enfuir. Je le laissai filer pour rattraper Plowright, mais les portes de l'ascenseur

se refermèrent avant que je n'aie pu l'atteindre.

Nous étions devant l'écran de télé et, quelques instants plus tard, Paul Plowright déboula en courant sur la scène. Il criait : « Il y a eu un meurtre, un meurtre dans la maison de Dieu ! En haut dans la citadelle ! Le Diable se déchaîne ! Un meurtre ! Arrêtez-les ! Nous devons sauver la Cité de Dieu ! »

Il moulinait des bras et pointa un doigt rageur, donna un coup dans la croix. Des néons se brisèrent et il se mit à saigner. De frustration et de rage, il bouscula le crucifix, avant de réaliser ce qu'il était en train de faire et essaya de le rattraper pour le redresser.

Puis il chancela et tournoya. Il lâcha la croix qui s'écroula sur la maquette et se brisa en mille morceaux. Plowright, une main sur la tête, titubait. Il se prit les pieds dans les câbles avant de tomber.

La ligne haute tension, qui s'était emmêlée dans ses chevilles, sauta. Elle produisit un arc électrique qui enflamma le tissu garnissant le bas de l'installation.

La maquette de la ville était en polystyrène, plastique et balsa peint : elle s'offrit aux flammes comme si elle en avait toujours rêvé. Elle grésilla, craqua et poussa un soupir de soulagement. Pardessus le bruit de ce chaos, on croyait entendre le ricanement dément de Jean qui déclamait, Apocalypse 18,16 : « Hélas, hélas ! Immense cité, vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles ! Une heure a suffi pour ruiner tout ce luxe ! »

Gwen et moi avions vécu les mêmes choses, avions entendu les mêmes paroles : menaces, aveux, mensonges et plaidoyers.

Elle avait éprouvé la présence du Seigneur qui l'avait tenue dans la paume de sa main, la protégeant de son épée et de son bouclier.

Vrai, j'étais un peu vexé qu'elle Lui attribue tout le mérite, comme si je n'avais pas tenu Jerry en joue avant de le tuer. Comme si je n'étais qu'un instrument du Seigneur, si tant est que j'y étais pour quoi que ce fût. Un détail, passons.

Je l'aimais plus que jamais, impressionné par sa foi et le courage qu'elle lui donnait. Je l'enviais.

Mais impossible de partager cette foi.

Selon moi, Paul Plowright ne s'était pas fourvoyé en dépit de sa foi. Ses comportements sexuels obscènes et ce qui en avait découlé pouvaient le faire passer pour une brebis égarée. Mais ses crimes résultaient aussi directement de sa foi. Au nom de cette même foi

— qui lui dictait de faire le bien —, il avait trompé et volé, menacé et comploté, et même tué ; tout en étant convaincu qu'il était bon, vertueux et accomplissait l'œuvre du Seigneur.

Ce n'était pas le problème de changer de paroisse, même pour une moins dogmatique. Ni de trouver un autre pasteur, moins puissant et moins pécheur. À mes yeux, la leçon de cette histoire était que croire n'était ni bien ni mal en soi. Pas même un chemin vers l'un ou l'autre. Le bien et le mal existaient indépendamment de la foi. Un truc enraciné. Un problème impossible à résoudre en taillant ici ou là.

Dès lors, quel avenir pour Gwen et moi ?

Si notre couple périssait, qu'arriverait-il à Angie ?

Dans le cas contraire, que se passerait-il ? J'avais coïncé le leader de notre communauté et descendu son plus proche conseiller. Des rumeurs circulaient déjà. Personne ne connaissait la vérité ; la plupart ne la croiraient pas. Comment Angie pourrait-elle retourner à l'école ? Et à la messe ?

Est-ce que je voulais qu'elle suive sa scolarité au Collège du Troisième Millénaire ? Ou dans le même genre d'établissement

religieux où des gens semblables à Paul Plowright concevaient les programmes, affirmant que la Bible était l'exacte parole de Dieu, que l'obéissance passait avant la réflexion et que le monde avait sept mille ans ? Des gens tellement obsédés par le péché de chair que leur boussole morale désignait toujours le sud, à savoir la braguette.

Un homicide, c'est le fait d'ôter la vie à quelqu'un. J'en avais commis un.

Malgré ce qu'en dit le sixième commandement, un homicide n'est pas forcément un crime.

Il existe quantité de circonstances dans lesquelles ce n'est pas un crime. Quand c'est au nom de l'État, en temps de guerre ou pour une exécution. Ou lorsque la police utilise la force dans l'exercice de ses fonctions et à bon escient. Mais aussi en cas d'accident. Sous réserve que l'homicide ne soit pas commis en vue d'un autre crime, ou qu'il n'y ait pas eu négligence de la victime quant à sa propre sécurité.

Enfin, essentiel pour moi, un homicide n'est pas considéré comme un crime en cas de légitime défense ou pour protéger un tiers.

Les faits ne parlent pas d'eux-mêmes.

Comme le veut la loi, le procureur discute des faits en s'adressant au grand jury. La procédure varie selon les États, mais chez nous il en va ainsi. La personne qui a commis l'homicide, qui à ce stade n'est pas encore qualifié de crime, peut s'adresser au jury et présenter sa version. Le grand jury détermine ensuite si l'homicide est un crime ou non.

Toujours ou presque, les jurés suivent le procureur.

— Votre cas relève clairement de la légitime défense, estima mon avocat, Max Hernandez.

Une excellente nouvelle, et je me détendis, soulagé, même si je savais qu'on n'en avait pas terminé.

— Sous réserve de voir les choses comme vous me les avez racontées, ajouta-t-il.

Au tout début de l'affaire, Manny m'avait dit : « Je te promets au moins ça : si on t'inculpe de quoi que ce soit, ce cabinet te défendra. Gracieusement. Là-dessus, tu as ma parole. » J'avais donc appelé en son nom.

Tandis que la maquette du rêve de Paul Plowright partait en fumée, j'avais passé un coup de fil à William Thatcher Grantham III sur son portable. Il était dans les vestiaires du Kavanaugh Golf Club.

Je ne travaillais plus pour Grantham, Glume, Wattly et Goldfarb quand j'avais descendu Jerry Hobson, mais je lui expliquai que j'avais continué à m'occuper de l'affaire, comme promis à Manny.

Il m'écouta, puis dit : « Manny était mon ami. »

Max Hernandez – associé de fraîche date – avait hérité de mon cas. Un gars du cru qui avait étudié à l'USO, puis à la fac de droit de Columbia. Trois ans au bureau du procureur de Manhattan : il aimait le droit pénal. Rentré à la maison parce qu'il avait le mal du pays, il avait rejoint Grantham, Glume, Wattly et Goldfarb : il appréciait aussi l'argent.

Je lui racontai une version abrégée de ce que je savais. Regardant ses notes, songeur, il m'avertit :

— Cette fusillade va faire du bruit. Ils vont mettre la pression pour que vous soyez inculpé. Si le procureur en décide autrement, c'est le scandale assuré. La communauté évangéliste est très importante et son poids politique non négligeable. Jamais ils n'admettront que certains de leurs leaders puissent être impliqués dans une histoire d'enlèvements, de tortures, de viols et de meurtres. Autant de raisons à cet homicide en état de légitime défense.

— Il y a des témoins.

— Ne le prenez pas pour vous, répliqua Max, mais j'ai été procureur adjoint, comme vous avez été flic, et je sais comment les procs fonctionnent. Si je vous poursuivais et que je veuille vous boucler, voici ce que je dirais : « Vous avez comploté, avec votre femme et Nicole Chandler, pour extorquer de l'argent à la Cathédrale du Troisième Millénaire, et à Paul Plowright en particulier. Parce que vous êtes fauché ; mobile que j'avancerais après avoir épluché vos finances. En entendant Paul Plowright parler de centaines de millions de dollars, vous vous êtes dit “Bingo ! je veux ma part du gâteau”. De plus, vous n'ignoriez rien des rumeurs selon lesquelles le pasteur couchait avec certaines de ses ouailles. Et quand bien même vous n'en saviez rien, vous avez très bien pu les inventer. Regardez ce qui est arrivé à Jimmy Swaggart, à Jim Bakker. Millionnaires un jour, aux oubliettes le lendemain. Plowright ne devrait pas lésiner pour sa défense, et je suis sûr que ce ne sont pas quelques centaines de milliers de dollars qui l'arrêteront pour ne pas devenir le prochain Ted Haggard.

« Vous avez donc trouvé une fille, cette Nicole Chandler. Séduite par un vieux prof athée et lubrique, là-bas dans cette fac laïque. Cet intello libidineux l'a retournée et elle en est venue à haïr la religion et Plowright. Vous lui avez alors suggéré : “Hé, on a un moyen pour atteindre ce type là où ça fait mal. Il suffit que tu dises que tu as

couché avec lui. Vrai ou pas, peu importe. Il va devoir mettre la main à la poche et, bien sûr, tu auras ta part.”

« Puis vous êtes passé à l'action en fabriquant de toutes pièces un DVD selon lequel il faisait bastonner et violer des filles.

« Une petite mise en scène avec ce Polasky – sang factice, et tout le toutim. Ou peut-être l'avez-vous réellement torturé. Il y a un cadavre, on sait qu'il est mort. Vous avez le DVD, vous êtes donc mon principal suspect pour cet autre meurtre. Pourquoi ? Si vous l'avez torturé, la raison est évidente ; et l'incendie avait pour but de maquiller le crime. Si c'était une mise en scène, vous l'avez supprimé pour qu'il ne parle pas ou parce que vous ne vouliez pas partager le magot en quatre.

« Daniel Polasky ne peut plus témoigner et Jorge Guzman ne va pas se pointer et reconnaître que cette vidéo est son œuvre.

« Étape suivante : vous, votre femme et Nicole pénétrez par effraction chez Plowright. Par effraction parce que si les employés d'un établissement ont accès à leur lieu de travail, cela ne signifie pas qu'ils ont le droit de se balader à leur guise et où bon leur semble dans la société qui les emploie. Il y a donc effraction, exactement comme si un étranger était entré chez le pasteur.

« Poursuivons. Votre plan : introduire chez Plowright sex toys, DVD salaces et celui avec Polasky. Puis mettre la vidéo de la séance de torture dans le lecteur pour lui faire la surprise quand il remontera après son sermon. La fille est là aussi, avec cette embarrassante petite collection d'accessoires conjugaux. Sans oublier les aveux de Polasky : intimidations et viols. À ce moment, vous pensez : allez, disons quelques centaines de milliers de dollars. Et après tout, pourquoi pas un million ?

« Plowright débarque comme prévu, mais également avec une surprise : Jerry Hobson. Qui vous traite d'enfoiré, de maître chanteur, et sort son flingue pour contrecarrer vos plans. Chef de la sécurité, il ne fait que son boulot. Ils sont chez eux, cet établissement leur appartient et vous n'êtes qu'une bande d'intrus. Il est évidemment dans son bon droit en vous maîtrisant et, si vous devenez menaçant, il l'est aussi pour vous abattre.

« Vous paniquez, un coup de folie, enfin peu importe, vous sortez votre flingue et le descendez.

« Vous étiez là pour commettre un autre crime. Ce n'est donc plus un homicide involontaire, mais un meurtre. Pas nécessaire de prouver la préméditation.

« Ils peuvent eux aussi bidouiller. Ressortir le linge sale. Hobson était votre supérieur, du temps où vous faisiez partie de la Maison,

vous le flic corrompu et alcoolique qu'il a tenté de faire rentrer dans le rang.

« Il vous reste vos deux témoins. Votre femme ? Sa déclaration ne vaut rien car elle va forcément vous soutenir.

— Et Miss Chandler ?

— Si j'étais l'adjoint du procureur, je la convoquerais pour lui foutre les chocottes dans une salle d'interrogatoire particulièrement dégueulasse. Bref, j'utiliserais tous les artifices habituels. Je lui expliquerais la loi, ce qu'est un meurtre. Si l'homicide est commis en perpétrant un autre crime – dans ce cas précis, effraction et extorsion –, alors tous les complices peuvent être inculpés de meurtre, c'est ce qu'on appelle un meurtre en réunion. Puis, je lui laisserais le choix : s'en tenir à sa version et prendre sept à dix ans, ou en changer pour celle du chantage et, en retour, lui proposer de faire un an et demi dans une prison relaxe. Ou peut-être même lui donner sa chance : un sursis assorti d'une mise à l'épreuve.

« Il me reste alors une décision à prendre.

« Est-ce que je souhaite un procès surmédiatisé, ou que vous plaidez coupable ? Le procès est toujours risqué car le proc peut perdre. Pour vous aussi, il représente un risque : perpétuité. Donc, je choisirais peut-être l'option la moins aléatoire. Et j'ai un argument de taille pour vous convaincre : votre femme. Si vous acceptez le marché et plaidez coupable, je ne la poursuivrai pas. Si vous le refusez, je l'inculpe et elle sera sur le banc des prévenus avec vous au procès. Vous êtes le genre de type prêt à aller en taule pour protéger sa femme, n'est-ce pas ?

Paul Plowright était dans le coma.

Attaque cérébrale. Entre la vie et la mort. Plus il lui faudrait de temps pour sortir du coma, plus légumineux il se réveillerait.

La congrégation priait pour lui, tout comme ses millions de téléspectateurs, d'autres prêcheurs et tout un tas de télévangélistes. S'il s'en remettait, aucun doute, ce serait grâce à ces incantations ; et un miracle de plus. S'il finissait par être débranché, comme Terri Schiavo, ils prieraient de plus belle. S'il passait l'arme à gauche, personne n'y verrait une preuve du caractère vain de toutes ces prières.

S'il se réveillait, et si les autorités compétentes croyaient en ma version des faits, alors il serait poursuivi et croulerait sous les charges.

Et si, en plus, le pasteur n'acceptait pas de plaider coupable, les foudres de l'enfer se déchaîneraient.

Ça dépasserait Plowright. Au procès, il serait question du gouverneur, de la police municipale, de la prison de l'État et de son directeur, du bureau du procureur et de l'ensemble de la communauté évangéliste. Si la police pouvait agir en secret, comment être certain que de faux flics ne pouvaient en faire autant au nom du même secret ?

— Quel est votre but ? me demanda Max.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans le temps, j'étais moi-même un catholique mou. Désormais, je suis un catholique mou qui ne pratique plus. J'ai des amis qui, eux aussi, ne sont plus pratiquants, mais ils sont en colère et applaudissent des deux mains dès qu'un enfant de chœur gagne un procès et obtient des millions de dollars de dommages et intérêts. Est-ce important pour vous de crier à la face du monde qu'il y a des hypocrites et des criminels, que tout ce truc n'est qu'un gros bobard ? Voulez-vous vraiment abattre le temple ?

— Vous ne comprenez pas, soupirai-je, frustré, et même fâché.

Personne ne semblait piger. Sans doute parce que j'étais moi-même dépassé.

— J'étais perdu, continuai-je. Puis Jésus m'a sauvé, via Paul

Plowright. Ce n'est pas que je croyais en lui ; mais lui croyait en moi. J'étais bourré quand je suis entré dans cette cathédrale la première fois. Pour Plowright, j'étais autre chose qu'un bon à rien. Pour lui, je valais la peine d'être sauvé. Je ne suis ni le premier ni le dernier. Tout ça n'est peut-être qu'une vaste mascarade, mais... comment dire... Je n'y arrive pas car ça me dépasse. Même si c'est du bidon, ça marche et sauve des gens. Si vous leur enlevez leur foi, par quoi la remplacez-vous ? Un cours de philo à l'USO ? Du Prozac ? Et ce n'est pas tout. La plupart de ces gens sont honnêtes et étaient mes amis. Vous pensez vraiment que je veux détruire leur univers ?

— Bon d'accord, dit-il. L'argent vous intéresse ?

— Pardon ?

— Vous voulez poursuivre la CTM au civil ?

— Je ne sais pas.

— J'ai cru déceler un semblant d'intérêt. L'argent ne laisse personne indifférent.

— Pas en le gagnant de cette manière.

— Eh bien, pensez-y, et si vous êtes tenté, n'hésitez pas à m'en parler. Le cabinet serait ravi de s'en occuper, et sans à-valoir. Notre commission : trente pour cent. Je crois que Nicole Chandler veut les attaquer. Ce qui nous arrange.

— Occupons-nous d'abord de mon cas.

— Vous êtes en campagne ? Vous voulez dénoncer la corruption et les errements judiciaires à venir ?

— Max, je ne comprends pas en quoi cela peut avoir une importance.

— Si c'était le cas, j'essaierais de trouver quelqu'un qui en a après le gouverneur ou Plowright, et j'offrirais de faire de vous un témoin capital en échange de votre immunité pour tout, et vous pourriez passer plusieurs années à les aider à instruire l'affaire. Si vous souhaitez dénoncer la CTM et tout ce fatras chrétien, on pourrait envisager le procès. Vous raconterez votre histoire à la barre, on trouvera d'autres victimes de Plowright, et que sais-je encore. Une surprise par jour assurée, scandale à tous les étages. Pas sûr qu'on gagne, mais tous les micros seraient braqués sur vous.

— Max, je veux juste en sortir blanchi. J'ai fait ce que j'avais à faire. C'était de la légitime défense, et je veux que ce soit précisé sur mon casier.

— Très bien.

Il regarda ses notes.

— Très bien, répéta-t-il. Voilà comment on va procéder.

« Sur les sept juges qui pourraient instruire l'affaire, trois sont des évangélistes. Il y a aussi deux catholiques, un méthodiste et un juif pratiquant.

« Imaginons que les jurés soient à l'image de l'ensemble de la population. Au moins quatre-vingts pour cent d'entre eux croient en Dieu, soixante-treize aux miracles, soixante-dix que Jésus est le fils de Dieu, et soixante au Diable. Un nombre certain de jurés voudront servir au nom de Jésus. Ils s'en cacheront et s'en défendront, mais je ne me fais aucune illusion. Ils seraient même capables de s'entraîner pour dissimuler leurs intentions, parce que, après tout, ce serait pour servir un maître au-dessus des lois.

« Dans votre cas, on ne veut pas de procès, et que le grand jury ne vous inculpe pas.

« Ce qui signifie que nous voulons que le procureur souhaite classer l'affaire. Facile, si c'est effectivement son intention. Il décide de vous entendre, avec Gwen et Nicole comme seuls témoins. Vous racontez l'histoire comme vous me l'avez racontée, simplement et clairement ; un cas d'école de légitime défense.

« Il faut réussir à le convaincre d'une chose : qu'un procès lui ferait plus de mal que de bien. Qu'en voulant coffrer le type qui en a tué un autre dans l'enceinte d'une de nos plus importantes congrégations, le proc pourrait se retrouver dans des eaux bien plus troubles. Faire d'Hobson un bouc émissaire ou inculper Plowright, même s'il est dans le coma. On va tâcher de l'orienter dans cette direction.

— Un dernier détail.

— Quoi ? Je viens de faire un exposé brillant quant à notre géniale stratégie. J'ai pensé à tout, et vous voulez ajouter quelque chose ?

Il plaisantait, mais seulement en apparence.

— Oui, j'y tiens. Ahmad Nazami. J'ai fait une promesse à Manny. Tout ça aura compté pour des prunes, y compris la mort de mon ami, si je n'arrive pas à le faire libérer.

Ahmad Nazami était toujours en détention. Le procureur n'avait pas encore pris de décision.

Dès lors que les procs tiennent quelqu'un, ils détestent le relâcher. Lorsque des gens qu'ils ont fait condamner il y a des années demandent des expertises ADN, on pourrait penser qu'ayant pour seul souci la recherche de la vérité, ils se disent super, si ce type est coupable, on l'aura prouvé deux fois ; dans le cas contraire, faisons-le sortir et trouvons le vrai coupable. Mais ils ne le font pas. Ils s'opposent bec et ongles aux expertises.

La bonne nouvelle : Max acceptait de reprendre l'affaire là où Manny l'avait laissée ; et à l'œil.

Manny n'avait jamais pu obtenir le dossier. Max réitéra la demande. Il voulait l'intégralité du rapport de police, l'expertise balistique, les résultats du labo, et ces aveux que la défense n'avait jamais pu lire. Sans oublier le nom du flic qui prétendait les avoir recueillis. Hernandez obtint aussi de pouvoir consulter l'historique des plans de vols des avions dans la région. Une information que j'avais demandée, en vain.

Trois jours plus tard, Max m'interrogea :

— Une chose. M^{me} Mansfield-Pellita, Teresa, c'est son nom complet, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Vous l'avez revue depuis ?

— Non.

— Vous lui avez parlé ?

— Non. Elle a essayé de me joindre plusieurs fois, mais je ne l'ai pas rappelée.

— Sans vouloir être insultant, car je pense que vous avez joué franc jeu avec moi et vous êtes même une espèce de héros à mes yeux, la description de votre relation ne m'a pas convaincu.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? Que si vous désirez maintenir que vous

n'avez jamais eu d'histoire avec elle, ça me va. Mais d'après ce que vous m'en avez décrit, c'est plutôt quelqu'un d'entier, et émotive avec ça. Si j'ai un conseil à vous donner, rappelez-la et parlez-lui. Assurez-vous que vous êtes sur la même longueur d'onde. Vous voyez ce que je veux dire ? Qu'elle ne se sente pas méprisée ou trahie. Je ne suis pas en train de vous suggérer de coucher avec elle. Choisissez un lieu public sympathique, et ayez une gentille petite conversation. Pas d'incitation au parjure – vous savez que j'y suis opposé –, mais assurez-vous qu'elle ne vous fera pas passer pour un menteur.

Je passai un maximum de temps avec Angie. Je voulais l'éclairer sur certains points de l'existence. L'essentiel de la relation entre parent et enfant, pour ce que j'en sais, se résume à donner des ordres, puis vérifier qu'ils ont bien été exécutés. Pour ce faire, les parents maintiennent une façade, un monde où règne l'ordre et dans lequel figures de l'autorité et subordonnés se tiennent chacun à leur place. Personnellement, avec ma fille, je n'avais jamais été très disert concernant mes problèmes, mes interrogations et autres doutes.

Désormais, je ne me privais plus. Sans doute parce que j'avais quitté la cité géométrique des réponses pour les étendues sauvages du questionnement. Nous finissons tous, du moins un temps, par nous perdre sur des routes où même les panneaux n'indiquent plus de directions précises. Si un jour elle se retrouvait à naviguer à vue, je préférerais la briefer.

Quant à Nicole Chandler : un vrai souk.

Parfois complètement abattue et renfermée. Ou alors, presque hystérique. Elle était fermement décidée à attaquer, pour prendre sa revanche et des millions et des millions de dollars.

Max lui fit suivre une psychothérapie. Bon pour son procès, mais pas sûr de l'efficacité sur sa personne. Elle m'appelait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, pour parler, que je la calme et la rassure. Le soir où je l'avais délivrée, elle m'avait assigné un rôle, et le charme était sa façon d'être sûre que j'étais la personne dont elle avait besoin. En plus de toutes ses peurs et de ses attentes, ou à cause d'elles, Nicole était tout en séduction.

Ça n'avait pas échappé à Gwen, qui appréciait modérément.

Même si Max me mettait la pression pour que je veille sur Nicole – je semblais être le seul à pouvoir la calmer –, pour mon matricule comme pour le sien, il fallait qu'elle se contrôle. Gwen passait d'abord et je cessai de prendre ses appels.

Nicole le supporta le premier jour, puis avala la moitié des pilules prescrites par le thérapeute, avant de m'appeler et de raconter tout ça sur mon répondeur. J'appelai les secours, puis me précipitai aux urgences pour m'assurer qu'elle était toujours en vie.

Pure manipulation. Et en répondant, j'étais complice. J'en avais parfaitement conscience, mais la déposition d'un témoin vivant valait mieux que le silence d'un témoin mort d'amour.

Lui tenir la main : la solution à court terme pour arranger mes affaires et celles de Max. Nicole avait été trahie et abusée. Elle s'accusait, accusait Plowright et presque tous ceux qui lui venaient à l'esprit. La colère, la douleur, le désespoir et le sexe ne font jamais bon ménage. Nicole représentait un danger pour elle et pour les autres. Mais surtout pour elle. Trouverait-elle le salut à temps ? Via la thérapie, un groupe de soutien, les médicaments ?

Un truc était sûr, elle ne pouvait plus se tourner vers Jésus.

Max retrouva le procureur Roy Lathrop pour prendre un verre au Cattleman's House.

Lathrop était en poste depuis dix ans, soit deux mandats et demi.

Ils commencèrent par bavarder des chances des Gilas Monsters, l'équipe de base-ball de l'USO dans laquelle Max avait joué, remplaçant, mais quand même. À l'époque, ils n'étaient pas au top, en convinrent-ils tous deux, et ils ne valaient guère mieux ces jours-ci.

Max et Roy discutèrent également de leurs connaissances communes : élus locaux et hommes politiques d'envergure nationale. En temps normal, Max aurait évité, mais il voulait faire tiquer monsieur le procureur général, et assister au spectacle de Lathrop découvrant qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans sa propre maison.

Roy dit :

— Venons-en au fait. Que voulez-vous ? Plaider coupable ? Ou...

— Vu que vous me posez la question, je souhaite que le grand jury décide de ne pas poursuivre mon client.

— Je ne peux pas...

— Allez, Roy. Trois témoins fiables affirment que c'était de la légitime défense. Et personne ne dira le contraire. Quel que soit le proc chargé de l'affaire, il va devoir batailler foutrement dur pour surmonter ça.

Roy hocha la tête, pas forcément d'accord, mais disposé à y réfléchir.

— Et je veux la libération d'Ahmad Nazami.

— Ça ne va pas se faire comme ça, avertit Roy.

— Il n'est pas coupable. Plowright et Hobson ont fait le coup.

— On a des aveux, répliqua Lathrop. Les gens n'avouent pas quand

ils sont innocents. Qui plus est un meurtre.

— S'ils ont été torturés, pas forcément. Voilà mes notes sur le dossier, ajouta Max en faisant glisser une pochette sur la table. De quoi inculper Plowright et Hobson, et sans trop de soucis, car ils sont coupables. Si vous poursuivez Nazami et qu'il y a un procès

— il ne plaidera pas coupable, vous avez ma parole là-dessus – , vous allez gêner tout le monde. Ça ne sent pas bon du tout ; le truc incontrôlable. Jetez un œil. Jugez par vous-même.

Lathrop ouvrit le dossier et commença à le parcourir.

— Roy, on n'est pas là pour mettre des gens dans l'embarras, dit Max. On est tous humains. Inutile que vous soyez tenu responsable des erreurs de l'un de vos assistants. Qui a magouillé avec les flics devant le grand jury. Et valser au tribunal avec un faux proc. Vous ne voulez pas être mis dans la situation de devoir reconnaître que vous n'étiez même pas au courant de ce qu'ils faisaient.

— Ne me cherchez pas, Hernandez, ou je ferai de votre vie dans cette ville un enfer.

— Je ne vous cherche pas. Mais alors pas du tout. Je vous expose des faits, que vos subordonnés vous ont peut-être cachés. J'essaie de vous mettre dans une position vous permettant de garder un contrôle sur ce qui se passe.

— Je vais regarder.

— C'est tout ce que je vous demande, conclut Max. Et une fois que vous l'aurez fait, je pense que vous verrez les choses comme nous. C'est aussi risqué que prometteur. Je vous répète que je ne vous cherche pas. Ah, ouais, et un détail, quand je jouais pour l'USO, je n'étais pas perso. Je n'ai pas changé.

Le lendemain, vers 14 heures, Lathrop appela Max.

— C'est bon, lâcha-t-il.

Je téléphonai à Teresa et lui suggérai de passer me voir à mon bureau deux jours avant mon audition devant le grand jury.

Une pièce dans un vieil immeuble du centre-ville près du tribunal. Exactement comme Dante Mulvaney.

Je le loue à un petit cabinet de juristes, père et fils, qui occupe le reste des locaux. Karen, la secrétaire, ne me coûte rien pour le courrier et l'accueil des clients, mais je la rémunère à l'heure pour les trucs plus substantiels.

Cette femme agréable m'avertit par l'interphone avant d'introduire ma visiteuse.

Teresa referma la porte derrière elle. L'œil pétillant, mais gênée, tenant des papiers à la main. Je me levai. Passé ce qui me parut une éternité, cherchant chacun nos marques, elle laissa échapper :

— Je suis venue vous dire que j'ai reçu un e-mail d'un éditeur. C'est pour ça que je cherchais à vous joindre. Il a le manuscrit de Nathaniel.

— C'est formidable !

— En fait, il l'a reçu il y a environ un mois. Ironie du sort.

— On dirait.

— Il aime beaucoup le texte et veut le publier.

— C'est encore mieux. Vous voulez vous asseoir ?

— Non. Je suis juste là pour... L'éditeur est tellement emballé qu'il m'a envoyé une maquette de couverture et quelques pages... Si vous voulez jeter un coup d'œil.

Je fis le tour de mon bureau. Rien à faire, quelque chose passait entre nous. Plus je m'approchais d'elle, plus l'ambiance devenait électrique. Elle me tendit les feuillets, juste histoire de se donner une contenance, me sembla-t-il.

Je les pris.

— Je peux vous les laisser...

— Laissez-moi regarder, dis-je en commençant à lire.

LE LIVRE DE NATHANIEL

Introduction

Où nous traiterons d'énigmes.

Nombre d'entre elles nous accompagnent depuis longtemps, depuis qu'existe la mémoire humaine. Qu'est-ce que la vérité ? Dieu existe-t-il ? S'il n'existe pas, pourquoi croyons-nous ? Qu'est-ce que la réalité et l'illusoire ? Que sont le bien et le mal, la morale et l'éthique, et d'où viennent-ils ?

Et plus récemment, qu'est-ce que la science ? L'art ? Une émotion ? Comment fonctionne notre esprit ? Que faisons-nous de ces idées récentes que sont le relativisme et le doute ?

En 1609, tout le monde savait que la Terre était le centre de l'Univers.

Au-dessus, une multitude de coquilles en cristal transparent. Une retenait le Soleil, une autre la Lune, et d'autres encore les planètes. La dernière s'était réservé les étoiles. Toutes étaient des sphères parfaites.

Tournant autour de la Terre et manipulées par des anges.

Puis Galilée s'est intéressé à un nouvel outil : le télescope.

Il observa. Les monts sur la Lune, les taches sur le Soleil, les lunes de Jupiter, et l'immensité de l'espace entre les étoiles se dévoila. Aucune trace des anges. Ni du paradis.

Ça n'avait de sens que si l'hérésie de Copernic était vraie et que la Terre tournait autour du Soleil.

Il est temps de faire pivoter le télescope.

De regarder en nous-mêmes. Nous avons les outils nécessaires. Plus accessibles que les premières lunettes au XVII^e siècle. Il suffit de le vouloir.

Ainsi, nous résoudrons ces énigmes.

— On s'engueulait pas mal, poursuivit-elle. Vous êtes au courant. Concernant la philosophie académique. Je m'inquiétais pour sa carrière. Mais l'éditeur est très fan. Il l'a comparé à Éric Hoffer.

Je la regardai avec de gros yeux.

— C'était... peu importe. Quoi qu'il en soit, ils veulent le publier. Je vous enverrai un exemplaire dès que j'en aurai reçu.

J'étais intéressé, mais encore très en colère. Sur la façon dont elle et son mari – depuis sa tombe – avaient mis le bordel dans mon esprit. Le motif de ce rendez-vous était de m'assurer que tout baignait. Je ne pus m'empêcher de lâcher, un peu sec :

— Voyez-vous ça, les prières de chacun sont exaucées !

Elle encaissa ce direct.

— Je suis désolé, repris-je. Sincèrement.

Et pas seulement de ma pique.

— Non, non. C'est moi qui devrais...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Le livre m'intéresse.

— Vraiment ?

— Oui, peut-être qu'il contient des réponses.

— J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

— Vous aussi, dis-je.

— Je ferais mieux d'y aller. J'ai cours.

— Teresa...

— Chut, coupa-t-elle, un léger sourire aux lèvres et l'air triste.

Puis elle ajouta, souriante et malicieuse :

— Je vous enverrai votre exemplaire au bureau, pas chez vous.

Je lui tins la porte tandis qu'elle sortait.

Gwen arriva à ce moment-là. Visite surprise. Sourires polis quand elles se croisèrent. Mais les yeux de ma femme : comparables à ceux d'un flic en patrouille à Wolvern un samedi soir qui vient de repérer un Chicano avec des tatouages de taulard. Un défi à Teresa.

Arrivée à ma hauteur, Gwen m'interrogea :

— Qui est cette femme ?

Ce n'était pas une question. Mais alors, pas du tout.

Le lendemain, quand je rentrai chez moi après une ultime répétition avec Max avant de témoigner, Gwen m'attendait dans le salon.

— J'ai prié en pensant à toute cette histoire. Cari, peux-tu revenir vers Jésus ?

Je soupirai.

— Tu veux que je te mente ?

— Tu peux. Je pense que tu l'as déjà fait. Souvent. Mais ce n'est pas grave. Tu ne peux pas Lui mentir. Lui voit ce que tu as dans le cœur.

— Tu as la foi, et ça ne me pose aucun problème. Je ne l'ai plus... Peut-être qu'un jour je reverrai la lumière. Mais pour le moment, ce n'est pas le cas. Je t'aime, Gwen. Je respecte ce en quoi tu crois. Je n'ai pas l'intention de lutter contre.

— J'ai prié pour toi, Cari, reprit-elle aussi fervente que froide à mon égard. Vraiment, mais tu dois ouvrir ton cœur.

— Et fermer les yeux ? M'asseoir sur ma réflexion ? Il n'y a pas que le cœur et l'âme. Nous avons aussi un esprit.

— Il veut que tu reviennes.

Elle me rendait dingue, mais je tâchai de rester zen.

— Je comprends, dis-je prudemment, mais ça n'est pas en mon pouvoir.

— Quand je témoignerai demain, je vais dire la vérité, annonça-t-elle. J'ai prié. Et Il commande de dire la vérité, même si tu es mon mari.

— Pardon ? De quoi tu parles ?

— Je raconterai que nous n'étions pas du tout en danger. Mais entre Ses mains, et qu'il nous aurait protégés.

— Peut-être que Sa façon de nous protéger, de te protéger, aboyai-je, c'était un mari présent pour tuer ce fils de pute.

— Ces trucs sur Paul, poursuivit-elle en secouant la tête, niant ma réalité. Il a peut-être péché quand cette Jézabel l'a séduit. Mais notre

pasteur, Paul Plowright, est un homme de Dieu. Quand il se réveillera, il faut qu'il revienne pour continuer l'œuvre du Seigneur. Il sera humble, s'excusera et demandera pardon au Tout-Puissant. Pas besoin du nôtre, mais seulement du Sien. Alors il pourra continuer à œuvrer pour le bien.

— Et Hobson et ses sbires qui ont intimidé et violé d'autres filles ? Tu en fais quoi ?

— Ce ne sont que mensonges et calomnies, Cari. Tu ne t'en rends donc pas compte ? Qui t'a raconté ça ? Des voyous. Un mafieux mexicain avec une vidéo bidon pour faire chanter d'honnêtes gens. On ne peut pas se laisser avoir comme ça.

— C'est dingue ! criai-je, voyant mon monde s'effondrer.

— Non, c'est toi qui es devenu dingue, riposta-t-elle, continuant son réquisitoire. Cette femme t'a séduit. Pas seulement avec son cul. En plus de l'adultère, elle t'a éloigné de Dieu. Tu es devenu fou et obsédé. Mais tu peux revenir vers Jésus, Cari. Joins-toi à moi maintenant. Prie avec moi. Accepte-Le de nouveau dans ton cœur. Sauve-toi.

— Tu te rends compte de ce qui va se passer si tu dis au grand jury que ce n'était pas de la légitime défense, que ce n'était pas pour vous protéger toi et Nicole ?

— C'est entre les mains de Dieu, continua-t-elle, en se dédouanant par avance. Tu as péché contre les Commandements. Adultère, meurtre pression sur un faux témoin...

— Tu n'as pas entendu Jerry Hobson affirmer qu'il allait tuer Nicole ? Sous ton nez.

— Il a simplement dit qu'il allait régler le problème, évacua-t-elle. Paul Plowright et Jerry Hobson sont des gens bien. Impossible de les imaginer en train de faire des trucs répréhensibles.

— Gwen, réfléchis-y.

— J'ai prié. J'ai Ses réponses. Je me dois de témoigner en Son nom.

Je suis assis dans le couloir, devant la salle où se réunit le grand jury.

Des huissiers et deux ampoules, une verte et une rouge. Si la première s'allume, je suis libre. Libre de me lever et de partir. Si c'est l'autre, le grand jury a décidé qu'il y a suffisamment d'éléments pour m'inculper, probablement de meurtre en réunion ou de meurtre au second degré. Alors les huissiers veilleront, le temps que l'on vienne m'informer des charges retenues contre moi et de mon arrestation.

Le procureur ne revint pas sur l'accord passé avec Max. Il haussa

les épaules. Jorge Guzman dans la nature, probablement au Mexique, et Plowright dans le coma, il restait trois témoins de la fusillade. Il les avait tous convoqués. Au grand jury de décider.

Bien sûr, je n'étais pas là lorsque Nicole et Gwen témoignèrent.

Max avait briefé Nicole, et on pensait qu'elle resterait solide, que ses déclarations iraient dans mon sens.

Je pensais aussi que Gwen déclarerait au grand jury exactement ce qu'elle m'avait dit.

Au moins, je n'étais pas pris au dépourvu. J'étais en mesure d'expliquer que, même si ma femme pensait qu'elle était entre les mains de Dieu et que Son bouclier invisible la protégeait – et nous tous avec –, je n'avais pas vu ce bouclier. Incapable de sentir ou de percevoir Sa présence protectrice, j'avais fait ce qui m'avait paru le plus raisonnable lorsqu'un type avait braqué son flingue sur moi et sur deux femmes désarmées.

Je suis toujours assis dans le couloir.

Les décisions du grand jury se font à la majorité simple. Dans notre État, il compte habituellement dix-sept personnes. Mais ça dépend, ce chiffre peut aller de treize à vingt-trois. La loi commande seulement un nombre impair.

Aujourd'hui, numéro magique : le 9. Neuf sur dix-sept qui voteront pour ou contre ma mise en examen.

À en croire les statistiques, treize ou quatorze des jurés sont chrétiens, catholiques et protestants de tous poils. Douze ou treize croient aux miracles. Dix au Diable.

Le témoignage de Gwen, quelle que soit la façon dont elle voit les choses, comportait un certain nombre de faits. Hobson était armé. Moi aussi. Elle, Nicole et Plowright ne l'étaient pas. Et même si elle n'y accordait aucun crédit, nous avons tous entendu quelqu'un dire qu'Hobson faisait bosser des types qui intimidaient, violaient et torturaient des gens. Et qu'il avait l'intention de s'occuper de Nicole.

Neuf personnes au moins allaient-elles penser que je n'aurais pas dû bouger, Gwen nous ayant informés que nous étions en sécurité, sous Sa protection ?

Ou, au contraire, allaient-elles considérer que, confronté à cette situation, j'avais eu raison d'agir de la sorte d'un point de vue strictement laïque et terre à terre ? Quelle que soit la volonté de Dieu, c'est à nous de nous débrouiller seuls.

Question simple. En théorie.

Les avocats ne sont pas autorisés à assister aux délibérations. Max

s'assit sur le banc à ma droite.

Puis Manny à ma gauche. Regards. Ça m'ennuyait de n'avoir toujours pas fait sortir Ahmad Nazami.

— La bonne nouvelle, lui dis-je histoire de, c'est que j'ai eu le rapport du labo ce matin. Les empreintes sur la fiole de pilules collent avec celles que j'ai relevées sur l'ordinateur de MacLeod. Plowright y était.

— Vous me l'avez déjà dit, lâcha Max.

— Tu fais du bon boulot, me complimenta Manny.

— Je ne sais pas comment les choses vont tourner. Et vous ?

— Ça va marcher, trancha Max.

Mais il ne le savait pas vraiment. Personne ne sait ce qui l'attend au coin de la rue. Je regardai donc Manny. S'il n'était pas seulement le fruit de mon imagination, il avait peut-être accès à ce genre d'informations.

— Ce grand jury là-dedans, reprit Manny, ce qu'ils vont décider, c'est leur problème, pas le tien.

— Ouais, d'accord.

— Quoi ? S'ils t'inculpent, tu penseras alors que tu n'as pas fait ce qu'il fallait ? demanda Manny.

— Non, répondis-je.

— Détendez-vous, déclara Max.

Je me levai pour faire quelques pas dans le couloir et me dégourdir les jambes. Max me laissa filer. Manny m'accompagna.

— On va faire sortir Ahmad.

— Je sais.

— Il a eu un sacré pot d'être tombé sur toi, et maintenant Max.

— Et toi, s'enquit Manny. Comment tu t'en sors ?

— Pour être franc, pas terrible. Gwen et moi, on ne va pas y arriver. Ce n'est pas bon pour Angie, donc j'ai merdé là aussi. Et me voilà à me demander si je vais être inculpé et bon pour être jugé. On a connu des procès ensemble, toi et moi. Nous sommes des professionnels pour qui un client n'est qu'un client. Chacun son rôle. On sait aussi qu'il peut vivre un enfer. Et c'est encore pire si l'on est innocent.

Soudain, je prends conscience que tout le monde va penser que je parle seul. Je jette un œil alentour pour voir si quelqu'un m'observe. Nous sommes au bout du couloir, surplombant les marches qui

descendent vers les cellules de rétention. Personne dans les parages. Je regarde l'immense hall, avec son haut plafond voûté, ses murs en marbre, et les bustes en bronze des héros de l'État et de la Justice trônant dans des niches murales. Immuables. Les antiques chandeliers ne fonctionnent plus, en attente d'un vote de crédits pour être rénovés. Système D : quelqu'un a installé des lampes à mercure. Une lumière plus irrégulière que douce, des jaunes phosphorescents au sodium.

J'ai chaud, puis froid, et transpire. Au loin, le sol semble s'effriter, se craqueler peu à peu et se rapprocher. Silence. Je sais que j'hallucine. Aucun doute. Mais impossible de réagir. Des silhouettes en bas, dans les décombres. Je ne distingue pas leurs visages. La plupart vaquent à leurs affaires, d'autres nous regardent. Les bustes en bronze semblent se pencher en avant, comme s'ils essayaient de prendre vie pour s'échapper.

Stress. Épuisement. Peur. Tout me rattrape. J'ai perdu ce qui donnait un sens à ma vie et la régénait. Voilà que le monde réel s'écroule autour de moi. Je scrute les abîmes. J'y vois le chaos, menaçant toutes choses. Certaines silhouettes se rassemblent dans le sol béant, la légion des âmes perdues et des fous. J'ai la tête qui tourne. Je suis terrifié à l'idée de perdre la boule, de m'évanouir ou de tomber à genoux en larmes.

Manny passe sa main autour de mes épaules, comme il avait l'habitude de le faire. Je sens sa chaleur et sa présence, comme s'il était réel. Et ça me calme.

Il est à mes côtés, le personnage d'une lointaine légende racontée par Hérodote, le fantôme d'un camarade qui est tombé au cours d'une bataille qui continue à faire rage autour de moi. Tous les deux ensemble au bord des abysses. Comme tout le monde.

Nous sommes debout, regardant loin devant nous. Nous nous battons pour endiguer le chaos. Pour cela, nous avons pris les armes dont nous disposions, celles qui sont le propre de l'homme : rationalité, justice, morale. Et même celles qui relèvent de la vanité : la gloire et l'honneur. Il me fait savoir, rien que par sa présence, son attitude et le sacrifice de sa vie, qu'après cette bataille – perdue ou gagnée – il y en aura d'autres, car le chaos est sans fin. Et peu importe le nombre de luttes remportées, il en restera une dernière, celle qui nous verra mourir. Sa main ferme et son visage figé me commandent de ne pas désespérer ni d'accepter de fausses pistes qui nient la réalité. Je dois le savoir, mais néanmoins continuer à avancer car là est notre gloire. Et notre vrai salut.

1 ACLU : *American Civil Liberties Union*, Union américaine pour les libertés civiles, est une association à but non lucratif dont la mission est de « défendre et préserver les droits et libertés individuelles garanties à chaque personne dans ce pays par la Constitution et les lois des États-Unis ».

2 Verset erroné !